


C T
Bibliotheca Palatina



HISTOIRE
DU
VAILLANT CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME SECOND.



A LONDRES.



HISTOIRE
DU
GRAND CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

TROISIE'ME PARTIE.



ENDANT que Tiran se rétablissoit de ses blessures, l'Empereur reçut une Lettre conçuë en ces termes, & que l'armée des Chrétiens écrivoit à Tiran.

« O la meilleure épée qui soit au monde, ton courage est connu de Dieu & « de toute la terre. Nous craignons qu'il « ne nous arrive quelque désastre dans « notre Camp, nous te conjurons de venir «

„ promtement à notre secours. Après
„ Dieu c'est toi que nous invoquons ;
„ notre salut dépend de ton retour. Notre
„ attachement pour ta personne est extrê-
„ me ; si tu te laisses fléchir à nos prieres ,
„ puisse ce que tu aimes avoir pitié de toi ,
„ & ne te rien refuser de tout ce que tu lui
„ demanderas.

Il en falloit moins à l'Empereur pour lui faire comprendre l'affreux état où son armée étoit réduite. Cependant il demeura trois jours sans remettre la Lettre à Tiran , ne sçachant si il ne feroit pas mieux d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à la Princesse Carmésine, afin qu'elle l'engageât à hâter son départ.

La Princesse s'étant renduë chez Tiran , lui dit en l'abordant : Fleur , qui brillez parmi les plus belles , voyez combien tous nos Soldats vous désirent , & comment ils s'écrient : Où est ce brave Chevalier ? où est le Vainqueur des batailles ? Nous n'avons d'espérance que dans son retour. Voici la Lettre qu'ils vous écrivent ; elle est adressée au meilleur de tous les Chevaliers , ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit la Lettre , la lut , & la montra à l'Imperatrice , & à tous ceux qui la suivoient. Si vous vouliez , brave Chevalier , lui dit alors

alors la Princesse, si vous vouliez vous rendre au Camp, votre seul aspect feroit trembler nos ennemis, & leur défaite seroit assurée. Si vous refusez de partir pour l'amour de nous, faites-le du moins pour la satisfaction de votre courage. Tiran lui répondit : Madame, les prieres de V. A. & celles de l'Empereur sont des ordres précis. Commandez seulement, & je suis prêt, s'il le faut, à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'Empereur, que pour son service, & pour le vôtre, je ferai tout ce qui dépendra de moi tant que je respirerai. Il prit alors une des mains de la Princesse, & lui fit une espece de violence pour la baiser.

L'Imperatrice après cette conversation se leva, ayant son Pseautier à la main, & fut dans un coin de la chambre dire son Office avec une Demoiselle, qui lui répondoit. La Princesse demeura avec Tiran, Stephanie, la Veuve Reposée, & Plaisir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main, & la baisoit. La Princesse ne put s'empêcher de lui dire : Je vois que plus je mets d'obstacles à vos désirs, plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous voulez. L'on méprise aisément ce que l'on obtient sans

peine. Je vois par la façon dont vous me prenez les mains, que vous me désobéïriez volontiers; avez-vous oublié que l'Imperatrice est ici, & qu'elle nous peut voir? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laisser sa fille en repos, & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler? Je vois que la priere que je vous faits de la part de mon pere déplaît à votre amour; mais songez que cet amour même demande que vous sacrifiiez votre contentement à votre gloire, & au salut de l'Empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'Empereur ce qu'il vous demande? Ah, Madame, répondit Tiran; croit-on que ce soit le moyen de hâter ma guérison, que de me priver de votre vûë? C'est elle seule qui peut me faire vivre. Votre absence est pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs, que ceux de mon amour. Je ne prétends pas que vous renonciez à cet amour, répondit la Princesse; mais il faut qu'il se soumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre absence ne me soit pas sensible, & que la seule idée des périls où la guerre va vous exposer ne me fasse pas frémir. Hé-

las ! que deviendrois-je si je vous perdois ? Vous seul faites mon bonheur ; vous êtes sans cesse présent à mon esprit ; mes songes mêmes vous offrent sans cesse à mon souvenir. Je trouve tout en vous. Vous possedez seul tout ce qui peut me plaire, & il me semble que quand Dieu vous fit, j'étois là, & je lui disois : Seigneur, faites-le moi ainsi ; car c'est ainsi que je le veux.

Dans ce moment, les Médecins entrerent, & l'Impératrice qui venoit de finir son Office s'approchant de Tiran, leur demanda quand il pourroit venir au Palais. Ils lui répondirent que ce seroit dans trois ou quatre jours. Alors l'Impératrice & les Dames étant sorties pour le laisser en liberté, quelle fut son affliction ! Pour la Princesse, lorsqu'elle fut arrivée dans sa chambre, la conversation qu'elle venoit d'avoir lui causa un serrement de cœur si violent, qu'elle tomba évanoüie. Toutes les Dames jetterent de grands cris. L'Empereur accourut promtement ; il fut extrêmement affligé de voir sa fille dans un état si triste ; il se jetta sur un lit, pendant que l'Impératrice tenoit la tête de sa fille dans son giron, & poussoit des cris qui furent entendus dans

tout le Palais; ſon viſage & ſes habits étoient mouillés de ſes larmes. Un Chevalier courut promtement à la maiſon de Tiran pour avertir les Medecins; il leur dit tout bas de ſe hâter, qu'à peine ils retrouveroient la Princeſſe en vie. Les Medecins coururent au ſecours de la belle Carméſine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la Princeſſe. A l'inſtant il ſe leve & ſe tranſporte chés elle, il la trouva dans ſon lit & revenuë de ſon évanoüiſſement. L'Empereur étoit déja ſorti avec l'Impératrice, & les Medecins qui craignoient les ſuites de l'inquietude qu'il avoit euë, l'avoient ſuivi.

Tiran ſemblable à un homme qui ſort d'un profond ſommeil, s'approcha de la Princeſſe, & lui dit: J'ai crû vous avoir perduë, ma Princeſſe, vous le ſeul bien qui puiſſe me flater, je n'ai jamais éprouvé une telle douleur: dites-moi, je vous ſupplie, quel mal a ſouffert V. A. ſi je pouvois le combattre, j'en jure par le Batême que j'ai reçu, il n'oſeroit jamais vous attaquer. La bonté Divine a pris pitié de moi, tout pécheur que je ſuis, elle a exaucé mes prieres, elle vous ré-

ſerve pour être ma récompenſe. Aux cris que j'ai entendus, j'ai d'abord penſé à V. A. mais je me flattois que vous auriez ſoin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'eſt devenuë cette bonté que vous me témoigniez? Vous ſuis-je devenu odieux? Ah! ſi un pareil malheur me doit arriver, je prie Dieu & ſa très-ſainte Mere de m'ôter la vie avant que j'en puiſſe être le témoin, pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps. Au nom de Dieu inſtruiſez-moi de mon ſort. Mon cher Tiran, lui répondit la Princeſſe, c'eſt toi ſeul, c'eſt la penſée de ton amour qui a cauſé tout mon mal. Cet amour agit ſur moi plus que je ne le voudrois, pourquoi faut-il que nous ne le puiſſions tenir ſecret juſques à des tems plus heureux? Mais hélas! puis-je t'impoſer des loix que je ne puis obſerver moi-même? Eh! quel eſt celui qui peut renfermer du feu dans ſon ſein? Tout ce que je te dis, mon ame & mon cœur le penſent. Va donc, je te prie, trouver l'Empereur afin qu'il ne ſçache point que tu m'as vuë avant lui. Enſuite elle mit ſa tête ſous la couverture de ſon lit, & ordonnant à Tiran d'y mettre la ſienne, elle lui dit: Baiſe ma gor-

ge pour ma consolation & pour ton repos ; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baisé les yeux & le visage, l'on aime mieux, lui dit-elle, donner ces choses-là que de les posseder.

Tiran se retira pénétré de ces faveurs. Lorsqu'il parut dans la chambre de l'Empereur, les Medecins le blâmerent de s'être levé sans leur permission. Il répondit, qu'aïant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'Empereur étoit sorti, il se seroit levé, quand il auroit dû lui en coûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carmésine, dit l'Empereur ; mais heureusement elle est rétablie. Jugez quel a dû être mon état, n'ayant plus d'autre fille qu'elle ; car la Reine de Hongrie est comme perduë pour moi. Le Ciel m'a conservé la vie en sauvant ma chere fille du trépas. Allez la voir, vous ne sçauriez douter du plaisir que vous lui ferez. L'entretien roula ensuite sur differentes choses ; & les Medecins ordonnant à Tiran de s'en retourner, il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que d'être auprès de l'Empereur, quand il se flattoit de lui être utile. L'Empereur le remercia de

la

la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congediant, lui dit encore de passer chez Carmésine.

Tiran fut charmé des conseils de l'Empereur; il souhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chés la Princesse l'Impératrice qui le vit arriver avec grand plaisir, & lui parla beaucoup de ses blessures. Tiran voïant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la Princesse, sortit dans la crainte que les Medecins ne dissent à l'Empereur qu'il y avoit demeuré trop long-tems. L'aimable Stéphanie le conduisit jusques sur l'escalier, & lui dit en le quittant: Seigneur, secourez-moi ou donnez-moi la mort, rien n'approche des maux que je souffre; mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les suites d'une action qui n'a rien de criminel. Je ne me repens pas de que ce j'ai fait, mais je n'ai plus d'autre bien que mon amour & le bonheur dont les songes ou mon imagination me font joüir; dites-moi je vous prie, Général, si je serai consolée de la douleur que j'éprouve. Le Chevalier lui répondit: La bravoure & l'habileté du Connétable rendent à présent sa présence absolument

ſolument néceſſaire au Camp ; mais puiſque la Princeſſe m'ordonne de joindre l'armée, comme vous l'avez entendu, je vous promets que dès que j'y ſerai arrivé, je ferai tout ce qui ſera poſſible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponſe. Tiran s'en alla chez lui, où il trouva les Medecins qui l'attendoient. Ils viſiterent ſes bleſſures, qu'ils trouverent en fort mauvais état, car l'amour qu'il reſſentoit, l'avoit prodigieuſement échauffé.

Tandis que les Chrétiens étoient au déſeſpoir des bleſſures de Tiran, & qu'ils ne comptoient ſur aucun avantage pendant ſon abſence, le Soudan envoya des Ambaſſadeurs au Camp pour traiter avec Tiran de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'Empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la ſûreté dûë à leur caractere.

Tiran commençoit à ſe mieux porter, tous les jours il alloit au Palais, & l'on ne parloit que de ſon départ, lorſque les Ambaſſadeurs arriverent à Conſtantinople. Cette nouvelle le ſuſpendit. L'Empereur envoya les principaux de la Ville & de ſa Cour une lieuë au-devant d'eux pour

pour les recevoir. Le Général alla jusqu'à la porte de la Ville. Quand Abdalla Salomon l'apperçut, quoiqu'il fût Ambassadeur du Soudan, il mit pied à terre, & se mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de respect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit renduë. Le Général le pria de remonter à cheval; ils furent ensemble trouver l'Empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le Roi d'Armenie, frere de celui de Caramanie, étoit du nombre des Ambassadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus sçavant d'entr'eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes:

« Seigneur, nous sommes envoïés à V. M. de la part du terrible Maître du monde, le Seigneur des Seigneurs qui professent la Loi de Mahomet, le grand Soudan de Babylone, & de la part du Grand Turc, des Souverains de l'Inde & des autres Rois qui se trouvent dans leur Camp, pour vous proposer trois choses. Mais auparavant ils m'ont chargé de sçavoir de vos nouvelles & de vous présenter leurs saluts. Le premier sujet de notre Ambassade, c'est que l'on fasse une Tréve de trois mois par mer &

par

» par terre. La ſeconde c'eſt que le bra-
» ve Général à qui vous avez confié vos
» Troupes, ayant par la force de ſon bras
» vaincu le Roi de Caramanie & celui de
» l'Inde; nous venons ſçavoir ſi vous vou-
» lez pour la rançon du premier que l'on
» vous donne trois fois ſon peſant d'or, &
» quand les balances ſeront égales, nous
» les ferons pancher à force de pierreries;
» pour le Roi de l'Inde, nous offrons ſon
» poids du même métal & la moitié au-de-
» là. Le troiſiéme article, c'eſt que ſi V.
» M. veut faire une Paix ſincere, le Sou-
» dan lui demande ſa fille Carméſine, à
» condition que les mâles qui naîtront de
» leur mariage ſeront élevés dans la Loi de
» Mahomet, & les filles dans celle de J.
» C. en laiſſant à la mere le libre exercice
» de ſa Religion. Par ce moyen nous pou-
» vons terminer nos malheurs. Le Soudan
» en faveur de ce mariage rendra tou-
» tes les Villes & les Châteaux de l'Em-
» pire dont il s'eſt emparé, & fera non-
» ſeulement la paix avec V. M. mais en-
» core il vous défendra contre tous ceux
» qui voudront vous attaquer. L'Empe-
reur après avoir entendu les propoſitions
ſe leva, & paſſa dans une autre Chambre
avec le Général & tous ceux qui compo-
ſoient

ſoient ſon Conſeil. Ils convinrent unanimement qu'à cauſe des incommodités de Tiran, on accepteroit une tréve de trois mois. On fit entrer les Ambaſſadeurs pour leur dire qu'en conſidération du Soudan & du Grand Turc on acceptoit la tréve de trois mois, & que l'on reflêchiroit ſur les autres articles.

La tréve fut publiée de part & d'autre. L'Empereur conferoit ſouvent avec ſes Conſeillers, dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la Princeſſe, pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les allarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carméſine, il ne put s'empêcher de dire devant pluſieurs Demoiſelles : Que je ſuis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir, puiſque l'Empereur & ſon Conſeil conſpirent également contre une Princeſſe ſi accomplie, & qu'ils veulent la livrer à un Maure ennemi de Dieu & de notre ſainte Religion ? Le Ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus, pour être la proïe d'un Barbare ? O cruel Ambaſſadeur ! ſi j'avois prévû tous les maux que tu me cauſes, je ne t'aurois aſſurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla !

dalla ! je veux que tu ſçaches par toi-même quels ſont les maux que l'amour fait ſouffrir. Tu fais le malheur de la Princeſſe & le mien. Puis s'adreſſant aux Demoiſelles : Dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, ſi on ſouffre plus dans l'abſence de ce que l'on aime, qu'en ſa préce. Les déſirs me brûlent & m'enflamment à la vûë de la Princeſſe ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & ſi je vois partir V.A. continua-t-il en s'adreſſant à elle, l'état auquel je ſerai réduit ne ſe peut concevoir. Que pourrois-je faire autre choſe que de mourir? La Princeſſe lui répondit: Tiran, ſi tu peux diſpoſer de toi, n'ai-je pas la même autorité ſur moi-même, & comment peux-tu croire que je me ſoumette à un Maure, ni que je le puiſſe aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, ſans en épouſer aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refuſé tant de grands Rois, qui m'ont demandée ? Si le Roi & ſon Conſeil prennent cette réſolution, ne crains pas de me voir balancer ; je ſçaurai leur réſiſter avec fermeté. Que ton amour eſt foible, s'il a une autre idée de mon courage. Compte ſur ta Carméſine, elle ſçaura ſe conſer-

ver

vet pour toi ; elle sçaura défendre les droits de ton amour, comme tu as défendu ses Etats. Je te fais mon Seigneur, commande, & j'exécuterai tes ordres. L'Empereur vint troubler leur conversation ; son arrivée les embarrassa si fort, qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis, lui dit cependant qu'ils parloient des Ambassadeurs, & de la folle hardiesse avec laquelle ils avoient demandé la Princesse en mariage pour un Chien fils de Chien, qui reniant le véritable Dieu tous les jours, n'auroit que de mauvais procedés pour elle. Mais si par hazard il l'obtient, continua Tiran, & qu'il la traite mal, qui pourra la défendre ? A qui demandera-t-elle du secours ? Pour moi, lorsque j'y pense, je répans des larmes de sang ; il me prend des sueurs froides ; & je vous avoüe que j'aime mieux mourir, que de voir préférer un Maure à tous les Chevaliers de la Chrétienté.

L'Imperatrice approuva le discours de Tiran, & ajouta ces mots avec vivacité : Ces Ambassadeurs viennent ici pour nous insulter ; laissez-les faire ; laissez tenir à l'Empereur tous les Conseils qu'il tient ; nous sçavons bien ma fille & moi le parti

que

que nous devons prendre ; & puiſque vous êtes de notre ſentiment, généreux Chevalier, rapportez-vous-en à moi. Si l'on pouſſe ma patience à bout, je vous jure que ceux qui auront donné de mauvais conſeils, s'en repentiront d'une façon à épouvanter tous les autres. Mais ſi ce malheur arrivoit, il y a cent façons de mourir, que je choiſirois plutôt que d'en être témoin. De plus, qui m'empêcheroit d'aller avec ma fille en Païs étranger, où nous pleurerions jour & nuit, puiſque nous ne pourrions apporter de remedes à nos maux ? Laiſſons tous ces diſcours, pourſuivit-elle, ils m'affligent ſi fort, que je ne puis parler. Mais enfin, brave Général, vos ſentimens ſont dignes de la bonne Chevalerie, & j'aimerois mieux donner ma fille à un Chevalier dont je connoîtrois les ſentimens, quelque pauvre qu'il fût, qu'au Maître du monde qui auroit le cœur mal placé. Ne croïez donc pas que rien puiſſe me ſéparer d'elle, que je n'aïe trouvé un Chevalier d'une extrême valeur, occupé de ſon honneur & de celui des ſiens. La Princeſſe lui dit : Mais, Madame, que ſert la hardieſſe que vous ſouhaitez à un bon Chevalier, ſi elle n'eſt pas accompagnée de prudence ? Il eſt bien

vrai

vrai que l'une & l'autre ſont fort eſtimées dans le monde ; mais la prudence eſt plus utile aux grands Seigneurs, que la hardieſſe.

L'Empereur arriva dans cet endroit de leur converſation ; il en demanda le ſujet. Le Général lui dit : Seigneur, nous agitons une queſtion, qui mérite bien d'être examinée. L'Imperatrice dit que ſi elle avoit un fils, elle aimeroit mieux qu'il eût la hardieſſe en partage, que toute autre qualité. La Princeſſe convient que c'eſt en effet une grande vertu, & fort à déſirer ; mais qu'elle eſtime plus la prudence. C'eſt à V. M. à décider. L'Empereur répondit qu'il ne le pouvoit faire ſans entendre les parties, & dit à la Princeſſe de commencer. Elle s'en défendit long-tems, ne voulant pas parler devant l'Imperatrice ſa mere ; mais enfin elle obéït. L'Imperatrice parla enſuite en faveur du courage,& ne manqua pas de citer l'exemple des grandes choſes dont Tiran étoit venu à bout par ſon courage. La Princeſſe repliqua en faveur de la prudence. Le bon Empereur fut charmé de l'avoir entendu raiſonner ſi bien. L'Imperatrice répondit encore quelque choſe à l'avantage du courage, & cita tout ce que

l'on dit sur le cœur & la façon dont il est placé, pour preuve de son autorité. Ensuite elle pria l'Empereur d'avoir la bonté de juger. Il lui répondit que l'on ne pouvoit pas mieux parler qu'elles avoient fait l'une & l'autre, sans rien oublier de tout ce qui pouvoit être à l'avantage de leurs sentimens; que le lendemain il leur rendroit réponse après avoir entendu les Chevaliers & les Docteurs. Alors il sortit de la chambre, & passant dans une autre, il assembla un Conseil de Chevaliers & de Gens de Loi, qui disputerent longtems entr'eux sur le courage & sur la prudence, sans pouvoir s'accorder. Enfin après avoir fait compter les voix & écrire l'arrêt, l'Empereur parut le lendemain dans la grande salle à l'heure qu'il avoit indiquée. Toutes les Dames s'y trouverent. Il se plaça sur la Chaise Imperiale. L'Imperatrice à ses côtés, la Princesse devant lui, & tous les Barons & les Chevaliers se placerent pour entendre le Jugement que l'on alloit prononcer. Quand on eut fait silence, l'Empereur ordonna à son Chancelier de publier la Décision. Alors le Chancelier se leva, mit un genoüil en terre, & lut: Au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit. Nous Henri, par

par la grace de Dieu, Empereur de Constantinople. Aïant entendu les raisons de part & d'autre sur la dispute qui s'est élevée entre l'Imperatrice & la Princesse ma fille. Aïant la grandeur de Dieu présente à l'esprit, & dans le désir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre Conseil, sans avoir aucun égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles; mais dans la seule vuë de l'équité, & de rendre la justice à qui elle appartient. Sur ce considérant que la prudence est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes, & qu'elle est comme le Soleil de qui tous les autres corps empruntent leur éclat, mais que cependant il est nécessaire d'avoir du courage, sans quoi la prudence ne seroit d'aucune considération. Nous avons estimé qu'un Chevalier qui joint la prudence à la valeur, est accompli & digne de la Roïauté. C'est pourquoi nous ordonnons à l'Imperatrice, qui a pris le parti du courage, de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera, & que ce soit sans aucune aigreur, afin que la mere & la fille ne soient point désunies. Quand la Sentence fut lûë, les Parties lui donnerent des loüanges, & presque tous ceux

qui étoient présens dirent à l'Empereur, que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon Chevalier un bon conseil. Les Ambassadeurs du Soudan, les Rois de Caramanie & de l'Inde superieure, se trouverent à cette lecture. L'Empereur tint un Conseil avec son Général & les autres Chevaliers, dans lequel il fut résolu que l'on feroit une grande Fête, après laquelle on donneroit réponse aux Ambassadeurs. L'Empereur donna le soin à Tiran d'ordonner des armes, des danses, & de tout ce qui pouvoit être nécessaire. Tiran fit publier la Fête pour le quinziéme jour suivant.

Mais Stéphanie voïant que tous les grands Seigneurs étoient revenus à cause de la Tréve, & que le Connétable demeuroit au Camp, lui écrivit une Lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le Connétable lui répondit sur le champ, en lui donnant toutes les assurances de son amour, & de sa reconnoissance ; mais que son devoir le retenoit au Camp, qu'il ne pouvoit quitter sans congé, & qu'aussi-tôt après la Fête que l'Empereur avoit fait publier, il feroit tout son possible pour se rendre auprès d'elle. L'Ecuïer qui

lui avoit porté la Lettre, se chargea de la réponse. A son retour à Constantinople il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la Princesse. D'abord qu'elle l'apperçut, elle se leva & lui dit : Comment se porte tout ce que j'aime ? L'Ecuïer sans lui répondre, fut baiser la main à la Princesse ; ensuite lui en fit autant, & lui donna la Lettre, qu'elle leva vers le Ciel, comme pour la lui offrir. Après en avoir fait la lecture, elles s'entretinrent sur le chagrin qu'elle avoit de ce que le Connétable ne seroit point à la Fête.

La veille du jour marqué pour la célébrèr, le Connétable vint à une lieuë de la Ville, & se tint caché très-soigneusement. Stéphanie ne vouloit pas absolument s'y trouver, puisque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La Princesse la pria si fort de l'accompagner, en l'assurant que si elle ne venoit pas, elle n'iroit pas non plus, qu'elle fut obligée de la suivre. Quand les Messes furent dites avec beaucoup d'appareil, on fut à la place du Marché, que l'on trouva couverte par le haut de draps rayés de blanc, de vert & de tanné. Les côtés étoient cachés par des étoffes d'une grande richesse. Il y avoit des tables dressées tout autour

tour de la place. Le côté destiné pour l'Empereur étoit beaucoup plus riche ; il étoit tendu de brocard d'or. L'Empereur se mit au milieu de la table, & fit placer les Ambassadeurs d'un côté, & de l'autre l'Imperatrice & sa fille Carmésine. Les Rois de Caramanie & de l'Inde Superieure mangerent à terre, parce qu'ils étoient prisonniers ; toutes les Demoiselles & les Dames d'honneur occupoient des tables à la droite de l'Empereur. Les Dames de la Ville les servoient. Stéphanie étoit assise la premiere à cette table, à la gauche de l'Empereur, & vis-à-vis d'elle tous les Ducs & les grands Seigneurs. On avoit dressé vingt-quatre buffets ; sur le premier on avoit placé toutes les Reliques de la Ville ; sur le second tout l'or des Eglises. Il y en avoit dix autres remplis de toutes sortes de corbeilles & de panniers d'argent, que l'on avoit tirés du trésor, & qui tous étoient remplis de monnoïe d'or. Dans les autres il y avoit des coupes d'or & des pierres précieuses, des plats & des salieres de vermeil ; car tout ce qui étoit blanc servoit sur les tables. Tout l'argent monnoïé étoit dans des vases au pied des buffets, chacun desquels étoit gardé par trois Chevaliers, ausquels

aufquels Tiran en avoit confié le foin. Ces Chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes jufqu'à terre, avec une baguette d'argent à la main. En un mot, l'Empereur montra ce jour-là de très-grandes richeffes. Dans l'efpace renfermé pour les tables étoit une lice préparée pour les Joûtes. Le Général Duc de Pera & le Duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les Joûtes pendant le repas. Le Duc de Pera parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le Duc de Sinopoli les portoit également de brocard, mais ils étoient verds & gris; Tiran les avoit fimplement de velours verd; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que fes paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la Fête, Tiran vint à la porte de la Princeffe, il y trouva Plaifir de ma vie, à laquelle il demanda ce que faifoit fa Maîtreffe? Elle répondit: Pourquoi voulez-vous le fçavoir? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans fon lit, & fi vous l'aviez vûë comme moi, vous euffiez goûté la gloire de Paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient de prendre

ſa robe & qui va ſe peigner; car nous autres nous nous grattons la tête quand les talons nous demangent. Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas mon Hypolite avec vous? je le vois ſouvent triſte & cela m'afflige... La Princeſſe eſt-elle ſeule, dit Tiran? N'y a-t-il ni eſpions ni ennemis? Puis-je entrer ſans péril? Demoiſelle, je vous demande aide & conſeil. Entrez ſans rien craindre, répondit Plaiſir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de riſque que vous s'il y avoit quelque choſe à craindre, je connois les ſentimens de la Princeſſe; elle ne veut pas que votre amour demeure toujours ſans récompenſe; & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous ſouffrez, que je ſerai toujours prête à vous aſſiſter. Tiran entra dans la chambre & trouva la Princeſſe qui rattachoit ſes beaux cheveux. Elle lui dit en le voïant: Qui t'a donné permiſſion d'entrer ici ſans mon conſentement? Si l'Empereur vient à le ſçavoir, il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t'en, je t'en conjure. Tiran ne s'embaraſſant pas de ces paroles, s'approcha d'elle, & la prenant dans ſes bras, il lui baiſa mille fois les yeux, la bouche & la gorge. Les Demoiſelles voïant

que

que Tiran joüoit ainsi avec la Princesse, étoient attentives autour d'eux sans remuer ; mais quand il vouloit se servir de ses mains, elles venoient toutes au secours de leur Maîtresse, elles entendirent venir l'Imperatrice ; mais Tiran & la Princesse n'étoient occupés que d'eux seuls dans le monde. Quand l'Imperatrice fut précisement à la porte, Tiran se jetta par terre, & les filles mirent sur lui tous les habits qu'elles trouverent. La Princesse s'assit sur lui en se peignant sans faire semblant de rien. L'Imperatrice se mit à côté d'elle, & peut s'en fallut qu'elle ne s'assît sur la tête de Tiran. Elles s'entretinrent des Fêtes & demeurerent en cet état jusques à ce qu'une Demoiselle apporta les Heures de l'Impératrice, qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La Princesse ne se remua point dans la crainte que sa mere ne s'apperçût de quelque chose ; mais quand elle eut achevé de se peigner, elle passa la main sous la robe qui le couvroit, & carressoit son cher Tiran qui lui baisoit la main. Enfin pour sortir de cet embarras, toutes les Demoiselles se mirent devant l'Imperatrice, & sans faire le moindre bruit, Tiran se leva & s'en alla avec le peigne

peigne de la Princeſſe qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de ſa chambre, il ſe crut en ſûreté; mais à l'inſtant il apperçut l'Empereur qui venoit chez la Princeſſe avec un ſeul Valet de chambre. Il retourna promtement ſur ſes pas, & dit à la Princeſſe : Que ferez-vous de moi? Voici l'Empereur qui vient. Que je ſuis malheureuſe! lui répondit-elle, nous évitons un inconvenient pour tomber dans un autre. Je vous le diſois bien que vous preniez mal votre tems. Auſſitôt elle fit remettre les Demoiſelles devant l'Imperatrice, & fit paſſer Tiran derriere elles pour gagner une autre chambre. Là il ſe mit par terre, & on le couvrit de pluſieurs matelats afin de le cacher aux yeux de l'Empereur qui ſouvent entroit dans cette Piece.

L'Empereur demeura chez ſa fille juſques à ce qu'elle fut coëffée; après quoi l'Imperatrice aïant fini ſon Office; il ſortit avec elle ſuivi de toutes les Demoiſelles pour aller à la Meſſe. Quand elles furent toutes ſorties, la Princeſſe demanda ſes gands, & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moïen elle entra dans la chambre où étoit Tiran

ran & le dégagea. Tiran se leva, prit la belle Carmésine dans ses bras, la porta par la chambre & la baisant mille fois, il se récrioit sur les charmes de son corps & de son esprit, & qu'il ne s'étonnoit pas que le Sultan eût tant d'envie de la posseder. Elle lui répondit que l'amour lui faisoit illusion sur sa beauté, que lorsqu'on aimoit bien, on vouloit encore plus aimer, & que l'Amant généreux se contentoit de la vûë. Mérite donc toujours de conserver ta réputation, ajouta-t-elle; autrement tu seras plus cruel que Néron. Baise-moi & laisse-moi aller trouver l'Empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le tems de lui répondre ni de rien faire de plus, car les Demoiselles défendoient leur Maîtresse dans la crainte qu'elle ne fût décoëffée; mais voïant que la Princesse s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains, il étendit la jambe, la glissa sous les jupes, & porta le pied jusques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche; alors la Princesse sortit & fut trouver l'Empereur, & la Veuve Reposée fit sortir Tiran par la porte du jardin, sans que personne l'apperçût.

A peine Tiran fut arrivé dans sa chambre

bre, qu'il quitta le bas & le soulier qui avoient eu le bonheur de toucher la Princesse, il les fit richement broder avec des perles & des rubis qui valoient plus de vingt-cinq mille ducats, & les mit le jour indiqué pour les Joûtes, mais sans aucune armure, à cette jambe; il avoit pour cimier au-dessus de son armet quatre petites colonnes d'or qui portoient un saint Graal pareil à celui que conquit Galasse le bon Chevalier; au-dessus étoit le peigne que la Princesse lui avoit donné, avec ce mot écrit que tout le monde ne pouvoit pas lire, *point de vertu qui ne soit en elle.*

Au milieu de la Lice étoit un superbe échaffaut couvert de brocard; & au milieu de cet échaffaut un fauteüil plus superbe encore, posé sur un pivot, la sage Sybile y étoit assise magnifiquement parée, elle tournoit continuellement, de façon que tout le monde pouvoit la voir; les Déesses étoient assises à ses pieds, le visage couvert, parce qu'au sentiment des Païens elles avoient des corps célestes. Autour des Déesses on avoit placé les femmes qui avoient bien aimé, comme la Reine Geniéfure qui avoit aimé Lancelot; la Reine Yseult Maitresse de Tristan de Leonois, Pénélope, Héléne, Briseis, Médée, Di-

don, Dejanire, Ariane, Phedre & plusieurs autres qui finirent par être trompées dans leurs amours ; elles avoient toutes un foüet à la main. Les Chevaliers qui étoient renversés par terre du premier coup, on les conduisoit sur l'échaffaut & la sage Sybile les condamnoit à la mort, en leur disant qu'ils avoient été des Amans perfides. Mais les autres Déesses se mettant à ses genoux obtenoient que cette peine fût changée en celle du foüet. Alors on désarmoit publiquement le Chevalier, après quoi elles le frappoient de toutes leurs forces en le faisant descendre de l'échaffaut.

Ceux qui devoient joûter entrerent dans la Lice avant le jour. On ne laissoit joûter que ceux qui avoient des paremens de soïe ou de brocard brodés de brillans d'or & d'argent. Le Connétable averti de la Fête, avoit préparé tout ce qui lui étoit nécessaire pour y venir sans être connu. Au milieu du dîné de l'Empereur, il entra dans la grande salle vêtu de la sorte. Ses paremens étoient de deux couleurs, une partie de brocard & le fond cramoisi, l'autre de damas violet brodé d'épics qui étoient formés par de grosses perles, & dont les tiges étoient d'or. Son armet

armet étoit couvert de la même étoffe. Il marchoit à la tête de trente Gentilshommes qui portoient un manteau cramoisi doublé moitié de marthres zibelines, & moitié d'hermines. Les deux Chevaliers qui l'accompagnoient avoient des robes de brocard. Toute la suite avoit le visage couvert des chaperons que l'on porte à cheval. Il avoit avec lui six trompettes, & il suivoit une Demoiselle magnifiquement parée, qui portoit une chaîne d'argent, qu'elle tenoit d'un bout, & qui de l'autre étoit attachée au col du grand Connétable. Il menoit avec lui douze mulets, dont les bats étoient cramoisis & les sangles recouvertes de soïe de la même couleur : l'un portoit son lit, un autre étoit chargé d'une grosse lance couverte de brocard ; il y en avoit six portées avec la même cérémonie. Enfin, avec ses mulets chargés de son équipage, il fit le tour de la lice. Il salua profondément l'Empereur, aussi-bien que tous ceux devant lesquels il passa. L'Empereur leur voïant à tous le visage couvert, envoïa demander le nom de ce Chevalier fameux. On lui répondit que c'étoit un Chevalier qui cherchoit les avantures, sans vouloir dire autre chose. Puisqu'il ne veut pas se

nommer

nommer, dit l'Empereur à celui qu'il avoit chargé de la commiſſion, c'eſt un bon priſonnier d'amour. Va demander, continua-t-il, à la Demoiſelle qui le tient enchaîné, quel eſt l'amour qui l'a ſoumis. Si elle ne te répond rien, lis ce que le Chevalier porte ſur ſon bouclier. Le Valet de chambre aïant apporté pour toute réponſe, que le ſort du Chevalier venoit d'une Demoiſelle qui l'avoit réduit à ce point en conſentant à ſa volonté: Mais as-tu lû, lui demanda l'Empereur, ce qu'il y a d'écrit ſur ſon bouclier? Seigneur, lui répondit-il, il y a en eſpagnol & en françois: Maudit ſoit l'amour qui me l'a fait ſi belle, s'il ne la rend ſenſible à mes peines.

Le Connétable étoit déja dans la lice avec la lance ſur la cuiſſe, demandant avec qui il joûteroit? On lui répondit, que ce ſeroit avec le Duc de Sinopoli. Ils firent pluſieurs belles courſes; à la quatriéme le Connétable le rencontra ſi vigoureuſement, qu'il le fit ſauter de la ſelle par terre, d'où il fut conduit ſur l'échaffaut, condamné par la Sybile, & foüetté par les Dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée, le Connétable recommença à courir

rir contre le Duc de Pera qu'il rencontra dans la visiere à la dixiéme course & le renversa lui & son cheval. Quel chercheur d'avantures, dit Tiran! il a déja abbatu mes deux meilleurs amis. Il monta sur le champ à cheval, prit son armet, vint dans la Lice avec une grosse lance. Pendant ce tems, on porta le Duc qui avoit repris ses esprits à l'échaffaut de la sage Sybile; il lui arriva la même chose qu'au Duc de Sinopoli. Quand le Connétable sçut que Tiran s'étoit mis sur la Lice, il dit qu'il ne vouloit plus joûter. Les Juges déclarerent qu'il devoit faire les douze carrieres, comme on en étoit convenu. Les Dames & tous les Spectateurs rioient de ce que le Chevalier inconnu avoit renversé les deux Ducs. Attendez, leur dit l'Empereur, il se pourroit bien faire qu'il renversât aussi notre Genéral. C'est ce qu'il ne fera pas, reprit la Princesse, la Sainte Trinité le garantira de ce malheur; & s'il le fait tomber de cheval, il pourra bien se dire un Chevalier de bonne avanture. Sur mon Dieu, répondit l'Empereur, je n'ai point vû de mon tems abbattre deux Ducs en deux carrieres & se trouver en aussi bonne disposition que ce Chevalier;

valier; car enfin aucun des miens n'en peut faire autant ; il faut que ce ſoit quelque Roi ou fils de Roi. Je meurs d'envie de ſçavoir ſon nom ; car je crains qu'il ne s'en aille ſans nous le dire, pour ne pas faire de peine aux deux Ducs. Il ordonna donc à deux Demoiſelles des plus belles & des mieux parées, d'aller trouver le Chevalier de la part de la Princeſſe, & de lui demander ſon nom, qu'elle déſiroit fort ſçavoir. Les deux Demoiſelles furent lui faire le compliment. Vous pourrez dire, leur répondit-il, à la Princeſſe, que je ſuis de l'extrémité du couchant. Les Demoiſelles rapporterent cette réponſe.

Le Connétable fut enſuite obligé de courir contre le Général Tiran ; mais après avoir mis la lance en arrêt, il la porta toujours haute. Tiran le voïant venir à lui en cet état, leva ſa lance auſſi pour ne le pas rencontrer ; ce qui l'affligea beaucoup; il s'en expliqua même en termes piquants, que le Héraut rapporta au Connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit uſé de la ſorte que par honnêteté ; mais qu'il prît garde à lui, qu'il alloit à préſent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus groſſe de ſes lances, qu'il leva encore comme

la premiere fois. Tiran furieux de ne pouvoir venger ſes Amis, jetta de colere ſa lance par terre. Ceux que l'Empereur avoit envoïés ſaiſirent promtement les rênes du cheval du Connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les Juges vinrent à lui, & le conduiſirent, en lui rendant toute ſorte d'honneurs, à l'échaffaut de la Sybile, devant laquelle ils lui ôterent ſon armet. Les Déeſſes le reçurent à merveilles. Quand elles le reconnurent pour le Grand Connétable, elles le firent aſſéoir dans le beau fauteüil de la ſage Sybile, où elles le ſervirent à l'envi. L'une le peigna, une autre lui eſſuïoit le viſage. Enfin chacune d'elles étoit empreſſée autour de la perſonne. Ces attentions devoient durer juſques à ce qu'un autre eût mieux fait que lui. L'Empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le Connétable. Le bruit qui ſe répandit de ſon nom cauſa une ſi grande joïe à Stéphanie, qu'elle s'en trouva très-mal. Auſſi Ariſtote dit-il, que la joie qui vient d'un grand amour, eſt auſſi dangereuſe aux filles, que la plus grande douleur. Les Médecins qui n'étoient pas loin, la ſecoururent promtement. L'Empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal : elle répondit que ſon habit étoit trop ſerré.

Le Connétable demeura tout le jour dans le fauteüil ; car il ne se trouva personne qui pût l'en faire sortir. Quand la nuit fut venuë, on joûta aux flambeaux. Les danses, les farces, & les intermédes qui succederent au souper, rendirent la Fête superbe, & la firent durer jusqu'à trois heures après minuit. L'Empereur & sa Maison furent alors se coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le Marché où il se retira avec toutes les Dames, afin de ne point quitter un moment les Fêtes. Elles durerent pendant huit jours. Le lendemain il y eut plusieurs Chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteüil du Connétable. Il se présenta un Chevalier bien armé, parent de l'Empereur, qui se nommoit le Grand-Noble : il portoit sur la croupe de son cheval une Demoiselle debout, qui avoit les bras sur ses épaules, & dont la tête excedoit son armet. Il avoit écrit sur son bouclier en lettres d'or : Que tous ceux qui sont amoureux, la regardent bien, ils n'en sçauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre auparavant, qui portoit une Demoiselle comme saint Christophe porte J. C. sur l'épaule. Il avoit écrit sur les pare-

mens & ſur la tête de ſon cheval : Je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneur ; car elle eſt la meilleure de toutes. Tiran joûta avec le Grand-Noble. Ils firent enſemble les plus belles courſes, & ils ſe rencontrerent enfin d'une façon qui penſa leur coûter la vie ; car Tiran aïant touché le haut du bouclier, le coup gliſſa & le frappa ſi fort dans l'armet, qu'il le renverſa par-deſſus la croupe de ſon cheval. Comme ſa taille étoit peſante, il fit une chute ſi violente, qu'il ſe caſſa deux côtes ; pour lui il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort groſſe, elle ne put ſe rompre ; le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Tiran ſe ſentant tomber, défit promtement ſes étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : Le cheval mourut ſur le champ. Le Grand-Noble fut conduit à l'échaffaut, malgré la douleur qu'il reſſentoit, & fut foüetté comme les autres, moins fort cependant, à cauſe de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec ſon cheval, qu'il avoit perdu les étriers, & qu'il avoit mis une main à terre, les Juges le condamnerent à joûter dans la ſuite ſans paremens, ſans éperons &

ſans

ſans gantelet du côté droit. Tiran voïant qu'il avoit reçu cet affront par la faute de ſon cheval, fit vœu de ne joûter jamais que contre un Roi ou contre un fils de Roi. Le Connétable ſortit de ſon fauteüil, & tint les joûtes à la place de ſon Couſin. Les Fêtes furent auſſi belles le huitiéme jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut ſervi avec la même abondance, & tous les plaiſirs ſe répeterent avec un égal ſuccès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les Joûtes, il parut avec un riche manteau de velours noir, brodé & couvert de brillans en forme de feüilles de chicomore, avec la même chevelure dont on a parlé. Mais avant que de ſortir de chez lui, il envoïa le plus beau & le meilleur de ſes chevaux avec les paremens, & tout ce dont il s'étoit ſervi dans les Joûtes, en préſent, au Grand-Noble, ce qui fut eſtimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & ſe divertiſſoit continuellement avec l'Impératrice & les Seigneurs de la Cour; mais il étoit encore plus ſouvent avec les Dames. Il changeoit tous les jours d'habit, ſans quitter ſon bas & ſon ſoulier favori. La Princeſſe lui dit le jour que les Fêtes furent termi-

nées, en allant à la Ville de Pera, devant Stéphanie & la Veuve Reposée : Qu'est-ce donc que cette mode ? De quel Païs vient-elle ? L'apportez-vous de France ? Il lui conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu son pied, bonheur qu'il croïoit que ses péchés l'empêchoient d'obtenir. La Princesse lui répondit qu'elle s'en souvenoit à merveilles. Mais il viendra un tems, continua-t-elle, où les deux jambes auront le même droit. Tiran pénétré de cette promesse, sauta au bas de son cheval, sous prétexte que ses gands étoient tombés, & baisa la jambe de la Princesse à travers sa robe.

Lorsqu'ils furent arrivés à la Ville de Pera, & qu'ils prenoient leurs armes, on dit à l'Empereur qu'il paroissoit neuf Galeres. Il ordonna que l'on ne commençât point le Tournois, sans sçavoir ce que c'étoit. On ne fut pas long-tems dans l'incertitude : on apprit avec beaucoup de joïe que ces Bâtimens étoient François, & commandés par un Cousin de Tiran, à qui le Roi de France, dont il avoit été Page, avoit donné la Vicomté de Branches. Sur le bruit des exploits de son Cousin, il avoit désiré de le voir & de servir sous lui. Plusieurs Chevaliers & Gentils-hommes aïant eu le même dessein, le Roi leur

leur avoit donné cinq mille Archers, pour montrer à Tiran le cas qu'il faisoit de ses belles actions. Ces Francs-Archers avoient un Ecuïer & un Page. Ils avoient reçû leur paye pour six mois. Le Cousin de Tiran vint d'abord en Sicile, où le Roi, qui le connoissoit, le reçut bien, & lui fit présent de plusieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de son Cousin, monta dans une petite Barque avec le Connétable, & plusieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embrasserent tendrement, & furent ensemble saluer l'Empereur. Les Dames & toute la Cour, & jusques aux Ambassadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empresserent par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'Empereur remit le Tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armerent tous, aussi-bien que Tiran; car l'Empereur lui demanda cette grace, en l'assurant qu'il le pouvoit sans aller contre son vœu, parce que ce n'étoit pas une Joûte. Le Vicomte de Branches parut superbement armé: il demanda un cheval à son Cousin pour le Tournois, dans lequel il vouloit absolument paroître, malgré tout ce qu'on lui pût alléguer des fatigues du voïage. Tiran

le voïant ainſi déterminé, lui envoïa dix de ſes meilleurs chevaux. L'Empereur lui en fit préſent de quinze magnifiques. L'Imperatrice lui en donna un pareil nombre, & la Princeſſe, par ordre de ſon pere, lui en envoïa auſſi dix. Le Connétable en joignit ſept à tous ceux-là. Enfin tant de Comtes & de Ducs lui en envoïerent, qu'en un moment il s'en trouva quatre-vingt-trois des meilleurs de la Ville. Il parut avec un parement que le Roi de France lui avoit donné; il étoit brodé partout de lions qui avoient de fort groſſes chaînes au col; les lions étoient terraſſés par des amours qui portoient des ſonnettes d'argent, ce qui formoit aux moindres mouvemens du cheval une eſpece de carillon tout-à-fait ſingulier. Il entra dans le Camp huit cens Chevaliers à l'éperon d'or. Ils convinrent que l'on ne recevroit que ceux qui auroient reçû l'Ordre de Chevalerie, & qui auroient des paremens de ſoïe, de brocard, ou de broderie d'or & d'argent; ce qui fut cauſe qu'un grand nombre, pour être du Tournois, ſe firent recevoir Chevaliers. Le Vicomte ſçachant le Réglement, & n'étant pas Chevalier, pour ne pas contrevenir aux ordres de l'Empereur, mit pied à terre, quand tous les autres furent dans

dans le Camp ; & montant ſur l'échaffaut de l'Impératrice, il la ſupplia de lui donner l'ordre de Chevalerie. La Princeſſe prit la parole, & lui dit, qu'il ſeroit plus convenable que l'Empereur lui accordât cette grace. Madame, lui répondit-il, j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée; c'eſt pour elle que je ſuis venu ici ; j'ai trouvé tant d'honneur en elle, qu'il faut abſolument que ce ſoit une Dame qui m'arme Chevalier.

L'Impératrice fit ſçavoir à l'Empereur cette propoſition ; il vint avec les Ambaſſadeurs, & lui dit d'accorder la demande, ce qu'elle exécuta. Elle envoïa chercher une Epée d'or de l'Empereur, qu'elle lui ceignit. L'Empereur fit apporter enſuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant, un rubis ou un ſaphir ; il les remit entre les mains de deux filles de Duc, avec ordre de n'en chauſſer qu'un, parce que celui qui veut être armé par les Dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent, ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée ; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'eſt

l'uſage

l'uſage que la Dame baiſe le Chevalier qu'elle a reçu, auſſi l'Impératrice le baiſa-t-elle. Enſuite le Vicomte deſcendit de l'échaffaut & entra dans le Camp. Le Duc de Pera commandoit la moitié de ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit à la tête de l'autre moitié. Pour ſe reconnoître, ils portoient ſur leurs têtes des banderoles blanches & des banderoles vertes. Tiran fit d'abord marcher deux Chevaliers ; le Duc en envoïa contr'eux un pareil nombre qui commencerent à ſe charger vigoureuſement. Ceux-là furent ſuivis de vingt, & ceux-ci de trente, de façon que peu-à-peu les troupes ſe mêlerent, & chacun combattoit de ſon mieux. Tiran regardoit combattre ſa troupe. Quand il s'apperçut qu'elle avoit du deſſous, il ſe jetta dans le fort de la mêlée, & rencontra un Chevalier qu'il renverſa avec ſa lance. Alors il mit l'épée à la main, & frappant de tous côtés, tout le monde étoit dans l'admiration des grands coups qu'il portoit, & du grand courage qu'il témoignoit. L'Empereur étoit charmé de voir ces beaux faits d'armes. Quand ils eurent duré l'eſpace de trois heures, l'Empereur monta à cheval & ſe mit au milieu des

Combattans,

Combattans, que la colere emportoit, & dont il y avoit plusieurs de blessés. Après que tous les Chevaliers furent désarmés, ils se rassemblerent pour se divertir, & s'entretinrent de leur combat. Tous les Etrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vû, soit par la magnificence, soit par la façon dont les chevaux avoient été conduits. L'Empereur se mit à table avec tous les Chevaliers qui avoient été au Tournoi.

Après le dîné, on vint dire à l'Empereur qu'il étoit arrivé dans le Port un Vaisseau tout couvert de noir : Dans le tems que l'on en parloit, quatre Demoiselles entrerent dans la salle, elles parurent de la plus grande beauté, quoique dans le plus grand deüil. Leurs noms étoient admirables. La premiere se nommoit Honneur, & son maintien répondoit à un si beau nom; la seconde Chasteté; la troisiéme Espérance, parce qu'elle avoit été bâtisée dans le Jourdain; & la quatriéme se nommoit Beauté. Elles vinrent toutes saluer l'Empereur. L'Esperance étoit à leur tête, qui lui parla ainsi:

La grandeur & la réputation de Votre Majesté nous ont engagées à venir implorer ses bontés. La fortune ennemie qui

qui nous a condamnées à un éternel exil, nous a imposé des loix cruelles & barbares, qui ne nous permettent de joüir d'aucun repos. Nous arrivons ici avec notre Maitresse à l'ombre de votre grandeur, dans l'espérance d'y trouver ce Roi fameux, qui se fait nommer dans le monde le grand Artus, Roi de l'Isle d'Angleterre, pour demander à V. M. si elle n'a point entendu dire en quel lieu il peut être. Il y a déja quatre ans que nous voïageons avec sa sœur Urgande la Déconnuë. Nous avons couru toute la mer noire, & vous voïez devant vous des Demoiselles de sa Cour qui le pleurent sans cesse. L'Empereur ne lui donna pas le tems d'en dire davantage. Dès qu'il sçut que la sage Urgande sœur du Roi Artus étoit arrivée, il se leva de table & prit le chemin du Port avec tous les Chevaliers. Ils monterent dans le Vaisseau, où ils trouverent Urgande sur un lit noir & vêtuë de velours noir, la tenture de tout le Bâtiment étoit de la même couleur. Elle avoit auprès d'elle cent trente Demoiselles toutes d'une grande beauté & qui n'avoient que seize ou dix-sept ans.

L'Empereur fut reçu avec tout le res-

pect qui lui étoit dû. Quand il fut assis, il dit : Consolez-vous, généreuse Reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je suis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous méritês. Il est venu chez-moi quatre Demoiselles de votre part qui m'ont demandé des nouvelles du Roi des Anglois. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai en ma puissance un Chevalier de haut état que personne ne connoît, & dont jamais je n'ai pû sçavoir le nom. Il a une épée très-particuliere qu'il appelle Scalibor, & qui me paroit très bonne, il est accompagné d'un vieux Chevalier qui se fait appeller Foi sans pitié. Quand la Reine Urgande eut entendu ces paroles, elle se leva promtement & se jettant à ses genoux. elle le conjura de lui permettre de voir ce Chevalier. L'Empereur le lui promit, & l'aïant relevée, il lui donna la main pour aller au Palais. Lorsqu'ils y furent arrivés, il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le Roi Artus qui y étoit enfermé tenoit son épée nuë sur ses genoux, & la têre baissée, il la regardoit avec

avec une extrême attention. La Reine Urgande le reconnut d'abord ; mais quelque chose qu'elle lui pût dire, il ne voulut pas lui répondre. Foi sans pitié le reconnut aisément, il courut aux bords de la cage pour lui faire la révérence, & lui baisa la main. Le Roi Artus toujours dans la même situation, dit :

Le devoir des Rois est d'inspirer la vertu, les biens de l'autre vie sont les seuls désirables. Les saints Docteurs & les Philosophes conviennent également que qui possede une vertu, les a toutes, & que c'est n'en posseder aucune, que de manquer d'une seule. Je vois donc ce malheureux monde tourner & aller de mal en pis. Je vois des hommes pervers qui trompent en amour, & qui sont dans la prospérité ; des Dames & des Demoiselles qui aimoient autrefois avec loïauté, & qui se rendent à l'or & à l'argent. Mais, lui dit le Chevalier Foi sans pitié, à l'instigation de la Princesse, n'y a-t-il personne au monde qui aime véritablement ? & puisque V. M. voit tout dans son épée, que doit aimer une Demoiselle ? Je vais le voir, répondit le Roi, puis je le dirai. Et s'étant tû quelque tems, il reprit ainsi : Amour, haine, désir, espérance,

rance, défespoir, crainte, honte, hardiesse, colere, plaisir & tristesse, voilà tout ce que doit penser une noble & chaste Demoiselle. Foi sans pitié lui demanda ensuite quels étoient les défauts des hommes. Lorsqu'il eut regardé dans son épée, il dit : Sage sans bonnes œuvres, Vieux sans honneur, Jeune sans obéïssance, Riche sans miséricorde, Evêque sans soin, Roi sans bonté, Pauvre sans humilité, Chevalier sans vérité, Fourbe sans remords, Peuple sans loix. L'Empereur lui demanda quels étoient les biens de nature ? Le Roi répondit qu'il y en avoit huit ; grande postérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande legereté, santé, bonne vûë, jeunesse & gaïeté. L'Empereur voulut sçavoir ensuite quels sont les devoirs d'un Souverain. Le Roi, répondit, il doit conserver la paix & l'union dans ses Etats; avoir toujours la justice pour l'objet de toutes ses actions ; éviter toute espece de tyrannie ; ne rien faire que dans la vûë de Dieu ; aimer son peuple comme son propre fils ; avoüer qu'il est fils de l'Eglise, la défendre de toutes ses forces, & travailler à l'augmentation de la Foi ; il doit être bon, fidéle & véritable envers ses Sujets,

jets, punir les méchans, protéger les malheureux & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverses questions ausquelles il répondit avec la même sagesse, on ouvrit les portes de la cage, où entra quiconque le voulut. On ôta au Roi son épée, & dans le moment il ne se souvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'Empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur, chose que jamais ne lui avoit pû dire, ni Chevalier, ni Docteur. Le Roi Artus regarda son épée, & dit : Rien de plus nécessaire dans une haute naissance que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des sentimens nobles l'aiment & le recherchent sans cesse. Comment pourroient-ils l'acquerir s'ils ne le connoissoient pas ? L'Empereur pria ensuite Foi sans pitié de lui demander ce qui étoit nécessaire à l'homme d'armes ? Il doit, dit-il, pouvoir soutenir le harnois, supporter la faim, la soif, les veilles, les insomnies & toutes sortes de maux & de fatigues ; il doit exposer continuellement sa vie pour la justice & pour le bonheur des hommes ; par ce moïen il ira en Paradis tout autant que s'il étoit Vierge ou qu'il eût été Religieux ; qu'il voïe répandre son

sang

ſang ſans émotion ; qu'il ſoit adroit à ſe défendre & à attaquer ; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquerir la ſageſſe ? Le Roi répondit qu'il y avoit pluſieurs moïens ; la priere, l'étude & une continuelle attention. L'Empereur voulut ſçavoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richeſſes, les honneurs, une femme belle & vertueuſe, un grand nombre d'enfans ; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de ſçavoir les parties de la nobleſſe. L'Epée inſpira au Roi que le Chevalier noble devoit chercher les actions illuſtres ; être vrai, courageux, reconnoiſſant envers Dieu. Il répondit à la queſtion de l'Empereur qui vouloit ſçavoir ce que devoit penſer un Chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît, il doit s'humilier devant lui, mais ſe conſoler en penſant que les plus grands Princes ont été vaincus, que ſes péchés méritoient une plus grande punition, & que la fortune l'a voulu ainſi par ſon inconſtance. L'Empereur dans la crainte de le fatiguer, fit ôter l'Epée, & le Roi Artus ne voïoit & ne diſcernoit aucun objet.

Mais la Reine Urgande tirant de ſon doigt un rubis qu'elle lui paſſa devant les yeux, il reprit incontinent l'uſage de ſes ſens, & la vint embraſſer avec tendreſſe : Alors elle lui dit : Mon frere, rendez graces à l'Empereur, & témoignez-lui votre reconnoiſſance, ſaluez l'Impératrice & la Princeſſe ſa fille. Le Roi Artus s'en acquitta avec toute la politeſſe imaginable ; & tous les Chevaliers vinrent lui baiſer la main.

On paſſa enſuite dans la ſalle où tout étoit préparé pour le Bal. L'Empereur pria beaucoup la Reine Urgande de danſer, puiſqu'elle avoit retrouvé la ſeule choſe qu'elle déſiroit. Pour obéïr, elle envoïa chercher dans ſon Vaiſſeau des habits convenables, & paſſa dans une chambre avec ſes Demoiſelles, elles ſe parerent toutes & ſortirent avec des habits de damas blanc doublez d'hermines, les jupes étoient de même parure : La Reine ſortit la derniere, elle avoit une jupe de ſatin gris découpé & brodé de fort belles perles, ſon habit étoit de damas verd tout couvert de brillans d'or, & portoit pour deviſe de ces rouës que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins, les

vaſes

vases des rouës étoient d'or & percés par-dessous, les cordes étoient aussi d'or, mais émaillé; on lisoit ces mots, écrits avec de grosses perles : *C'est un travail perdu, parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état la Reine vint saluer l'Empereur, & lui dit: C'est un grand effort que celui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on est bien alteré; sans dire autre chose, elle prit Tiran par la main, & ils danserent ensemble pendant long-tems. Le Roi Artus se leva & dansa avec la Princesse.

Quand les danses furent finies, la Reine Urgande pria l'Empereur de vouloir bien venir avec le Roi son frere souper dans son Vaisseau; elle accompagna cette priere de beaucoup d'éloges que l'Empereur la pria de supprimer. Il lui répondit que touché de ses vertus & de la tendresse qu'elle avoit témoignée pour le Roi son frere, en le cherchant avec tant de fatigues, il se feroit toujours honneur de lui obéir: ainsi l'Empereur, l'Impératrice & la Princesse Carmésine se leverent, toute la compagnie les suivit & prit le chemin du Vaisseau. L'Empereur donna le bras à la Reine, le Roi Artus à l'Impératrice & Foi sans pitié à

la Princesse : Ils entrerent en cet ordre dans le Navire qu'ils trouverent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les Chevaliers & toutes les Dames se mirent à table, ils furent magnifiquement servis. Après le soupé l'Empereur & sa compagnie prirent congé de la Reine & du Roi son frere, sans pouvoir revenir de l'étonnement où le soupé qu'on venoit de leur donner les mettoit ; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'Empereur s'assit sur le bord de la mer, toute sa Cour se mit autour de lui pour attendre Tiran qui étoit demeuré sur le Vaisseau avec tous ses parens : Ils se mirent dans une Chaloupe pour arriver à terre. L'Impératrice qui le vit venir, dit à la Princesse & aux Demoiselles : Voulez-vous que nous fassions une plaisanterie à Tiran ? Ordonnons à un de ces esclaves Maures qui le doivent porter à terre de le faire un peu tomber dans l'eau, & de moüiller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque tems sans le quitter : Je vous avouë que je suis curieuse de sçavoir si il le porte par amour ou par désespoir, & le voïant moüillé, il lui échappera peut-être quelque chose

qui

qui satisfera notre curiosité. Cette idée fut approuvée, & le Maure suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau jusqu'auprès de la Chaloupe, mit Tiran sur son col, & quand il fut près de la terre, il le laissa tomber, comme si le poids eût été trop fort; & quoiqu'il eût dessein de ne lui moüiller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en se relevant s'apperçut que l'Impératrice, la Princesse & toutes les Dames faisoient de grands éclats de rire, il se douta que cette plaisanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le Maure par les cheveux, & le pria doucement de se mettre par terre; ce qu'il fit parce qu'il sentit qu'il l'y obligeroit aisément. Alors Tiran lui mit sur la tête le pied du soulier brodé & jura dans ces termes: Je promets à Dieu & à la Dame que je sers de ne dormir dans aucun lit, & de ne point mettre de chemise jusqu'à ce que j'aïe tué ou fait prisonnier un Roi ou un fils de Roi. Pour lors il lui mit ce même pied sur la main droite & lui dit: Tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offense point, parce que c'est en présence de l'Impératrice. Le Vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied sur le corps du

Maure : Ce que tu as fait, lui dit-il, ne mérite pas d'être puni, parce que tu as suivi les ordres qui t'ont été donnés ; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma Patrie qu'après m'être trouvé dans une Bataille où il y ait plus de quarante mille Maures & que je n'en sois vainqueur, soit en commandant les Chrétiens, soit en combattant sous les bannieres de Tiran. Le Connétable s'approcha ensuite, & mettant le pied sur la tête du Maure, il dit : L'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de signaler mon courage, je fais vœu à Dieu & à la belle Dame dont je suis l'esclave de porter ma barbe & de ne point manger de viande assis que je n'aïe pris la banniere rouge du grand Soudan sur laquelle l'Hostie & le Calice sont représentés. Hyppolite vint après, qui mit aussi son pied sur le col du Maure, & dit : J'ai résisté aux efforts des Turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un Maître tel que Tiran & de la Dame que je sers ; je jure donc de ne manger ni pain ni sel & de prendre tous mes repas à genoux & sans jamais dormir dans un lit, que je n'aïe de

mes

mes propres mains & sans le secours de personne, tué trente Maures ; & prenant le Maure par les cheveux, il lui sauta sur les épaules & dit : J'espere vivre longtems, & montrant son épée, elle satisfera bientôt mon désir. Quand Tiran eut vû que ses parens s'engageoient pour l'amour de lui, il ôta tous les diamans, les perles & les rubis qu'il portoit à son soulier & à son bas, & les donna au Maure avec un riche manteau & tout ce qu'il avoit sur lui, à la réserve de la chemise, du bas & du soulier. Le Maure se racheta.

Les Ambassadeurs du Soudan furent étonnés de la magnificence de ces fêtes ; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ses parens venoient de faire, ils ne compterent plus sur la paix. En conséquence de cette idée, Abdalla Salomon dit à l'Empereur que s'il y avoit sûreté pour eux sur le chemin, ils partiroient sans attendre aucune réponse. L'Empereur sans lui rien dire retourna avec les Dames & les Chevaliers qui l'accompagnoient à Constantinople. Le lendemain après la Messe, la même compagnie se rendit au marché qui se trouva paré comme les jours précédens, &

l'Empereur répondit aux Ambassadeurs du Soudan en présence de tout le peuple : C'est avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offensé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter, je me contente d'avoir prouvé ma patience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puisse déplaire à Dieu, ni qui soit opposé à la sainte Foi Catholique ; je ne puis donner ma fille à un homme qui n'est pas de notre Religion. Pour répondre à une autre de vos propositions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au Roi de Caramanie & à celui de l'Inde Supérieure, quelque somme d'argent que vous me proposiez, à moins que par une paix sincere ils ne me rendent tous mes Etats. Les Ambassadeurs après cette réponse se leverent, prirent leur congé & retournerent vers le Soudan.

L'Empereur ne pensa plus qu'à tenir des Conseils sur les moïens de soutenir la guerre. Tiran, qui voïoit que la Tréve étoit au moment d'expirer, ne songeoit de son côté qu'aux moiens d'obtenir de la Princesse ce qu'il en désiroit. L'Empereur désiroit avec passion qu'il se rendît au Camp ;

Camp ; & Tiran ne cessoit de dire qu'il disposoit tout ce qui lui étoit nécessaire, pour donner Bataille aux Turcs. Cependant il représentoit à la Princesse l'excès de son amour, & l'injustice de son refus. Je ne crains point, lui disoit-il, de vous exprimer devant Stéphanie & ses Compagnes, que je regarde comme mes sœurs, quelle est la violence de mon amour, & le cruel état où vous me réduisez ; état plus affreux que la mort à laquelle vos rigueurs me condamnent. La Princesse qui reconnut tout l'amour dont le discours de Tiran étoit rempli, lui répondit en souriant avec tendresse : Tiran, je vois bien ce que tu me demandes ; mais j'ai vêcu jusques ici sans reproche, & je veux conserver ma réputation. Di-moi, je te prie, qui t'a donné les espérances que tu conçois ? Si je consens à ton désir, comment pourrai-je cacher une pareille faute ? Je vois ton amour avec plaisir ; mais songe à ce que je me dois à moi-même & à l'Empereur mon pere : la crainte de m'en séparer m'a fait jusqu'à présent refuser la recherche de plusieurs Rois ; son grand âge m'a fait redoubler mes soins, quoiqu'il m'ait souvent assurée qu'il seroit charmé de me voir contente & mariée à mon gré avant
sa

sa mort, l'amitié & la tendresse qu'il me témoignoit en me tenant ces discours, m'attendrissoient jusqu'aux larmes ; il croïoit que je pleurois dans la crainte d'un combat que les filles font semblant de redouter, & que l'on assure être plus agréable que dangereux. Tromperois-je la confiance qu'il a en moi? Sans ton amour, rien ne manqueroit à mon bonheur ; le mien est timide ; que veux-tu ? Je me souviens toujours de cette nuit du Château de Malvoisin. Qui n'a point de pitié n'en doit point espérer.

Tiran piqué d'un discours où il croïoit voir peu d'amour, dans le tems qu'il se croïoit prêt de son bonheur, lui répondit avec une douleur mêlée d'un peu de colere : J'avouë que je me suis trompé sur le peu d'amour que vous avez pour moi, & que je ne me suis conservé jusqu'ici que pour la gloire & l'avantage de V. M. mais puisque vous m'ôtez toute espérance, je ne veux plus vivre, dans la crainte que l'excès de mon amour ne m'engage à servir une Ingrate. Pourquoi la destinée a-t-elle conservé mes jours contre le brave Chevalier de Villermes, puisque la mort m'étoit réservée par les cruautés de V. A. Vous m'aviez donné des espérances ; & puisque,

puiſque, dans le rang que vous occupez, vous avez pû me manquer de parole, jamais je ne me fierai à votre ſexe. Mais, reprit la Princeſſe, dites-moi, qu'appellez-vous une Parole ? Je ſerois ravie de le ſçavoir, Fort bien, lui répondit Tiran, vous faites ici l'ignorante pour vous excuſer, Mais enfin il me ſemble que la foi & la vérité ſont inſéparables; & comme ces deux vertus ſont néceſſaires dans notre ſainte Religion, V. M. a manqué par conſéquent à ce qu'elle devoit à Dieu. Il eſt encore établi par la même Religion que qui manque à ſa foi, va directement contre les Sacrements, & devient ennemi de Dieu; mais ſi pour vous excuſer vous voulez me renvoïer à l'eſpérance qui ſouvent déſeſpére, je prendrai toutes ces Demoiſelles, la Veuve Repoſée & Stéphanie à témoin de votre manque de parole, & des maux que vous me cauſez, & je jure par l'Ordre de Chevalerie, que juſques au moment où je vous ai vûë, je n'ai point connu l'amour, & que je ſuis venu aujourd'hui pour avoir recours à vous, comme à mon Dieu, & dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement à ma peine.

L'Empereur entra, qui les voïant arrangés en cercle, demanda de quoi ils

s'entretenoient.

s'entretenoient. La Princeſſe lui répondit, que comme Tiran ſçavoit fort bien prêcher, elles lui avoient demandé ce que c'étoit que la foi. Tiran ſans attendre que l'Empereur le queſtionnât, dit : J.C. nous commande dans ſon ſaint Evangile de croire tout ce qu'il contient, ſans aucune réſerve, & c'eſt le principal devoir du Chrétien. Les Dames doivent donc bien prendre garde à donner leur foi ; car ſi elles y manquent, elles ſont excommuniées ; & ſi elles mouroient en cet état, on ne pourroit leur accorder la ſépulture. L'Empereur approuva ce diſcours, & dit, que c'étoit une terrible choſe pour les femmes, auſſi-bien que pour les hommes, que de manquer à ſa parole. Il n'auroit pas applaudi au diſcours de ſon Général, s'il avoit ſçû quelle étoit ſon intention. Il donna la main à la Princeſſe ; & ſans vouloir être ſuivi de perſonne, il fut avec elle à la Tour du tréſor prendre l'argent qu'il vouloit donner à Tiran lorſqu'il partiroit pour le Camp. Tiran demeura avec les Dames fort occupé de ce que la Princeſſe lui avoit dit, & très-fâché de ce que la Veuve Repoſée pouvoit avoir deviné ſon ſecret. Pour s'en éclaircir & tâcher de la mettre dans ſes interêts par des pro-
meſſes

messes & des douceurs, il dit : Les malheurs à venir sont cruels à envisager. Je ne puis douter que la Princesse ne soit fâchée, & qu'elle n'a pas d'amour pour moi ; je ne puis prouver ce que je souffre que par mes paroles. Cependant j'aurois besoin de consolation, afin d'être en état de rendre à la Princesse de si grands services, qu'elle connût enfin que je ne suis pas indigne d'elle, & qu'il me fût possible de vous marier toutes avantageusement ; & surtout ma sœur Stéphanie : quoiqu'elle ait tous les biens qu'elle peut désirer, je voudrois lui en donner encore davantage. Mon dessein seroit de confier mes plus importantes affaires à la Veuve Reposée, & de lui faire épouser un Duc, un Comte, ou un Marquis, lui donnant tant de biens, qu'elle en pût être contente pour elle & pour les siens. J'aurois les mêmes attentions pour Plaisir de ma vie, & pour les autres. Stéphanie remercia beaucoup le Général pour elle & pour ses Compagnes de la bonne volonté qu'il leur témoignoit. La Veuve Reposée dit à Stéphanie : Remerciez-le pour vous, je sçaurai bien, moi, lui témoigner ma reconnoissance ; & se tournant vers lui avec un visage gracieux, elle

elle lui dit : Je vous remercie de l'envie que vous avez de m'obliger ; mais je ne veux point d'autre époux que celui-là ſeul que j'adore nuit & jour autant que Dieu, & qui eſt toujours préſent à mon eſprit. Je conviens qu'il me fait ſouffrir ; cependant il n'y a point de dangers auſquels je ne m'expoſe, pour lui prouver ce que je penſe. Mais comme ces idées ſont affligeantes, ce n'eſt ici ni le tems, ni le lieu d'en dire davantage.

Plaiſir de ma vie prit enſuite la parole, & dit : Seigneur, prenez bon courage, armez-vous de patience, ne déſeſperez de rien ; Rome n'a pas été faite en un jour. Vous êtes au déſeſpoir pour quelques bagatelles que vous a dites la Princeſſe. Comment, vous êtes comme un lyon dans les combats, & vous tremblez à la vûë d'une fille ! Soïez sûr que vous en ſerez vainqueur. Donnez du courage à nos Troupes, augmentez notre puiſſance. La peur & la pitié ne vont point avec les grandes entrepriſes, & je trouve que Dieu vous récompenſe ſuivant vos mérites. Souvenez-vous du ſonge que j'ai fait dans le Château de Malvoiſin. Le proverbe dit : Qui fait le bien & s'en repent, en perd le mérite. Tout ce que je puis vous

vous dire, c'eſt que nous travaillons toutes pour vous rendre content. Quant à moi, je ſçai quel ſera le dernier remede : il faut emploïer un peu de violence, & diminuer la peur que vous avez ; car enfin, faut-il attendre que les filles quand on les preſſe, vous diſent : Je le veux bien, j'y conſens ; ce ſeroit une honte à elles. Je jure foi de Demoiſelle, & par tout ce que j'aime le mieux au monde, de vous aider à tout ce que je pourrai. Mais en récompenſe, je vous prie, Seigneur, de faire que mon Hyppolite m'aime toujours; car je ne ſuis pas trop contente de lui : il me ſemble qu'il porte ſes vûës bien haut.

Tiran un peu conſolé par les plaiſanteries de Plaiſir de ma vie, ſe leva & lui dit : Il me paroît que vous n'aimez pas Hyppolite en ſecret, & que vous voulez que tout le monde en ſoit inſtruit. Eh! Que m'importe à moi, répondit-elle, que l'on ſçache que j'aime ! Quoi ! parce que nous ſommes femmes, nous n'avouërons pas un amour honnête ! L'Empereur revint, & prenant le Général par la main, il le mena dans ſa chambre, où ils eurent une grande conférence ſur la Guerre. Tiran ſe retira chez lui à l'heure du ſoupé. La Veuve Repoſée dit à la Princeſſe,

quand

quand elle se coucha : Si vous sçaviez, Madame, tout ce que Tiran nous a dit de l'amour qu'il ressent pour vous, vous en seriez étonnée. Cependant les discours qu'il m'a tenus en particulier sont bien différens. Je n'ose vous les rapporter ; mais la Providence permet que les choses feintes ne soient pas long-tems sans être découvertes. Ce discours causa une grande inquiétude à la Princesse. Pour sçavoir tout ce qui avoit été dit, & n'être entenduë de personne, elle emmena la Veuve Reposé dans une petite garderobe. La Veuve Reposée, après lui avoir conté tout ce que Tiran leur avoit promis à toutes pour leur établissement, ajouta ensuite avec beaucoup de mechanceté : Il m'a dit qu'il n'étoit pas venu dans ce Païs pour se battre, comme il fait, ni pour y être aussi souvent blessé ; que c'étoit un grand malheur pour lui d'avoir connu Votre Altesse & l'Empereur votre pere ; qu'il ne demeuroit que pour venir à bout de passer sa fantaisie avec Votre Altesse ; que Stéphanie & Plaisir de ma vie sont dans ses interêts ; qu'ainsi de force ou de gré il en viendra à bout ; & que si vous faisiez la moindre résistance, il vous coupera la gorge ; après quoi il en feroit autant à

l'Empereur

l'Empereur & à l'Impératrice ; & qu'avec les bijoux & les trésors dont il s'empareroit, il retourneroit dans son païs : que pour lui il n'aime que son plaisir, & qu'il le prend partout où il le trouve. Que si jamais il peut retrouver une nuit comme celle du Château de Malvoisin, il n'y aura ni sermens, ni prieres qui puissent l'arrêter ; qu'il ne pensera qu'à se satisfaire, pour se guérir d'une passion, qu'au fonds, dit-il, vous ne méritez pas trop de faire naître : ajoutant que quoiqu'il dise le contraire, votre beauté n'est que mediocre ; que vous avez l'air bas & les manieres effrontées ; que vous semblez le porter à la main, & dire à tout propos, qui le veut si le prenne. Vous voïez ce que le méchant pense & dit de V. A. c'est à vous à regler votre conduite là-dessus. A qui dois-je être plus attachée, qu'à V. A. elle que j'ai nourrie & élevée avec tant de soins & de tendresse ? Cependant V. M. m'a préféré Stéphanie & Plaisir de ma vie. Qu'en est-il arrivé ? Elles vous ont trahie toutes deux, malheureuse que vous êtes ! Elles vous ont perduë de réputation, & ce sera pis encore par la suite. Stéphanie a ses raisons pour cela. Ne voïez vous pas dans quel état est déja sa taille ? Plaisir de ma

vie ſera bien-tôt dans le même cas. Elles voudroient pouvoir s'autoriſer de votre exemple ; méfiez-vous d'elles & de leurs conſeils. Cependant, Madame, il eſt à propos que vous ne témoigniez rien de tout ceci à Tiran juſques à ce qu'il ait mis fin à la guerre. S'il venoit à être inſtruit que ſes projets contre V. A. ſont découverts, il quitteroit le ſervice de l'Empereur, & emmeneroit les meilleures Troupes de l'Armée. Nous nous trouverions dans le même danger où nous étions à ſon arrivée. Je ne vous parle pas du péril auquel vous m'expoſeriez s'il venoit à ſoupçonner que je vous ai rendu compte de ce qu'il ma dit. Je connois la tendreſſe que vous avez pour moi, & la vie ne m'eſt rien lorſqu'il s'agit de votre intérêt.

La Princeſſe à ce diſcours fut pénétrée de douleur & de dépit. Son viſage ſe couvrit de pleurs. Juſte Ciel, s'écria-t-elle, où ſont tes foudres! que n'écraſes-tu ce perfide, cet indigne Chevalier qui eſt venu ſurprendre mon cœur par ſes fauſſes vertus & par ſa feinte paſſion! Helas ! je croïois qu'il étoit digne de ma tendreſſe. Il eſt le premier & le ſeul qui m'en ait inſpiré. Il m'en paroiſſoit ſi digne, je croïois qu'il feroit mon bonheur, & que

je

je ferois le sien. J'esperois le rendre Maître de l'Empire. Je le regardois comme un frere & comme un époux ; pourquoi faut-il que mes espérances soient deçuës ? Ah ! tous mes sens se troublent à cette pensée. Je devrois le détester, & je sens que je ne puis vivre sans lui. Barbare, que t'avions-nous fait pour conspirer notre mort ? Par où ai-je pu mériter tes mépris & tes discours outrageans ? N'espere plus me séduire, j'en jure par ce qu'il y a de plus severe. Elle n'en dit pas davantage ; mais entendant sonner Matines, elle dit à la Veuve : Allons-nous coucher, quoique je sois bien certaine de ne pas dormir. Quand elle fut de retour dans la chambre, Stéphanie lui dit, qu'il falloit qu'elle eût trouvé de grands plaisirs dans la conversation de la Veuve. Je voudrois bien sçavoir, ajouta-t-elle, ce que vous avez pu dire. La Princesse ne lui répondit rien, & se coucha. Quand la Veuve se fut retirée, elle mit la tête sous les draps, & s'abandonna à l'excès de sa douleur. Stéphanie qui s'en apperçut, lui en demanda le sujet. La Princesse lui dit : Stéphanie, ne vous en embarrassez point, prenez garde que le tout ne tombe sur vous ; vous en êtes plus près que vous ne pensez. Ce discours

donna beaucoup d'inquiétude à Stéphanie ; mais sans la questionner davantage, elle se coucha à côté d'elle suivant sa coutume. La Princesse ne ferma pas les yeux, elle ne fit que pleurer ; & toute abatuë qu'elle étoit d'une aussi mauvaise nuit, elle voulut absolument aller à la Messe. Tiran informé par Stéphanie de son mal, & des pleurs qu'elle avoit répanduës, fut très-inquiet. Il s'approcha d'elle pour lui en demander le sujet, & lui dire que l'Empereur venoit de lui donner l'ordre du départ. La froideur avec laquelle la Princesse l'écouta le pénétra de douleur, il ne put retenir ses larmes. La Princesse lui répondit d'un ton de voix bas : Je ne te parlerai pas long-tems : & comment pourrois-je proférer sans rougir les choses infames que j'aurois à te reprocher, & qui causent ma douleur ! Je ne puis même y chercher de soulagement en la confiant à quelqu'un, il faudra, quoi qu'il m'en coûte, la renfermer dans mon sein. Il ne lui fut pas possible d'en dire davantage, parce que l'Impératrice arriva avec les Médecins. Tiran se retira, & dans sa douleur il ne voulut prendre aucune nourriture. Le Connétable vint au Palais, & s'entretenant avec Stéphanie

Stéphanie & Plaisir de ma vie, il leur dit l'état auquel le discours de la Princesse l'avoit réduit. Quel remede pourrons-nous apporter à son mal, disoit Stéphanie ? Tout ce que je puis faire, la Veuve le détruit. La Princesse ne vouloit s'entretenir d'autre chose que de Tiran & des projets de son amour, à présent elle n'en dit plus rien. Les amans sont aveugles ; & la Veuve qui connoît l'amour par expérience, change absolument sa conduite. Si elle n'étoit pas continuellement dans sa chambre, je ferois entrer Tiran la nuit, malgré qu'elle en eût, comme j'ai fait au Château de Malvoisin ; mais au moins je lui parlerai de lui, & je verrai ce qu'elle me répondra. Elle coupa court à leur conversation, & fut auprès de la Princesse pour exécuter son dessein ; mais elle ne lui put parler, parce qu'elle s'entretenoit avec la Veuve Reposée. L'Empereur sçut que le Connétable étoit chez sa fille ; il ne douta pas que Tiran n'y fût aussi, il les fit avertir ; mais avant que de tenir conseil : Allons, dit-il, sçavoir des nouvelles de ma fille, qui ne se porte pas trop bien. Le Connétable marcha le premier, l'Empereur le suivoit, & précédoit Tiran : après Tiran marchoient

tous ceux du Conseil. Ils trouverent la Princesse qui joüoit aux Cartes dans un coin de la chambre avec la Veuve. L'Empereur s'assit auprès d'elle, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Elle lui répondit que dès qu'elle le voïoit, elle ne souffroit plus; & jettant les yeux sur Tiran, elle lui fit un sourire. L'Empereur fut très-content de la trouver aussi-bien. Ils parlerent de plusieurs choses, ausquelles la Princesse répondit avec beaucoup de liberté d'esprit, & surtout à celles que Tiran lui disoit. C'étoit une suite du conseil que la Veuve lui avoit donné de le bien traiter, non comme elle faisoit auparavant, mais comme elle faisoit à tous les autres. La Veuve avoit ses raisons pour lui inspirer cette conduite; elle ne vouloit pas que Tiran retournât dans son païs, elle désiroit seulement qu'il cessât d'aimer la Princesse, en perdant l'espérance de lui plaire, & qu'après cela il s'attachât à elle. C'étoit dans ce dessein qu'elle avoit fait toutes ces noirceurs, qui causerent de si violens chagrins.

Le lendemain l'Empereur pressa tout le monde de partir pour se rendre au Camp. Tiran, aussi-bien que les autres, ne négligea rien pour hâter son départ. Cette nuit Stéphanie aïant essaïé de parler

ler de Tiran, la Princeſſe lui impoſa ſilence, & lui dit : Vous ne connoiſſez pas toute la fauſſeté des hommes : mais je ne dirai rien juſqu'au tems où je pourrai m'expliquer, & que par rapport à toi tu verras mes jours en péril : il vaut mieux dormir. Stéphanie voulut répondre, mais inutilement. Elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé. Deux ou trois jours s'écoulerent de la ſorte, pendant leſquels la Princeſſe faiſoit un accüeil égal à tout le monde, & à Tiran, qu'elle ſçavoit devoir partir inceſſamment. Elle dit en préſence de l'Empereur : Voici votre Grand Général, qui dans peu traitera le le Soudan comme il a fait les Rois de Caramanie, & de l'Inde Supérieure, ou du moins il l'obligera à prendre la fuite comme le Roi d'Egypte. Ses exploits ſont dignes des plus grandes récompenſes. Il ne doit ſes victoires qu'à ſa valeur, & il ne les a remportées que pour les interêts de V. M. L'Empereur dit au Général : Je ne puis trop vous remercier de tous les avantages que vous m'avez procurés. Tout ce que je vous demande, c'eſt de continuer comme vous avez commencé ; & tout ce que je demande à Dieu, c'eſt de pouvoir vous récompenſer ſelon

vos mérites. Tiran excedé d'une conversation si indifférente, & que la Princesse elle-même avoit entamée à dessein, ne put répondre autre chose, sinon : Cela sera ; & pour se rendre chez lui, il passa par un escalier qui le conduisit dans une chambre, où il trouva le Connétable, Stéphanie & Plaisir de ma vie, qui s'entretenoient. Il approcha d'eux, & leur dit : Eh bien, mes sœurs, de quoi parliez-vous ? Seigneur, lui répondit Stéphanie, du peu d'amour que vous témoigne la Princesse au moment de votre départ, tandis qu'elle devroit au contraire redoubler de caresses & d'attentions, quand il devroit lui en coûter un peu de son honneur. Nous avons aussi parlé, continua-t-elle, de ce que je deviendrai durant votre absence ; car l'Impératrice me dit hier au soir, que j'étois amoureuse ; & sans lui pouvoir rien répondre, je rougis, & je baissai les yeux. C'étoit bien en convenir : car je ne sçavois ce que c'étoit avant la nuit du Château de Malvoisin. Je prévois qu'après votre départ je vais me trouver dans une fâcheuse situation, & qu'il faudra que je sois punie de vos fautes. Ne vous ai-je pas promis, ma chere sœur, lui dit Tiran, que le jour de notre dé-

part

part je prierai l'Empereur, en présence de la Reine, & de toute la Cour, de consentir à votre mariage avec le Connétable : il demeurera ici, & le Vicomte de Branches fera sa Charge pendant que les Nôces se feront. Eh comment les feraije, lui dit Stéphanie, puisque vous serez absent, & qu'il ne peut y avoir ni joïe, ni plaisir sans vous ? Qu'avez-vous besoin de tant de joïe à des Nôces, lui répondit Tiran ? Gardez-la pour le lit, où vous serez sans crainte & sans inquiétudes. En cet endroit de leur conversation, l'Empereur arriva, donnant la main à Carmésine. Tiran trouvant le moment favorable pour lui faire la demande dont il venoit de parler, se mit à genoux, & lui dit.

Votre bonté est infinie, & le tems que vous avez regné a éclairé le monde Chrétien ; mais enfin, Seigneur, la vie est courte, il ne reste à l'homme en mourant que le bien qu'il a fait : J'ai donc une grace à vous demander aussi-bien qu'à l'Impératrice & à la Princesse ; c'est de vouloir permettre le Mariage de la belle Stéphanie avec mon frere & mon ami le Comte de S. Ange, Connétable de V. M. J'espere qu'il naîtra d'eux des Vassaux

Vassaux à l'Empire & des serviteurs fidéles.

L'Empereur lui répondit que ce Mariage lui étoit infiniment agréable, & qu'il permettoit à sa fille de le conclure avec le consentement de sa mere, & il les quitta pour lors. Quand Stéphanie vit que l'Empereur les avoit quitté si promtement, elle ne douta pas que son mariage ne lui déplût ; elle se retira donc dans une chambre, où elle s'abandonna aux pleurs & à la douleur. Tiran donna le bras à la Princesse, & suivis du Connétable & de Plaisir de ma Vie, ils furent à la chambre de l'Impératrice qu'ils supplierent de vouloir consentir à ce Mariage, dont l'Empereur étoit content. Elle répondit qu'elle l'approuvoit infiniment. On fit aussi-tôt assembler toute la Cour dans la grande salle pour assister aux Fiançailles. Le Cardinal que l'on avoit envoïé chercher pour faire la cérémonie, étoit venu quand on fut chercher la Mariée. On la trouva qui pleuroit encore. Elle ignoroit tout ce qui s'étoit passé. Les Fiançailles se firent avec magnificence. L'Empereur voulut que l'on fît les nôces le lendemain, pour ne point retarder le départ de Tiran. Elles furent accompagnées de Joûtes, de Danses & de Comedies ;

tout

tout le monde étoit content, excepté le malheureux Tiran.

La premiere nuit des nôces, Plaisir de ma Vie prit cinq petits chats & les mit en dehors sur la fenêtre de la chambre où Stéphanie couchoit, & toute la nuit ils ne cesserent de miauler. Quand elle les y eut placés, elle fut dire à l'Empereur : Seigneur, courez promtement à la chambre de la Mariée, le Connétable lui aura fait plus de mal que l'on ne croïoit, car elle fait des cris épouvantables. Pour moi je crains qu'il ne la tuë ou qu'il ne l'ait blessée. Elle est votre proche parente, Seigneur, venez donc à son secours. Ce discours de Plaisir de ma Vie divertit si fort l'Empereur, qu'il se leva & se r'habilla; ils furent ensemble à la porte de la Mariée où ils écouterent quelques momens. Plaisir de ma Vie voïant qu'elle ne disoit mot, lui dit : Comment donc, Mariée, vous ne criés plus ? Est-ce que le combat est déja cessé ? Ne pouvez-vous pas dire encore cet ah! qui fait tant de plaisir dans la bouche des filles : C'est signe que l'épine ne vous pique plus, puisque vous ne dites mot. Croïez-moi; si vous ne recommencez, cela vous fera mal. L'Empereur est ici pour vous écouter si

vous

vous ne criez pas, car il a peur que cela ne vous fasse mal. L'Empereur lui disoit tout bas de ne pas dire qu'il fût là. En bonne foi je n'en ferai rien, lui répondit Plaisir de ma Vie, je veux au contraire qu'ils sçachent que vous les écoutez. Pour lors la Mariée cria que l'on lui faisoit mal. Plaisir de ma Vie lui disoit que ses cris n'étoient pas naturels, que c'étoit une comédie qu'elle joüoit. L'Empereur rioit beaucoup des plaisanteries de Plaisir de ma Vie. La Mariée qui les entendoit rire, leur dit: Qui a mis ces maudits chats sur la fenêtre? Je vous prie de les faire ôter, ils m'empêchent de dormir. L'Empereur étoit si charmé de la gaïeté de Plaisir de ma Vie, qu'il lui jura que si il étoit veuf, il n'auroit point d'autre femme qu'elle. L'Impératrice fut dans la chambre de l'Empereur & n'y trouva qu'un Page, qui lui dit qu'il étoit à la porte de la Mariée. Elle y vint donc aussi, & le trouva avec quatre Demoiselles. Quand Plaisir de ma Vie l'apperçut, elle lui dit: Madame, dépêchez-vous de mourir au plutôt, je vous prie, car l'Empereur vient de me dire que si il n'avoit point de femme, il n'en prendroit pas d'autre que moi.

Com-

Comment, Coquine, vous me dites ces choses-là à moi-même ! & se tournant vers l'Empereur : Il vous faut donc une autre femme ? Dites-moi un peu ce que vous en feriez. En badinant ainsi, ils s'en retournerent chacun dans leur chambre. Le lendemain on se divertit encore beaucoup, & l'on rendit tous les honneurs au Connétable & à sa femme ; on les conduisit à la Cathédrale pour entendre une magnifique Messe.

Après l'Evangile un Moine monta en Chaire & leur fit un beau Sermon. Après la Messe l'Empereur fit apporter à la Mariée les cent mille ducats, les bijoux & les meubles que son pere lui avoit laissés. Ensuite on fit habiller le Connétable avec la soubreveste de ses armes. On le laissa quelque tems dans cet équipage : Après cela on lui fit prendre les habits de Duc de Macédoine ; on déploïa les bannieres de ce Duché ; on lui mit sur la tête une couronne d'argent, car dans ce tems on couronnoit tous ceux qui avoient un titre. Les Comtes en portoient une de cuivre ; les Marquis, d'acier ; les Ducs, d'argent ; & les Rois, d'or ; celles des Empereurs étoient composées de sept Couronnes. Diofébo grand Connétable,

table, en eut donc une d'argent, garnie magnifiquement de pierres précieuses. Stéphanie fut aussi couronnée.

Après toutes ces cérémonies, les Dames & les grands Seigneurs monterent à cheval avec les bannieres déploïées & suivis d'une grande quantité d'hommes à cheval. Ils la promenerent dans tous les quartiers de la Ville. Ils vinrent ensuite dans une Prairie magnifique, arrosée d'une belle fontaine nommée la Fontaine-Sainte, où tous ceux que l'on couronnoit & qui prenoient un titre, venoient faire bénir leurs bannieres. Après cette Bénédiction ils prirent le nom de Duc & de Duchesse de Macédoine; on les bâtisa avec de l'eau parfumée. Si le Duc veut faire des Hérauts & des Rois d'Armes, il le peut avec l'eau qui se trouve de trop, mais il est obligé de porter le nom du Duché. Au reste l'on sçait bien que l'on ne peut faire Roi ou Héraut d'Armes que le fils d'un Gentilhomme, parce que c'est un homme dans lequel on a plus de confiance que dans tous les autres, & auquel tout le monde s'en rapporte. Après qu'il en eut fait un, le Duc revint à la Fontaine-Sainte dont l'Empereur prit de l'eau & le bâtisa encore une fois, en lui donnant le titre

tre de Duc de Macédoine. Auſſi-tôt les Trompettes ſonnerent, & les Hérauts & les Rois d'Armes crierent : Voici le grand Prince Duc de Macédoine de la bonne race de Roche-Salée. Après cela il vint trois cens Chevaliers de l'éperon d'or tous armés de blanc, qui ſaluerent l'Empereur & le nouveau Duc, qui ne fut plus Connétable. Sa Charge fut donnée à un brave Chevalier nommé Meſſire Adedoro. Les trois cens Chevaliers ſe diviſerent en deux troupes ; & chacun prit la plus belle Dame, ou celle qui lui plaiſoit le plus par les rênes de ſa hâquenée. Ils marcherent ſuivant leur rang & leur ancienneté ; ils ſe promenoient avec leurs Dames dans les petits bois, & quand ils ſe rencontroient, l'un diſoit à l'autre de lui laiſſer la Dame qu'il menoit ; & ſur le refus que l'on en faiſoit, on ſe propoſoit de rompre deux lances, & celui qui les avoit plutôt rompuës emmenoit la Dame de l'autre.

Pendant qu'ils ſe divertiſſoient ainſi, l'Empereur & l'Impératrice prirent le chemin de la Ville de Pera. La Princeſſe & la Ducheſſe de Macédoine demeurerent dans la Prairie avec Tiran qui ne pouvoit joûter à cauſe du vœu qu'il avoit fait.

fait. Le Vicomte de Branches fut toujours un des premiers. L'Empereur se rendit donc à la Ville de Pera où la Fête étoit préparée. Il étoit plus de midi que tous les Chevaliers n'étoient pas encore revenus. L'Empereur monta sur une tour pour voir ce qui se passoit. Les Chevaliers en revenant rompoient des lances devant lui; mais il fit à la fin sonner un grand cor que l'on entendoit d'une lieuë. Au son de ce cor ils prirent le chemin de Pera. Ils trouverent trois cens Chevaliers vêtus d'une même couleur qui défendoient le pas. Il se passa en cet endroit les plus beaux faits d'armes qui firent un grand plaisir à l'Empereur. Toutes les Dames & les Demoiselles laisserent leurs Chevaliers sur le champ de bataille, & se retirerent dans la Ville. Ce combat dura bien deux heures sans que l'Empereur le voulût faire finir. Ils mirent l'épée à la main, après avoir rompu leurs lances. Mais à peine l'Empereur eut fait sonner une trompette, qu'ils se séparerent, & furent de tous côtés chercher leurs Dames, & ne lès trouvant point, ils vinrent témoigner leurs regrets à l'Impératrice & à la Princesse. Elles leur répondirent qu'elles ne sçavoient pas où elles étoient, qu'elles croïoient que ceux

qui

qui les avoient arrêtées sur le chemin les auroient enlevées. Ils retournerent donc contr'eux l'épée à la main, dans l'espérance de les ravoir, & le combat recommença de plus belle. Quand il eut duré quelque tems, ils apperçurent leurs Dames sur les murailles du Palais. On sonna une trompette, ils mirent tous pied à terre. Les Dames qui étoient sur les murailles défendoient l'entrée du Château, mais les Chevaliers entrerent par force d'armes, & quand ils furent dans la grande cour, ils se partagerent en deux troupes. Les Chevaliers assaillans envoïerent un Roi d'Armes prier les autres de s'en aller & les assûrer qu'ils étoient dans le dessein de recouvrer leurs Dames, & de regagner ce qu'ils avoient perdu; mais ils n'y voulurent point consentir. Le combat qui fut très-beau, recommença à pied dans le Palais. Les uns tomboient d'un côté, les autres de l'autre; ils se portoient des coups de masse terribles, & ceux qui perdoient une fois cette arme, ne pouvoient plus revenir au combat. La même loi étoit imposée à tous ceux qui touchoient la terre du corps ou de la main. Ce combat dura jusqu'à ce qu'ils se trouverent dix contre dix; ce qui devint très-

agréable à voir. Après quoi l'Empereur les fit séparer. Quand ils furent tous désarmés, ils se rendirent dans la grande salle où ils dînerent. Après le dîné on dansa jusqu'à une heure devant le coucher du soleil, que l'on forma un ballet ou plutôt un branle, où tout le monde se tenant par la main, ils s'en retournerent en dansant à la Ville de Constantinople. Après le soupé Tiran assembla tous ceux qui étoient de ses parens & qui se trouvoient au nombre de trente-cinq Chevaliers ou Gentilshommes, & leur dit, en ces termes, pourquoi Diofébo s'appelloit de Roche-Salée.

Il y avoit deux freres parens du Roi d'Angleterre, qui firent la Conquête de la Petite Bretagne. L'aîné se nommoit Uterpandragon. Il eut pour fils le Roi Artus. La premiere Conquête qu'ils firent, fut celle d'un Château très-fort, bâti sur une haute montagne de très-bon sel. Malgré les peines qu'ils eurent à le prendre & le monde qu'ils y perdirent, ils ne changerent point son premier nom, que le cadet porta depuis. Son aîné prit celui de Duc de Bretagne. Le Roi de France aïant mandé par ses Ambassadeurs qu'il lui donneroit sa fille en mariage, il envoïa son frere Uterpandragon

dragon en France pour l'épouser en son nom. Mais quand il la vit si belle, il dit au Roi qu'il n'avoit point de Procuration de son frere, & qu'il ne la fianceroit point. Il supposa des Lettres de créance avec lesquelles le Roi lui donna sa fille & deux cens mille écus, à condition que dans l'espace de trois ans il prendroit le nom de Roi de Bretagne. Il consentit à tout, & mena la Princesse droit au Château de la Roche-Salée, il laissa toute sa suite dans la Ville, & l'aïant fait entrer dans le Château, il l'épousa. Le Duc de Bretagne apprenant cette nouvelle, la supporta assez patiemment à cause de l'amitié qu'il avoit pour lui. Mais les Chevaliers qui avoient accompagné la Princesse, rendirent compte à leur retour de ce qui s'étoit passé. Le Roi en devint furieux. Sur le champ il assembla son Armée & marcha avec un grand nombre de troupes pour assieger le Château de Roche-Salée. Le Duc de Bretagne envoïa prier le Roi de France de pardonner à son frere, & dans le même-tems, il lui envoïa des troupes & des vivres, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour soutenir un Siege. En effet, le Roi assiegea cette Place, devant laquelle il fut un an & deux

 mois,

mois, & quelques assauts qu'il pût donner, jamais il ne lui fut possible de l'emporter. Le Duc de Bretagne étoit toujours avec le Roi, le priant de vouloir pardonner à son frere. Enfin voïant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, il conclnt le Mariage d'une autre de ses filles avec le Duc, qui consentit pour faire la paix de son frere, à prendre une bâtarde & sans dot.

Tous ceux qui étoient avec Tiran étoient de cette ancienne Maison, d'où il étoit sorti de tous les tems d'aussi braves Chevaliers que de belles & sages Demoiselles. Tiran & tous ceux qui descendoient de la Roche-Salée, furent baiser les pieds & la main de l'Empereur, pour le remercier de la grace qu'il leur avoit faite en donnant sa niéce à un homme de leur Maison. Après qu'ils eurent fait leur compliment, l'Empereur leur dit :

Le mérite & les vertus jointes à vos belles actions & à toute votre conduite, brave Général, font que je vous aime de tout mon cœur, & que je suis charmé de me voir allié à la Maison de Roche-Salée, que je préfere à toutes les autres. Mais j'aurois voulu pour être plus lié

lié avec vous, que c'eût été vous qui eussiez épousé ma niece Stéphanie avec le Duché de Macédoine & beaucoup d'autres choses que je vous aurois données. Vous n'avez rien voulu accepter de tout ce que je vous ai offert, vous avez donné à Diofébo le Comté de S. Ange & le Duché de Macédoine, je vous avouë que je ne sçai plus ce que vous attendez, à moins que vous ne comptiez que je vous donne mon Empire. Vous vous trompez si cela est; car ma foi j'en ai besoin, & je veux le garder pour moi. Pour vous je ne sçai comment je pourrois vous faire riche, vous donnez tout & vous viendriez aisément à bout de me ruiner. Cependant il me semble que l'on ne doit, sur-tout quand on est dans les Païs étrangers, penser aux autres qu'après son établissement. Tous les excès sont à blâmer, les vices se cachent souvent sous les apparences de la vertu. Tiran lui répondit en ces termes : Grand & illustre Empereur, les richesses ne peuvent jamais satisfaire pleinement, c'est pourquoi je ne désire aucun des biens de la fortune ; je ne veux que servir V. M. de façon que je puisse rétablir & augmenter l'Empire Grec. Les trésors de l'hon-

neur & de la gloire me suffisent, si j'en puis amasser. Tout ce que je désire, c'est d'établir mes parens & mes amis. Pour moi je ne veux d'autres biens que mon cheval & mes armes. Je prie donc V. M. de ne plus penser à me faire riche, ni a me donner rien qui puisse lui être nécessaire. Je sers Dieu pour l'augmentation de la Foi Catholique. Jusques ici ses graces ne m'ont point abandonné. Je n'ai donc qu'à vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon Cousin Diofébo. Le vieil Empereur charmé de la noblesse des réponses de Tiran, se tourna du côté de sa chere Carmésine, & lui dit: Jamais je n'ai vû de Chevalier aussi accompli; toutes les fois que je lui parle, j'en suis dans l'admiration; mais si Dieu me laisse vivre, assurément je le ferai Roi.

Quand les Fêtes furent terminées, le nouveau Duc de Macédoine logea dans le Palais. Il donna le lendemain un grand dîné à tous ses parens de la Maison de Roche-Salée. L'Empereur dit à sa fille d'aller trouver la Duchesse pendant qu'ils dînoient, afin d'honorer la Fête. La Princesse suivie de toutes ses Dames & ses Demoiselles, se mit en chemin pour s'y rendre;

rendre ; mais avant que d'arriver, la Veuve Reposée s'approcha d'elle, & lui dit : Pourquoi V. A. veut-elle aller trouver ces Etrangers ? Elle ne peut que les embarrasser, & troubler le plaisir qu'ils peuvent goûter. Comptez qu'ils préferent une aîle de perdrix à toutes les Demoiselles du monde. De plus V. A. étant fille de l'Empereur, ne doit point aller si facilement par-tout ; soïez plus réservée, si vous voulez que l'on vous rende ce qui vous est dû ; mais je suis toujours étonnée de voir l'envie que vous avez d'être sans cesse auprès de ce traître de Tiran. L'attachement que j'ai pour vous, m'oblige à vous parler, comme je fais, à vous dire que votre bon homme de pere n'y regarde pas d'assez près, de vous envoïer à une telle heure rendre visite à des Chevaliers. La Princesse déja prévenuë par les discours précédens de la Veuve, suivit son conseil, quoique malgré elle, & alla s'affliger dans sa chambre.

Plaisir de ma vie curieuse de voir ce que faisoit Tiran, fut rendre visite à la Duchesse après le dîner : elle le trouva qui rêvoit dans l'embrasure d'une fenêtre : elle s'approcha de lui, & lui dit pour le consoler ; Je souffre de vous voir dans

 l'état

l'état où vous êtes. En quoi puis-je vous être utile? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse pour y parvenir. Tiran la remercia beaucoup. La Duchesse s'étant approchée d'eux, demanda à Plaisir de ma vie, pourquoi la Princesse n'étoit pas venuë? Elle lui répondit que la Veuve Reposée l'en avoit empêchée. Mais dans la crainte que la colere ne transportât Tiran, elle ne voulut pas leur apprendre tout ce qu'elle leur avoit dit de lui. La Duchesse prit ainsi la parole : Puisque je suis à présent maitresse de mes actions, je jure par notre Dame que j'aurai une explication avec la Princesse, & qu'entre-ci & demain je sçaurai ce qui en est. Ce n'est point cela qu'il faut faire, repliqua Plaisir de ma vie, elle ne voudra jamais nous écouter, surtout la Veuve Reposée, étant toujours auprès d'elle; je n'ose vous dire tout le mal qu'elle dit de Tiran. Ah! si je m'y trouvois, répondit-il, je le ferois bien retomber sur elle, Laissons tout cela, interrompit Plaisir de ma vie, ne pensons qu'aux remedes que nous y pouvons apporter. Pour moi, voici mon avis. La Princesse m'a dit de lui préparer un bain pour demain au soir : pendant que l'on soupera, je pourrai vous
cacher

cacher dans la garderobe où elle doit se baigner. Personne ne vous verra ; & quand, après être sortie du bain, elle sera endormie dans son lit, vous pourrez vous mettre à ses côtés. Il ne s'agira plus que d'être aussi hardi que vous l'êtes dans les Batailles. Si vous sçavez un meilleur moïen que celui-ci, continua-t-elle, faites-nous-en part. La Duchesse lui dit qu'elle proposoit le dernier remede qu'ils pussent emploïer ; & Tiran ajouta, qu'il ne vouloit point d'un bonheur qu'il ne devroit qu'à la fortune. D'ailleurs, ajouta-t-il, seroit-ce un bonheur que de me satisfaire, & de déplaire à la Princesse? Plutôt mourir de la mort la plus cruelle, que de la voir irritée contre moi ? Par ma foi, lui répondit Plaisir de ma vie, je n'augure pas bien de vous. Et si vous aimiez autant que vous le dites, vous ne refuseriez pas ce que je vous propose. Du moins, vous voïez l'envie que j'ai de vous servir. Vous aimez mieux prendre un chemin par lequel vous n'arriverez jamais. Pour moi, je ne veux plus m'en mêler ; cherchez qui pourra vous secourir dans vos malheurs. Au nom de Dieu, Demoiselle, lui répondit Tiran, ne m'abandonnez pas. Voïons ensemble quel est

eſt le meilleur parti. La Ducheſſe ne peut plus être auprès de la belle Carméſine auſſi ſouvent que je le voudrois ; je n'ai donc plus que vous, & ſi vous n'avez pitié de moi, comptez que je perdrai l'eſprit. Les Anges eux-mêmes, lui dit Plaiſir de ma vie, ne peuvent vous donner un meilleur conſeil que le mien. Nous vivons dans la Loi de grace, & non dans la Loi de juſtice ; mais le courage vous manque, quand il ne s'agit que d'oſer vous rendre heureux. Enfin, ils réſolurent que la Ducheſſe iroit voir ſi elle ne pourroit pas parler à la Princeſſe.

Quand elles furent arrivées chez elle, elles la trouverent à ſa toilette dans ſa garderobe. La Ducheſſe réſolut de lui faire une malice de femme dans la chambre par où la Princeſſe devoit néceſſairement paſſer : elle ſe mit au pied du lit, la tête baſſe, appuïée dans les mains. La Princeſſe ſçachant qu'elle étoit là, lui fit dire d'entrer dans la garderobe. La Ducheſſe n'en voulut rien faire, & Plaiſir de ma vie, qui avoit imaginé ce ſtratagême, lui dit qu'elle ne pouvoit venir, tant elle lui paroiſſoit affligée. La Princeſſe ſortit de ſa garderobe, & voïant la Ducheſſe ſi triſte, vint à elle, en lui diſant :

ſant : Ma chere ſœur, qu'avez-vous donc qui vous afflige ? Apprenez-le moi, & ſoïez sûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous conſoler. Madame, lui répondit la Ducheſſe, c'eſt vous qui me mettez au déſeſpoir, & qui me faites déſirer de fuïr le monde : vous m'avez chargée de porter des paroles à Tiran quand nous étions au Château de Malvoiſin ; vous les avez renouvellées quand nous ſommes revenuës ici, & vous les démentez toutes. Je vous conjure, Madame, de ne me point rendre parjure, & de n'être point cauſe de ma perte, en me mettant mal pour toute ma vie avec le Duc & avec Tiran. Que vous reviendra-t-il de me rendre malheureuſe ? Toutes ces paroles étoient accompagnées de larmes qui émûrent la Princeſſe, & diminuerent un peu la colere qu'on lui avoit inſpirée contre Tiran. Elle lui dit donc avec beaucoup de douceur : Je t'aime, Stéphanie, tu es ma ſœur, & ma couſine ; je ſuis fâchée de te voir dans l'affliction, moi qui t'aime, qui t'ai aimée, & qui t'aimerai toujours. Puiſque tu le déſires, je parlerai à Tiran, quoique j'aïe toutes les raiſons du monde pour n'en rien faire ; car ſi tu ſçavois comment il en uſe avec moi,
&

& tout ce qu'il a dit de moi, tu serois dans l'étonnement. Mais le tems de souffrir succéde à celui de rire & de se divertir. Je le verrai, puisque c'est une chose qui t'est nécessaire ; sans cela je te jure que je ne le verrois jamais. Car on ne peut comprendre qu'un Chevalier aussi brave, soit aussi ingrat. Comment, Madame, lui répondit la Duchesse ! vous croïez qu'un Chevalier si sage & si vertueux que Tiran, a pû dire quelque chose qui vous puisse offenser ; lui qui s'exposeroit contre un monde entier, pour punir la moindre parole dite contre votre Altesse. ? Ne croïez pas qu'il soit tel qu'on vous l'a dépeint. Quelque faux coquin de flatteur vous aura persuadé des faussetés, pour faire tort au meilleur Chevalier qui soit au monde. Plaisir de ma vie se mêla de la conversation, & dit que Tiran rassembloit toutes les vertus, & qu'elle auroit grande envie de sçavoir quelle étoit la malheureuse qui pouvoit accuser un Chevalier aussi accompli. Croïez-moi, laissez parler les méchans ; & aimez ce que vous devez aimer ; vous en aurez plus de gloire. C'est à un Chevalier aussi généreux que la possession de V. A. est duë, elle que ni l'or, ni l'argent,

ne peuvent acheter. Aimez, Madame, celui qui vous aime. N'écoutez point cette Veuve endiablée, qui ſeule fait notre mal à tous. J'eſpere que Dieu tout-puiſſant le fera retomber ſur elle. Quand eſt-ce que je la verrai foüetter toute nuë par toutes les ruës de la Ville? Tai-toi, lui dit la Princeſſe, tu crois que la Veuve Repoſée me parle : elle ne ſçais rien de tout cela ; c'eſt moi qui ſent tout le mal, & qui prévois tout ce qu'il en peut arriver. Mais enfin, je ferai ce que vous me conſeillerez. Si vous voulez vous en rapporter à moi,reprit Plaiſir de ma vie,je ne vous conſeillerai rien que pour votre profit, & pour votre honneur.

Alors elles ſe ſeparerent, & la Ducheſſe revint chez elle dire à Tiran tout ce qui s'étoit paſſé. L'eſpérance d'entretenir la Princeſſe modera ſon déſeſpoir ; il paſſa dans la grande ſalle, où l'Empereur, l'Impératrice, & la Princeſſe étoient avec toutes les Dames. Ils danſerent pendant long-tems. La Princeſſe eut beaucoup d'attention pour Tiran. Après les danſes, elle ſe retira chez elle pour ſouper. La Veuve Repoſée ne pouvant être entenduë de perſonne, lui dit : La façon honnête dont j'ai toujours penſé, cauſe le chagrin que

que j'éprouve en voïant que V. A. veut se perdre, & me faire maudire le jour où je suis née; car je trouve des gens qui ont les yeux sans cesse attachés sur vous, & qui me regardant, s'écrient: O Veuve Reposée! Comment peux-tu souffrir qu'un Etranger emporte ainsi les premieres faveurs de Carmésine? Ces paroles me mettent au désespoir. Je préférerois la mort à un tel reproche, s'il étoit mérité. Songez, Madame, qu'avant que cela arrive à une Princesse comme vous, il faut que les Evêques & les Archevêques en soient avertis. Vous avez dit devant tout le monde, que vous ne vouliez épouser ni Roi, ni fils de Roi étranger, parce que vous ne les pourriez jamais connoître parfaitement; que vous n'aviez besoin d'aucun des avantages de la fortune avec la succession de l'Empereur, & que vous ne vouliez être soumise à aucun Roi, ni à aucun Empereur du monde: ainsi vous prendrez Tiran lorsque vous aurez envie de vous marier. Ce que je vous dis, Madame, ce n'est point pour vous rappeller ce que je vous ai déja dit; seulement pensez que quand il sera votre Mari, les foiblesses que vous aurez eu pour lui, lui paroîtront des crimes. Au premier cha-
grin

grin il vous les reprochera, & il se persuadera qu'il n'aura pas été le seul pour qui vous en aïez eu de pareilles. Que pourrez-vous répondre à ses reproches ? Comment vous garantirez-vous des effets de sa jalousie ? Si vous succombiez, comptez que je ne survivrois pas à ce malheur. Elle se tut après cela pour attendre la réponse de la Princesse, dont le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Mais elle n'eut pas le tems de lui rien dire ; car l'Empereur étoit à table, & l'avoit plusieurs fois envoïé chercher. Elle sortit donc de sa garderobe, en lui disant qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir lui répondre.

La Duchesse qui attendoit, pour sçavoir d'elle si Tiran viendroit ou non cette nuit, la voïant agitée, triste, & le visage fort rouge, n'osa jamais lui rien dire ; mais Plaisir de ma vie lui dit en la suivant : Quand le Ciel est rouge, c'est une marque assurée de tempête. Tai-toi, folle, lui dit la Princesse : elle étoit si animée, que l'Empereur s'en apperçut. Il lui demanda la raison du chagrin qu'elle paroissoit avoir. La Princesse lui répondit, qu'elle n'en avoit aucun, qu'un mal de cœur l'avoit obligée de se jetter sur

son

son lit ; mais qu'elle se trouvoit mieux? L'Empereur ordonna à ses Médecins de prendre garde à ce qu'elle mangeroit. Ils lui permirent de manger un faisan, parce que c'est une viande cordiale & bonne pour le cœur. La Duchesse se mit à côté d'elle, non pour souper, mais pour avoir une réponse à porter à Tiran, qui l'attendoit dans sa chambre. Après le souper, la Duchesse dit tout bas à la Princesse : Votre Altesse se souvient-elle de ce qu'elle m'a promis ? Mais en même-tems je lui dirai, qu'un Vassal ne peut nuire à son Seigneur, & que la Veuve Reposée est née dans mes Etats ; qu'ainsi elle doit prendre garde à elle ; car elle a desservi la mort par tout ce qu'elle fait.

Je vous aime, lui répondit la Princesse, & je ferai pour vous tout ce qu'une tendre sœur peut & doit faire, & davantange s'il le faut ; mais je vous prie de ne me point parler de la Veuve Reposée, & quoiqu'elle soit votre Vassale, je vous assure qu'elle n'a point de tort avec vous. Ne soïez point fâchée contre elle, elle n'a aucune part à ce que j'ai dans l'esprit, Mais, lui dit la Duchesse, répondez-moi sur le compte de Tiran ? Voulez-vous qu'il vienne vous parler cette nuit ? Il est dans

dans une impatience que je ne puis vous représenter. Ne me refusez pas cette grace, continua-t-elle, je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher. Je veux bien qu'il vienne ce soir, lui répondit la Princesse, je l'attendrai ici, nous danserons; & s'il veut me parler, je l'écouterai volontiers. Vous vous vantez de franchise & de loïauté, dit la Duchesse, & cependant vous voulez me tromper. Répondez-moi précisément. Voulez-vous que Tiran vienne vous parler, comme il a fait au Château de Malvoisin ? Sans cela, vous ne satisfaites point à vos engagemens. Quand vous m'avez parlé de Tiran, reprit la Princesse, je n'ai jamais compris qu'il désirât autre chose que de vouloir m'entretenir de ce qu'il souffre; j'y pense à toute heure avec une douleur & un chagrin que je ne puis exprimer: dites-lui que je le prie, comme Chevalier loïal, de ne me plus tourmenter, & de ne plus penser à moi; que je pleure des larmes de sang par le cruel état auquel je suis réduite. Mais, reprit la Duchesse, pourquoi vous affliger comme vous faites ? Souvenez-vous des paroles que vous lui avez données, & des sermens que vous lui avez faits la nuit du

Château de Malvoisin. Vous pourrez vous entretenir avec lui, & lui dire tout ce qui vous afflige ; mais croïez qu'une Princesse comme vous ne doit pas manquer à sa parole. Enfin, ma chere sœur, lui dit la Princesse, je conserverai mon honneur tant que je vivrai ; vous me trouverez toujours dans cette résolution. La Duchesse la laissa fort fâchée de tout ce qu'elle venoit d'entendre. Elle en rendit compte à Tiran ; ce qui redoubla infiniment son chagrin. Quand l'Empereur eut soupé, il envoïa chercher le Général chez le Duc de Macédoine où il sçavoit qu'il étoit. Il dit en même-tems à la Princesse de mander les Musiciens, pour amuser les Chevaliers, dont le départ étoit si proche. Mais elle lui dit qu'elle avoit plus besoin de s'aller coucher que de danser. Elle prit congé de lui, & se retira dans sa chambre, pour ne point parler à Tiran. La Veuve Reposée approuva sa conduite. Plaisir de ma vie alla chez la Duchesse parler à Tiran ; elle lui dit : Seigneur, n'attendez rien de la Princesse, tant que la Veuve sera auprès d'elle : elles s'entretiennent à présent toutes deux, & parlent de vous. Jamais vous n'obtiendrez rien, si vous ne faites ce que je vous

ai conseillé. C'est demain le jour de son bain, & je vous promets de vous faire passer la nuit dans son lit. Je couche avec elle depuis que la Duchesse est mariée ; comptez qu'elle n'en parlera jamais : reposez-vous sur moi. Tiran la remercia de tout son cœur de l'interêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit. Mais il l'assura que pour l'empire du monde, il ne voudroit pas faire la moindre violence à une femme telle qu'elle pût être. Eh quoi ! voudrois-je déplaire, continua-t-il, à celle que j'aime plus que moi-même ! Je souffrirai toute ma vie, en la servant à pied, à cheval, armé, ou désarmé. Je me mettrai à ses genoux pour obtenir pardon, si je l'ai offensée ; mais je ne mériterai point le nom de traître. Plaisir de ma vie mécontente de sa réponse, lui dit : Seigneur Chevalier, par ma foi, je commence à croire que vous n'êtes pas tout ce que l'on dit. Comment, vous craignez d'emploïer une petite violence pour être heureux, & encore auprès d'une femme dont vous sçavez que vous êtes aimé, & qui n'est retenuë que par ses scrupules ? Vous aimez une brave & belle Demoiselle, croïez-moi, allez dans sa chambre ; jettez-vous dans le lit où elle est, nuë en chemise habillée,

pouſſez toujours votre pointe ; entre amis ; on n'y regarde pas de ſi près. Si vous faites autrement, je ne me mêle plus de vos affaires. Allez, j'ai vû maints Chevaliers, qui pour avoir ſçu mener les mains, & ſaiſir l'occaſion qui ſe préſentoit, ſont venus à bout de leurs belles. Ah, mon Dieu, quel plaiſir que celui de tenir entre ſes bras une fille de quatorze ans, toute nuë, belle, fille d'un Empereur, que l'on aime, & de laquelle on eſt aimé! Croïez-moi, ſuivez mes conſeils. Tiran fut obligé de ſortir, parce que la nuit s'avançoit, & que l'on vouloit fermer les portes du Palais. Quand il eut pris congé de la Ducheſſe, Plaiſir de ma vie lui dit : Général, je ne trouverois perſonne qui en fît autant pour moi. Allez vous coucher, & ne quittez pas votre lit. Tiran lui dit qu'elle étoit adorable, & qu'elle donnoit toujours de bons conſeils. Ils ſe ſéparerent. Tiran penſa toute la nuit à ce qu'elle lui avoit dit.

Le lendemain matin l'Empereur envoïa chercher le Général ; il ſe rendit à ſes ordres. Il le trouva qui s'habilloit : la Princeſſe le ſervoit. Elle étoit vêtuë d'une robe volante & fort courte ; ſa gorge étoit découverte, & ſes cheveux flot-

tans

tans sur son dos, touchoient presque la terre. Lorsque Tiran fut devant l'Empereur, il resta frappé de l'extrême beauté de la Princesse. L'Empereur lui dit : Notre Général, au nom de Dieu, partez incessamment, & faites partir les Troupes qui sont encore ici. Tiran tout occupé, & tout éblouï de la beauté de celle qu'il adoroit, fut quelque tems sans lui répondre. Il dit pour s'excuser, qu'il étoit occupé des Turcs, & qu'il supplioit sa Majesté de vouloir bien lui répeter l'ordre qu'il venoit de lui donner. L'Empereur fort étonné de l'embarras dans lequel il le voïoit, & de son peu d'attention à l'écouter, voulut bien répéter ce qu'il avoit déja dit. Alors Tiran lui répondit : V. M. doit sçavoir que l'on a crié par toute la Ville, que le départ étoit fixé à Lundi. Nous sommes aujourd'hui à Vendredi ; ainsi, Seigneur, on partira tout aussi-tôt qu'il sera possible.

Tiran se mit derriere l'Empereur, en face de la Princesse, avec les mains sur le visage. Elle & toutes les Demoiselles ne purent s'empêcher de rire. Pendant que Tiran étoit dans cette attitude, Plaisir de ma vie prenant l'Empereur par le bras, pour l'obliger à la regarder, lui dit : Sei-

gneur, avez-vous fait quelque chose qui puisse récompenser Tiran ? lui qui a vaincu & défait le Grand Soudan, & qui lui a fait abandonner le ridicule projet qu'il avoit formé, de se rendre maître de l'Empire Grec; & quoiqu'il ait tâché de vous séduire par ses belles paroles, il est encore à Beaumont, où il cherche sa fureté, en abandonnant les Rois Turcs. Si j'étois Maitresse de l'Empire Grec, & que Carmésine fût ma fille, je sçai bien à qui je la donnerois pour femme. Mais nous autres filles, nous ne cherchons que des honneurs, un état, & de la dignité; aussi cela réüssit comme il plaît à Dieu. Que m'importeroit à moi d'être alliée à la race de David, & que faute d'un bon Chevalier, je perdisse mes Etats ? Comment se peut-il, Seigneur, que vous n'aïez pas fait le projet de donner la Princesse en mariage; à qui ? le dirai-je ? Oüi, je suis obligé de le dire, à Tiran. Aïez cette consolation de votre vivant, & n'attendez pas que la chose se fasse quand vous n'y serez plus. Consentez à ce que veut la nature, à ce que Dieu semble avoir déterminé. Vous en aurez de l'honneur en ce monde, & le Paradis en l'autre. Craignez de faire comme ce Comte de Provence, qui

qui avoit une belle fille. Le grand Roi d'Eſpagne la demanda en mariage. Mais le Roi ſon pere l'aimoit ſi fort, qu'il ne voulut jamais la marier. Enfin, elle vieillit dans ſon Palais. Quand le Roi fut mort, elle ne trouva perſonne qui la voulût épouſer. On s'empara de ſes Etats; elle en fut chaſſée, & alla mourir dans l'Hôpital d'Avignon, pour s'être trop livrée à l'amitié que le Roi ſon pere avoit pour elle. Alors elle ſe tourna du côté de la Princeſſe, & lui dit : Vous êtes du ſang Roïal; prenez promtement un mari; mais très-promtement ? & ſi votre pere ne veut pas vous le donner, je vous le donnerai moi-même, & ce ne ſera pas un autre que Tiran. C'eſt une grande choſe qu'un mari; car enfin ſouvent pour un Chevalier il s'eſt donné de terribles combats. Votre Majeſté ne ſe ſouvient-elle pas de la ſituation où étoit l'Empire avant l'arrivée de Tiran ? Au nom de Dieu, Demoiſelle, interrompit Tiran, ne dites point des choſes auſſi déraiſonnables de moi. Allez-vous battre, répondit Plaiſir de ma vie, & laiſſez-nous dire ce que nous voulons dans nos chambres. L'Empereur s'écria : Par les os de l'Empereur Albert mon pere, tu ſeras la plus ſinguliere fille du mon-

de : plus tu vas en avant,& plus je t'aime ; je te donne 50000. ducats sur mon trésor. Elle lui baisa la main.

La Princesse pendant cette conversation étoit fort troublée, & Tiran ne sçavoit quelle contenance tenir. Quand l'Empereur eut achevé de s'habiller, il alla à la Messe. Tiran accompagna l'Impératrice & la Princesse. Au retour il eut occasion de lui parler, & lui dit : Qui promet, s'engage. Elle lui répondit oüi ; mais je n'ai rien fait en présence de Notaire. Plaisir de ma Vie qui les entendoit, lui dit : Non, Madame, les promesses d'amour & leur accomplissement n'ont pas besoin de témoins. Nous serions bien à plaindre s'il nous falloit un acte par-devant Notaire à chaque fois, tout le papier du monde n'y suffiroit pas, ces promesses s'accomplissent à tâtons aussi-bien qu'au grand jour. O quelle folle, dit la Princesse ! Parlera-t-elle toujours de ces choses-là. Tiran n'osa seulement pas la prier de lui rien accorder. Quand ils furent de retour dans sa chambre, l'Empereur demanda à Carmésine avec bonté de quelle part venoient les discours que Plaisir de ma Vie lui avoit tenus. Je vous jure que je n'en sçai rien, lui répondit la Prin-

Princeſſe, jamais je n'ai penſé à rien de ſemblable; mais elle eſt folle, & rien ne la peut empêcher de dire ce qui lui vient en penſée. Elle n'eſt pas folle, reprit l'Empereur, c'eſt peut-être la fille de ma Cour qui eſt du meilleur conſeil. Ne vois-tu pas que je la fais parler ſouvent? Et n'entens-tu pas les bonnes choſes qu'elle me dit? Tu voudrois, n'eſt-il pas vrai, épouſer notre Général. La Princeſſe à ces paroles, rougit ſans pouvoir répondre; mais enfin elle ſe remit un peu, & dit: Je ferai tout ce que V. M. ordonnera, quand le Général aura terminé la guerre des Maures, & ſoumis l'Empire. Pendant ce tems-là Tiran étoit allé dans la chambre de la Ducheſſe; il fit conjurer Plaiſir de ma Vie de s'y rendre, & lui dit: Je ſuis dans le plus cruel état où l'on puiſſe ſe trouver. Je ne ſçai lequel je déſire le plus, ou de la vie ou de la mort. Daignez trouver un remede à mes maux. Ne vous affligez pas, dit-elle, Général, je vous promets de vous ſoulager cette nuit, ſi vous voulez vous en rapporter à moi. Dites-moi, je vous conjure, pourſuivit Tiran, pourquoi avez-vous parlé tantôt devant l'Empereur, l'Imperatrice & la Princeſſe, comme vous avez fait?

L'Em-

L'Empereur & la Princeſſe m'ont fait la même queſtion, lui répondit Plaiſir de ma Vie ; mais je leur en ai dit encore davantage pour leur prouver qu'ils ne pouvoient donner la Princeſſe à perſonne qu'à vous : ils ont très-bien reçû ce que je leur ai dit, & ſur-tout l'Empereur; car je n'ai tenu tous ces propos, que parcequ'il eſt amoureux de moi, & qu'il me leveroit volontiers la chemiſe, ſi je le laiſſois faire. Gardez-moi le ſecret ſur cette confidence, ajouta-t-elle; de plus il m'a juré ſur les ſaints Evangiles que ſi l'Imperatrice mouroit, il m'épouſeroit, & pour gage de ſa foi, il a voulu me baiſer. Je lui ai dit que j'étois étonnée, qu'aïant été ſi moderé dans ſa jeuneſſe, il s'aviſât de devenir libertin dans ſa vieilleſſe. Quelques heures après cette converſation, il m'a fait préſent de ce collier de groſſes perles. Il eſt maintenant avec la Princeſſe, qui lui demande ſi elle a envie de vous épouſer ; je n'ai voulu l'engager à lui faire cette queſtion, qu'afin de pouvoir dire, ſi malheureuſement vous étiez ſurpris cette nuit avec elle, que l'Empereur m'avoit déclaré ſes intentions, & qu'elle m'avoit ordonné de vous faire entrer ; ce qui fermeroit la bouche à tout le monde. Dites-
moi

moi, je vous prie, ajouta Tiran, ce qu'il faudra que je fasse? Plaisir de ma Vie lui dit :

L'envie que j'ai de vous obliger l'emporte sur toutes les réflexions que je puis faire. Trouvez-vous ici pendant le souper de l'Empereur, n'aïez aucune inquiétude, je vous cacherai dans la garde-robe de la Princesse, & vous y passerez la nuit; ce tems est favorable aux Amans. Leur conversation fut interrrompuë par un Messager de l'Empereur, qui sçachant que Tiran étoit chez la Duchesse, l'envoïa prier de venir. Tiran tint Conseil avec lui sur la guerre & sur tous les préparatifs nécessaires. Ils étoient même déja vêtus en habits de guerre. Tiran revint chez la Duchesse; & pendant que l'Empereur soupoit avec l'Impératrice & la Princesse, Plaisir de ma Vie entra gaïement dans la chambre où ils étoient, & prit Tiran par la main: il étoit vêtu de satin cramoisi, son manteau étoit brodé, il avoit son épée dans la main; elle le conduisit dans la garde-robe de la Princesse, & le plaça dans un grand coffre auquel elle avoit fait un trou pour le laisser respirer. Le bain qu'elle avoit préparé, étoit précisément vis-à-vis. Après le souper

ſouper de l'Empereur, les Dames danſerent avec les Chevaliers les plus galans; mais quand elles virent que Tiran n'étoit pas de ce nombre, on s'en alla coucher; l'Empereur de ſon côté, & les Demoiſelles du leur, laiſſant la Princeſſe dans ſa garde-robe avec celles qui la devoient ſervir. Plaiſir de ma Vie, ſous prétexte de prendre du linge fin dont elle avoit beſoin pour le bain, ouvrit le coffre dans lequel Tiran étoit renfermé, & le laiſſa un peu ouvert; mais elle le couvrit de pluſieurs choſes pour l'empêcher d'être vû. Pendant ce tems, la Princeſſe ſe déshabilloit, & Plaiſir de ma Vie diſpoſa ſi bien toutes les places, que Tiran pouvoit tout voir. Quand elle fut toute nuë, Plaiſir de ma Vie approcha une lumiere de la Princeſſe, pour obliger Tiran: elle en regardoit & en touchoit elle-même toutes les beautés, faiſant l'éloge des obligations qu'elle avoit à la nature. Elle lui dit après cela: Je crois, Madame, que ſi Tiran étoit à ma place, & qu'il vous touchât comme je fais, il ne changeroit pas ſon bonheur contre le Roïaume de France. Ne crois point cela, lui répondit la Princeſſe, Tiran ſeroit plus flatté d'être Roi. Enſuite Plaiſir de ma Vie s'écria:
Où

Où es-tu à préſent, Tiran ! Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puiſſes voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde? Regarde, Tiran, voi les beaux cheveux de la Princeſſe, je les baiſe à ton intention, toi qui es le meilleur de tous les Chevaliers ; vôi ſes yeux & ſa bouche, que je baiſe en penſant à toi ; voi ſa belle gorge que je tiens dans mes mains ; voi comme elle eſt bien taillée, petite, ferme & blanche ; regarde, Tiran, les belles cuiſſes ; regarde le tréſor de la nature, ce que jamais perſonne n'a vû ; que ne ſuis-je un homme ! je voudrois y finir ma vie. Que ne viens-tu ici, Tiran, puiſque je t'appelle ! Tiran eſt le ſeul dans le monde qui ſoit digne de toucher ce que je touche.

Tiran de ſon côté voïoit tout. Les diſcours de Plaiſir de ma Vie le mettoient hors de lui-même, & il avoit de terribles envies de ſortir de ſon coffre. Après qu'elles eurent badiné quelque tems de cette façon, la Princeſſe entra dans le bain, & dit à Plaiſir de ma Vie de ſe déſhabiller & de ſe baigner avec elle. Je n'en ferai rien, Madame, lui répondit-elle, qu'à une ſeule condition ; c'eſt que vous permettiez que Tiran paſſe une heu-

re

re avec vous dans votre lit. Tai-toi, folle, lui répondit la Princesse. Mais, Madame, continua Plaisir de ma Vie, dites-moi je vous prie, ce que vous feriez si Tiran venoit une nuit sans que personne l'eût apperçu, & qu'il se trouvât dans votre lit à vos côtés? Je lui parlerois, reprit la Princesse comme il me conviendroit, & je le prierois de s'en aller. Mais s'il ne vouloit point, poursuivit-elle? Je prendrois alors le parti du silence, répondit Carmésine, plutôt que de faire du bruit, & que de me déshonorer. Pour moi, dit la bonne Demoiselle, je n'agirois pas non plus autrement en cas pareil. Pendant qu'elles s'entretenoient ainsi, la Veuve Reposée entra, & la Princesse la pria de se baigner avec elle. Elle y consentit & se déshabilla: elle demeura toute nuë avec des chausses rouges, & un bonnet de toile sur la tête. Quoiqu'elle eût encore beaucoup de beauté, cet équipage la faisoit paroître plus laide qu'un diable. Quand la Princesse fut sortie du bain, on lui servit deux perdrix avec de la malvoisie de Candie, &une douzaine d'œufs accommodés avec du sucre & de la canelle. Après qu'elle eut mangé, elle se mit au lit. Pour lors la Veuve Reposée & les autres Demoiselles passerent

passerent dans leur chambre; il ne demeura que les deux qui couchoient dans la garde-robe. Quand elles furent bien endormies, Plaisir de ma Vie se leva en chemise & fit sortir Tiran de l'armoire: elle lui dit de se déshabiller sans que personne l'entendît. Il trembloit comme la feüille, & le cœur lui battoit d'une étrange sortet. Comment donc, dit Plaisir de va Vie, il n'y a point d'homme brave dans les combats qui ne soit timide avec les femmes! Rassurez-vous, continua-t-elle, je ne vous quitterai pas. Je vous jure, mon Dieu, lui répondit Tiran, que j'entrerois en champ clos pour me battre à outrance contre dix Chevaliers plus hardiment que je ne fais ce que vous me faites faire. Mais elle le rassuroit tout autant qu'elle le pouvoit. Enfin elle le prit par la main, il la suivit en tremblant, & lui dit, que l'amour extrême qu'il avoit pour la Princesse le réduisoit en cet état de trouble & d'embarras, & que lorsqu'il pensoit à la colere où elle seroit de l'offense qu'il lui faisoit, il aimoit mieux retourner que d'aller plus avant. Je voudrois, continua-t-il, la posseder par mon amour & point du tout par de semblables moïens. Au nom de Dieu laissez-moi retourner,

tourner, j'aime mieux perdre la chose du monde que j'aime avec le plus d'ardeur que de rien faire qui la puisse offenser: Je me reproche seulement d'être venu ici sans son aveu, & j'en suis si pénétré de douleur, que je crois que je m'en punirai en me privant du jour. Croïez, ajouta-t-il, que c'est l'amour & non la crainte qui me fait parler; & si jamais elle sçait que j'ai été si près d'elle sans l'avoir offeusée, j'espere qu'elle sera touchée de ce bon procedé, & qu'elle m'en aimera davantage. Plaisir de ma vie trouva toutes ses raisons fort mauvaises, & lui dit fort en colere: Vous êtes le plus méchant homme que je connoisse. Nous ne sommes pas en situation d'avoir une longue conversation: mais si vous ne profitez pas de cette occasion, vous me rendrez malheureuse pour toute ma vie, & vous serez cause de ma mort. Je raconterai la fausseté de vos paroles & celle de vos procédés; je toucherai de pitié ceux que j'en instruirai. Vous me prierez un jour avec instance de vous faire retrouver ce que vous refusez aujourd'hui. Vous faites le malheur de la Duchesse. Vous voïez de quelle façon je vous ai conduit dans cette chambre où vous pouvez trouver les plaisirs sans

ſans aucun danger, & je vois par votre refus, & par le tremblement que je ſens en vous tenant la main, que vous n'oſez obtenir ce que tout Amant déſire. Mais enfin je veux voir la fin de tout ceci; je ſuis laſſe d'attendre plus long-tems ce que vous m'avez demandé avec tant d'inſtance, & je vous déclare que puiſque vous avez ſi peu d'égard à ce que je vous dis, que je vais crier de toute ma force pour faire croire à l'Empereur & à toute la Cour que vous êtes entré ici par force. O Chevalier de peu de courage, vous n'oſez approcher d'une fille! O miſérable Général, qui mourez de peur! Quelle raiſon donnerez-vous à l'Empereur quand il vous trouvera dans cette ſituation? Je vous ferai connoître, & Dieu auſſi-bien que le monde ſeront témoins de votre peu d'eſprit; on calculera votre amour & votre peur. Faites ce que je vous dis, & je vous répons d'un ſort heureux; comptez ſur la Couronne Impériale. Nous ſommes au moment où je ne puis vous dire autre choſe, ſinon que vous alliez auprès de la Princeſſe ſans vous embaraſſer de rien. Tiran lui répondit: Je ne penſe plus qu'à prouver mon amour, & je ſacrifie tous les plaiſirs à ce déſir. Je veux

mourir, & mourir fidéle pour celle que j'adore. Eh bien, lui dit Plaisir de ma Vie en quittant la main de Tiran, demeurez avec votre respect & vos scrupules. Tiran ne sçachant où il étoit, parce qu'il n'y avoit point de lumiere dans la chambre, l'appelloit le plus doucement qu'il lui étoit possible. Elle feignoit par malice de ne le point entendre. Cependant après l'avoir laissé une demi-heure en chemise & nuds pieds, lorsqu'elle imagina l'avoir suffisamment refroidi, elle en eut pitié, s'approcha de lui, & lui dit; C'est ainsi que l'on corrige ceux qui sont foiblement amoureux. Pouvez-vous penser qu'il y ait aucune femme dans le monde qui ne désire d'être aimée, & qui ne trouve très-bon qu'on entre chez elle le jour ou la nuit par le toît & par les fenêtres? Je serois bien fâchée qu'Hyppolite n'en usât pas ainsi, je l'aimerois mille fois davantage, & si je ne voulois pas répondre à son désir, je ne trouverois pas mauvais qu'il me prît par les cheveux, & qu'il me traînât par la chambre pour me contraindre à ce qu'il désireroit; je l'aimerois d'autant plus qu'il me paroîtroit un homme. Car enfin on doit servir, honorer, & respecter une femme par tout ailleurs;

mais

mais quand on eſt tête à tête, il ne faut plus avoir ni égard ni politeſſe. Ne ſçavez-vous pas que le Pſalmiſte dit : *Manus autem*, & que la Gloſe dit poſitivement : Si vous voulez être bien avec les femmes, ne ſoïez ni honteux, ni timide, comptez que nous vous en eſtimons davantage. Par ma foi, Demoiſelle, dit Tiran, vous m'avez mieux fait connoître mes torts que jamais aucun Confeſſeur n'eût pû faire, quelque bon Théologien qu'il eût été ! Menez-moi, je vous prie, au lit de ma Dame. Plaiſir de ma Vie l'y conduiſit, & le fit placer à ſes côtez. Le chevet du lit ne touchoit point au mur. Elle dit à Tiran de ne point remuer, qu'elle ne le lui dît. Elle ſe plaça donc debout au chevet, & mettant ſa tête entre celles de Tiran & de la Princeſſe, après avoir ôté ſa chemiſe, parce que ſes manches l'embaraſſoient; & prenant la main de Tiran, elle la mit ſur la gorge de la Princeſſe, & la promena partout à ſon gré. Elle s'éveilla, & dit : O Dieu, que tu es incommode, Plaiſir de ma Vie ! Comment, tu ne veux pas me laiſſer dormir ! Elle qui avoit la tête ſur le chevet, lui dit: Que vous êtes de mauvaiſe humeur ! vous ſortez du bain & vous êtes ſi bonne à

H 2 toucher !

touchér ! Que j'ai de plaisir à vous caresser ! Touche donc, dit la Princesse ; mais ne descens pas si bas. Dormez toujours, lui dit Plaisir de ma Vie, & laissez-moi toucher votre beau corps ; je suis ici à la place de Tiran : Où est-il à présent ! Qu'il s'estimeroit heureux d'avoir la main où j'ai la mienne ! Pendant ce tems Tiran avoit sa main sur le sein de la Princesse, & Plaisir de ma Vie qui tenoit sa main sur la tête de Tiran, l'ouvroit quand elle voïoit la Princesse endormie ; pour lors il touchoit partout à son gré ; quand elle se réveilloit, elle serroit la tête de Tiran ; alors il s'arrêtoit. Ils jouerent ce petit jeu pendant plus d'une heure. Mais enfin Plaisir de ma Vie voïant que la Princesse étoit absolument endormie, ôta la main de dessus la tête de Tiran, qui ne mit plus de bornes à ses entreprises. Pour lors la Princesse commença à s'éveiller, & moitié endormie, elle dit : Tu ne veux donc pas me laisser dormir ! mais que fais-tu là, as-tu perdu l'esprit ? Elle ne fut pas long-tems sans s'appercevoir de ce que c'étoit. Plaisir de ma Vie lui ferma la bouche avec la main, & lui dit à l'oreille, de peur que les autres Demoiselles ne l'entendîssent : Taisez-vous, Madame, gardez

gardez de vous perdre; craignez que l'Impératrice ne vous entende; c'eſt notre Chevalier qui mouroit pour vous. O malheureuſe que tu es, lui dit la Princeſſe! Comment as-tu la hardieſſe de m'expoſer à une telle infamie! Le mal eſt fait, Madame, lui répondit Plaiſir de ma Vie, ne nous expoſez point toutes deux, il me paroît que le plus ſûr & le meilleur eſt de ſe taire. Tiran la conjuroit tout bas le mieux qu'il lui étoit poſſible. La Princeſſe ſe voïant réduite dans une telle ſituation, vaincuë d'un côté par ſon amour, & de l'autre tourmentée par la peur, qui dans ce moment étoit la plus forte, prit le parti du ſilence. La Veuve Repoſée qui avoit entendu le cri qu'elle avoit pouſſé d'abord, ſe douta que Plaiſir de ma Vie y avoit donné lieu, & que Tiran étoit avec la Princeſſe; & ſur le champ elle imagina que ſi il avoit couché avec elle, elle ne pourroit jamais l'amener à ſon but. Tout le monde ſe taiſoit, & la Princeſſe conjuroit Tiran tout bas de ne pas pouſſer plus loin ſon entrepriſe. Mais la Veuve Repoſée ſe levant ſur ſon lit, cria ſi haut Qu'avez-vous donc, ma fille? que toutes les Demoiſelles s'éveillerent avec beaucoup de bruit & de rumeur, de façon que l'Im-

pératrice en fut elle-même réveillée. Elles se leverent en grande hâte, soit nuës, soit en chemise, & coururent à la chambre de la Princesse qu'elles trouverent bien fermée. Elles demanderent de la lumiere. Pendant qu'on en cherchoit & que l'on frappoit à la porte, Plaisir de ma Vie prit Tiran par les cheveux, & le tira d'un lieu où il auroit voulu finir sa vie; elle le conduisit dans la garde-robe, le fit passer sur un toît, & lui donna une corde afin qu'il pût se laisser descendre dans le Jardin où il trouveroit une porte pour sortir, qu'elle avoit eu la précaution de tenir ouverte, au cas qu'il eût été surpris par le jour. Mais les cris de la Veuve Reposée & des autres Demoiselles l'empêchoient de le faire sortir autrement. Dès qu'elle lui eut donné la corde, elle ferma la fenêtre & revint auprès de sa Maitresse. Tiran de son côté attacha la corde, & dans la crainte qu'il avoit d'être découvert, il se laissa couler en bas sans sçavoir si elle étoit assez longue. Il s'en falloit plus de quatre toises qu'elle ne touchât à terre, & ses mains ne pouvant plus le soutenir, il fut obligé de se laisser tomber; ce qu'il fit si malheureusement, qu'il se cassa une jambe, & qu'il demeura sur

la place n'aïant pas la force demarcher.

Quand Plaisir de ma Vie fut retournée à son lit, on apporta des lumieres, & toutes les Demoiselles entrerent avec l'Impératrice en demandant à la Princesse ce qui l'avoit ainsi fait crier. Madame, lui répondit-elle, il a sauté un gros rat sur mon lit qui m'a passé sur le visage, & qui m'a fait tant de peur, que j'ai crié sans sçavoir ce que je faisois : il m'a même égratigné le visage, je suis bien heureuse qu'il ne m'ait point attrapé l'œil. Effectivement elle avoit une petite égratignure que Plaisir de ma Vie lui avoit fait en l'empêchant de crier. L'Empereur se leva de son côté & vint dans la chambre de la Princesse avec son épée ; & croïant que c'étoit un rat, il se mit à le chercher par toute la chambre. Mais Plaisir de ma Vie fut alerte. Tandis que l'Impératrice parloit à la Princesse, elle alla dans la garde-robe, & montant sur le toît, elle détacha la corde. Elle distingua les plaintes de Tiran. Elle se douta qu'il étoit tombé, & sans rien dire, elle rentrad ans sa chambre. Le bruit étoit si grand dans le Palais parmi les gens de la Garde, & les Officiers de la Maison de l'Empereur, que c'étoit une chose terrible à entendre ;

il n'auroit pas été plus considérable si les Turcs étoient entrés dans la Ville. L'Empereur qui soupçonnoit que ce ne fût autre chose qu'un rat, remua tous les meubles & les coffres, il fit même ouvrir les fenêtres; & si Plaisir de ma Vie n'avoit pas eu la précaution de détacher la corde, au moment qu'elle le fit, l'Empereur l'auroit apperçûë. Le Duc & la Duchesse qui étoient au fait de ce qui se passoit, ne douterent pas, en entendant un aussi grand bruit, que Tiran n'eût été découvert. Leur inquiétude fut extrême, en imaginant qu'il étoit pris, ou peut-être tué. Le Duc s'arma promtement dans le dessein de le secourir. La Duchesse ne sçavoit que devenir n'aïant seulement pas la force de remettre sa chemise. Le Duc sortit donc tout armé de sa chambre pour sçavoir la cause de ce bruit, & ce qu'étoit devenu Tiran. Il rencontra l'Empereur qui lui dit que tout cela n'étoit venu que de la folie des Demoiselles qui ont peur d'une bagatelle. Un rat qui a sauté sur le visage de ma fille & qui l'a un peu égratignée à la jouë, a causé tout ce vacarme; retournez-vous coucher, continua-t-il, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin. Le Duc suivit son conseil, & rendit

compte

compte à la Duchesse de ce qu'il avoit appris, dont ils furent l'un & l'autre infiniment soulagés. Le Duc assura sa femme qu'il auroit tué l'Empereur & tous ceux de son parti, si l'on eût fait le moindre mal à Tiran, & j'aurois mis notre ami sur le Trône; mais il vaut mieux que les choses se soient passées comme elles ont fait. La Duchesse se leva & courut à la chambre de la Princesse. Plaisir de ma Vie la conjura d'y demeurer, & de prendre garde que l'on ne parlât mal de Tiran, pendant qu'elle iroit sçavoir de ses nouvelles. Elle fut dans la garde-robe, monta sur le toît, & n'osant rien dire, elle l'entendit se plaindre.

Cependant Hyppolite qui ne sçavoit point ce qu'étoit devenu Tiran au milieu du bruit, & de l'allarme qui se répandoit dans la Ville; mais qui n'ignoroit pas qu'il étoit au Palais, dit à tous ses camarades qu'il étoit chez le Duc; & comme il sçavoit, aussi-bien que le Comte de Branches, ses amours avec la Princesse, il fit armer tous les François. Le Seigneur d'Agramont persuadé que ce bruit ne pouvoit regarder que Tiran, leur dit: Il peut lui être arrivé quelque accident, allons promtement le secourir, au cas qu'il en ait besoin;

ſoin ; car lorſqu'il a couché ici, tout a été tranquille. Pendant que vous acheverez de vous armer & de vous mettre en ordre, leur dit Hyppolite, je vais à la porte du Palais examiner ce qui ſe paſſe. Il ſortit avec le Vicomte de Branches. Celui-ci courut à la grande porte, & Hyppolite à celle du Jardin, en convenant que celui qui ſeroit plutôt inſtruit, reviendroit promtement avertir l'autre. Quand Hyppolite fut à la porte du Jardin, qu'il croïoit fermée, il prêta l'oreille à des plaintes qu'il crut être celles d'une femme. Il dit : J'aimerois bien mieux entendre la voix de Tiran ; puiſque ce n'eſt pas la ſienne, que m'importe. Il examina pour voir s'il ne pourroit pas monter ſur le mur ; mais voïant que la choſe étoit impoſſible, & ne doutant pas que la femme qu'il croïoit entendre, ne fût le ſujet de la rumeur du Palais, il retourna à la grande porte. Il y trouva le Vicomte avec pluſieurs autres qui n'avoient pû entrer, ni rien découvrir. Cependant les cris étoient un peu diminués, & le calme commençoit à ſuccéder. Hyppolite dit au Vicomte ce qu'il avoit entendu à la porte du Jardin, & qu'il ne doutoit pas que les plaintes de cette femme n'euſſent du rap-

port

port avec ce qui s'étoit passé. Allons-y, reprit le Vicomte; si c'est une femme, & que nous la puissions secourir, notre profession nous y oblige. Il y furent en effet. Ces plaintes frapperent leurs oreilles; mais sans pouvoir distinguer aucune parole, ni reconnoître le son de la voix, parce que la douleur y causoit un grand changement. Le Vicomte de Branches dit à Hyppolite : Enfonçons la porte, il est nuit, personne ne sçaura que c'est nous qui l'aurons fait; mais ils la trouverent ouverte. Le Vicomte passa le premier, & marcha droit à la voix. Comme elle lui parut fort extraordinaire, il lui dit : Je te commande de la part de Dieu, de me dire si tu es un esprit, ou un corps qui ait besoin de secours. Tiran croïant qu'ils étoient des gens de l'Empereur, afin de n'être pas reconnu, contrefit encore plus sa voix, quoiqu'elle le fût déja suffisamment, & dit : J'ai été autrefois Chrétien baptisé; mais je souffre beaucoup à présent à cause de mes péchés. Je suis un esprit invisible, & quoique vous me voïez, je suis sous cette forme, afin que les mauvais esprits puissent me casser les os & me déchirer la chair. O que je souffre, continua-t-il! si vous ressentiez la milliéme partie de mes douleurs,

leurs, tout ce que l'on vous a dit vous feroit une grande impréssion. Ils firent alors le signe de la Croix, & dirent l'Evangile de saint Jean. Le Vicomte dit assez haut pour que Tiran l'entendît : Hyppolite, allons au logis, & amenons tous nos Gendarmes, avec de l'eau benîte, & un Crucifix, & venons examiner ce que peut être tout ceci qui me paroît un événement considérable. Hyppolite lui répondit qu'il n'étoit pas nécessaire de retourner chez eux : N'avons-nous pas nos épées, dit-il, sur lesquelles il y a des Croix? Je vais approcher. Tiran qui entendit les noms d'Hyppolite & de Vicomte, dit : Si c'est toi, Hyppolite de France, approche, sans avoir peur. Hyppolite tira son épée, la mit devant lui, & faisant le signe de la Croix, prononça ces paroles : Je croi, comme tout bon Chrétien, tous les articles de la Foi Catholique & Romaine, & je veux vivre & mourir dans ces sentimens. Ensuite il s'approcha avec une grande peur. Mais cependant le Vicomte de Branches en avoit encore plus que lui; car il se tenoit éloigné. Tiran lui dit à voix basse : Viens, je suis Tiran. Mais se doutant bien qu'il en auroit plus de peur encore, il éleva la voix, & lui dit : O Chevalier,

valier, que vous êtes poltron ! Quand je ſerois mort, qui pourroit vous empêcher d'approcher ? Hyppolite reconnoiſſant ſa voix, vint. Quel malheur vous a réduit, lui dit-il, dans la ſituation où vous êtes ? Vous êtes apparemment bleſſé. Ne fais point de bruit, & ne t'en embarraſſe point, lui répondit le Général ; mais appelle le Vicomte de Branches. Il vint, & lui demanda pardon de tout ce qu'ils lui avoient dit. Nous n'avons pas le tems d'écouter tout cela, dit Tiran, mais emportez-moi d'ici. Ils le prirent ſur leurs bras, & le porterent hors du Jardin, dont ils fermerent la porte ; & de là ſous un portique auprès de ſon logement. Je ſens, leur dit-il, une douleur plus grande que je n'en ai jamais ſenti dans les plus grandes bleſſures. Je voudrois avoir des Medecins ; mais il faudroit que ce fût à l'inſçu de l'Empereur. Seigneur, lui dit Hyppolite, voulez-vous que je vous donne un bon conſeil ? Votre bleſſure ne ſe peut cacher, ſurtont avec le bruit qui s'eſt fait au Palais. Si vous pouvez monter à cheval, & vous rendre au Palais de Beaulieu, où ſont vos écuries, nous dirons qu'en montant vos chevaux, il y en a eu un qui s'eſt laiſſé tomber ſur vous, & qui vous a caſ-
ſé

sé la jambe. Hyppolite nous donne un bon conseil, reprit le Vicomte de Branches ; autrement l'Empereur ne pourra ignorer la vérité. Qui se livre à l'amour, doit s'attendre à toutes les peines, à tous les malheurs, & à tous les chagrins ; pour un plaisir il éprouve cent douleurs. Ainsi je voudrois que, lorsque vous serez guéri, & que vous aurez rempli le vœu que vous avez fait, nous prissions le chemin de notre Païs. Vicomte, reprit Tiran, il n'est pas si aisé de recouvrer sa liberté. Mais cette conversation n'est pas de saison. Va, mon cher Hyppolite, chercher mes chevaux le plus secrettement que tu le pourras. Amene-moi la haquenée la plus douce.

D'un autre côté Plaisir de ma Vie avoit vû de dessus le toît que l'on emportoit Tiran. Elle revint dans la chambre de la Princesse, où se trouvoit la Duchesse avec toutes les Demoiselles. L'Impératrice fort étonnée de ce qu'un rat avoit fait un si grand bruit dans le Palais, se mit sur le lit de sa fille, & lui dit : Puisque le Palais est à présent tranquille, nous ferons bien d'aller dormir. La Princesse appella Plaisir de ma Vie, & lui demanda tout bas où étoit Tiran. Elle lui répondit qu'il s'en

s'en étoit allé avec beaucoup de chagrin ; mais elle n'eut pas le courage de lui dire qu'il s'étoit cassé une jambe, ni de lui rendre compte de tout ce qu'elle lui avoit entendu dire. La Princesse apprit avec un grand soulagement que personne ne l'avoit ni vû ni rencontré. Quand l'Impératrice se fut levée, au moment que toutes les Dames en chemise alloient se séparer, la Veuve Reposée lui dit : Madame, vous feriez bien de mener coucher avec vous la Princesse votre fille, de crainte que si le rat revenoit, il ne lui fît plus de peur qu'à la premiere fois. Vous avez raison, lui dit l'Impératrice ; venez, ma fille, vous dormirez mieux avec moi que toute seule. La Princesse la remercia, l'assurant qu'elle ne vouloit pas l'incommoder, & qu'elle garderoit la Duchesse avec elle ; mais la Veuve insista encore sur le rat, & fit si bien que l'Impératrice dit à la Princesse : Allons, venez, je me géle ici. La Princesse lui dit : Puisque vous le voulez absolument, Madame, je vais vous suivre. L'Impératrice s'en alla, & la Princesse très en colere, dit à la Veuve Reposée : Je commence à vous connoître, & je vois que vous n'êtes occupée qu'à me tromper par toutes sortes de voies,

& par les discours du monde les plus faux. Pourquoi, par exemple, êtes-vous assez hardie pour engager ma mere à m'enmener coucher avec elle, pour me faire passer une mauvaise nuit? vous êtes envieuse & méchante. La Veuve Reposée lui répondit qu'elle n'avoit d'autres peines que celles qui lui venoient de son attachement pour elle, & dont elle ne lui donnoit que des preuves honnêtes, & point de celles que les autres cherchoient à lui donner. Madame, continua-t-elle, vous ne devez pas me sçavoir mauvais gré si je suis plus attentive que les autres à votre honneur, qui m'est plus cher que ma propre vie; & pour vous prouver que je vois tout ce qui se passe, croïez-vous que je n'aïe pas pitié de l'état de Tiran, que je ne l'aïe pas vû descendre par une corde, qui s'est rompuë, de façon que je crois qu'il a les jambes cassées & le corps fracassé. Alors elle se mit à pleurer. La Princesse à ce discours, cria trois fois, Jesus, & tomba évanoüie sur le plancher. Elle fit un si grand cri, que l'Impératrice, qui étoit déja endormie, se réveilla, se leva promptement, & courut à la chambre de sa fille, qu'elle trouva sans connoissance. L'Empereur se leva encore de son côté,
&

& manda les Médecins, qui furent plus de trois heures à la faire revenir. Il demanda comment sa fille étoit tombée dans cet accident. On lui répondit qu'elle avoit vû un autre rat beaucoup plus petit que le premier ; mais qu'à cause de l'impression que l'autre lui avoit fait, elle avoit perdu connoissance. O malheureux Empereur que je suis, s'écria-t-il ! Pourquoi faut-il que dans ma vieillesse j'éprouve de si grandes peines ! Pourquoi la mort me menage-t-elle ! Il tomba lui-même évanoüi. Les cris dont le Palais retentit ne se peuvent concevoir. Tiran qui attendoit sous le portique, les entendit au moment qu'on lui amena ses chevaux. Il sembloit que le Ciel alloit tomber ; & l'inquiétude où il étoit pour sa Princesse, redoubla la douleur qu'il ressentoit. Hyppolite lui enveloppa la jambe avec des martres zibelines pour la garantir du froid, & le mieux qu'il leur fut possible ils arriverent à la porte de la Ville. Les Gardes reconnurent Tiran, & lui demanderent où il alloit à cette heure. Il leur répondit qu'il alloit voir ses chevaux à Beaulieu ; parce qu'il devoit incessamment retourner au Camp. On ouvrit aussi-tôt les portes. Tiran suivit le grand chemin ; mais quand il eut

fait une demi-lieuë, il dit qu'il craignoit que l'Empereur n'eût maltraité la Princesse par rapport à lui, & qu'il vouloit retourner pour la défendre. Le Vicomte lui dit. Oh! par ma foi, vous êtes joliment accommodé pour cela. Mais en vérité, répondit Tiran, je ne sens aucun mal, le plus fort emporte le plus foible. C'est pourquoi je vous prie de me laisser retourner à la Ville pour voir si nous ne pourrons être d'aucune utilité à la Princesse. En vérité vous avez perdu le sens, continua le Vicomte; vous ne pouvez vous tenir à cheval, encore moins à pied, & vous voulez retourner à Constantinople. C'est donc afin que l'Empereur & tous les autres sçachent ce qui vous est arrivé. De plus, soïez sûr que si vous ne vous faites pas panser incessamment, vous mourrez, ou du moins que vous serez estropié. Que m'importe, dit Tiran! C'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer. Par ma foi, vous ne retournerez pas, dit le Vicomte, quand je devrois emploier la violence. Le Duc n'est-il pas au Palais, pour secourir la Princesse si elle en a besoin? Vous voïez ce que produit votre amour. Mais ne restons pas ici plus long-tems: marchons; car chaque moment vous met

en

en danger. Puiſque vous ne voulez pas me laiſſer aller, lui dit Tiran, faites-moi du moins le plaiſir de vous y tranſporter, & ſi quelqu'un veut attaquer, ou faire la moindre choſe à la Princeſſe, mourez tous, ſans recevoir aucun quartier. Enfin, il les pria ſi fort, que le Vicomte fut obligé de retourner à la Ville; ce qu'il fit en diſant tout bas, & ſans être entendu que par Hyppolite: Je veux mourir ſi je m'embarraſſe de Dame ou de Demoiſelle. Je ne penſerai qu'à lui envoïer des Médecins. Quand le Vicomte fut à la porte, les Gardes ne vouloient pas la lui ouvrir; ce qu'ils firent cependant, quand il dit que le cheval de Tiran s'étoit abatu, & qu'il venoit promtement chercher des Médecins. Il fut très-long-tems ſans pouvoir les emmener; ils étoient occupés auprès de l'Empereur & de ſa fille. Quand ils les eurent ſoulagés l'un & l'autre, ils emporterent tout ce qui étoit néceſſaire pour Tiran, ſans oſer apprendre à l'Empereur que le Général avoit beſoin de leur ſecour. Le Vicomte fit tout ſon poſſible pour voir la Princeſſe, afin de pouvoir donner de ſes nouvelles à Tiran. Quand elle revint à elle, & qu'elle ouvrit ſes beaux yeux, elle dit: Il eſt mort

 celui

celui qui tient mon ame captive ! Dites-le moi, je vous conjure ; car je ne veux pas lui ſurvivre. L'Impératrice étoit ſi troublée qu'elle ne comprenoit rien à ce diſcours. Elle en demanda l'explication. La Ducheſſe, qui tenoit la Princeſſe ſur elle, lui répondit qu'elle demandoit ſi le Roi étoit mort. Mais elle l'interrompit, en diſant : Je ne demande point cela, je veux ſçavoir ſi celui en qui j'avois mis toute mon eſpérance, ne vit plus. La Ducheſſe lui répondit : Non, il n'eſt pas mort, jamais nous ne l'avons pû trouver : & ſe tournant vers l'Impératrice, elle lui dit : Cette maladie fait dire les choſes les plus folles aux gens les plus ſenſés. Quand elle fut abſolument revenuë le Vicomte & le Duc emmenerent les deux Médecins. La Princeſſe à cette nouvelle répandit des torrens de larmes, & dit : O Tiran mon Seigneur, pere de toute Chevalerie ! Voilà donc la Maiſon de Roche-Sallée détruite, & la Bretagne, qui fait la plus grande perte qu'elle puiſſe faire ; car vous êtes mort, vous êtes perdu ſans reſſource ! On ne tombe point d'auſſi haut que vous avez fait, ſans perdre la vie. Pourquoi ce malheur ne m'eſt-il pas arrivé à moi qui ſuis cauſe de votre infortune !

ne ! La Duchesse étoit aussi très-affligée de son côté, & de la maladie de Tiran ; & de l'état dans lequel elle voïoit la Princesse.

Les Médecins partirent sans en rien dire à l'Empereur ; ils craignoient, comme il étoit fort délicat, que cette nouvelle ne lui causât quelque altération. Ils trouverent Tiran dans un lit qui souffroit terriblement ; car sa jambe étoit si fort cassée, que l'os perçoit la peau. Ils lui firent de si grandes douleurs pour la remettre, qu'il s'évanoüit trois fois. Après avoir posé leur premier appareil, ils lui défendirent expressément de sortir de son lit, & revinrent à la Ville. L'Empereur leur demanda à leur retour, où ils avoient été, puisqu'il ne les avoit pas vûs à son dîner. Ils lui dirent, qu'ils avoient été à Beaulieu donner des remedes au Général, Quel mal a-t-il, reprit l'Empereur ? Seigneur, lui répondirent-ils, en essaïant un cheval Sicilien qu'il montoit, il est tombé dans un canal, & il s'est fait un peu de mal à la jambe. Ah ! sainte Marie, s'écria l'Empereur, il lui arrive tous les jours quelque nouveau malheur. Je veux l'aller voir tout-à-l'heure, pour lui témoigner combien je l'estime Les Méde-

cins obtinrent du Prince qu'il ne feroit ce petit voïage que le lendemain, afin qu'il eût le tems de reprendre ses forces.

L'Empereur passa dans la chambre de la Princesse pour l'entretenir du mal qu'elle avoit eu, & de celui de Tiran. La Princesse souffroit tout ce que l'on peut souffrir; mais elle n'osoit le témoigner devant son pere. Elle n'étoit occupée que du mal du Chevalier, pour lequel elle avoit tant d'amour. L'Empereur demeura avec sa fille jusqu'à l'heure du souper. Le lendemain matin il fit signe par la fenêtre aux Médecins qui alloient voir Tiran de l'attendre. Il monta à cheval, & fut avec eux. Il vit mettre le second appareil, & jugea par l'état de la plaïe que Tiran seroit très-long-tems sans pouvoir aller au Camp. Après qu'on l'eut pansé, il lui parla en ces termes.

Nous ne devons point nous affliger de tout ce que la Providence permet qu'il nous arrive. La prudence humaine ne peut le prévoir. Ainsi les hommes courageux s'arment de patience. Cependant je crois que mes péchés sont la cause du malheur qui vous est arrivé. Le Ciel veut me punir, & faire triompher les Turcs. Je comptois vous voir incessamment mar-

cher contre mes ennemis qui viennent en plus grand nombre que jamais attaquer mon Empire. Puisque l'état où vous êtes m'ôte cette espérance, je prens le parti, malgré mon âge & mes infirmités, d'aller leur livrer Bataille, & de finir ainsi mes tristes jours. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur j'ai appris votre accident. Je fondois toute ma ressource sur votre valeur. Quand les Turcs ne vous verront plus à la tête de mes Troupes, ils ne craindront plus rien. Ils s'empareront de tout mon Empire. Voïez donc par combien de raisons je m'intéresse à votre santé. Je vous conjure de prendre patience, si vous aimez votre vie & la mienne. J'espere que Dieu aura pitié de vous, & de son peuple Chrétien, qui sans vous, sera réduit en captivité.

Tiran, que la grande douleur empêchoit de parler, lui répondit d'une voix foible : Me voici à la fin de ma vie. Mais ce qui me touche le plus, c'est la part que V. M. prend à ce qui m'est arrivé, & je souhaite la mort puisque je perds l'espérance de vous servir. En même-tems il lui baisa la main, & continua de la sorte : Seigneur, vous pouvez choisir dans le grand nombre des bons Chevaliers qui

ſont à votre ſervice, un Général qui s'oppoſe aux Ennemis. Pour moi je me rendrai toujours au Camp le jour marqué, pour y faire ce qui dépendra de moi. L'Empereur fut charmé de l'entendre ainſi parler, il lui dit adieu, & revint à la Ville. Quand l'Impératrice le vit, elle lui dit : Seigneur, que Dieu vous donne longue vie, & le Paradis après la mort. Comment avez-vous laiſſé notre Général ? L'Empereur lui répondit en préſence de la Princeſſe & de toutes les Demoiſelles : Il n'y a aucun danger de mort, mais il eſt fort mal, & ſa jambe eſt prodigieuſement caſſée ; cependant il compte partir Lundi, Sainte Marie, s'écria la Princeſſe ! quel eſt le deſſein de V. M. Vous voulez faire aller au Camp un homme en cet état! C'eſt donc pour qu'il meure en chemin ? De quel ſecours peut-il être à l'armée? Songez que vous perdez tout en le perdant, & ſi il demeure eſtropié, il n'aura plus d'autre parti à prendre, que celui de ſe faire Moine. L'Empereur, ſans répondre à la Princeſſe, paſſa dans la Chambre du Conſeil pour déliberer ſur le parti que l'on devoit prendre. Il fut réſolu que Tiran demeureroit à Beaulieu.

Dès que l'Empereur ſe fut retiré, le

Général

Général ordonna qu'on lui fit une caisse grande & forte, dans laquelle il pût se faire porter la nuit du Dimanche suivant. Il ne confia ce secret qu'à ceux qu'il avoit chargés de la commission, & fit dire au Duc & à tous les autres, par le Vicomte de Branches & le Seigneur d'Agramont, de partir comme si de rien n'étoit, & de tout mettre en ordre : aucun d'eux n'imaginoit une semblable folie. Il engagea par de grandes sommes un de ses Médecins à le suivre ; pour l'autre, il refusa de l'accompagner, & lui défendit même de se donner aucun mouvement. A minuit il se mit dans la litiere & prit le chemin de la Ville de S. George, après avoir donné ordre que l'on dît à ceux qui viendroient de la Ville, qu'il reposoit. Quand il fut midi, le Duc de Macédoine & le Vicomte, étant ses proches parens, forcerent la porte, disant qu'il n'étoit pas naturel qn'un homme blessé dormît si long-tems. Alors ils apprirent son départ, monterent à cheval, & le suivirent en grande diligence. Ils manderent à l'Empereur que Tiran avoit exécuté ses ordres, & poursuivirent leur route en le maudissant lui & toute sa race. L'Empereur en apprenant cette nouvelle, se

récria ſur ſon exactitude à tenir ſa parole.

Le Duc & le Vicomte joignirent Tiran en peu de tems : ils apprirent qu'il s'étoit évanoüi cinq fois dans le chemin. Furieux contre Hyppolite & le Médecin, ils leur dirent qu'ils n'avoient aucun attachement pour le Général: Et vous, Hyppolite, lui dit le Duc, qui êtes de notre Maiſon, comment pouvez-vous laiſſer partir notre parent en cet état ? Il va mourir & nous ſommes tous perdus : Voüs avez un ſi grand tort, que ſans la crainte de Dieu, je vous paſſerois tout-à-l'heure mon épée au travers du corps. Ote-toi de devant moi, car je ſens que la patience commence à m'échapper, en voïant la hardieſſe de ce malheureux Médecin qui expoſe les jours du flambeau de la Maiſon de Roche-Salée. Alors la fureur le tranſporta ſi fort, qu'il mit l'épée à la main & courut ſur le Médecin, qui prit inutilement la ſuite ; il le joignit & lui fendit la tête en deux. Quand l'Empereur apprit la mort de ce Médecin, il monta à cheval, & vint trouver Tiran dans l'Hermitage où le Duc l'avoit fait tranſporter. L'Empereur touché de l'état dans lequel il trouva Tiran,

ran, fit venir tous les Médecins, & voulut être présent à la visite que l'on fit de sa jambe. Ils la trouverent beaucoup plus mal, & déclarerent que s'il avoit fait encore une lieuë, il seroit tombé évanoüi, & qu'il en seroit mort. Tous les grands Barons de l'Empire vinrent rendre visite à Tiran. L'Empereur tint son Conseil devant lui. On résolut que tous ceux qui avoient pris la solde partiroient le lendemain. Mon avis, dit le Général, seroit que quoiqu'il n'y ait qu'un mois & demi, V. M. en fît payer deux. Cette générosité contentera vos Troupes, & les engagera à combattre de meilleur cœur. L'Empereur approuva cet avis. Il leur dit qu'il avoit reçû pendant la nuit des Lettres du Marquis de S. George, qui lui donnoit avis, qu'il étoit venu un si grand nombre de Maures, que la terre en étoit couverte, & qu'en attendant la fin de la Tréve, ils étoient allés faire la Conquête du Roïaume de Lybie, voisin de l'Empire Grec, & qu'ils avoient pris ce parti à cause de la captivité du grand Caraman & du Roi de l'Inde Supérieure. On dit encore, ajoutoit-il, que le Roi de Jérusalem est venu joindre leur Armée; il est Cousin germain du grand Caraman, il est suivi

ſuivi de ſa femme, de ſes enfans & de ſoixante mille hommes au moins qui ſont du Païs de Endaſi, le plus fertile & le plus abondant qui ſoit au monde. D'abord qu'il y naît un enfant mâle, on en donne avis au Prince qui le fait elever avec grand ſoin. Quand il eſt parvenu à l'âge de douze ans, on le fait monter à cheval & on lui enſeigne à eſcrimer. Quand il ſçait bien ces deux exercices, on le met chez un forgeron afin de lui rendre les bras forts & nerveux, & qu'il puiſſe dans la ſuite frapper de plus grands coups. Après cela on l'exerce à la Lute, à la Joûte, & à lancer le Javelot. Enfin le dernier métier qu'on lui fait apprendre, eſt celui de boucher. Afin de les accoutumer au carnage, deux fois l'année on leur fait boire du ſang de beuf & de mouton. Auſſi ſont-ils les plus braves des Païens. Dix de ceux-là valent mieux que quarante des autres. Il mandoit encore que le Roi de l'Inde-Mineure, que l'on dit frere de celui qui ſe trouve priſonnier, eſt venu avec quarante-cinq mille Combattans; qu'un autre Roi qu'on appelle Monadon, les avoit joints avec trente-ſept mille hommes; celui de Damas avec cinquante-cinq mille; & beaucoup d'autres qui ſont à la ſuite de tou-
tes

tes ces Troupes. Tiran dit au Roi : Laiſſez-les venir, Seigneur, j'eſpere qu'avec l'aide de Dieu & de ſa ſainte Mere, & avec les braves Chevaliers qui ſont au Service de V. M. elle en ſera victorieuſe, quand ils ſeroient dix fois en plus grand nombre. Après le Conſeil, l'Empereur recommanda Tiran à Dieu, & ordonna à ſes Medecins de ne le point quitter, & de ne le point laiſſer ſortir. La Princeſſe ſouffroit beaucoup de la maladie de Tiran.

Le Lundi ſuivant toutes les Troupes furent prêtes à partir. L'Empereur & toutes les Dames virent partir les Ducs & les Seigneurs. Les Ducs de Pera & de Macédoine les commandoient. Le Marquis de S. George & les autres furent ravis de leur arrivée, quoiqu'il y eût encore un mois de Tréve. Tiran demeura dans l'Hermitage juſques à ce que les Medecins lui permirent d'aller dans la Ville. Mais n'aïant pû marcher avec les autres, il aima mieux demeurer dans cette Retraite. Le Seigneur d'Agramont n'avoit jamais voulu s'en ſéparer, diſant qu'il n'avoit quitté ſon Païs que pour l'amour de lui, & qu'il ne l'abandonneroit pas dans ſa maladie. Hyppolite ne l'avoit pas quitté

quitté non plus, pour avoir soin de ce qui lui étoit nécessaire, & surtout pour aller à la Ville sçavoir des nouvelles de la Princesse, dont il avoit grand besoin, & quand les Médecins vouloient lui faire prendre quelque remede, ou faire quelque opération, c'étoit toujours au nom de la Princesse, qui reprochoit souvent à Plaisir de ma Vie ce qu'elle avoit fait, & qui la vouloit mettre en pénitence dans une chambre noire; mais elle se défendoit toujours en badinant, & en lui disant: Que dira votre pere, si il sçait que vous me punissez? Il voudra sçavoir pour quelle raison. Je lui dirai que je n'ai rien fait que par votre ordre, & que Tiran a tout obtenu de vous. L'Empereur veut me faire votre Belle-mere, vous le sçavez: Alors j'aurai mon tour. Comptez que quand Tiran viendra vous trouver une autre fois, vous ne vous aviserez plus de crier comme vous avez fait. La Princesse se fâcha, & lui ordonna absolument de finir ses mauvais propos. Puisque vous me traitez si mal, lui répondit-elle, & que je vous suis si fort à charge, je ne veux plus vous servir, & je veux m'en aller chez le Comte mon pere. Sur le champ elle fut à sa cham-

bre,

bre, fit un paquet de ses habits & de ses bijoux, qu'elle mit entre les mains de la Veuve de Monte-Santo qui étoit à la Cour, & montant sur une haquenée, elle partit accompagnée de cinq Ecuïers, & prit le chemin du lieu où étoit Tiran. La Princesse fut très-fâchée d'apprendre son départ : elle envoïa de tous côtez pour la faire revenir de force ou de gré; mais elle avoit pris des chemins détournés pour se rendre à l'Hermitage qu'habitoit Tiran. Quand il la vit, il ne sentit pas la moitié de ses maux. Mais Plaisir de ma Vie ne put retenir ses larmes en le voïant aussi pâle & aussi défiguré : Vous n'imaginez pas, Seigneur, la tristesse que j'éprouve en pensant au danger que vous avez couru, puisque je suis cause en partie de la triste situation où se trouve le meilleur Chevalier qui jamais ait vêcu; mais vous connoissez mon attachement pour vous, il fait mon excuse, & vous sçavez si j'ai pû faire autrement. J'ai voulu m'opposer aux mauvais conseils de la Veuve Reposée, & je ne sçai comment j'ai pû souffrir si long-tems ses discours. Mais à la fin je suis partie, & je viens me livrer à vous pour me soumettre à tout ce que vous ordonnerez? Tiran laissant échapper

échapper un soupir du plus profond du cœur, lui dit : Demoiselle, vous n'avez aucun pardon à me demander, car vous ne m'avez point offensé ; & quand cela seroit arrivé, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, m'engageroit assurément à vous pardonner : Mais priez Dieu que je guérisse, & vous serez plus maitresse de moi & de tout ce qui m'appartient, que moi-même. Cependant satisfaites ma curiosité, & dites-moi des nouvelles de la Princesse, & de ce qu'elle a fait depuis que je ne l'ai vûë ; je suis bien persuadé qu'elle ne veut plus me voir, & c'est cette idée qui me réduit en l'état où je suis. Plaisir de ma Vie lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé dans le Palais, & qu'il n'avoit pû sçavoir, aussi-bien que de ce qui la regardoit ; elle finit par lui dire que la grande envie que la Princesse avoit de le voir ne se pouvoit exprimer, & que si l'amour n'eût pas été combattu par la honte, elle seroit venuë lui rendre visite. Tiran lui répondit : Si la Princesse ne veut plus me voir, elle m'ôtera la vie. Qu'elle m'accorde le plaisir de lui parler encore une fois de mon amour, mais qu'elle ne tarde pas, car je succomberai : Je n'ai d'autre

tort

tort que celui de l'avoir aimée ; & je vous le repete encore. Je m'eſtimerai trop heureux de la voir encore une fois. Plaiſir de ma Vie le pria de lui écrire une Lettre, en l'aſſurant qu'elle l'engageroit à lui faire réponſe ; ce qui feroit un moïen de ſçavoir ſa derniere volonté. Dans ce moment les Gentilshommes que la Princeſſe avoit envoïés après elle, entrerent, & lui firent part des ordres dont ils étoient chargés. Plaiſir de ma Vie leur dit de répondre à la Princeſſe qu'elle ne pouvoit la contraindre à la ſervir par force, & qu'elle vouloit retourner chez ſon pere. Si je vous avois trouvée ailleurs, lui répondit le Chevalier, j'aurois exécuté mes ordres ; mais je ne dis rien ici, parce que je m'imagine aiſément que le Général ne voudroit pas que l'on déſobéît à la Princeſſe ; ainſi je compte qu'il en uſera comme il doit. Soïez certain, répondit Tiran, que les ordres de la Princeſſe ſeront exécutés, & j'obtiendrai par mes prieres, que cette Demoiſelle retourne avec vous. Il demanda ce qu'il falloit pour écrire, & malgré les douleurs qu'il ſouffroit, il écrivit ces mots :

» La crainte de déplaire à V.M. m'a ſeulement empêché de vous écrire juſqu'ici; »

„ elle redouble les maux que je souffre. Si je „ perds V. A. je perds tout dans ce monde. La seule consolation que j'aïe euë, a „ été celle d'apprendre que lorsqu'on vous „ annonça mon accident, vous criâtes trois „ fois, Jesus, & que vous perdîtes con„ noissance. Jugez combien je dois être fla„ té, moi qui connois l'étenduë de vos per„ fections, & qui vous suis pour toujours „ attaché. Je ne me lasserois point de vous „ écrire, il me semble que c'est vous entre„ tenir; je finis en vous assurant que j'obéirai „ éternellement à tous les ordres de V. A. „

Quand la Princesse sçut que Plaisir de ma Vie arrivoit, elle courut au-devant d'elle jusques sur l'escalier, & lui dit : Que vous êtes cruelle, ma chere sœur, de m'abandonner comme vous avez fait ! C'est cependant vous-même, Madame, lui répondit-elle, qui m'avez dit que vous ne me vouliez plus voir. La Princesse la mena dans sa chambre pour l'entretenir, après avoir remercié celui qui l'avoit été chercher. Quand elles furent seules, elle lui dit : Ne sçais-tu pas, Plaisir de ma Vie, qu'il arrive des querelles entre les plus proches parens ; & quand il me seroit échappé quelques paroles, devois-tu te fâcher contre moi qui t'aime plus qu'aucune

qu'aucune autre, & qui n'ai jamais rien eu de caché pour toi? V. A. parle fort bien, lui répondit Plaisir de ma Vie, mais elle ne se conduit pas de même, elle ne donne sa confiance qu'à la Veuve Reposée, dont elle connoîtra tôt ou tard les mauvaises intentions. C'est elle qui a causé tout le mal que nous éprouvons, & je crains bien qu'elle ne s'en tienne pas là, & qu'elle ne me fasse de la peine aussi-bien qu'à vous. Je n'oublie point cette cruelle nuit où Tiran se cassa la jambe, & où vous perdîtes connoissance. Nous étions toutes en pleurs, elle seule étoit dans la joïe. Laissons-là tous ces propos, dit la Princesse, apprens-moi des nouvelles de Tiran, & quand je pourrai le voir; car l'attachement que j'ai pour lui m'y fait penser plus que je ne voudrois; son mal me met au désespoir, je l'aime plus que jamais. Parle-moi donc de lui, ma chere sœur; dis-moi s'il est en danger. Tout ce que je demanderois à Dieu, ce seroit de le voir entrer en bonne santé dans ma chambre. Plaisir de ma Vie l'assura qu'il falloit esperer cette grace du ciel; mais qu'elle avoit une chose à faire qui le guériroit promtement. Il soupire sans cesse, continua-t-elle, après les faveurs & les

bontés de V.A. Croïez que personne n'est plus digne de vous posseder. Voici une Lettre qu'il vous écrit. La Princesse la prit avec joïe, la lut, & lui fit sur le champ cette réponse.

» Croïez que j'ai éprouvé les peines les » plus sensibles depuis votre malheur, j'ai » partagé vos douleurs. Jamais aucune passion n'a été si mêlée de peines & de tendresse que la mienne. Tu sçais combien » je t'avois prié de ménager & de conserver mon honneur ; cependant tu en as » usé avec moi comme un lion furieux. Et » quel mal ne m'as-tu point fait ? Mes » plaintes éveillerent la Veuve Reposée. » L'Impératrice accourut, & je mourois » de honte en lui parlant, car elle est ennemie de l'amour. Mes soupirs auroient » enfin découvert ce que je voulois cacher. Mais succombant à la peine que » tu m'avois faite, je tombai dans les bras » de la Duchesse, & puisque tu n'as pas eu » plus d'attention pour moi, en dois-je » avoir pour toi ! »

Elle donna cette réponse à Hyppolite, & le chargea de mille complimens. Tiran reçut la Lettre avec un extrême plaisir ; mais la fin lui en déplut, & sur le champ il lui répondit ;

» Je

» Je souffre moi seul dans la nature, & la fin de votre lettre me met au désespoir. « Souvenez-vous de la façon & du tems « qu'il y a que je vous aime. Malgré tou- « tes vos rigueurs, je ne demande à Dieu « que le bonheur de vous voir; je le remer- « cie cependant tous les jours d'avoir bien « voulu que je connûsse la Dame la plus « parfaite que le soleil ait éclairé. L'excès « de votre beauté & celui de votre mérite « me persuade que vous ne méritez d'être « possedée que par l'excès de mon amour. « Daignez me mander si vous voulez que « je meure ou que je vive, j'obéïrai en tout « à votre Excellence. »

Tiran remit cette Lettre entre les mains d'Hyppolite en le priant de ne la donner à la Princesse qu'en présence de Plaisir de ma Vie, & de lui rapporter la réponse le plutôt qu'il lui seroit possible. Hyppolite exécuta ses ordres. La Princesse ne put lire la Lettre d'abord, à cause de l'arrivée de l'Empereur; mais pendant qu'il demandoit à Hyppolite des nouvelles de Tiran, elle passa dans sa chambre avec Plaisir de ma Vie pour satisfaire sa curiosité. L'Impératrice demanda aussi beaucoup des nouvelles de Tiran, & trouvant Hyppolite pâle & défait, ce qu'il

étoit véritablement à cause de la maladie de son parent, qu'il veilloit avec un soin extrême, elle lui en demanda la raison. Il lui répondit qu'il s'ennuïoit de coucher seul, & que quelque dormeur qu'il pût être naturellement, il ne laisseroit pas dormir une femme, surtout si elle lui ressembloit; car, ajouta-t-il, nous n'avons de maux en ce monde que ceux que nous cause l'amour, & je prie Dieu tous les jours de m'ôter ces tristes idées. L'Impératrice ne douta point à cette réponse que l'état d'abattement où elle le voïoit, ne fût causé par l'amour, & voulant sçavoir si Plaisir de ma Vie, qui disoit qu'elle aimoit Hyppolite, avoit quelque lieu de s'en flatter, elle lui dit: Je voudrois que Dieu t'accordât tes souhaits. Mais dis-moi ce qui te fait tant souffrir. Mon malheur, répondit Hyppolite, qui me rend ingrat envers Dieu & ses Saints. V. M. croit-elle, que la vie que je mene, soit moins pleine de hazards, que celle de Tiran? L'Impératrice lui dit: Parle-moi avec franchise de tes actions, & compte que j'aurai soin de ton honneur, comme toi-même. Qui pourroit rien déguiser, s'écria Hyppolite, à quelqu'un d'aussi grand dans le monde que vous l'êtes?
Vous

Vous à qui il ne manque que d'être canonisée, & dont toutes les Eglises devroient célébrer la Fête avec douze Leçons. Car enfin vous méritez d'être Déesse de toute la terre. On est obligé d'entendre le bien & le mal qu'on nous veut dire, reprit l'Impératrice. Madame, lui répondit-il, je n'ai aucune raison qui puisse m'engager à parler. L'amour seul me détermine. Je le crois, dit l'Impératrice. Mais tu dis que tu aimes. Pourquoi ne me confies-tu pas le sujet de ton chagrin? Il y a quatre choses, poursuivit-il, qui sont plus considérables que les autres; mais il y en a une cinquiéme plus vraïe, c'est que le Ciel m'ordonne d'aimer V. M. & de la servir toute ma vie. Après cet aveu, il n'osa la regarder; il sortit sans lui rien dire davantage. L'Empereur cependant l'appella; mais il étoit si honteux, qu'il fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Il arriva chez lui, se repentant très-fort de ce qu'il avoit dit. L'Impératrice de son côté en étoit fort occupée, & craignant que l'on ne s'apperçût de l'agitation de son ame, elle passa dans sa chambre. Hyppolite qui n'osoit paroître devant elle, & qui cependant vouloit avoir une réponse de la Princesse, fut a-

averti que l'Impératrice s'étoit renfermée. Il fut donc à la chambre de Carméſine, qu'il trouva aſſiſe & renverſée ſur les genoux de Plaiſir de ma Vie & entourée des autres Demoiſelles qui aimoient Tiran ; il lui demanda une réponſe. Mais elle le chargea de lui dire qu'elle étoit charmée de ce qu'il lui mandoit de tendre, qu'elle lui feroit réponſe de tout ſon cœur, & que leurs ames étoient d'intelligence, malgré leur ſéparation : Je n'ai pas le tems de lui écrire ; mais le Meſſager eſt ſi fidéle qu'on peut lui tout dire, ajouta-t-elle ; tu lui diras donc que je ferai ſi bien que j'irai le voir avec l'Empereur un des jours de cette ſemaine, & que je prie Dieu ſans ceſſe de le guérir promtement, & de nous tirer l'un & l'autre de la peine où nous ſommes. Parts & dis-lui que je me ſuis renfermée pour lire ſa Lettre, & que je préfere la ſolitude à toutes les compagnies du monde. Ah Madame, lui répondit Hyppolite ! ſe peut-il que votre cœur ſoit inſenſible aux maux que ſouffre Tiran, & dont ſon amour & vos rigueurs ſont la ſeule cauſe. V. A. lui refuſe une legere conſolation qui eſt la ſeule qui puiſſe le ſoulager : Sa vie & ſa mort ſont entre

vos

vos mains, un seul mot suffit pour le rappeller à la vie. Je ne puis lui écrire, lui repliqua la Princesse; mais pour te satisfaire, & lui tenir lieu de ma réponse, Plaisir de ma Vie, dit-elle, coupe-moi trois cheveux, & qu'Hyppolite les porte à Tiran. Mais du moins, Madame, lui dit-il, pourquoi trois plutôt que quatre, Madame, nous ne sommes plus au tems passé; alors un Amant se contentoit, pour preuve de l'amour de sa Dame, d'un bouquet de fleurs ou de deux de ses cheveux: Ce tems-là n'est plus. Madame, l'amour de Tiran demande quelque chose de plus réel pour son soulagement, c'est V. A. qu'il voudroit tenir entre ses bras nuë ou en chemise.

Il lui importeroit même peu que le lit fût parfumé. Mais pour vos trois cheveux, si vous voulez que je m'en charge, que du moins V. A. m'apprenne le mystere qu'ils signifient. Pourquoi trois? Pourquoi les faites-vous prendre sur votre tête?

J'y consens, reprit la Princesse: l'un représente l'Amour que j'ai pour lui, qui ne peut être comparé à rien dans le monde, & qui me rendroit, s'il en étoit nécessaire, ingrate envers mon pere & ma mere, & si je l'ose dire, envers Dieu

même,

même, pour me donner à lui avec tout ce que je possede. Le second témoigne l'extrême douleur que je ressens à cause de lui, & le chagrin de l'offense que j'en ai reçuë. Le troisiéme marque son peu d'amour pour moi, & son peu de respect pour mes défenses. Alors l'idée du péril que son honneur avoit couru dans cette fatale nuit, se présentant à son esprit, ses yeux se remplirent de larmes, le dépit la transporta; elle arracha les trois cheveux des mains d'Hyppolite, & les jetta par terre. Eh quoi, Madame, lui dit Hyppolite, voïant la colère qui la transportoit! V. A. veut-elle donner la mort à Tiran, en l'accusant de manquer d'amour & de respect pour vos ordres? Les a-t-il violés ces ordres? N'ont-ils pas été plus forts que son amour? L'honneur de Votre Altesse n'est-il pas encore tout entier? La violence de cet amour, les suites funestes qu'il a eu pour Tiran, l'état déplorable auquel il l'a réduit, rien de tout cela ne vous touchera-t-il? Voulez-vous ne rien pardonner au meilleur de tous les Chevaliers du monde? Voulez-vous causer sa mort, pour en être punie en ce monde & en l'autre? Vous mettrez toute la Maison de Bretagne au désespoir;

& vous perdrez plus de dix mille combattans, qui vous seront nécessaires pour terminer la Guerre. Voyez tous les secours qui vous sont venus, & que vous ne devez qu'à lui seul. La Veuve Reposée fera-t-elle la guerre pour vous, & pour l'Empereur ? Mais je vois que le malheureux Tiran ne peut espérer de vous ni joïe, ni santé, tant vous avez peu de bonne volonté pour lui. Plaisir de ma Vie, pour appuïer les discours d'Hyppolite en faveur de Tiran, lui dit : Je voudrois n'avoir jamais connu ce brave Chevalier, dont vous êtes si peu touchée, & qui se trouve le plus malheureux en amour, & le plus heureux aux armes. Votre Altesse me fera mourir de chagrin; car elle ne connoît pas cet amour. Pour moi, je ne puis comprendre qu'étant doüée d'autant de vertus, vous soïez privée de la plus grande des faveurs du Ciel, puisqu'enfin vous n'aimez point de la façon dont mérite d'être aimé celui qui vous a si loïalement servi. Comment se peut-il que je vous serve avec tant de zele ? Tout ce que je demande à Dieu, c'est de vous faire connoître quelle est la satisfaction de ceux qui sont amoureux. Quant à moi, je l'éprouve, & j'en puis parler sçavamment.

Si

Si elle vous étoit connuë, V. A. mériteroit tous les éloges possibles, & connoîtroit des plaisirs qu'elle ignore. Et je conclus très-aisément que, puisque vous n'aimez pas Tiran, vous n'aimez aucun de ceux qui lui sont attachés. Le tems viendra cependant que vous les aimerez tous, & que vous gémirez. Car enfin, pourquoi le jour qu'il pourra monter à cheval, ne retournera-t-il pas dans son Païs ? Ses parens & ses amis le suivront, & l'Empire sera perdu. Quand vous serez morte, le Seigneur vous demandera au jour du Jugement compte de votre vie. Il vous dira qu'il a créé l'homme à son image & ressemblance, que de sa côte il en a tiré sa compagne, & qu'il leur a dit : Croissez & multipliez, peuplez l'Univers. Répons, Carmésine, vous dira-t-il, je t'ai ôté ton frere, pour te faire Impératrice de Constantinople. Qu'as tu fait pour répondre à mes vûës ? T'es-tu mariée ? As-tu laissé des enfans qui puissent défendre la foi Catholique, & augmenter la Chrétienté ? Que répondrez-vous ? Mais je vous vois embarrassée sans sçavoir que lui dire. Je vas, poursuivit-elle, répondre comme vous ferez. O mon Dieu, plein de bonté, pardonnez-moi, je vous prie. Votre Ange gardien

gardien vous fera répondre : Il est bien vrai que j'ai aimé un Chevalier très-brave que votre divine bonté m'avoit envoïé pour délivret son peuple des Infidéles. Je l'aimois & je le souhaitois pour mon mari ; j'avois même pour lui toutes les complaisances que l'honnêteté peut exiger. J'avois à mon service une Demoiselle qui s'appelloit Plaisir de ma Vie, qui me donnoit toujours de bons conseils, que je ne voulois pas suivre. Elle le fit venir un jour dans mon lit. Quand je l'apperçus, je fis un cri, & lorsque je fus revenuë à moi, je gardai le silence. Mais une Veuve Reposée, que j'avois aussi à mon service, fit de si grands cris, que tout le Palais fut en rumeur, & j'éprouvai toutes les craintes, & tous les chagrins possibles. Ensuite on me pria de répondre aux désirs du Chevalier, & je n'en voulus rien faire. Alors saint Pierre, qui tient les clefs du Paradis, lui dira : Seigneur, celle-ci n'est pas digne de joüir de votre gloire ; car elle n'a point observé vos Commandemens. Alors on vous envoïera en Enfer avec la Veuve Reposée ; & moi, j'éprouverai tout le contraire. Quand j'arriverai en Paradis, on m'y fera fête ; on me mettra dans la plus haute hiérarchie ;

rarchie ; & comme une fille obéïssante ; on me placera parmi les plus grands Saints.

L'Empereur entra lorſqu'on s'y attendoit le moins, & quand il eut été quelque tems avec ſa fille, il prit Hyppolite par la main; & s'entretenant avec lui de la guerre & de la ſanté du Général, ils paſſerent ſans s'en appercevoir dans la chambre de l'Impératrice, dans laquelle Hyppolite n'avoit aſſurément aucune envie de ſe trouver. Mais pour elle, quand elle l'apperçut, elle lui fit un accüeil gracieux, & le regarda avec beaucoup de bonne volonté. Elle ſe leva, & fut auprès de l'Empereur. Ils parlerent de pluſieurs choſes, & ſurtout du malheur qui leur avoit enlevé le Prince leur fils, ce qui fit pleurer l'Impératrice. Alors il vint dans la chambre où ils étoient, pluſieurs Chevaliers qui la conſolerent, & qui raconterent à Hyppolite le grand courage que l'Empereur témoigna quand il apprit une ſi triſte nouvelle. L'Empereur, diſoient-ils, apprenant ce malheur, répondit au Cardinal & aux autres qui le lui annoncerent : Vous ne m'apprenez rien de nouveau, leur dit-il, je ne l'avois mis au monde que pour mourir. C'eſt une Loi de la nature

ture à laquelle on ne peut s'oppoſer. Mais quand il ſçut qu'il avoit été tué dans une Bataille contre les Infidéles ; c'étoit un premier jour de l'An, jour auquel il étoit dans l'habitude de donner une grande Fête, & de porter une couronne ; il ne fit autre choſe, que de l'ôter pour écouter le détail de la mort de ſon fils ; & quand il eut appris les belles actions qu'il avoit faites en mourant, il remit ſa couronne, en aſſurant qu'il avoit appris avec plus de plaiſir les Actes de Chevalerie qu'il avoit faits, que ſa mort ne lui cauſoit de chagrin. L'Empereur prit alors quelques perſonnes de ſon Conſeil, pour cauſer dans un coin de la chambre. L'Impératrice demeura pendant ce tems avec Hyppolite ; mais comme elle vit qu'il ne lui diſoit rien, & qu'il étoit honteux avec elle, elle l'attaqua de converſation, & lui fit cette queſtion.

Quoique je ne te diſe pas abſolument tout ce que je penſe ſur ton compte, j'eſpere que tu pourras le comprendre. Le peu d'expérience que j'ai me fait douter de ce que tu m'as dit. Je te prie donc de m'expliquer pourquoi tu m'as tenu un ſemblable propos. Hyppolite lui répondit tout bas : Oſe-t-on parler à V. M. ſans trembler

trembler ! Un seul regard fier ou mécontent qu'elle jettera sur un malheureux, peut le faire rentrer vingt pieds sous terre. Mais cependant je vous dirai avec la plus grande vérité, qu'en entrant dans cette chambre, & vous appercevant, mon premier mouvement a été de me mettre à genoux devant vous. J'ai craint même que l'Empereur ne reconnût le trouble & l'embarras où j'étois. Après cela j'ai soupiré, & je n'ai que trop remarqué que V. M. se mocquoit de mon soupir. Je vous conjure donc de vouloir m'ordonner comme Dame & Maitresse, & V. M. verra quelle est l'autorité qu'elle a sur moi, & quelle sera la patience avec laquelle je soutiendrai tout ce qu'elle me voudra faire souffrir. Je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré, que Tiran, ni même mon Confesseur, ce qui est bien plus fort, ne sçaura jamais rien de ce qui nous regarde. Qui donc pourra jamais soupçonner l'amour que j'ai pour vous ? Mais je n'ai pas la force de vous en dire davantage. L'Impératrice lui répondit : Je voudrois que tu satisfis ici ma curiosité. Rien ne doit t'en empêcher ; car l'amour rend tout égal. Il n'y a que les indiscrets & les inconstans, qui méritent punition. Ceux

qui

qui aiment bien, doivent au contraire être considérés. Car enfin, Hyppolite, quand une Dame aime un Chevalier, il est sans doute qu'elle le préfere à tous les autres. Voi donc quelle est la constance qu'un homme doit avoir ; car la Dame qui l'aime n'a plus d'égards, ni pour mari, ni pour enfans. Elle abandonne son honneur à l'objet de ses vœux, aussi-bien que sa personne ; & si elle a quelques défauts cachés, c'est à son Amant à les supporter. Ce que j'en dis au moins, n'est pas que j'en aïe le moindre sur ma personne, mais seulement pour te prouver combien une femme se soumet à un homme. Je te dirai donc que tout ce que tu m'as dit m'auroit fait grand plaisir, si tu étois moins timide, & si tu me l'avois répeté. Tout ce que tu me diras me sera agréable, & quelque criminel qu'il puisse être, je ne le dirai ni à l'Empereur, ni à personne au monde. Mais, je te le redis encore, un amour honteux ne me plaît pas. Ces mots aïant rassuré Hyppolite, il répondit : Vos rares qualités m'ont mis cent fois au point de vous déclarer l'amour que vous m'avez inspiré ; mais le respect dû au rang auguste que vous occupez, m'a toujours retenu. L'éclat de votre beauté m'a char-

mé ; & si Dieu me fait la grace de vous posseder, quel est le Chevalier qui pourra m'être comparé ? Votre Excellence doit me pardonner en faveur de ma jeunesse. Si je lui explique mal tout ce que je sens, vous venez de me consoler, & je ne vis que dans l'espérance de vous plaire. Si vous ne m'aimez pas, je ne survivrai point à un si grand malheur. C'est de vous que dépend ma destinée, j'attends aux pieds de V. M. un Arrêt qui reglera le sort de mon amour. Jugez de sa violence. Il me fait oublier ce que je suis.

Tout ce que tu me dis d'agréable, repliqua l'Impératrice, mérite que je te réponde. Ce ne sera cependant pas de la façon que tu le désires ; car tu as mis mon esprit dans une grande agitation. Je ne comprens pas pourquoi tu veux me plaire, ton âge étant si différent du mien ; & si l'on sçavoit que je t'aimasse, que diroit-on en me voïant amoureuse d'un homme qui pourroit être mon petit-fils ? Je sçai d'un autre côté que l'amour des étrangers n'est point constant, & que celles qui n'ont point de maris, sont plus en liberté de bien aimer. J'en ai un, & je ne sçai point encore comment m'y prendre pour le tromper. Ton amour s'accommoderoit-

il de voir un autre posséder ce que tu désires ? Peut-être qu'à ma place toute autre femme chercheroit les moïens de se rendre heureuse, en t'accordant ce que tu demandes ; car, je te l'avoüe, tu me sembles fait de façon à porter avec toi l'excuse des fautes que tu ferois faire. Mais je veux t'aimer sans avoir rien à me reprocher, & m'exposer au péril d'aimer un Etranger. L'Impératrice ne put en dire davantage, parce que l'Empereur se leva, & vint lui donner la main pour aller souper. Hyppolite de son côté essaïa inutilement de lui parler. Plaisir de ma Vie s'en étant apperçuë, lui demanda ce qu'il avoit de si secret & de si important à dire à l'Impératrice. Ce n'est rien autre chose, lui répondit-il, que des nouvelles qu'elle me demande de Tiran. Elle voudroit bien qu'il pût être au Camp, d'où on écrit tous les jours qu'il y est infiniment désiré.

Le lendemain matin Hyppolite partit sans avoir de réponse. Tiran lui demanda pourquoi il avoit été cinq jours absent. Seigneur, lui répondit-il, l'Empereur & la Princesse m'ont retenu, pour me parler de vous. Ils veulent incessamment venir vous rendre visite. C'est pourquoi la Princesse ne vous a point fait de réponse.

Je suis bien-aise, répondit Tiran, d'imaginer que je la verrai bien-tôt. Il fit sur le champ appeller les Médecins, & les pria de le faire porter à la Ville, parce qu'il se trouvoit beaucoup mieux ; & les assurant qu'il s'y rétabliroit plus en un jour, qu'en dix où il étoit ; parce que l'air de la mer, auprès de laquelle étoit la Ville, lui étoit fort sain, & que c'étoit une expérience qu'il avoit faite plusieurs fois, lorsqu'il avoit été blessé. Les Medecins approuverent sa résolution. Il en partit deux pour en instruire l'Empereur, qui monta à cheval avec une nombreuse suite, & vint au-devant du Général, qui fit le chemin en quatre jours dans un brancard porté par des hommes. Quand il fut arrivé dans sa Maison, l'Impératrice, & toutes les Dames furent lui rendre visite, & le féliciter sur sa convalescence. Une des Demoiselles de l'Impératrice, la plus affidée, ne quittoit point la Princesse lorsqu'elle étoit chez Tiran. Cependant malgré son importunité, ils se donnoient des marques de leur amour, pendant que Plaisir de ma Vie alloit & venoit pour mener cette affaire à bien.

La Tréve étant expirée, la Guerre recommença avec beaucoup de chaleur. Les Turcs n'ignoroient pas la maladie de

Tiran ;

Tiran ; & comme leur nombre s'étoit considérablement augmenté , ils venoient tous les jours à la Ville de S. George, & c'étoit-là qu'il se faisoit de beaux faits d'armes, qui coûtoient la vie à bien des Chevaliers de part & d'autre. Les Turcs vintent un jour avec toute leur Armée, pour s'emparer des écluses, afin de n'en plus être incommodés. Mais loin d'y réüssir, ils perdirent plus de trois mille des leurs. Ils vouloient donner Bataille ce jour-là même ; mais leur grand nombre empêcha les Chrétiens de l'accepter. Ce n'étoit alors que vœux dans toute l'Armée, pour la santé de Tiran. On disoit hautement : S'il avoit été présent, ou n'auroit pas réfusé le combat.

L'Empereur mandoit tous les jours de ses nouvelles, assurant qu'il commençoit à se lever ; mais qu'il falloit attendre que sa jambe fût fortifiée. A la vérité Tiran se rétablissoit chaque jour, & marchoit dans la chambre avec une bequille. Les Dames venoient lui tenir compagnie de tout leur cœur, & la Princesse avoit toutes les attentions du monde pour lui. Tiran bien assuré de n'être point estropié, n'avoit aucune impatience pour sa guérison, puisqu'il voïoit tous les jours sa bel-

le Princeſſe ; & ſans trop s'embarraſſer du ſuccès de la Guerre, il ne penſoit qu'à ſatisfaire ſon amour. Mais l'Impératrice étant un jour dans ſa chambre, & placée de façon que la Princeſſe ne pouvoit rien dire que ſa mere ne l'entendît, Tiran appella Hypolite, & lui dit tout bas : Sors, & reviens te mettre auprès de l'Impératrice. Parle-lui de tout ce que tu croiras qui la pourra le plus amuſer, afin que je puiſſe entretenir la Princeſſe. Hypolite obëit, & dit tout bas à l'Impératrice : Mon amour m'oblige à venir auprès de V. M. je me déplais partout ailleurs. Je vous conjure, tant je ſouffre par l'incertitude où je ſuis de vous plaire, de m'accorder un don ; c'eſt d'être aimé de V. M. elle me rendra le plus heureux des hommes.

Tu me parois digne de l'être, lui répondit-elle ; ta vertu & ta douceur me feront paſſer toutes les bornes de la pudeur ; diſpoſe de moi, ordonnes-en, pourvû que tu me jure d'être diſcret ; car enfin ne penſe pas ſeulement à te ſatisfaire, ſonge au danger & au déshonneur auquel tu m'expoſerois. Mais je me fie en ta vertu, & je compte que tu te conduiras à ma volonté. Attens-moi donc cette nuit

ſur

ſur une petite terraſſe qui eſt auprès de ma chambre. Sois ſûr que je ne ſerai pas long-tems ſans t'y venir trouver ; car je t'aime à la folie.

Hyppolite voulut lui repréſenter un doute qu'il avoit ſur cette démarche. Mais l'Impératrice lui dit : L'excès de l'amour n'enviſage pas les dangers. Si tu en reſſens autant que tu m'en aſſures, tu feras ce que je te dis, ſans t'embarraſſer du reſte. Hyppolite lui répondit qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonnoit. Ils finirent là cet entretien. L'Impératrice ſuivie de toutes ſes Dames, ſortit de chez Tiran. Quand elle fut arrivée au Palais, elle alla rendre viſite à l'Empereur. Après l'avoir entretenu quelque tems, occupée de ſon nouvel amour, elle ſortit, & dit à la Princeſſe de demeurer avec les Demoiſelles pour tenir compagnie à l'Empereur. Elle paſſa dans ſa chambre, & fit changer ſon lit, qui n'étoit que de drap, pour en mettre un d'étoffe de ſoïe brodée, ſous prétexte que l'Empereur l'avoit aſſurée qu'il vouloit venir coucher avec elle ; & comme il y a long-tems, dit-elle, qu'il n'eſt venu, je veux le bien traiter. Toute la chambre fut donc promtement tenduë de brocard d'or, & le lit bien parfumé.

Après le souper l'Impératrice passa dans sa chambre, feignant un mal de tête. Une de ses Demoiselles, nommée Elisée, lui demanda devant toutes les autres, si elle ne vouloit pas faire venir les Médecins, pour prendre quelque remede. Fais ce que tu voudras, lui répondit l'Impératrice; mais que l'Empereur n'en sçache rien, il se serviroit de ce prétexte pour ne pas venir cette nuit. Les Médecins arriverent & lui trouverent le pouls fort ému, à cause de l'agitation où la mettoit le combat qu'elle s'attendoit d'avoir à soutenir contre un jeune Chevalier. Ils lui conseillerent de prendre un peu de Sirop de Cinnamome; ce qui lui soulageroit infailliblement la tête, & la feroit dormir. L'Impératrice leur répondit : Je ne compte pas beaucoup sur le sommeil de cette nuit; & de la façon dont je me trouve, je m'attends à chercher tous les coins de mon lit. Si vous croïez passer une si mauvaise nuit, lui répondirent les Médecins, envoïez-nous chercher promtement, & nous viendrons vous veiller. Je n'accepte point votre proposition, leur répondit-elle, je ne veux pas que vous me voïez, le mal que j'ai n'a pas besoin de témoins. Je vais me coucher. En s'en allant, ils lui

recommanderent

recommanderent bien de ne pas oublier la Malvoiſie. Elle n'eut garde de l'oublier. Elle ſe baigna, ſe parfuma, & fit encore parfumer ſon lit. Enſuite elle dit à ſes Demoiſelles d'aller ſe coucher, & de fermer la porte de leurs chambres. Elle avoit à côté de la ſienne un petit cabinet dans lequel elle avoit coutume de ſe coëffer. Ce cabinet donnoit ſur la terraſſe où l'attendoit Hyppolite. Quand l'Impératrice ſe leva, Eliſée qui l'entendit, vint à elle, croïant qu'elle ſe trouvoit mal, & lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle ſe trouvoit à merveille; mais qu'elle avoit oublié de dire une oraiſon qu'elle diſoit tous les ſoirs. Eliſée la pria de vouloir bien la lui apprendre. L'Impératrice y conſentit, & lui dit : Il faut ſe mettre à genoux devant la premiere Etoile que l'on voit, & dire trois *Pater*, & trois *Ave* en l'honneur des trois Rois d'Orient, pour les prier d'obtenir du glorieux Jeſus, & de ſa ſainte Mere, que l'on ſoit bien conduit, & délivré de tout malheur, comme ils l'ont été eux-mêmes du cruel Hérodes. Par ce moïen l'on obtient, continua-elle, tout ce que l'on demande. Va, ne me détourne pas plus longtems de ma priere. La Demoi-
ſelle

s'elle retourna se coucher. L'Impératrice entra dans le cabinet. Quand elle entendit sonner l'heure dont elle étoit convenuë, elle mit pardessus sa chemise une robe de velours verd doublée de martres zibelines. Elle ouvrit la porte de la terrasse, & vit Hyppolite, qui pour n'être point apperçu, s'étoit couché à plat. Cette attention, & ce ménagement de sa réputation lui fit plaisir. Quoique la nuit fût très-obscure, Hyppolite reconnut l'Impératrice. Il se mit à ses genoux, lui baisa les mains, & voulut lui baiser les pieds. Mais loin d'y consentit, elle le baisa mille mille fois sur la bouche, le prenant par la main, & lui témoignant tout l'amour imaginable, elle lui proposa de passer dans sa chambre. Non, Madame, lui répondit Hyppolite, je n'y passerai jamais, que mon bonheur ne soit assuré; & la prenant dans ses bras, il la mit à terre, & satisfit là l'impatience de amour.

Ils entrerent ensuite dans la chambre. Hyppolite la mettant au comble de la joïe par l'amour qu'il lui témoignoit, lui dit qu'il n'avoit point de termes assés forts pour exprimer tout ce qu'il venoit de trouver de charmant en elle, ni combien

de

de moment en moment ſon amour augmentoit. L'Impératrice lui répondit : Je ne me plaindrai de rien dans la vie, puiſque j'ai été aſſés heureuſe pour t'avoir. Madame, lui dit Hyppolite, nous ne ſommes pas ici pour diſcourir, de grace mettons-nous au lit, là nous parlerons de choſes qui augmenteront votre plaiſir & qui mettront le comble à ma félicité. Hyppolite ſe déshabilla promptement, il en fit autant à l'Impératrice qui lui parut ſi agréable en chemiſe, qu'il étoit aiſé de s'imaginer combien elle avoit eu de charmes étant fille. La Princeſſe lui reſſembloit en beaucoup de choſes, mais l'Impératrice avoit été encore mieux dans ſon tems. Hyppolite la prit par le bras, ſe mit dans le lit avec elle, les plus tendres badinages, les careſſes les plus vives ſe ſuccedoient mutuellement; mais au bout de quelque tems une partie de la nuit étant paſſée l'Impératrice jetta un grand ſoupir. Hyppolite lui demanda : Pourquoi ſoupirez-vous, Madame ? Seriez-vous mécontente de moi ? Helas ! au contraire, lui répondit-elle, mon goût pour toi eſt encore augmenté : Je te croïois ſeulement un bon Chevalier, & tu me parois à préſent le meilleur & le plus bra-

ve de tous; mais ce qui m'afflige, c'eſt que l'on te regardera comme un hérétique. Comment donc, Madame, reprit Hyppolite! qu'ai-je donc fait pour cela? On le peut, continua l'Impératrice, puiſque tu as couché avec ta mere. Il n'y a que moi, reprit Hyppolite qui connoiſſe ce que vous valez; plus je vous examine & plus je trouve que tout eſt beau en vous. Cette raillerie aïant ranimé l'amour d'Hyppolite, ils paſſerent le reſte de la nuit juſqu'au jour ſans dormir. L'Impératrice avoit bien raiſon de dire aux Médecins qu'elle la paſſeroit ſans fermer les yeux. Enfin ils s'endormirent,& quand le jour fut grand, la Demoiſelle Eliſée après s'être habillée, entra chez l'Impératrice pour voir ſi elle n'avoit beſoin de rien. Lorſqu'elle fut auprès du lit, elle vit un homme à côté de ſa Maitreſſe; il avoit un bras étendu, ſur lequel elle avoit la tête appuïée, la bouche de ce même homme étoit appliquée ſur la gorge de l'Impératrice. Sainte Marie, dit Eliſée, qui eſt ce traître qui trahit ma Dame? Elle eut envie de crier pour dire, meure le traître qui eſt entré par adreſſe dans cette chambre pour ſatisfaire ſes déſirs. Mais elle fit réflexion qu'il n'y avoit per-

ſonne

ſonne qui fût aſſez hardi pour venir là ſans ſa permiſſion. Elle ſe douta bien que l'appareil de la chambre ne s'étoit pas fait ſans myſtere. Elle n'oublia rien pour reconnoître l'homme ; mais comme il avoit la tête baiſſée, elle ne put y réuſſir. Elle craignit que les autres Demoiſelles ne vinſſent à leur ordinaire, pour le ſervice de l'Impératrice : Elle entra donc dans leur chambre, & leur dit, que leur Maîtreſſe ne vouloit pas qu'elles entraſſent, qu'elles ne fiſſent point de bruit, parce qu'elle n'avoit pas encore aſſez dormi. Une demie-heure après les Médecins vinrent pour ſçavoir comment elle ſe trouvoit. La Demoiſelle Eliſée fut à la porte, & leur dit qu'elle repoſoit, après avoir été tourmentée pendant la nuit. Nous reſterons ici juſqu'à ſon réveil, répondirent-ils, l'Empereur nons l'a ordonné. La Demoiſelle ne ſçachant quel parti prendre, ni décider ſi elle l'éveilleroit ou non, étoit dans cette irréſolution, lorſque l'Empereur vint frapper à la porte. La Demoiſelle épouvantée courut au lit, & dit tout bas : Levez-vous promtement, Madame, ou vous êtes morte. Votre mari frappe à la porte, & vous voïez que vous l'avez offenſé ; que maudit ſoit celui qui
eſt

eſt à vos côtez ; ſi j'avois le pouvoir de la Reine Pantaſilée, je ſçaurois bien le punir ; mais nous n'avons nous autres de reſſource que dans nos larmes. L'Impératrice réveillée par ces paroles n'eut pas la force de rien dire. Hyppolite qui n'avoit pû diſtinguer ce que diſoit cette Demoiſelle, & qui pour n'être pas reconnu, avoit mis la tête ſous la couverture, voïant l'état où l'Impératrice ſe trouvoit, lui paſſa le bras ſur le col & la tirant dans le lit, demanda quelle étoit la cauſe de ſon chagrin. Helas ! mon fils, on ne peut avoir dans ce monde un plaiſir complet. Le vieil Empereur eſt à la porte, ta vie & la mienne ſont en grand danger, mon bonheur eſt fini, je ne te ſurvivrai pas. Hyppolite fut très-inquiet de cette nouvelle. Il ne s'étoit jamais trouvé dans une pareille ſituation, & n'avoit pas beaucoup d'expérience. Il ſe mit à pleurer avec l'Impératrice ſans ſçavoir quel conſeil lui donner. Il pria la Demoiſelle de lui apporter ſon épée qui étoit dans le cabinet, & reprenant courage il dit : Je veux mourir devant V. M. & quelque juſte que ſoit ma mort, je la vendrai bien cher. L'Impératrice n'entendant aucun bruit, dit à Hyppolite ; Va, mon fils, ſauve-toi, ſauve-

sauve-toi dans ce cabinet, je l'entretiendrai, si il a quelque chose d'important à me dire, pendant ce tems tu pourras sauver tes jours, que je désire uniquement qui te soient conservés aussi-bien que l'honneur. Pour l'Empire Grec & quatre fois autant, je n'abandonnerai pas V. M. baisez-moi je vous prie, pour gage de la parole que je vous en donne.

Ce discours augmenta la douleur de l'Impératrice, & sa douleur augmenta son amour. Comme elle n'entendoit faire aucun bruit, elle sortit du lit en chemise pour voir ce qui se passoit, & par une fente de la porte, elle vit l'Empereur qui parloit avec les Médecins. Le danger ne lui parut pas aussi grand qu'elle le craignoit, elle courut à Hyppolite & le prenant par les deux oreilles, elle le baisa tendrement, & lui dit : Mon fils, je te prie au nom de l'amour le plus tendre de passer dans ce cabinet, afin que je puisse voir l'Empereur & les Médecins, & trouver quelque excuse dans leur esprit. Hyppolite lui répondit qu'il étoit parfaitement soumis à ses volontés; mais qu'il la prioit de ne le point renvoïer, parce qu'il ignoroit à quel dessein ils venoient. Ne craignez rien, poursuivit

L'Impé-

l'Impératrice, il y auroit un autre bruit dans le Palais, si ce qu'Elisée m'a dit d'abord étoit vrai. Hyppolite entra donc dans le cabinet, pendant qu'elle fit ouvrir la porte de sa chambre. L'Empereur & les Médecins approcherent de son lit, & lui demanderent comment elle se trouvoit, & comment elle avoit passé la nuit. Elle leur répondit que la douleur qu'elle avoit sentie à la tête & à l'estomach ne lui avoient permis de fermer l'œil, que sur le matin; mais à présent, ajouta-t-elle, je me trouve mieux, & je serois absolument guerie, si j'avois dormi plus long-tems; mais on ne peut avoir de plaisir parfait en ce monde, car Elisée m'a réveillée cruellement; & tout ce que je désirerois, seroit de me retrouver dans la situation où j'étois, & d'avoir encore dans mes bras ce que j'aime avec le plus d'ardeur; pour lors je serois guérie de tous les maux. Qu'aviez-vous donc donc dans vos bras, reprit l'Empereur? Tout ce que j'aime le plus, vous dis-je, poursuivit l'Impératrice, car dans le peu de tems que j'ai dormi, il m'a paru que j'étois en chemise avec une robe de velours verd doublée de martres, & que je disois la priere que je dis ordinaire-
ment

ment aux trois Rois d'Orient. Après l'avoir prononcée, j'ai entendu une voix qui m'a dit : Attens, tu vas avoir le plaisir que tu demandes. Un moment après j'ai vû paroître mon fils que j'aimerai toute ma vie, suivi de plusieurs autres Chevaliers : Ils étoient tous vêtus de blanc, il tenoit Hyppolite par la main ; l'un & l'autre se sont approchés de moi, ils m'ont baisé les mains, & je n'ai pas voulu leur permettre de me baiser les pieds ; ils se sont assis par terre, & m'ont dit des choses que j'ai entenduës avec un grand plaisir, & qui ne sortiront jamais de mon cœur : Nous sommes entrés après cela dans cette chambre, & mon fils s'est couché auprès de moi, j'ai passé mon bras sur ses épaules, pendant qu'il me baisoit la gorge. Jamais je n'ai dormi avec un si grand plaisir. Mon fils me disoit : Puisque vous ne pouvez plus m'avoir dans ce monde, regardez mon frere Hyppolite comme votre fils, je l'aime autant que ma sœur Carmésine. Hyppolite pendant ce tems étoit à genoux au milieu de la chambre, & je demandois à mon fils quel étoit le beau lieu qu'il habitoit. Il m'a fort assuré qu'il étoit en Paradis avec les Chevaliers Martyrs, parce qu'il avoit

péri faisant la guerre aux Infidéles. Dans ce moment Elisée m'a réveillé. Ne vous le disois-je pas, interrompit l'Empereur ! elle ne parle que de son fils. Ah! Seigneur, poursuivit l'Impératrice, songez-vous bien que je le tenois sur ce bras, pendant qu'avec son agréable bouche il me baisoit la gorge ? Vous sçavez que les songes du matin sont vrais. Je crois même qu'il n'est pas encore parti ; & je voudrois éprouver en dormant encore, s'il ne viendroit pas me parler, & si je n'aurois pas autant de plaisir, que j'en viens d'avoir. L'Empereur la pria de ne se point mettre ces folies en tête ; & lui conseilla de se lever, puisqu'elle se trouvoit mieux, en l'assurant que plus l'on s'occupoit de semblables idées, plus elles se présentoient à l'esprit. L'Impératrice le conjura encore de la laisser un peu reposer : & les Médecins conseillerent à l'Empereur de sortir, qu'il pourroit arriver que sa maladie devînt plus considérable si on ne lui donnoit pas ce foible soulagement. Il sortit donc aussi-bien que toutes les Demoiselles, à la réserve d'Elisée.

Quand les portes furent fermées, elle fit revenir Hyppolite à la place qu'il

occupoit,

occupoit, & dit à Elisée : Puisque ton bonheur a voulu que tu fusses instruite de tout ceci, je te recommande d'avoir plus de soin d'Hyppolite que de moi-même ; demeure dans ce cabinet jusqu'à ce que nous aïons un peu dormi, tu feras mieux avec moi que toutes tes compagnes, je te marirai plus avantageusement ; je te promets de plus qu'Hyppolite te fera tant de bien que tu seras contente. Je jure Dieu, Madame, répondit Elisée, que je ne ferai ce que vous m'ordonnez que pour obéïr à V. M. car pour Hyppolite, je ne lui rendrois pas le moindre service. Je ne l'aime ni ne l'honore, & depuis que je l'ai vû aux côtés de V. M. je le déteste, & lui veux un mal infini. Je voudrois qu'un lion le dévorât. Hyppolite lui fit quelques honnêtetés ausquelles elle répondit fort mal. Elle passa dans le cabinet où elle fondit en larmes. Les deux Amans demeurerent si long-tems au lit, qu'il étoit presque l'heure de Vêpres quand ils en sortirent : Ils trouverent Elisée qui pleuroit encore ; l'Impératrice la consola, & la pria de ne point penser à l'avanture d'Hyppolite, car elle craignoit qu'elle ne la découvrît. Elisée lui répondit qu'on

lui feroit souffrir autant de maux qu'à aucun des saints Apôtres, qu'elle ne diroit jamais rien que par son ordre ; & que par rapport à elle, elle rendroit à Hyppolite tous les services imaginables. L'Impératrice fut très-contente, & laissant Hyppolite dans le cabinet, elle se remit au lit. Elle fit ouvrir les portes de sa chambre, où l'Empereur, Carmésine & toutes les Dames accoururent avec les Médecins ; elle leur fit encore part du songe qu'elle avoit eu. On servit le dîner. L'Impératrice mangea comme une personne fatiguée du grand chemin qu'elle avoit fait. Elisée eut beaucoup de soin d'Hyppolite, elle lui porta deux faisans, & tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, sans oublier le dessert ; & quand il ne vouloit plus manger, elle l'en prioit au nom de sa Maitresse. Hyppolite, pour n'en être pas haï, lui disoit les choses les plus agréables ; mais elle ne lui répondit jamais rien que sur celles qui étoient nécessaires à son service. L'Impératrice demeura au lit jusqu'au lendemain après le dîner de l'Empereur. Pour lors elle se para, & fut à la Chapelle pour entendre la Messe. Il y eut même une grande dispute parmi les Chapelains pour sçavoir si l'on diroit la Mes-

se,

se, parce-qu'il étoit plus de midi. Hyppolite demeura une semaine entiere au milieu des plaisirs. Ensuite l'Impératrice lui donna congé, en l'assurant qu'il pourroit revenir, quand il seroit reposé, & qu'il la trouveroit toujours prête à le recevoir. Elle tira de la cassette où elle mettoit ses diamans, un collier composé de croissans d'or aïant une belle perle à chaque pointe & un gros diamant au milieu, d'où pendoit une petite chaîne d'acier qui soutenoit une pomme de pin d'or émaillé, une partie des écailles étoient entr'ouvertes, & laissoient voir de gros rubis qui représentoient les grains; les autres écailles étoient formées par des émeraudes, des saphirs & par d'autres pierres de couleur, du plus grand prix. Ce bijou valoit plus de cent mille ducats: Elle le lui mit elle-même au col en lui disant: Demande à Dieu, mon fils Hyppolite, que je vive, & sans miracle je pourrai dans peu d'années te faire Roi; porte ce collier pour l'amour de moi, & souviens-toi que celle qui te l'a donné t'aime plus que sa propre vie. Hyppolite se mit à genoux, lui baisa la main, & lui demanda pourquoi elle vouloit lui faire présent d'une chose aussi magnifi-

que, qu'il la supplieroit d'accepter si elle lui appartenoit. L'Impératrice lui répondit : Il est juste, Hyppolite, que ta Maitresse te donne, & tu ne dois pas la refuser; car la premiere fois que l'on se voit, le plus riche & le plus élevé doit donner à celui qui l'est moins. Vous êtes maitresse de ma vie & de mon sort, lui répondit Hyppolite, que voulez-vous que je fasse ? Je veux, dit l'Impératrice, que tu t'en ailles. Je crains que l'Empereur n'entre demain dans ce cabinet, & qu'il ne t'y surprenne. Va-t'en ; nous trouverons bien le moïen d'y revenir, quand l'inquietude que j'ai pour demain sera passée. Hyppolite lui dit alors : J'ai remarqué que V. M. ne m'aime pas autant que je l'aime ; ma passion pour vous est extrême, mais je me tiens perdu dans votre cœur au peu d'amour que vous me témoignez. Comment ! c'est ainsi que vous me dites adieu, à moi qui suis au desespoir de me séparer de vous, & de penser que je ne vous verrai plus. Vous en usez avec moi comme on fit avec un homme qui mourant de faim s'écarta de son chemin, & fut obligé de passer la nuit sans secours dans la campagne. Le lendemain matin il apperçut un Château

sur

ſur une montagne, il marcha de ce côté, & trouvant une vigne auprès, il y entra pour ſatisfaire ſa faim qui étoit extrême; cette vigne étoit pleine de raiſins. Le Seigneur, qui l'avoit remarqué, envoïa un de ſes valets pour examiner ce qu'il faiſoit, avec défenſes de lui rien dire. Le valet revint, & rapporta qu'il étoit couché par terre mangeant tout ce qu'il trouvoit ſans diſtinction & juſqu'aux feüilles: c'eſt qu'il les trouve bons, répondit le Chevalier, mais vas encore voir comment il ſe gouverne. Le valet rapporta qu'il ne mangeoit plus avec la même avidité, mais qu'il prenoit les grains quatre à quatre, cinq à cinq: Ne lui dit mot, il y trouve encore du goût. Quelque tems après le valet renvoïé encore, l'aſſura qu'il choiſiſſoit les grains les plus mûrs, & qu'il n'en prenoit que le jus: Le Maître lui dit alors: Va, cours & fais ſortir ce coquin de ma vigne. V. M. me traite de la même maniere, cependant je lui obéïrai toujours.

L'hiſtoire d'Hyppolite fit un ſi grand plaiſir à Eliſée qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Ce qui ſurprit beaucoup les deux Amans, & s'adreſſant à Hyppolite, elle lui dit qu'elle voïoit bien qu'elle lui

avoit fait injuſtice, & qu'il étoit homme de bon eſprit, qu'elle lui prometoit de l'aimer & de lui rendre ſervice autant qu'elle le pourroit; ſe tournant enſuite vers l'Impératrice, elle la pria de le laiſſer tout autant qu'il le voudroit, ce que l'Impératrice accorda. Hyppolite courut l'embraſſer pour la remercier de la grace qu'elle avoit obtenuë pour lui : Par ce moïen la paix fut faite entre eux. Un jour qu'Hyppolite étoit dans le cabinet, Eliſée qui s'entretenoit avec l'Impératrice, lui dit : Mais, Madame, comment ſouffrez-vous qu'un Chevalier que vous aimez demeure dans la maiſon de Tiran ? V. M. ne peut-elle pas le mettre en état d'avoir la ſienne, & de n'être aux gages de perſonne : Pour moi, qui ne ſuis qu'une pauvre Demoiſelle, je voudrois donner à mon Amant tout ce que j'aurois. J'y conſens, lui dit l'Impératrice, puiſque tu me le conſeilles; quoique pour l'ordinaire les Etrangers quand ils ſont riches, ou retournent dans leur Païs, ou deviennent indiſcrets. Madame, celui-là, reprit Eliſée, n'eſt pas de ce caractere, vous l'avez vû ſi jeune dans votre Cour. Eh bien, pourſuivit l'Impératrice, je vous accorde cette grace, afin qu'il vous en aime

me encore plus. Hyppolite étoit demeuré quinze jours dans le cabinet. La veille qu'il en devoit sortir, il pria l'Impératrice, qui étoit appuïée sur ses genoux, de vouloir bien lui chanter une chanson tendre, car elle chantoit à merveilles. Pour lui faire plaisir, elle chanta à basse voix le Lay de Tristan, lorsqu'il se plaignoit du coup de lance qu'il avoit reçu du Roi Mare; après quoi elle dit: Que feras tu, malheureuse, sans ton Hyppolite. Pour lors elle se mit à pleurer. Elisée, pour empêcher qu'ils ne s'affligeassent, les fit passer dans le cabinet, & prenant les clefs de la cassette, où étoient les diamans, elle commençoit à l'ouvrir: Mais l'Impératrice l'empêcha de continuer jusqu'à ce qu'elle eût dit à Hyppolite: Il ne te convient point de demeurer avec personne, pense que je t'adore comme Dieu, que j'espere tout de toi, & que je veux dépenser pour toi tout ce j'aurai pendant le cours d'une vie que je consacre à ton amour:. Je veux donc que tu prennes une maison sur le pied de trois cens bouches. Crois que je suis assez riche pour toi & pour moi. Hyppolite se mit à genoux pour la remercier, & la pria de ne le point faire sortir avec tant de précipitation

tion de la maiſon de Tiran, de peur que l'on n'en parlât, mais que dans quelques jours il feroit tout ce qu'elle ordonneroit. Eliſée ouvrit la caſſette, & tira par ordre de l'Impératrice un gros ſac de ducats qu'Hyppolite avoit peine à porter. Enſuite elle lui donna quatre cens très-belles perles, & lui dit d'en faire broder des grappes de raiſins ſur un habit, puiſqu'elles avoient été la cauſe de leur réconciliation.

Pendant le ſouper de l'Empereur, Hyppolite ſortit du Palais, il fut chez un Marchand choiſir du brocard verd, dont il fit faire une robe traînante, doublée de martres zibelines avec les chauſſes brodées ſur le deſſein que la Demoiſelle Eliſée lui avoit donné. Quand il eut donné ordre à toutes ſes affaires, il partit ſecretement de la Ville & s'en fut à Beaulieu, ſous le prétexte de voir ſes chevaux. Il écrivit de là à Tiran, & lui manda qu'il y étoit demeuré quelques jours, parce qu'il s'étoit trouvé incommodé. Le Meſſager s'acquita ſi bien de ſa commiſſion, que Tiran & tous les autres ne ſoupçonnerent rien. Lorſqu'Hyppolite ſçut que ſes habits étoient prêts, il partit de Beauſéjour ſur un cheval très-leger. Quand il

fut

fut à la Ville, il mit ſes nouveaux habits qui étoient auſſi magnifiques que de bon goût. L'Impératrice & la Princeſſe étoient aux fenêtres chez Tiran, quand elles le virent venir. Il les apperçut de ſon côté, & fit faire quelques voltes à ſon cheval : Après quoi il mit pied à terre. Quand il eut fait la révérence aux Dames, il s'informa de la ſanté de ſon Maître, qui lui répondit qu'il ſe trouvoit très-bien, & que depuis deux jours il alloit à la Meſſe. On ne peut exprimer le plaiſir que l'Impératrice eut de le revoir, elle lui dit : O mon fils, je veux ſçavoir de tes nouvelles & où tu étois lorſque je t'ai vû en ſonge avec mon fils. Elle ne put prononcer ces paroles ſans pleurer. Tiran & tous les autres s'empreſſerent à la conſoler. L'Empereur arriva ſuivi de beaucoup de Chevaliers, & la voïant dans cet état, il lui dit : Eſt-ce ainſi, Madame, que vous tenez compagnie à notre Général ? Il me ſemble que vous deveriez l'amuſer autrement que par des larmes. Seigneur, répondit l'Impératrice, vous connoiſſez tous mes chagrins, dans ce moment la vûë d'Hyppolite a rappellé toutes les idées du ſonge que je fis le jour que vous arrivâtes avec les Méde-

cins, & que vous interrompîtes le plaisir dont je joüissois; car en peut-on imaginer un plus sensible que de mourir dans les bras de ce que l'on aime; & puisque je suis privée de ce que j'avois de plus cher; je t'adopte pour mon fils, continua-t-elle, en s'adressant à Hyppolite; & le prenant par la main, regarde moi comme ta mere, rien dans le monde ne pourra changer mes sentimens tu le mérites & je t'aimerai pour l'amour de ce que j'aime le plus; elle avoit en vûë Hyppolite, & tout le monde pensoit que c'étoit le Prince qu'elle avoit perdu: Elle raconta encore le songe qu'elle avoit eu. Après quoi l'Empereur se retira avec toutes les Dames. L'Impératrice ne voulut point qu'aucun autre qu'Hyppolite, lui donnât la main; elle avoit toutes les attentions imaginables pour lui; elle lui faisoit mille présens devant l'Empereur; elle ne vouloit ni dîner, ni souper qu'il ne fût à ses côtés.

Tiran profitoit de tous les instans pour avancer ses amours. Il avoit encore le secours des Lettres, graces aux soins de Plaisir de ma Vie; & quand il se trouvoit bien de sa jambe, il s'en alloit tout seul au Palais, quoique les Medecins le contraignissent

traigniſſent encore. L'Empereur leur demandoit ſouvent quand il ſeroit pleinement rétabli. Ils lui répondoient qu'il ſeroit inceſſamment en état de monter à cheval. Tiran inſtruit de l'inquiétude que l'Empereur avoit pour ſon départ, étoit très-affligé de ne pouvoir accomplir ſon deſſein. L'amour que la Veuve Repoſée avoit pour lui étoit toujours demeuré dans le ſilence ; mais frappée de ce que l'Empereur avoit dit, elle ne douta pas que ſon départ ne fût proche ; elle ne ſongea plus qu'à engager Tiran à la mener avec lui pour avoir ſoin de ſa ſanté ; & ſuppoſé qu'elle ne réüſſît pas dans ce deſſein, ſon eſprit diabolique lui ſuggéra les moïens de broüiller toute la Cour. Elle fut donc trouver la Princeſſe, & lui dit. Tiran en revenant de la Meſſe, m'a demandé un moment d'entretien. Je lui ai répondu que j'y conſentois, ſi vous m'en donniez la permiſſion. Je ne doute pas, comme il ſe voit près de ſon départ, que ce ne ſoit pour me parler mal de V.A. car à peine ſera-t-il parti, qu'il ne ſe ſouviendra pas de vous avoir vûë; & c'eſt ce qu'il me diſoit encore l'autre jour avec autant de plaiſir & de confiance, que s'il me racontoit quelques-unes de ſes proüeſſes. Il ajouta qu'un
homme

homme ne devoit ni prendre, ni quitter les armes pour une femme, quelque belle qu'elle pût être. En vérité il parle comme un homme du monde, & nullement comme un Chevalier amoureux. Eh bien, lui répondit la Princesse, voïez ce qu'il vous veut dire; examinons s'il a quelque mauvais dessein. En tout cas, ajouta-t-elle, vous me donnez tojuours un bon conseil, c'est de bien prendre garde à lui. Mais, poursuivit la Veuve Reposée, pour que je puisse découvrir toutes ses faussetés, je crois qu'il ne faut pas que vous sortiez de cette chambre qu'après mon retour.

Alors elle vint dans la salle, & chargea un Page d'aller dire à Tiran que la Princesse étoit dans la chambre de parade, qu'elle avoit à lui parler, & qu'elle le prioit d'y venir. Le Page exécuta promtement la commission. Tiran accourut aussitôt avec le plus grand empressement pour voir sa belle Princesse. La Veuve qui faisoit sentinelle, ne le vit pas plutôt entrer dans la chambre qu'on lui avoit indiquée, qu'elle feignit de sortir de celle de la Princesse, vint à lui avec toute la politesse imaginable & l'air le plus affectueux, & lui dit: Notre malheur a fait venir l'Impératrice dans la chambre de la Princesse

dans

dans le moment que nous lui parlions de vous, & que nous la suppliions de vous faire venir; car vous nous éclairez toutes quand nous entrons dans le Palais, comme J. C. éclairoit les Apôtres; & quand vous nous quittez, nous sommes tristes & affligés. Pour moi, continua-t-elle, toutes les fois que je vous vois, je suis contente, quelque chagrin que je puisse avoir dans l'esprit. Je consens à ne voir jamais Dieu, si je vous en impose. Mais comme la Princesse m'a chargé de vous tenir compagnie pendant que l'Impératrice sera chez elle, nous devrions nous asseoir, dautant que vous pourriez vous faire mal à la jambe. Tiran se mit sur un petit lit, & lui dit: Je suis bien sensible au discours que vous me tenez & aux sentimens que vous avez pour moi; j'attens tout de vous. La passion dont je suis agité, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter. Pour vous donner une forte preuve de tout ce que je voudrois faire pour vous, recevez, ajouta-t-il, après lui avoir dit mille autres choses, pour se la rendre favorable, recevez cette chaîne, & portez-la pour l'amour de moi. La Veuve lui répondit.

Je sens très-bien à quoi tend tout ce que vous venez de me dire; mais je ne

puis parler différemment de ce que j'ai fait; & pour répondre à votre propos, je vous dirai que si vous aimez l'honneur & la vie, je vous conseille de vous retirer du précipice où vous êtes engagé, & de l'abîme de douleur que vous vous préparez; car personne n'ignore de quelle façon vous vous êtes cassé la jambe. On dissimule à cause de la guerre, & du besoin que l'on a de vous. Mais quand la Paix sera faite, Carmésine sera la premiere à vous causer les plus violens chagrins. Comment se peut-il que vous ne vous apperceviez pas de tout ce qui se passe de honteux & d'abominable dans ce Palais? Parce que je les contraints toutes, autant qu'il m'est possible, personne n'a d'amitié pour moi. Ce que je sçai plus surement encore, c'est que vous n'êtes point aimé comme vous méritez de l'être. Cherchez une Maitresse qui soit sincere, franche, & loïale. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous que vous aimassiez une honnête femme qui sçût ce que c'est que l'amour, sans vous embarrasser qu'elle soit fille? Elle vous suivroit par tout où vous voudriez aller, soit en guerre, soit en paix, elle ne quitteroit pas votre tente, & le jour & la nuit, elle ne penseroit qu'à vous

vous plaire. Dites-moi, je vous prie, lui demanda Tiran, quelle est la Dame qui me rendra de si grands services? Malheureuse que je suis, s'écria la Veuve! n'en ai-je pas dit assez? Pourquoi voulez-vous feindre de n'entendre pas ce que vous avez si bien entendu? J'ai saisi ce moment, que j'ai cru le plus favorable pour vous déclarer ce que vous me faites souffrir depuis que vous êtes arrivé dans cette Ville. Tiran lui dit : Je voudrois bien pouvoir répondre au discours que vous me tenez; mais mon cœur ne peut être sensible qu'à la passion dont il est rempli pour la Princesse. Elle seule l'occupe tout entier; il est aveugle pour tout le reste. Regardez la franchise avec laquelle je vous parle, comme la preuve de l'estime qu'a pour vous un homme qui ne veut pas vous tromper. Choisissez quelque autre Chevalier, vous en trouverez dont vous ferez le bonheur, & qui vaudront mieux que moi de toutes manieres. Si je vous avois rendu la maitresse de mon cœur, comme j'ai fait celle qui mérite d'être Dame de tout le monde, il n'est rien qui me pût engager à vous tromper.

La Veuve Reposée lui repliqua d'un air tranquille & souriant : Tout ce que je vous

ai dit n'étoit que pour vous éprouver, & pour vous connoître à fonds. Mais afin que vous ſçachiez combien je vous ſuis attachée, & quels ſervices j'ai deſſein de vous rendre, je veux bien vous apprendre ce que vous ignorez, & vous empêcher d'être trompé ſur la conduite de la Princeſſe. Elle n'a pas ſeulement oublié tout ce qu'elle doit à votre amour & à votre mérite, elle a encore oublié ce qu'elle doit à ſa naiſſance, à ſon rang, & à elle-même; car enfin ſi l'amour nous fait commettre des fautes, il faut que le mérite qui nous l'a inſpiré, puiſſe nous faire eſpérer que l'on ne regardera ces fautes que comme des foibleſſes. Que celles de la Princeſſe ſont d'une nature différente! Je ne comprens pas comment le Ciel eſt ſi lent à les punir. Si vous étiez inſtruit de ſes déſordres, vous n'auriez plus pour elle que du mépris, & peut-être étendriez-vous ce ſentiment ſur tout ſon ſexe. Mais pourquoi ne pas vous les découvrir? A quoi bon tant de détours, puiſque je vous en ai tant dit? C'eſt Lauzette, c'eſt un Eſclave noir des Jardins du Palais à qui elle s'eſt abandonnée, & qui lui a inſpiré cette honteuſe paſſion. Ne croïez pas que ceci ſoit une fable. Si vous me promettez de
me

me garder le secret, je vous en rendrai vous-même le témoin. Loin de pouvoir arrêter le cours de son désordre, il a fallu moi-même m'y prêter; il a fallu cacher à l'Empereur, & le crime & les suites de ce crime. Devois-je laisser éclater sa honte! Devois-je l'abandonner dans le péril où elle étoit! C'est à vous, Chevalier, à prendre le parti que l'honneur & la raison vous conseillent. Eteignez une passion que vous a inspiré une Princesse, qui par le plus honteux désordre, se rend chaque jour plus indigne de vous. Quel est l'aveuglement des Amans, s'écria Tiran! Combien s'empressent-ils de perdre l'honneur & la vie, & combien pour satisfaire à leurs désirs, s'exposent-ils à perdre le Roïaume des Cieux! Vous m'avez percé le cœur & je souffre la plus grande peine que j'aïe éprouvée de ma vie. Si je survis au chagrin que j'éprouve, je ne cesserai point de pleurer, & jamais je ne pourrai me consoler.

Mais je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites. Je ne puis me persuader mon malheur, ni croire qu'il soit possible qu'une beauté divine s'abandonne à un monstre comme celui dont vous me parlez. Faites-moi donc voir tout ce que je

 crains.

crains. Et toi, belle Princeſſe, viens écouter ce que nous diſons; non tu ne peux être capable d'une pareille infamie. O ma Princeſſe! ô mon unique bonheur! Tiran interrompit ſon diſcours par un ſoupir qui fut ſuivi de ces mots : Qui jamais a autant aimé que je t'aime! Puis il ſe tut, & la Veuve Repoſée demeura très-inquiéte de ce qu'il n'avoit pas ajouté foi à ce qu'elle avoit ſuppoſé.

Alors l'Empereur entra dans la chambre, & voïant Tiran, il l'emmena pour lui parler des affaires de l'Armée. La Veuve demeura ſeule. Elle dit en elle-même : Puiſque Tiran n'a pas ajouté foi à mes paroles, la tromperie que j'avois méditée, ne peut avoir lieu. Mais quand je devrois donner mon ame au diable, je l'amenerai à ce que je déſire. Ils s'éclairciront la Princeſſe & lui; mon impoſture ſera découverte. Je veux attendre que l'Empereur ait fini, il faut tout tenter, plutôt que de reſter perduë d'honneur. Tout eſt bon, pourvû que je réüſſiſſe. Il y a longtems que je devrois avoir fait ce que je fais aujourd'hui. Au même inſtant, quoiqu'elle fût en colere, elle entra, en faiſant de grands éclats de rire, dans la chambre de la Princeſſe; & lui montrant

trant la chaîne que Tiran lui avoit donnée, qui pesoit plus de dix marcs, elle lui dit : Madame, vous seriez trop étonnée, si vous sçaviez la derniere résolution à laquelle il m'a proposé de consentir. Il veut armer une Galere, & vous enlever pendant la nuit, pour vous mener dans son Païs ; & tout ce que j'ai pû lui dire pour lui faire abandonner ce projet, ne sert qu'à lui en donner plus d'envie. La Princesse affligée de ce discours, passa dans son cabinet sans lui répondre. Son amour pour le Chevalier lui faisoit souhaiter que ce discours n'eût point de fondement. Mais le crédit que la Veuve avoit acquis sur son esprit ne lui permettoit pas de la soupçonner d'une imposture. Elle passa quelque tems dans la plus cruelle agitation ; mais enfin elle crut devoir encore dissimuler. Elle rajusta sa coëffure ; & aïant repris un air plus tranquille, elle repassa dans sa chambre, où elle ne doutoit pas que Tiran ne vînt la chercher. La Veuve attendit le Chevalier à la porte du Conseil & lui dit : Je veux encore éxiger votre parole, que pour quelque raison que ce soit, vous ne direz rien à la Princesse de ce que je vous ai confié, & je vous promets de vous en rendre témoin ; & cela avant que les 24

heures soient passées. Je vous serai très-obligé, répondit-il, de satisfaire cette triste curiosité ; & je vous jure par le Bienheureux Monseigneur saint George, au nom duquel j'ai reçu l'Ordre de Chevalerie, de vous garder le secret. L'Empereur appercevant la Veuve, lui dit d'aller avertir promtement l'Impératrice & sa fille, de les venir trouver dans le Jardin où il alloit les attendre. Elles s'y rendirent avec leur suite. L'Empereur leur dit qu'il avoit donné ordre que l'on envoïât deux mille lances du camp pour accompagner le Général. A cette nouvelle, la Princesse se troubla, & se plaignant d'un grand mal de tête, elle dit : Quoique le Général soit ici, je ne puis avoir du soulagement, qu'en défaisant ma coëffure. Ce qu'elle fit, & montra les plus beaux cheveux que jamais femme ait portés. Tiran la voïant si belle, sentit redoubler son amour & ses désirs. Elle avoit une robe de damas blanc, & pardessus une mante de toile de France, dont toutes les coutures étoient galonnées d'or. Elle marchoit à grands pas dans le Jardin, déboutonnant sa robe comme une personne qui a peine à respirer, & qui souffre beaucoup. L'Empereur inquiet de sa santé,

té, lui demanda, si elle vouloit que l'on fît venir les Médecins : mais elle ne le voulut pas. Pendant ce tems la Veuve sortit avec une Demoiselle & deux Ecuïers ; elle fut chez un Peintre, auquel elle dit ; Toi, qui es le meilleur de la Ville, ne pourrois-tu pas me faire un masque appliqué sur un cuir noir, qui ressemblât à Lauzette le Jardinier du Palais ? Je voudrois qu'il eût une barbe épaisse, & commençant à grisonner comme la sienne. Il me faudroit aussi des gands noirs, afin de ressembler à ce Negre. Nous approchons de la Fête-Dieu. C'est une mascarade que je veux faire ce jour-là. Madame, lui répondit le Peintre, je suis à présent chargé d'ouvrage ; mais si vous me païez bien, je ferai ce que vous désirez. La Veuve lui donna trente ducats. Quand la Princesse se fut promenée quelque tems, elle apperçut Lauzette, qui tailloit un oranger. Elle lui fit quelques questions. La Veuve étoit alors de retour, elle fit signe à Tiran de regarder la Princesse. Il étoit à côté de l'Empereur. S'étant retourné, il ne put s'empêcher de dire en lui-même : Que maudite soit la Veuve, qui veut absolument me faire croire une chose aussi indigne, dont je ne

souçponnerai jamais la Princesse, & que je ne croirois pas même quand je la verrois de mes propres yeux. L'Empereur dit à une Demoiselle, qui se nommoit Prassidé : Dis à ma fille qu'elle appelle le Général, & qu'elle le prie de partir au plutôt pour le Camp ; car les jeunes Chevaliers font plus pour les Dames, que pour les hommes. La Princesse lui manda qu'elle lui obéïroit. Après qu'elle eut causé quelque tems avec Lauzette sur les orangers & les myrtes, dont il avoit l'inspection, elle vint toujours en se promenant ; & se trouvant vis-à-vis l'Empereur, elle appella Tiran. Quand ils furent éloignés de tout le monde, Tiran lui dit : Je serois le Chevalier le plus heureux de tous ceux qui respirent, si votre amour avoit été tel que vous me l'aviez promis. Mais la fortune cruelle m'a prouvé l'inconstance de V. A. Cependant malgré tout ce que vous me faites souffrir, votre image est présente à mon esprit le jour comme la nuit. Je serois trop heureux d'obtenir la moitié de ce que je désire. Ecoutez les tendres prieres que je vous fais, soïez-y sensible. Mais la Princesse qui renfermoit avec peine la douleur qu'elle ressentoit, lui dit avec beaucoup de chagrin.

Je

Je ne puis te faire comprendre quel est l'amour que je te porte. Je souffre pour un mal que je n'ai pas commis, & la passion que j'ai pour toi s'en augmente à chaque instant. Mais pour mettre fin à une telle situation, & pour assurer mon repos, & satisfaire à ta demande, mets ta main droite dans la mienne. Après quoi la Princesse poursuivit en ces termes : Pour que ceci soit un véritable mariage, je me donne, moi Carmésine, à toi Tiran le Blanc pour femme légitime, & je te prens pour légitime mari. Tiran en dit autant. Après cela la Princesse dit : Baissons-nous pour gage de la fidélité que nous nous promettons. Saint Pierre & saint Paul l'ordonnent ainsi, comme une preuve de la vérité. Au nom de la sainte Trinité, le Pére, le Fils & le saint Esprit, continua-t-elle, tu peux me traiter comme ta femme, & je jure par tous les Saints, par saint Pierre & saint Paul, que tu as en moi une femme qui vivra dans le devoir, & qui, tant qu'elle respirera, ne t'abandonnera pour quelque autre que ce puisse être. Crois, mon cher Tiran, que mon cœur & mon esprit ont toujours été conformes à ta volonté, & que je t'ai regardé comme Dieu, quoique

je t'aïe paru quelquefois cruelle. Mon amour augmente avec l'âge. L'honneur que les filles doivent avoir en recommandation, m'a seul empêché de répondre à tes désirs; mais à présent je ne le conserverai qu'autant que tu le voudras; & tu verras si je t'aime; car je veux dorénavant que mon amour l'emporte sur le tien. Sois donc tranquille & content. Pour moi, je ne redoute que ton absence, dont les momens s'approchent. Cette idée m'empêche de te montrer tous mes sentimens; j'attendrai donc des momens plus heureux. Tiran ressentoit une joïe extrême, en voïant qu'il alloit posséder ce qu'il aimoit, & se trouver Empereur, puisque la Princesse lui avoit parlé avec tant d'amour, de sincérité & de noblesse. Il avoit une grande envie de faire part de son bonheur au Duc de Macédoine son Cousin-germain.

Mais avant que de quitter la Princesse, pour avoir encore une plus grande sûreté, il tira de sa poche un Reliquaire qu'il portoit toujours, dans lequel étoit un morceau de la vraïe Croix, il pria la Princesse de mettre les mains dessus, & de renouveller les sermens de son Mariage. Elle jura encore une fois avec grand plai-

sir,

ſir, & renonça à toutes les Loix qui pouvoient être contraires à celui qu'elle prenoit pour époux, qui de ſon côté lui fit encore de nouveaux ſermens. Alors il ſe mit à genoux & voulut lui baiſer la main, car il craignoit plus de l'offenſer qu'aucun Saint; mais elle ne le voulut pas permettre. Il lui témoigna combien il étoit pénetré de reconnoiſſance, & qu'il eſperoit un autre jour avoir le tems de l'entretenir de pluſieurs affaires. La Princeſſe lui répondit: La jeuneſſe & la honte m'ont empêchée de vous montrer juſques ici l'excès de mon amour; mais cependant je ne me ſuis reſervé que ce que l'honneur exigeoit, & que vous déſiriez le plus. Vous cueillerez ce fruit que le Mariage permet, quand il vous plaira; ce fruit qui vous donne l'Empire Grec pour votre vie, & que votre valeur vous a fait conquerir; mais ne ſoïez pas impatient de le poſſeder, car vous ſçavez que l'on n'a rien ſans peine en ce bas monde: Pour moi je n'ai point d'autre plaiſir que celui de vous aimer, vous qui êtes tout mon bien; jugez donc tout ce que votre abſence me va faire ſouffrir. L'idée de votre heureux retour me ſoutiendra dans ma peine: Je n'ai plus qu'à vous
répeter

répéter que vous êtes le Maître absolu de ma personne. Tiran d'une voix toute émuë par l'excès de sa joïe, lui répondit : Je vous aurois servi toute ma vie, j'aurois souffert mille fois davantage, que je serois trop récompensé par le présent que vous me faites de votre personne ; vous joignez à la jeunesse un esprit sage, & toutes les vertus à la plus grande élevation ; mais quoique j'aïe à présent l'espérance de posseder ce que je désire avec tant d'ardeur, j'éprouve cependant une si cruelle impatience, que chaque heure me paroît un siécle ; je crois que le Ciel pour me punir de mes fautes me privera d'un aussi grand bonheur. Je vous conjure donc avant mon départ de m'accorder quelques-unes des faveurs que V. M. vient de me promettre ; & si il étoit possible d'avancer le tems à venir, vous mettriez le comble à vos bontés ; mais en vous promettant sur tout ce qu'il y a de plus sacré de ne faire que ce que vous ordonnerez, car je vous regarde comme la Déesse de ma vie, & je vous adore comme le Dieu dont j'attens le salut de mon ame. Tu me parois si plein d'amour, lui répondit la Princesse, & tu as fait de si belles actions pour augmenter

menter la Foi Catholique, que je crois te devoir accorder une partie de tes demandes; mais la honte d'un côté, & de l'autre le ſoin de ma réputation me retiennent encore, & me font craindre de perdre ce que l'on ne peut jamais retrouver; mais il faut, continua-t-elle, que je me ſépare de toi, afin que l'Empereur n'ait aucun ſoupçon: Parle à Plaiſir de ma Vie, j'exécuterai tout ce dont vous ſerez convenus enſemble. Après cela ils ſe baiſerent pluſieurs fois, car l'épaiſſeur des orangers les empêchoit d'être vûs de perſonne.

Quand la Princeſſe fut auprès de ſon pere, elle lui demanda la raiſon de la profonde rêverie où elle le trouvoit. L'Empereur lui répondit: Je veux faire demain une grande Fête à l'honneur de Tiran pour les grandes Batailles qu'il a gagnées ſur terre & ſur mer: Je veux que l'on mette dans ſainte Sophie toutes les bannieres qu'il a priſes, & que les étendarts de tous les Châteaux & Villes qu'il a réünis à l'Empire Grec, ſoient placés avec ſes armes ſur le grand Autel, afin que l'on ſe ſouvienne du bien qu'il a fait à cet Empire. L'Empereur fit venir tous ceux qui compoſoient ſon Conſeil,

&

& leur dit ce qu'il vouloit faire. Ils l'approuverent ; on en dressa un Acte en l'honneur de Tiran ; & afin que cela servît d'exemple aux Chevaliers à venir, on fit le compte des Conquêtes que Tiran avoit faites, l'on trouva qu'en quatre ans il avoit pris trois cens soixante-douze Villes ou Châteaux. Tiran qui fut informé du dessein de l'Empereur, ne voulut pas entrer dans le Conseil, il demeura chez lui pendant qu'il se tenoit. Après le Conseil, l'Empereur ordonna que le lendemain on plaçât les bannieres. En sortant du Jardin, Tiran dit à Hyppolite : Vas dire à Plaisir de ma Vie que je la prie de se rendre dans la grande salle où je voudrois lui parler. Elle y courut aussi-tôt. Tiran après l'avoir embrassée de l'air du monde le plus content, la mena dans une fenêtre & lui dit : Je viens me recommander à vous, car sans votre secours je ne suis rien, mon esprit est incapable de tout ; je suis comme S. Jean dont on célebre la Fête chez toutes les Nations, & dont on dit que l'ame dort, de crainte que l'honneur qu'il reçoit parmi les hommes, ne lui inspire des sentimens qui le fassent décheoir du rang qu'il tient dans le Ciel. Mon bonheur & l'ex-

cès de mon amour me réduisent au même état pour celle que j'adore, que je vois sans cesse & que je prie continuellement. Elle m'a enfin promis par serment de faire tous ce dont nous serions convenus vous & moi : Je voudrois lui parler cette nuit, d'autant que nous nous sommes donnés la foi de Mariage ; mon espérance est donc absolument en vous. Plaisir de ma Vie fut quelque tems à refléchir sur les moïens qu'elle pourroit emploïer pour le soulagement de Tiran. Après quoi elle lui dit, qu'elle étoit toujours disposée à la servir: Ne vous inquiétez de rien, reposez-vous absolument sur moi ; j'irai chez vous pendant le souper de l'Empereur, & je vous dirai des choses dont vous serez content. Alors Tiran au comble de sa joïe la quitta, après lui avoir baisé le visage & les yeux. Plaisir de ma Vie retourna au Jardin où la Princesse tenoit conseil avec l'Empereur au sujet des bannieres dont l'arrangement occupoit tous les ouvriers. Quand ils furent partis, l'Empereur rentra dans le Palais, & la Princesse avec Plaisir de ma Vie s'entretinrent de l'heure à laquelle Tiran viendroit. Carmésine lui conta tout. Plaisir de ma Vie fut charmée de la joïe qu'é-

prouvoit

prouvoit la Princesse. Quand l'heure du souper de l'Empereur fut venuë, Tiran vint tout seul au Palais : il trouva Plaisir de ma Vie sur l'escalier qui descendoit pour l'aller trouver. Elle lui dit tout ce qu'il avoit à faire. Après quoi ils se séparerent. Pendant que tout le monde étoit dans le premier sommeil, la Princesse se leva, & n'aïant avec elle que Plaisir de ma Vie & une autre qui étoit du secret, qui se nommoit de Montblanc, elle mit une robe qui n'avoit jamais paru, que l'Empereur lui avoit fait faire pour le jour de ses nôces; elle étoit d'une richesse qui surpassoit tout ce que l'on avoit jamais vû, elle étoit de satin cramoisi toute brodée de perles & doublée d'hermines. Elle mit sur sa tête la Couronne Impériale qui étoit d'une valeur inestimable; du reste elle étoit parfaitement bien coëffée. Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de Montblanc prirent chacune deux flambeaux dans leurs mains; elles demeurerent dans cet état à attendre onze heures, c'étoit le moment donné à Tiran, qu'il attendoit avec une extrême impatience. Quand elles furent sonnées, il courut à la porte du Jardin, & montant par un petit escalier de la garde-robe, il trouva la Demoiselle

moiſelle de Montblanc avec un flambeau qui le ſalua profondément, & qui lui dit : Vous êtes le meilleur Chevalier du monde, & favoriſé de la plus belle de l'Univers. Tiran lui répondit qu'il lui ſouhaitoit pour elle un ſemblable bonheur. Ils entrerent dans la garde-robe, où ils demeurerent juſques à ce que Plaiſir de ma Vie parut plus gaïe & plus contente que Paris quand il conduiſoit Helene. Tiran entra dans une chambre, où la Princeſſe entra par une autre porte. Il tomba à ſes genoux. Après cela ils ſe baiſerent, mais de ſi bonne façon qu'un homme auroit eu le tems de faire un quart de lieuë avant que leurs bouches ſe fuſſent ſéparées. Plaiſir de ma Vie qui voïoit que rien ne ſe décidoit, s'approcha d'eux, & leur dit : Je vous déclare bons & loïaux Amans. Mais je ſuſpens le combat juſqu'à ce que vous ſoïez au lit : Et vous, dit-elle à Tiran, je ne vous tiendrai pas pour franc Chevalier s'il n'y a du ſang répandu. La Princeſſe ôta la Couronne de deſſus ſa tête, & l'aïant poſée ſur celle du Général, elle ſe mit à genoux, & dit :

Seigneur Tout-puiſſant & miſéricordieux, qui avez bien voulu deſcendre du

Ciel par pitié pour la nature humaine, & prendre naiſſance dans le ſein d'une ſainte Vierge, pour racheter nos péchés ſur l'arbre de la Croix, où vous avez bien voulu mourir véritable Dieu & véritable homme pour reſſuſciter le troiſiéme jour; je vous prie de vouloir laiſſer poſſeder cette Couronue à Tiran avec ſes dépendances après la mort de mon pere; vous qui avez permis qu'il en fît la Conquête ſur les Infidéles; je vous demande que ce ſoit pour votre gloire, pour celle de votre ſainte Mere, & pour l'augmentation de la Foi Catholique.

Après cette priere, la Princeſſe ſe leva, & prenant une balance en main, avec laquelle l'Empereur peſoit ordinairement de la monnoïe d'or, elle la montra à Tiran & lui dit: La fortune veut aujourd'hui que je me ſoumette à toi ſans le conſentement de mon pere, de ma mere, encore moins de celui du peuple Grec: Regarde cette balance, & voi combien elle eſt juſte. Du côté droit eſt la chaſteté, l'amour & l'honneur; & de l'autre, la honte, l'infamie & le repentir. Choiſis. Tiran prit le côté droit en lui diſant: Comme V. A. ſurpaſſe toutes les autres femmes en beauté & en mérite, je veux

résister au plus violent désir qui fut jamais ; par conséquent je choisis ce côté de la balance. Mais si V. A. veut se souvenir de tout ce qu'elle m'a promis, & de tout ce que je désire, elle accomplira notre mariage. Je n'aime que l'honneur, répondit la Princesse ; tu viens d'en prendre la balance, ne l'abandonne point, daigne conserver ma virginité, je te le demande en grace : si tu ne me l'accordes pas, que veux-tu que je devienne ? Que diront mon pere, ma mere & tout le peuple ? J'ai passé jusques ici pour une Sainte, personne ne voudra se fier à moi ; il n'en faudra pas davantage pour me faire perdre l'Empire, & tout ce que je puis espérer. Tu seras alors absent, à qui m'adresserai-je ? Si l'on m'offense, à qui demanderai-je du secours ? Que deviendrois-je enfin, si je ne pouvois cacher l'état où ma foiblesse m'auroit mise. Je sçai bien, mon cher Amant, que je ne puis reculer, que tu es le Maître de mon sort, que je suis ta femme & que je dois t'obéir. Mais pense, je te conjure, à tous les malheurs qui peuvent m'en arriver. On m'enfermera peut-être dans une tour ; envain je t'appellerai & j'implorerai ton secours, ma voix ne pourra se faire en-

tendre. Tu es mon Seigneur, & tu le ſeras tout le tems de ma vie : Tu es le Maître de tout ce que je poſſede, mais Dieu eſt le Maître de mon ame ; & ſi je commets quelque faute, comment oſerai-je me montrer ? Tiran ne pouvant laiſſer la Princeſſe ſe plaindre plus long-tems, lui dit en riant : Je meurs d'impatience de vous voir en chemiſe ou toute nuë dans le lit, je ne veux ni de votre Couronne ni de l'autorité qui la ſuit ; mais répondez-moi, je vous prie, à ce que je vais vous demander : Quand une femme eſt mariée, ne péche-t-elle pas mortellement en ne couchant pas avec ſon mari, quand elle n'a pas des raiſons légitimes ? Aïez donc ſoin de mon ame & de la vôtre ; ne me mettez point en péché mortel. Vous ſçavez bien que Dieu n'a point de pitié pour ceux qui vont ſe battre en cet état. Cependant Tiran la déshabilloit toujours en la baiſant mille fois, & lui diſant qu'il mouroit d'envie d'être dans le lit ; qu'il craignoit de perdre l'occaſion de la grande grace que Dieu lui accordoit. Plaiſir de ma Vie lui dit : Pourquoi tant de façons, portez-la moi ſur le lit toute habillée, nous fermerons les yeux & nous dirons que nous n'avons
rien

rien vû. Si vous attendez qu'elle ait fini, vous en avez pour jusqu'à demain, & si vous manquez une aussi belle occasion, Dieu vous punira comme un faux Chevalier. La Princesse lui dit de se taire, qu'elle l'avoit toujours regardée comme sa sœur & son amie, mais qu'elle agissoit en ennemie. Tiran avoit achevé de la déshabiller, il la prit entre ses bras & lui donnant mille baisers, il la porta dans le lit : elle le sentit bien-tôt tout nud à ses côtés qui ne pensoit qu'à se rendre maître de la place. Elle n'espera pas la pouvoir défendre par force d'armes, elle eut recours aux prieres & aux pleurs, & lui dit les yeux baignés de larmes : Comment ! tu ne veux pas écouter mes plaintes ! mon honneur t'est si peu cher, & rien ne peut t'empêcher d'abuser de l'amour que tu m'as inspiré ! Tu veux me mettre au désespoir. Je n'estime mon honneur que par rapport à toi ; cependant je suis prête à t'obéïr fâchée seulement du peu de retour que tu m'auras montré ; mais j'espere que Dieu ne permettra pas qu'un François & qu'un homme de la Maison de Bretagne ait si peu de tendresse. Ouvre les yeux, mon cher Tiran, modere tes désirs, reprime-les pour l'amour

de moi, & pense combien les loix de l'amour ont de force ; n'altere point par ta faute mes sentimens pour toi, mon cher Tiran, & crois que le plus grand mérite, c'est de surmonter ses passions. Tiran touché des larmes & des discours de la Princesse, voulut bien se rendre à ses prieres, & lui obéït encore cette nuit. Elle ne fut pourtant pas une nuit tranquille pour eux, ils l'emploïerent à toutes les folies & à toutes les caresses qu'ils pûrent inventer pour tromper les désirs que l'amour leur inspiroit. Le jour étant prêt à paroître, & le bruit commençant dans le Palais : Hélas, dit la Princesse, pourquoi faut-il nous séparer ! que cette nuit m'a paru courte ! que ne peut-elle durer une année entiere ! Leve-toi, Tiran, Empereur des Grecs, avertis Plaisir de ma Vie pour revenir ici quand tu le voudras. Tiran lui obéït fort affligé, en l'assurant qu'il feroit toute sa vie ce qu'elle ordonneroit ; mais qu'il craignoit avec raison de ne jamais voir ses désirs satisfaits. Après mille baisers, il la quitta avec beaucoup de peine, afin de n'être apperçû de personne. Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de Montblanc s'approcherent ; elles sçavoient ce qui s'étoit passé. Eh bien, Madame, lui dit Plaisir

Plaisir de ma Vie, V. A. & Tiran se sont vraiment fait beaucoup d'honneur, votre Chevalier a donné de belles preuves de sa valeur dans un combat qu'il n'a osé mettre à fin : Allez, laissez-moi faire, vous verrez comme je le traiterai, je ne le servirai plus, je me déclare son ennemie : Mais, dit la Demoiselle de Montblanc, par ma foi je ne le blâme point, il a sacrifié, en courtois Chevalier, son plaisir à la peine qu'il eût fait à la Princesse.

Elles s'entretinrent de cette façon jusques au grand jour que l'Empereur envoïa chercher l'Impératrice & sa fille pour venir avec toute leurs Dames à la Fête qui se faisoit pour Tiran. On avertit aussi les Chevaliers & les Dames de la Ville. La Princesse auroit alors dormi plus volontiers; mais pour une semblable Fête, & pour l'amour qu'elle portoit à Tiran, elle se leva sans peine, prit ses plus belles parures, & vint dans la grande salle où l'Empereur étoit avec toute sa Cour. On fit d'abord marcher en procession les deux cens soixante-douze bannieres & chacun suivant son rang alla jusqu'à l'Eglise. Tiran s'approcha de la Princesse qui le reçut de l'air le plus content & lui

 dit:

dit : Tout ce que j'ai dans le monde je te le donne. Tiran n'osa lui répondre, craignant que l'Impératrice, & celles qui l'environnoient, ne le pûssent entendre. On commença la Messe avec beaucoup de solemnité. A l'Eau bénite on plaça une banniere; après la Confession, une autre; ainsi de suite à tous les Pseaumes & à toutes les Antiennes. Pendant la cérémonie, Tiran ne se mit point selon sa coutume aux côtés de l'Empereur, il entra, ses Heures à la main, dans une Chapelle, d'où il pouvoit aisément voir la Princesse; aussi dit-il peu de prieres pendant cette Messe, & je crois que la Princesse en fit de même, car elle ne cessa de regarder Tiran. Après la cérémonie on sortit de l'Eglise, & l'on se rendit à la Place auprès du Palais. Elle étoit tenduë de draps rouges & remplie de tables : Car l'Empereur recevoit magnifiquement les Chevaliers dont il vouloit honorer les proüesses & les vertus. Il voulut donc que cette Fête durât huit jours, pendant lesquels on donnoit à manger à tout le monde sans distinction. Mais la fortune ennemie ne voulut pas que les huit jours s'accomplissent. Après le dîner on commença les danses. La Princesse monta dans sa chambre

chambre pour changer d'habit : elle fit d'abord fermer la porte, & s'étant mise en jupon, elle monta avec ses deux Demoiselles dans la Tour du Trésor, & toutes trois elles prirent autant de ducats qu'elles en pouvoient porter. La Princesse chargea Plaisir de ma Vie de faire rendre cette somme chez Tiran. Elle reprit d'autres habits, & vint auprès de l'Empereur. Tiran s'approcha d'elle. Alors elle lui dit : Tes mains ont pris possession de toute ma personne, & il n'y a rien en moi qui n'en conserve encore le souvenir. Pendant que Tiran lui répondoit, l'Empereur leur demanda de quoi ils parloient si bas. Seigneur, reprit la Princesse, je demandois à Tiran si une Fête si belle se passeroit sans Joûtes. Il m'a répondu qu'oüi à cause que les Turcs l'attendoient. Voilà la meilleure nouvelle que je puisse apprendre, répondit l'Empereur. Vous sentez-vous en état de partir, dit-il, s'adressant à Tiran ? Oüi, Seigneur, lui répondit-il, quand les Fêtes seront finies, & je menerai vos Médecins avec moi. Après cela ils s'entretinrent d'autre chose. Plaisir de ma Vie fit signe à Tiran qu'elle avoit à lui parler. Il vint à elle pendant que l'Empereur adressoit

ſoit la parole à d'autres, elle lui dit : Vous avez perdu ce prix de toutes vos peines que vous demandiez avec tant d'ardeur, & puiſque vous en avez donné quittance ſans le recevoir, vous n'en avez plus d'autre à prétendre ; ſi j'en ſuis la Maîtreſſe, vous ne vous trouverez plus en pareil cas. Je ne me veux plus mêler des affaires d'un Chevalier qui a forfait ainſi aux loix de l'amour, c'eſt à la Veuve Repoſée à vous protéger. Comment, vous tenez entre vos bras pendant toute une nuit une fille jeune, charmante, du plus haut rang, & elle en ſort comme elle y eſt entrée ! Vous devriez mourir de honte. Il n'y a plus de femme ni de fille qui puiſſe vous eſtimer. Allez chez vous après le dîner de l'Empereur. Voilà la clef de votre chambre que j'ai fermée, liſez ce que vous y trouverez écrit.

Tiran prit les clefs, ſans avoir le tems de répondre, parce que l'Empereur le demandoit expreſſément. Quand il fut devant lui, il lui ordonna de ſe mettre tout ſeul à table, où toutes les Demoiſelles le ſerviroient, ſans qu'aucune autre Dame ou Chevalier pût lui rendre le moindre ſervice, pendant que toute la compagnie étoit

étoit assise pour entendre le discours que lut un vieux Chevalier très-éloquent, & très-expérimenté sur tous les faits d'armes de Tiran. Toute la compagnie en fut si satisfaite, qne l'on oublia aisément que l'on n'avoit point dîné. Cette lecture du vieux Chevalier dura cependant plus de trois heures. Après le dîner de Tiran, l'Empereur se mit à table avec tous les autres, placés suivant leur rang. Le repas fini, on fut au grand Marché, que l'on trouva tendu des plus belles tapisseries; & là on courut des Buffles qui étoient infiniment courageux; ce qui produisit un magnifique spectacle, qui fut suivi des danses & des intermedes convenables à la fête. Ces amusemenr durerent toute la nuit; l'Empereur ne voulut partir qu'au point du jour. Pour la Princesse, elle demeuroit avec grand plaisir; car elle étoit avec Tiran, qui n'osoit pas trop lui parler, de peur que l'Empereur ne l'entendît. Il lui dit cependant à basse voix : La nuit derniere valoit mieux que celle-ci. Plaisir de ma Vie, qui l'entendit, lui répondit : Vous êtes plus fort en paroles qu'en actions.

L'Empereur voïant que le jour paroissoit, voulût que tout le monde vînt avec lui

lui reconduire le Général. Tiran comblé de l'honneur qu'il lui faisoit, vouloit l'accompagner à son tour ; mais le noble Empereur s'y opposa. Quand Tiran fut dans sa chambre, il ne douta pas que Plaisir de ma Vie ne lui eût écrit une Lettre dans le goût du discours qu'elle lui avoit tenu. Mais il ne trouva qu'une charge d'or, qui lui fit admirer la générosité de la Princesse. Plus touché de l'attention que du présent, il fit appeller Hyppolite, & le lui donna pour en avoir soin. Le lendemain à l'heure de la Messe tout le peuple accourut à la Fête. Tiran ne put trouver un moment pour remercier la Princesse de ce qu'elle lui avoit envoïé, qu'après le dîner. Les Fêtes seroient trop longues à raconter. Elles étoient plus belles de jour en jour. Après le dîner on conseilla à l'Empereur d'aller dormir, parce qu'il s'étoit couché fort tard. Il y consentit ; & l'on convint que tout le monde se rassembleroit à l'heure de Vêpres. Les Dames s'en allant au Palais, Tiran s'approcha de la Princesse, & lui dit : Je n'ai point de termes assez forts pour exprimer ma reconnoissance & mon amour. Malgré tous ceux dont elle étoit environnée, elle lui répondit : Tu es mon Seigneur & mon

mon Maître, dispose absolument de moi. Ce que je t'ai envoïé est peu de chose, mais tu n'as qu'à parler, le trésor n'est ouvert que pour toi. Tiran la remercia encore. Quand ils arriverent à la porte de la chambre de l'Empereur, qui s'enferma, aussi-bien que toutes les Dames, à la réserve de la Veuve Reposée, qui se tint sur l'escalier pour attendre Tiran, & qui avoit préparé tout ce que la méchanceté d'une femme peut inventer de plus noir; elle fut à lui en le regardant tendrement, dans le dessein de l'enflammer, & lui dit:

Seigneur, l'amour que je vous porte m'oblige à vous dire, que c'est avec chagrin que je vous vois courir à votre perte, & que moi seule je vous avertis des malheurs où vous vous précipitez. Mes avis sont plus clairs que les prédictions de l'Apocalypse, & je suis sûre que vous m'aurez obligation tout le tems de votre vie. Ainsi je pourrai vous faire voir ce soir même, d'un lieu où je vous placerai, tout ce que je vous ai dit. Tiran l'assura qu'il seroit prêt à l'heure qu'elle l'ordonneroit. La Veuve le quitta promtement. Elle avoit fait accommoder la maison d'une vieille Dame qui voïoit sur le Jardin du Palais. Elle avoit eu soin d'y faire

faire dresser un lit. La méchante Veuve voïant l'heure convenable à son dessein, alla trouver Tiran, lui fit faire de nouveaux sermens, & le fit déguiser. Ils arriverent tous deux dans la chambre qu'elle avoit fait préparer. Cette chambre avoit une fenêtre très-haute, & où l'on ne pouvoit atteindre sans échelle. Cette fenêtre découvroit tout le Jardin. La Veuve avoit fait placer un miroir vis-à-vis, & un autre à l'opposite, au-dessous de la fenêtre; mais disposé de maniere que par la réfléxion du premier, on voïoit dans le second tout ce qui se passoit dans le Jardin. La Veuve enferma Tiran dans cette chambre, & courut au Palais. Elle réveilla la Princesse, en lui disant: Levez-vous, Madame, l'Empereur vous mande qu'il ne faut pas trop dormir après le dîner, quand il fait chaud. Vous êtes délicate, & vous pourriez vous en trouver mal. Pour la mieux réveiller, elle ouvrit les fenêtres de sa chambre. La Princesse ne doutant point que ce message ne fût une attention de l'Empereur, se leva, mit une robe de brocard, & demeura la gorge nuë, & les cheveux épars. Alors la Veuve lui dit, que les Médecins pensoient qu'elle feroit bien de prendre l'air & de descendre au

Jardin.

Jardin. Nous nous y divertirons, ajouta-t-elle, j'ai un habit de la Fête-Dieu, & un masque qui ressemble au Jardinier; Plaisir de ma Vie le mettra, & certainement elle vous amusera. La Princesse descendit avec ses Demoiselles. Tiran la voioit dans le miroir s'asseoir auprès d'un bassin. La Veuve avoit si bien arrangé toute sa méchanceté, qu'elle avoit envoïé le Jardinier à la Ville de Pera, afin qu'il ne parût point dans le Jardin. Elle habilla Plaisir de ma Vie de l'habit qu'elle avoit fait faire. Pour elle, elle parut avec ses habits ordinaires. Tiran crut aisément voir le Jardinier; elle avoit une bêche sur l'épaule, dont elle fit semblant de travailler. Fort peu de tems après il la vit qui s'approchoit de la Princesse, & qui s'asseïant à ses côtés, lui prit les mains, les baisa ensuite, lui manioit la gorge, & lui tenoit des propositions d'amour qui faisoient mourir de rire la Princesse, & & qui la réveillerent à merveille. Le faux Jardinier lui mit ensuite la main sous la juppe. Plaisir de ma Vie contrefaisoit le jargon des Esclaves noirs, & disoit toutes les folies qu'elle étoit capable d'imaginer. La Veuve Reposée tournoit la tête du côté de la chambre où étoit Tiran, comme

comme si elle eût été indignée de ce qui se passoit. On ne peut concevoir dans quelle affreuse situation il se trouvoit alors. Il crut dabord que les miroirs étoient charmés ; il les examina, & n'y trouvant rien d'extraordinaire, il voulut s'assurer si leur rapport étoit véritable. La Veuve n'avoit rien laissé pour monter à la fenêtre. Il en vint pourtant à la fin à bout, en dressant un banc le long du mur, & attachant au bareau un cordon qui retenoit les rideaux du lit. Alors il vit la Princesse, qui donnant la main au faux Negre, se laissoit conduire dans une petite cahutte, où Lauzette serroit en effet ses outils, & où il couchoit en été. Pendant que la Princesse & Plaisir de ma Vie s'amusoient à déranger tout dans la cahutte du Negre, la Veuve Reposée donnant un voile à une des filles de la Princesse, lui dit que pour continuer le jeu, il falloit que quand elle sortiroit, elle allât faire semblant de l'essuïer pardessous ses jupes. La Princesse, qui ne pouvoit soupçonner la malice diabolique de la Veuve, se laissa faire, & confirmoit par-là dans l'esprit de Tiran tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire.

Tiran ne put soutenir plus long-tems l'infamie

l'infamie apparente de ce qu'il voïoit, il tomba dans le plus violent désespoir. Il s'étoit cru la veille élevé au plus haut dégré de gloire & de bonheur, & il se voïoit précipité aux fonds des abîmes les plus profonds. Sa douleur étoit trop forte pour se plaindre. Il ne sortoit de son accablement, que pour pousser de tems en tems des cris perçans.

La Veuve qui étoit revenuë à sa chambre, ne douta point lorsqu'elle entendit ses gémissemens, que son artifice n'eût réüssi. Elle lui voulut parler, mais il la pria de le laisser à sa douleur. Elle ne se rebuta pas, & lui dit : Quand je pense à l'affront que l'on vient de vous faire, je vous avoüe que je ne puis me consoler. Car enfin, quoi de plus insultant pour un Chevalier tel que vous, d'avoir si mal placé son affection ! Pour moi, je ne comprens pas comment j'ai pu faire une pareille nourriture. Seigneur, croïez-moi, consolez-vous, comme ceux qui éprouvent les plus grands malheurs. Le Seigneur Tout-puissant, la véritable Trinité sont témoins des chagrins que j'ai éprouvés, & de l'affliction que sa conduite m'a donnée. C'est un grand bonheur dans les adversités, lui répondit Tiran, que d'a-

voir des compagnons d'infortune ; mais c'est une consolation qui n'est point faite pour moi ; car mon malheur n'a point d'exemple. Votre amour ne peut se comparer au mien. J'ai éprouvé toutes les révolutions possibles dans un même jour ; j'ai vû offrir, & donner à un Negre ce que je n'ai pû obtenir par les plus importans services, & par le plus violent amour. Je suis l'homme le plus malheureux en amour qui respire ; je ne survivrai pas à ma douleur. Alors il se leva pour sortir, & la Veuve lui dit de se reposer encore quelque tems ; qu'il y avoit beaucoup de monde dans la ruë, & que pour rien, elle ne voudroit qu'on le vît sortir. Je vais, continua-t-elle, regarder à la fenêtre, & je vous avertirai quand vous pourrez sortir, sans m'exposer. Tiran se laissa tomber sur le lit, accablé de la plus vive douleur. La Veuve passa dans une autre chambre ; & croïant ne devoir plus rien ménager pour satisfaire sa passion, & pour profiter, s'il étoit possible, du dépit qui transportoit le Chevalier, elle se deshabilla promtement, & mit une chemise parfumée avec une simple robe de velours noir pardessus. En cet état, & aïant sa gorge toute découverte, elle s'approcha

du

du lit, sur lequel étoit Tiran ; & sans aucune pudeur, elle lui dit : Vous seriez touché de pitié, si vous sçaviez tout ce que l'amour me fait sentir, ô brave Chevalier ! Combien ai-je adressé de prieres aux Saints pour votre santé, & pour votre conservation ! Combien ai-je fait d'aumônes, de macérations, & de jeûnes à cette intention ! J'ai souffert toute la peine, & la Princesse a été au moment d'en avoir le plaisir. Qui trouverez-vous qui vous aime plus que moi ? Moi, qui ai toujours été sage & fidelle à mon mari. Je suis emportée pour vous d'un amour effrené ; & je trouve que vous n'avez pas de comparaison à faire entre une femme comme moi, qui vous suivra partout pour vous servir, & une fille pleine de fausseté, qui aime un vil Esclave, & qui ne peut être fidelle à son mari, puisqu'elle a trompé son pere & sa mere. On ne dira point que la Veuve Reposée se soit abandonnée à nul autre qu'à un Chevalier, digne de porter une Couronne. Quel tort ne vous feriez-vous pas dans le monde, si l'on sçavoit que vous eussiez épousé une fille telle que la Princesse ? Aimez, Seigneur, mais aimez qui vous aime, & ne pensez plus à qui vous méprise. Quoique cela ne soit

pas trop bien à dire, prenez-moi pour vous ſervir, moi qui vous aime plus que tout au monde. Sans regarder la naiſſance & les biens, ne penſez qu'à l'amour, l'honneur, la fidélité, & la conſtance. Madame, lui répondit Tiran, faites-moi la grace de ne me plus tourmenter. Je ne penſe qu'à mourir, & je n'ai rien entendu de tout ce que vous m'avez dit. Puiſque vous ne voulez pas m'aimer, reprit la Veuve, trouvez bon qu'au moins je me mette toute nuë à vos côtés; & ſur le champ elle jetta ſa robe. Tiran qui la vit en chemiſe, ſauta promtement du lit en bas, ouvrit la porte, & s'en alla plongé dans la plus profonde douleur, laiſſant la Veuve dans un pareil état. Il ne ſçavoit quel parti prendre; il ſe promenoit à grands pas. Ses yeux étoient baignés de larmes; tantôt il marchoit, tantôt il ſe jettoit ſur ſon lit. Il fut plus de trois heures dans cette agitation; mais enfin il ſortit ſeul de chez lui, ſans que perſonne s'en apperçût.

Quand il fut à la porte du cruel Jardin, il vit le Negre, qui ſur la porte de ſa chambre mettoit des chauſſes rouges. Tiran regarda ſi perſonne ne l'appercevoit; & le prenant par les cheveux, il le traîna

traîna dans la chambre, & lui coupa la tête. Après quoi il retourna chez lui, sans avoir rencontré personne. Tout le monde étoit sur la grande Place où la Fête se faisoit. Tiran fit alors cette priere. Dieu juste, qui punissez nos fautes, c'est à vous à me venger de cette criminelle Princesse : ce n'est pas à moi à la punir. Dis, fille ingrate, étois-je moins propre à satisfaire tes désirs, que ce misérable Negre? Non, ce n'est point des feux de l'amour que tu as brûlé, jamais tu ne les as ressentis. Ses feux n'ont jamais pu inspirer une passion si infame.

Pendant que Tiran s'épuisoit en regrets, & que l'Empereur se préparoit avec toutes les Dames pour se rendre à la Fête, il arriva un Courier qui lui apporta de mauvaises nouvelles du Camp. Le Duc de Macédoine, & le Duc de Pera, qui commandoient l'Armée, étoient plusieurs fois sortis du Camp pour former des entreprises; mais rien n'incommodoit tant les Turcs que les écluses, par le moïen desquelles les Chrétiens inondoient la plaine où ils étoient campés. La tête des digues avoit été souvent attaquée, & l'on avoit perdu beaucoup de monde de part & d'autre; mais pour deux Chrétiens, il y pé-

rissoit trois cens Turcs. Il arriva malheureusement un jour que les Turcs marcherent avec quatre mille Fantassins, portans les outils nécessaires pour rompre les digues & les écluses. A une lieuë du Camp des Turcs étoit un Village dépeuplé & ruiné, où il y avoit une vieille muraille. Toute l'Infanterie du Soudan y vint pendant la nuit, & la Cavalerie se cacha dans un bois, qui n'en étoit éloigné que d'une demie-lieuë. Les Gardes vinrent avertir les Généraux des postes que les Ennemis avoient occupés. On tint un conseil, dans lequel il fut résolu d'une voix unanime, que l'on prendroit les armes, & que l'on iroit au-devant des Turcs. Les Coureurs rapporterent que les Ennemis vouloient couper la montagne. Les Chrétiens marcherent de ce côté. L'Infanterie de part & d'autre commença l'escarmouche, si long-tems & si vivement, qu'il y eut bien du monde de tué des deux côtés. Enfin sur le midi, les Turcs jetterent les outils qu'ils avoient apportés, & prirent la fuite. Les Chrétiens les suivirent pendant une demie-lieuë, jusqu'à un défilé dont l'inondation avoit rendu le passage dangereux. Les Turcs se rallierent de l'autre côté. Leur Cavalerie avoit pris

les devants, & l'Infanterie qui faisoit l'arriere-garde, au nombre de cinq mille, se jetta dans le Village ruiné, qui ne se trouva que trop peuplé dans ce moment; ils se posterent derriere le grand mur. Le Duc de Macédoine dit alors, qu'il ne lui paroissoit pas que l'on dût aller plus avant, & qu'il falloit être en garde contre les embuscades des Ennemis. Mais le Duc de Pera, piqué de jalousie sur le Commandement, lui répondit: Qu'il étoit novice à la guerre; que la proposition qu'il faisoit étoit infame & deshonorante; & que s'il avoit peur, il pouvoit prendre la fuite, & s'en aller trouver les Dames, avec lesquelles il seroit plus à son aise, & plus convenablement qu'à la tête des Troupes. Le Duc de Macédoine résolut de supporter patiemment ces reproches, afin de ne pas mettre de divisions dans les Troupes. Il ne put cependant s'empêcher de lui répondre. Duc de Pera, vous feriez mieux de ne rien dire, que de parler comme vous faites. Nous sommes connus l'un & l'autre des Troupes que nous commandons, & cela même n'est pas à votre avantage. Les Chevaliers & les Seigneurs les empêcherent de porter les choses plus loin. Ils étoient

d'avis contraire sur l'attaque ; ce qui arrive toujours quand il y a plusieurs Commandans. A la fin il fallut marcher aux Ennemis ; car le Duc de Pera dit, que ceux qui voudroient s'en retourner, étoient les maîtres. Ainsi tout le monde le suivit. Ils trouverent les Turcs derriere ce mur, devant lequel il y avoit un petit fossé, qui obligea tous les Chevaliers de mettre pied à terre, & de les venir attaquer avec leurs lances ; car ils n'avoient point d'autres armes. Dans cette situation, le Sultan d'un côté, & le Grand Turc de l'autre, déboucherent par la droite & par la gauche, & fondirent sur eux, dont ils tuerent un grand nombre, & firent beaucoup de prisonniers ; car aucun de ceux qui avoient mis pied à terre, ne se put sauver. Après cet avantage les Turcs s'en retournerent à leur Ville de Beaumont, & mirent leurs Prisonniers dans de fortes Prisons. Voilà quelle fut la nouvelle que reçut l'Empereur, en se disposant d'aller à la Place pour les Fêtes. La consternation fut générale, & l'Empereur dit que puisque la Fleur de Chevalerie étoit prise, on devoit s'abandonner à la douleur. Malheureuse Grece, s'écria-t-il, après avoir été

ravagée

ravagée par la guerre, tu vas changer de Maître. Ainsi les Fêtes se convertirent dans la plus grande douleur.

L'Empereur envoïa chercher Tiran, pour l'entretenir sur ces tristes nouvelles, & pour lui faire part des Lettres qu'il avoit reçûës. Quand le Valet de chambre fut à la porte, il entendit qu'il se plaignoit ainsi : O fortune ! pourquoi m'as-tu rendu témoin de mon malheur ? Que ne m'as-tu plutôt fait mourir ? Ah ! Princesse de l'Empire Grec, deviez-vous être la proïe d'un Maure, d'un infame ennemi de notre sainte Foi Catholique ? O malheuse Veuve ! Pourquoi t'ai-je connuë, toi qui est la cause de mon malheur, & de ma perte ? Le Valet de chambre de l'Empereur ne comprit rien à ces paroles ; & pour exécuter les ordres qu'il avoit reçûs, il cria à travers la porte, car elle étoit fermée : Seigneur, il ne faut pas se désespérer, un Chevalier ne doit point s'affliger, comme vous le faites, des choses que Dieu a permises, il faut soutenir l'adversité comme le bonheur. Ne sçavez-vous pas qu'ils se succedent les uns aux autres ? Vous désirez la mort, c'est une douleur aveugle qui vous donne ce conseil. Tiran demanda quel étoit celui qui le

vouloit

vouloit consoler. Il se nomma, & lui dit tout de suite, que l'Empereur le prioit de le venir trouver. Tiran ouvrit sa porte, & lui dit les yeux baignés de larmes : Mon ami, je te prie de ne point parler de l'état où tu m'as trouvé : Va, dis à sa Majesté que je te suis.

Le Valet de chambre qui croïoit que la douleur de Tiran venoit des mauvaises nouvelles, rendit compte à l'Empereur de l'état où il l'avoit trouvé. Tiran prit un manteau sans aucun ornement, avec les chausses de même couleur & son épée dans la main; il passa dans le Jardin & monta au Palais. Il entra dans la grande salle où il trouva tout le monde extrémement affligé, au point que personne ne lui pouvoit parler.

Le triste Général passa dans une chambre où il vit la Princesse évanoüie, entourée des Médecins ; son cœur en fut attendri, il ne put s'empêcher de s'écrier : Grand Dieu, est-ce parce qu'elle ne peut plus conserver la dignité de son rang que tu veux lui ôter la vie ? La laisserez-vous périr ainsi, vous autres ? Pourquoi faut-il que cette horrible image soit sans cesse présente à mon souvenir ! Les Médecins croïoient qu'il ne parloit ainsi, qu'à cause

de

de la mauvaiſe nouvelle, pendant que lui n'attribuoit la douleur de tout le monde qu'à la maladie de la Princeſſe. En ſe retournant il apperçut l'Impératrice qui avoit arraché tous les voiles de ſa tête & déchiré ſes habits, de façon qu'on lui voïoit toute la gorge; elle étoit environnée de ſes Demoiſelles toutes dans le plus cruel état, & diſoit en jettant de hauts cris: Nous voici donc eſclaves ſans reſſourçe! Qui pourroit à préſent nous délivrer? D'un autre côté il apperçut l'Empereur par terre & ſans aucun mouvement; ſa douleur le ſuffoquoit, ſans qu'il eût la force de parler. Il fit ſigne à Tiran d'approcher, & lui donna les Lettres à lire. Tiran après les avoir luës, dit que les affaires alloient plus mal qu'il ne l'avoit penſé. Cependant, continua-t-il en s'adreſſant à l'Empereur, V. M. devroit moins s'affliger; il eſt d'une grande ame de ſoutenir les revers; la fortune n'eſt pas toujours contraire; le Ciel nous donnera une autre fois la Victoire. Dans ce moment la Princeſſe ouvrit les yeux, & la connoiſſance lui étant revenuë, elle pria Tiran de s'approcher; ce qu'il fit, après en avoir obtenu la permiſſion de l'Empereur. Alors la Princeſſe fit aſſeoir

Tiran

Tiran à côté d'elle, & lui dit : Tu es ma seule espérance, si il est vrai que tu m'aimes comme tu me l'as prouvé : Puissions-nous voir la perte de tant de Ducs & de Seigneurs réparée, & la liberté renduë à ceux qui sont dans les fers ! Sans l'amour que j'ai pour toi, je serois morte de douleur.

La Princesse n'eut pas le tems d'en dire davantage. Il arriva deux hommes qui fuïoient du Camp. Ils raconterent fort au long la perte qu'ils avoient faite & la mésintelligence du Duc de Macédoine & du Duc de Pera ; qu'il y avoit cinq mille Chevaliers à l'Eperon d'or de tués ou de pris, sans compter ceux qui n'étoient pas connus. A ce nouveau récit, les pleurs & les cris recommencerent plus fort qu'auparavant. L'Empereur dans un état difficile à décrire, dit : Ce n'est point la mort que je crains, c'est la maniere de finir. O infortunés Chevaliers ! les maux que vous souffrez me percent le cœur : mais j'en seserois encore plus affligé, si je ne vous les avois point annoncés ; vous avez été plus braves que sages, & vous n'avez pas suivi les avis que je vous ai donnés ; vous avez causé votre malheur & le mien ; attendez-vous donc à ne jamais me revoir,

&

& soutenez votre captivité avec courage, puisque c'est votre mauvaise conduite qui vous l'a attirée. L'Empereur se leva ensuite, & tenant ses mains sur sa tête, il passa dans une autre chambre. Quand la Princesse le vit en cet état, elle fut si touchée, qu'elle tomba encore évanoüie. Le premier Médecin dit : Pour moi je la crois morte ; voici la troisiéme fois qu'elle perd connoissance, & je ne lui trouve point de pouls. Tiran qui entendit ces paroles, s'écria : O mort, que tu es cruelle, d'enlever ceux qui ne te désirent point, & de refuser ton secours à ceux qui t'invoquent ! A ces mots il tomba de sa hauteur sans connoissance, de façon qu'il se blessa cruellement à la même jambe qu'il avoit déja eu cassée. Les Médecins le crurent mort. On courut promtement apprendre cette nouvelle à l'Empereur, qui dit : Tous ceux de sa famille sont tués ou pris ; du moins celui-ci me restoit, je comptois sur lui pour délivrer par ses belles actions, ses proches & ses amis. A ces mots, il vint auprès de Tiran, & trouvant sa fille presque morte : Dieu, dit-il, auquel irai-je ! Il fit porter la Princesse dans son lit, & Tiran dans une belle chambre, on le déshabilla promtement ; les

les Médecins lui raccommoderent la jambe, & tout cela se passa sans qu'il donnât signe de vie; il fut trente-six heures en cet état. Après quoi il demanda comment il se trouvoit où il étoit. Hyppolite lui répondit qu'il y avoit deux jours qu'il leur causoit une inquiétude affreuse, qu'il étoit sans connoissance, & qu'il n'avoit rien pris de ce que les Médecins avoient ordonné. Je ne veux rien prendre, répondit Tiran, je ne souhaite que la mort. Il demanda des nouvelles de la Princesse. Hyppolite lui dit qu'elle se trouvoit mieux. Je le crois bien, répondit-il, son mal ne devoit pas être considérable, elle a eu tant de plaisirs il n'y a pas long-tems; cependant je crois qu'à présent elle n'est pas trop contente. Après tout, elle n'est pas la premiere & ne sera pas la derniere. Non le malheureux Ixion sur sa rouë n'est pas plus à plaindre que moi. Quelle douleur de ne pouvoir se plaindre de ses maux! L'Empereur, l'Impératrice & leur suite vinrent alors dans sa chambre lui demander de ses nouvelles. Mais il ne répondit rien. Tout le monde fut très-étonné de ce qu'il ne salua pas même l'Empereur ni les Dames. Toujours en proïe à sa douleur, il dit:

Je

Je suis le plus infortuné des hommes, j'éprouve les plus cruelles disgraces de l'amour, sans aucune espérance de soulagement; mes procédés ne méritoient pas une pareille récompense. Tout ce qui m'afflige, est de sçavoir la victoire entre les mains des Turcs. Je prévois la destruction des Grecs, ils sont punis des maux qu'ils n'ont point commis. C'est un grand malheur que de ne pas sçavoir mourir. Puis s'étant fait donner un Crucifix, il lui adressa ces paroles avec des soupirs & des larmes: O Seigneur, je sçai que vous connoissez mes péchez, daignez me les pardonner, ô Dieu éternel! placez-moi au nombre des Elûs. Ensuite joignant les mains & baisant la Croix il dit: O Jesus-Christ, Fils de Dieu tout-puissant! je meurs par amour; & toi, Seigneur, tu as bien voulu souffrir & mourir par amour pour nous: Et moi j'ai souffert par la vûë d'un Maure noir. Toi seul peux comparer tes douleurs aux miennes; ta sainte Mere étoit au pied de la Croix, souffrant un extrême douleur; & moi j'étois, une corde à la main, avec deux miroirs qui me représentoient le plus cruel objet que j'aïe jamais vû, que jamais aucun Chrétien ait rencontré.

Quel

Quel eſt donc celui qui peut comparer ſes peines avec les miennes ? Sois touché, Seigneur, de tout ce que je ſouffre, & ne me punis pas davantage : pardonnez-moi, comme au ſaint Larron & à la glorieuſe Magdelaine.

L'Empereur étoit dans la chambre avec le Cardinal & beaucoup d'autres Gens d'Egliſe. Tous étoient dans l'admiration des choſes pathétiques que Tiran diſoit, & tous le regardoient comme un bon Chrétien. Il ſe confeſſa au Patriarche qui lui donna l'Abſolution. Après quoi il ſe leva un peu ſur ſon lit, & continua ainſi : Bons & pieux Auditeurs, écoutez-moi, regardez quel eſt l'excès de ma triſteſſe ; voïez quelle eſt la ſource de ma douleur. Conſolez-vous, mes parens & mes amis, je touche à la fin de ma triſte & malheureuſe vie. Tournant alors les yeux du côté de la Princeſſe, il lui dit : Je meurs, je vous laiſſe mon cœur, & je recommande mon ame à Dieu. Jamais aucun autre Chevalier n'eſt mort de douleur ; auſſi jamais on n'a pû comparer leur déplaiſir au mien. L'Empereur & tous les Spectateurs pleuroient & s'affligeoient de ſa mort, à cauſe de ſon mérite & de ſes vertus ; mais plus encore par le beſoin

que

que l'on avoit de lui. Ensuite il tourna la tête du côté de l'Empereur, & lui dit : Seigneur, reçois mon ame, elle veut quitter ce misérable corps. O malheureux que je suis! la lumiere m'abandonne. Rends-moi témoin, Seigneur, de ta brillante gloire. Le moment approche auquel je vais vous quitter. Vous voulez me consoler ; mais une Dame m'a tué, car mon mal n'est rien. Seigneur, s'adressant à l'Empereur, qui combatra pour vous, à présent que vos meilleurs Chevaliers sont tués ou pris, & que Tiran qui vous étoit le plus attaché, va mourir ; lui qui vous aimoit plus que tous les Princes de la terre ? Une seule chose m'afflige, c'est de n'avoir pas fini la guerre : Je n'ai jamais pensé qu'à vous servir & à étendre les bornes de l'Empire Grec ; cependant si j'ai pû vous offenser, je vous en demande pardon. Et vous Princesse, à qui tout le monde doit être soumis, j'ai toujours été prêt à vous défendre contre tous ceux qui vous auroient offensée : Mais je ne puis dire autre chose, sinon que jamais il ne fut de douleur égale à la mienne. Après cela s'adressant à toutes les Dames, il leur dit : Quoique je n'aïe point eu occasion de vous prouver mon

zéle, je vous prie de conjurer le Seigneur tout-puissant de me pardonner. Après quoi il baissa la tête & se mit à pleurer amérement, en attendant la mort. Pour Hyppolite, il lui dit : Voi, mon fils, où aboutissent toutes les choses de ce monde ! Voi en quel état je suis ; & remarquant que la douleur d'Hyppolite l'empêchoit de répondre, il ajouta : Ne pleure pas, je vais te recommander à l'Empereur ; & se tournant vers lui, il lui dit : Seigneur, vous sçavez quel a été mon zéle pour vous servir, trouvez bon que je vous demande pour toute grace de prendre sous votre protection mes parens, mes amis & tous ceux qui m'ont servi. L'Empereur l'assura malgré le serrement de cœur qui le suffoquoit, que sa volonté seroit exécutée. Alors la tête de Tiran tomba de dessus le chevet, il ferma les yeux, & parut dans un profond sommeil, que l'on prit pour celui de la mort. Hyppolite s'écria : Ah! mort, en quel état me laisse-tu ! Tous ses gens étant accourus, Hyppolite s'écria de nouveau : Si ce Chevalier meurt, toute la Chrétienté est perduë ; & poussant de grands cris, il dit : Seigneur Tiran, pourquoi ne voulez-vous pas entendre les pleurs & les re-
grets

grets de tous ceux qui vous ſont attachés ? Tiran lui répondit : Qui m'appelle ? C'eſt le malheureux Hyppolite, repliqua-t-il, que vous mettez au déſeſpoir. Quelque malheureux que vous croïez être, ne cherchez point la mort, c'eſt la derniere des choſes terribles : Voïez le Seigneur d'Agramont qui veut vous parler. A ce nom, Tiran ouvrit les yeux avec beaucoup de peine, & lui dit : Qu'il étoit venu pour le voir expirer, & que cette peine ſe joignoit à celle de n'avoir pas obtenu ce qu'il méritoit, & qu'il les prioit de partager entre eux ce qu'il laiſſoit. Alors avec bien de la peine, il tendit la main à ſes parens & à ſes domeſtiques. Sa voix étant déja fort altérée, il dit en baiſant encore le Crucifix : Seigneur, je te remercie de me laiſſer mourir devant mes parens & mes domeſtiques, l'Empereur, l'Impératrice & la Princeſſe leur fille : Je te prie de me pardonner, de te contenter des peines de mon corps, & de placer mon ame parmi tes Saints dans la gloire du Paradis. Se tournant enſuite du côté de ſes parens, il leur dit : Qu'eſt devenuë la fleur de la Maiſon de Bretagne & de la Roche-Salée ? Je vous quitte, la cruelle mort ne me permet plus de remuer

la tête. O Diofébo, Duc de Macédoine, & toi, Vicomte de Branche ! je vous quitte & je vous dis un trifte adieu ; vous êtes prifonniers pour l'amour de moi ; vous êtes au pouvoir des Infidéles, & fans moi vous feriez dans votre Païs. Qui pourra vous tirer de captivité ? mon malheur m'a féparé de vous. O Diofébo ! Quelle fera ta douleur, quand tu fçauras que je meurs pour avoir été trompé par celle qui n'a point eu de pitié de moi. L'Empereur m'a promis d'avoir foin de vous. Je demande que mon corps foit embaumé, porté en Bretagne, & remis aux bons Chevaliers. Je veux que mes Armes & la Chemife que j'ai portées dans les combats, foient mifes fur mon Tombeau, dans l'Eglife Cathédrale, avec les quatre Ecus que j'ai gagnés dans un combat corps à corps contre les Rois de Frife & d'Apollonie, les Ducs de Bourgogne & de Baviere. Si on peut l'éviter, je prie que l'on ne montre mon corps ni à mon pere, ni à ma mere. Je veux encore que l'on mette fur mon tombeau une Tête de Négre avec ces mots : *Elle donna la mort à Tiran le Blanc*. Après quoi il pria tout le monde de ne lui plus rien dire. Sa douleur étoit fi forte, que les Médecins ne pou-

voient

voient la ſoulager. L'Empereur & toute la Cour étoient au déſeſpoir. Perſonne ne penſoit à prendre aucune nourriture. On n'enviſageoit qu'une prochaine captivité, car on n'avoit d'eſpérance qu'en Dieu & en Tiran. Le voïant dans cet état, le déſeſpoir s'emparoit des eſprits. Ils ſortirent tous de la chambre du malade. Les Médecins lui ordonnerent pluſieurs choſes, qui toutes ne ſervirent à rien.

Il vint une Juive ſur le bruit de ſon mal qui ſe préſenta devant l'Empereur, & lui dit avec hardieſſe : L'attachement que j'ai pour V. M. m'oblige à paroître devant elle. Votre ſituation me touche, & je crains de vous voir perdre vos Etats ſur la fin de vos jours. Je n'ignore pas que toute votre reſſource eſt dans la vie du brave Chevalier Tiran le Blanc. Tous les Médecins l'on abandonné. Moi ſeule j'entreprens de le guérir, me ſoumettant à la mort & à toutes les peines qu'il vous plaira de m'impoſer, ſi je ne lui rends pas la ſanté. Il a du courage, & certainement il prendra le deſſus. Voici ce qu'il faut faire, continua-t-elle : Faites aſſembler beaucoup de gens armés, qu'ils faſſent ſemblant de ſe porter des

coups d'épées & de lances qu'ils pareront avec des écus. Quand il se réveillera au bruit des armes & des Combattans, il faut lui dire que ce sont les Turcs qui sont dans la Ville, & qu'il n'a point d'autre parti à prendre que celui de la fuite. La honte qu'il aura de fuir le fera lever sur le champ.

L'Empereur consulta les Médecins sur cette idée, & tous l'approuverent. Les cris furent si forts avant que d'arriver à la Chambre de Tiran, qui les entendit, qu'il demanda à la Juive qui étoit au chevet de son lit, ce qui les pouvoit causer. Elle lui répondit : Levez-vous, Seigneur, ce sont les Turs qui se sont emparés de la Ville, & qui viennent pour se venger de vous. Comment, répondit-il, les Turcs sont si près de moi ! Levez-vous, repliqua-t-elle, & regardez par la fenêtre, vous verrez combien le danger est prochain. Tiran se fit donner des habits & mettre plusieurs bandes autour de sa jambe, il s'arma le mieux qu'il put. Il monta à cheval ; & suivi de plusieurs, il marcha avec une si grande valeur, que presque tout son mal se dissipa. L'Empereur & les Médecins lui conseillerent de prendre quelque chose pour

réparer

réparer ses forces; il consentit à tout. Après quoi on ne lui fit point mistére de ce qui s'étoit passé, ni du motif que l'on avoit eu. Dieu soit loüé, dit alors Tiran, de m'avoir rendu la vie, après me l'avoir ôtée. Avant que Tiran se levât la Princesse qui n'étoit point avertie de ce qu'on alloit faire, s'étoit mise à genoux dans son cabinet devant une image de la Vierge, & avoit dit en baisant la terre : O Reine, mere des Anges, Souveraine, pleine de bontés, exaucez-moi, & me prenez en pitié ! Toutes mes espérances se sont évanoüies : j'invoque la mort, c'est le seul remede qui me reste : Si je perds mon Seigneur que j'aime plus que ma vie, je veux que tout le monde sçache qu'au même instant je mourrai moi-même. Alors elle prit un couteau qu'elle cacha dans les plis de sa robe en attendant cette cruelle nouvelle, & dit : Il vaut mieux que je me tuë, que d'être à la merci des Turcs. J'ai recours à toi, Avocate des pécheurs, pour conserver mon ame & mon corps.

Quand Hyppolite vit que Tiran étoit habillé, & qu'il demandoit ses armes, il courut promtement à la chambre de la Princesse, & lui dit : Madame, con-

solez-vous, livrez-vous à la joïe. Ce changement subit saisit tellement la Princesse, qu'elle se laissa tomber par terre. Hyppolite lui raconta tout ce qui venoit de se passer. Elle en eut tant de plaisir, qu'elle le baisa au front, & versa des larmes de joïe. Hyppolite entendant le bruit qui se faisoit, quitta la Princesse, pendant qu'elle passa dans la chambre de sa mere. Toutes les Dames se mirent aux fenêtres, & virent Tiran qui revenoit avec l'Empereur. Tout le monde n'étoit occupé que de la santé du Général. En passant sous la fenêtre de la Princesse, il baissa la viziere de son casque, & mit ses deux mains devant son visage. L'Impératrice demanda à Carmésine pourquoi il avoit fait une telle action qui ne se pratiquoit que pour marquer le mécontentement d'amour. La Princesse lui répondit qu'elle l'ignoroit. Lorsqu'ils furent à la porte du Palais, l'Empereur mit pied à terre, & voulut, mais inutilement, empêcher Tiran de s'en aller chez lui. Ce fut en vain qu'il lui dit, qu'il seroit beaucoup mieux servi au Palais. La Princesse ne put comprendre pourquoi il avoit refusé une chose qu'il avoit autant désirée, & le geste qu'il avoit fait

en

en passant devant elle, lui faisoit aussi faire beaucoup de réflexions. Tiran de retour chez lui, fit venir. Hyppolite & le Seigneur d'Agramont. Il les pria de faire promtement armer dix Galeres, ce qu'ils firent. Après son dîner, il mit tout en ordre pour son départ. Il fit partir tout ce qu'il avoit de Troupes pour se rendre par mer au Château de Malvoisin. Sur le soir les Médecins, l'aïant quitté, & rendu compte à l'Empereur de sa santé, la Princesse qui brûloit d'envie de l'aller voir, conjura Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de Montblanc de l'aller trouver, & de lui peindre l'état affreux, où son inquiétude la réduisoit, en l'assurant qu'elle avoit une si grande envie de le voir, qu'elle obtiendroit de l'Empereur d'aller avec lui dans sa maison. Un Page qui vit arriver ces Demoiselles, courut avec beaucoup de joïe & d'empressement en avertir son Maître, qui lui dit de se tenir à la porte, & de leur dire qu'il se portoit bien, mais qu'il dormoit, & qu'il avoit grand besoin de sommeil. Le Page exécuta ses ordres.

Les Demoiselles aïant rendu compte de leur commission à la Princesse, elle fit si bien qu'elle engagea l'Empereur, & l'Impératrice

pératrice à lui aller rendre visite. Tiran qui en fut averti, chargea deux Pages de ce qu'ils avoient à faire. Quand l'Empereur fut à sa porte, un des deux Pages lui dit, qu'il croïoit que sa Majesté ne voudroit pas entrer, parce que Tiran dormoit ; ce qu'il y avoit long-tems qui ne lui étoit arrivé ; que même il avoit une grande sueur, & qu'il faudroit seulement laisser entrer un Médecin, qui ne l'éveillât point. Tiran se mit dans son lit, après avoir fait moüiller un drap, & s'être rougi le visage, il fit semblant de dormir. Le Médecin entra, & vint dire à l'Empereur, qu'il feroit mal de l'éveiller, que le lendemain il seroit en état de recevoir l'honneur de sa visite. La Princesse étoit au désespoir de ne point voir Tiran. Mais elle fut obligée de suivre l'Empereur. Dès que Tiran se vit seul, il fit promtement embarquer son équipage, & lui-même seroit parti à minuit ; mais tout le monde n'étoit pas embarqué. Au lever du Soleil, l'empereur entendit les Trompettes qui sonnoient le départ des Galeres, & le Seigneur d'Agramont vint de la part de Tiran, pour lui dire qu'il s'embarquoit pour se rendre au Port de Trasiméne, & que de-là il iroit à Malvoisin, où les

les Troupes devoient arriver par terre. L'Empereur lui répondit qu'il le remercioit de la bonne nouvelle qu'il lui apprenoit, & qu'il remercioit le Ciel d'avoir rendu la santé à Tiran, puisqu'il étoit en état de partir ; ce qu'il désiroit le plus au monde, après le salut de son ame ; & que l'espérance qu'il avoit en lui, lui faisoit oublier tous ses maux passés. Et comme je crois, continua-t-il, qu'il sera le repos de ma vieillesse, je le veux regarder comme mon fils. Dites-lui que je lui garde une récompense proportionnée à ses services.

Le Seigneur d'Agramont prit congé de l'Empereur, après lui avoir baisé la main ; & passant dans la chambre de l'Impératrice, où étoit la Princesse, il reçut leurs ordres. L'Impératrice ne put voir partir Hyppolite sans verser des larmes. Elle ne fut pas moins affligée que la Princesse. Elles ressentoient chacune leur mal. Mais la Princesse étoit inconsolable, en pensant que Tiran étoit parti sans lui rien dire.

Pour sçavoir si cette nouvelle étoit véritable, elle courut chez l'Empereur, qui la lui confirma. Et comme elle n'avoit d'autre moïen de revoir son Amant, elle conjura l'Empereur d'aller sur ses Galeres,

Galeres. L'Impératrice n'eut pas de peine à se joindre à la Princesse. L'Empereur étoit arrivé avant elles. Il recommanda à Tiran les intérêts de l'Empire, & le combla d'éloges & de promesses. Cependant les Matelots le prierent de retourner promtement à terre, parce qu'ils voïoient un orage qui s'approchoit. La Princesse étoit au désespoir de n'avoir pas été sur la Galere avec l'Empereur. Elle auroit vû son Amant, & lui auroit parlé. La Mer devenoit trop grosse, pour qu'on lui permît de s'embarquer, & l'Empereur n'y auroit jamais consenti. Elle ne sçut donc que pleurer & soupirer, en conjurant Plaisir de ma vie d'aller sçavoir pourquoi Tiran partoit ainsi, sans lui rien dire; pourquoi il avoit mis les mains sur son visage, en la voïant, & pour quelle raison il n'avoit pas voulu demeurer au Palais.

Plaisir de ma Vie comprenant l'intention de sa Maitresse, se mit dans une Chaloupe avec Hyppolite, qui laissa l'Impératrice dans la douleur la plus amere. Tiran reçut assez froidement Plaisir de ma Vie; mais il lui parla de façon, qu'il consentit à l'écouter, & qu'elle lui dit: Vous êtes trop généreux pour me traiter comme

comme vous faites. Je vous avertis que vos procedés me mettent au déſeſpoir. Malgré les traverſes que vous avez eſſuïées, la fortune vous a donné les moïens de ſatisfaire votre amour. Mais vous avez mieux aimé ſouffrir & pleurer. O cruel Chevalier ! Où ſont à préſent les prieres que tu m'as faites ſi ſouvent pour être heureux, en me diſant que ta vie, & ta mort étoient en ma diſpoſition ? Où ſont les larmes que tu as ſi ſouvent répanduës ? Se peut-il qu'un auſſi brave Chevalier réduiſe à une telle extrémité une auſſi grande Princeſſe ! Le crime du peché de Caïn eſt moins puniſſable, que l'indignité avec laquelle tu abandonnes ton épouſe. Donnez-lui la vie ou la mort, l'un & l'autre dépendent de vous ; mais au moins, daignez la voir. Ces dernieres paroles furent entrecoupées de ſanglots, & Plaiſir de ma Vie ne put en dire davantage. Tiran lui répondit tout bas, dans la crainte d'être entendu: Quel eſt celui qui peut me conſoler dans le triſte état où je ſuis ? La mort ſeule eſt mon unique remede ; puiſque ſeule elle peut m'ôter les idées du Jardinier Negre. Je ſouffre, & je n'oſe en dire la raiſon, ſurtout à vous, fille ingrate, qui avez conſenti à tout ce qui me tuë,
&

& qui me prouvez, que les étrangers ne doivent se fier à personne. Je ne désire que la mort, & mon amour n'est pas pour cela diminué. Mes sentimens sont purs, Il n'en est pas de même des siens; rien n'égale leur noirceur. Mais pourquoi feignoit-elle d'agréer mon attachement: Pourquoi me parloit-elle si bien ? Etoit-ce pour me rendre le cruel témoin d'un baiser donné par l'infame à Lauzette, à ce monstre, avec toute la tendresse que l'amour peut inspirer ? Etoit-ce pour augmenter l'horreur que j'éprouvois par le spectacle des caresses qu'elle lui faisoit au sortir de sa cabanne ? Etoit-ce pour y mettre le comble qu'elle se fit essuïer au sortir des bras de ce digne Amant, avec le voile de la Veuve Reposée ? Tu n'es point complice de toutes ces horreurs. Si je t'avois vuë dans le Jardin avec elle, ma fureur n'auroit pu supporter ta présence. Je t'aurois déja précipitée dans la mer. Va-t'en, au nom de Dieu, laisse-moi; abandonne-moi à ma rage, & à ma jalousie. Je parts, parce que j'en crains la violence. L'infame Negre en a déja ressenti les effets. Peut-être ne serois-je pas toujours le maître de lui donner des bornes. Car enfin, je sens que je l'aime, que

je l'adore toujours, cette ingrate Princesse, toute indigne qu'elle en est. Puisse une mort promte terminer mes peines! Puisse la mer jetter mon corps à ses pieds: ce corps d'un Chevalier qu'elle a fait son époux, & qui l'a tenuë dans ses bras. Puisse-t-il recevoir par ses soins les derniers devoirs! A ces mots, la douleur lui étouffa la voix.

Plaisir de ma Vie instruite par ce détail de ce qui causoit son désespoir, aïant eu le tems de se remettre de sa surprise, prit la parole, & lui dit: Seigneur, comment est-il possible que vous soïez resté un seul moment dans l'erreur où vous êtes,& que vous aïez pû faire une telle offense à la vertu la plus pure,& à l'amour le plus tendre? Votre cœur ne devroit-il pas démentir les apparences trompeuses, par lesquelles l'infame Veuve Reposée vous a sans doute fait illusion? C'étoit moi que vous avez vuë sous les habits & sous un masque semblable à ce malheureux Negre. C'étoit cette abominable Veuve qui l'avoit fait faire. C'étoit elle qui avoit imaginé ce fatal déguisement, & qui nous proposa elle-même ce badinage, qui a pour vous, & pour nous des suites si funestes. Tiran refusoit d'ajouter

ter foi aux paroles de Plaisir de ma Vie, il vouloit avoir des preuves qu'elles étoient véritables. La Demoiselle lui répondit en riant : Seigneur, je consens de demeurer ici, & qu'Hyppolite aille voir s'il ne trouvera pas sous mon lit les habits & le masque du Jardinier. Si par hazard ils n'y sont pas, faites-moi jetter à la mer. Tiran frappé de ce discours, envoïa Hyppolite pour s'assurer de ce fait, & lui recommanda de faire diligence, & de revenir promtement, parce que la mer grossissoit à chaque instant. Hyppolite partit sur le champ, mais à son retour, il trouva le tems si gros, qu'il ne put jamais aborder la Galere, ni Plaisir de ma Vie en descendre pour retourner à terre. Cependant avec une corde, on tira à bord le paquet que l'on avoit fait des habits & du masque. Tiran reconnut alors la méchanceté de la Veuve Reposée, & il jura publiquement que d'abord qu'il seroit débarqué, il la feroit brûler vive devant l'Empereur, ou qu'il la traiteroit du moins comme il avoit traité le Negre. Ensuite il conjura Plaisir de ma Vie d'obtenir de la Princesse son pardon. Elle le lui promit. Cependant le gros tems augmentoit toujours. Ceux qui voïoient Hyppolite

polite dans son petit Bâtiment, le recommandoient à Dieu. Mais enfin il lui fit la grace de regagner la terre. Le vent devint si fort, que les cables des Galeres se rompirent, & qu'elles prirent le large. Deux échoüerent. Tout le monde se sauva; mais les Bâtimens se briserent. Des trois autres Galeres, il y en eut une qui alla échoüer auprès d'une petite Isle; mais la Galere de Tiran, & celle qui l'accompagnoit, furent emportées en pleine mer; la violence du vent ne permettoit de faire aucune manœuvre, ni de se servir des rames; & bien-tôt il leur eût été impossible de l'entreprendre. Leurs voiles furent déchirées, les mats brisés, & les gouvernails emportés par un furieux coup de mer. Tiran vit périr à ses yeux l'autre Galere sans la pouvoir secourir, & sans en pouvoir sauver un seul homme. La sienne résista un peu plus long-tems, cependant elle commençoit à faire eau. Tout l'équipage étoit en pleurs, & chantoit le *Salve Regina*, non sans s'être confessés l'un à l'autre & sans avoir demandé pardon à Dieu. Plaisir de ma Vie étoit sur un lit plus morte que vive: Tiran la consoloit du mieux qu'il pouvoit. Mais à la fin il se mit à genoux, & demandant pardon de ses péchés, il

prononça ces tristes plaintes : O Dieu tout-puissant, voïez en quel état je suis réduit ; je vais périr dans la mer, moi que les Turcs n'ont pû faire succomber. Pourquoi m'avez-vous fait éviter la mort dans le cruel combat que j'ai eu contre le Seigneur de Villermes? Mais enfin je vous louë, ô mon Dieu, de me punir ainsi de mes péchés. Je suis moins allarmé pour moi que pour cette Demoiselle qui ne souffre que par rapport à moi. O Tiran, la mort va trancher tes jours, toi qui croïois que personne ne pouvoit te vaincre ! O Princesse, le Phenix du monde ; plût à Dieu que tu fusses ici, non pour partager le péril, mais pour recevoir mes derniers soupirs, & m'accorder le pardon de mes injustes soupçons, quoiqu'ils m'aïent été suggerés par la plus noire méchanceté ! Je voudrois encore vivre assés de tems pour te punir, malheureuse Veuve, de toutes les noirceurs que tu as commises sans craindre ni Dieu ni les hommes ; elles sont la cause de notre perte & de la destruction de l'Empire Grec. O grand Empereur, en quel état vous réduira ma mort ! Et vous, braves Chevaliers de ma Maison, qui pourra vous secourir & rompre vos fers !

La

La tempête dura deux jours & une nuit ; à la fin du troisiéme jour, on apperçut une côte que les Matelots reconnurent avec étonnement pour être celle d'Afrique. Ils ne pouvoient concevoir comment ils avoient traversé l'Archipel sans aller se briser contre les Isles & les rochers dont cette mer est remplie. Cependant la violence du vent continuoit toujours, il les poussoit vers une côte escarpée dont la vûë redoubloit encore leur craintes.

Un nouvel accident augmenta leur péril, le Pilote fut tué par la chûte d'une poulie qui lui tomba sur la tête. L'équipage sans Chef, & ne recevant plus d'ordre, cessa de faire aucune manœuvre ; alors un des Matelots dit à Tiran : Seigneur, ordonnez à tout l'équipage de jetter l'eau dont la Galere est remplie : prenez le bâton, allez partout, puisque le Comite est mort, faites-les travailler malgré le découragement où ils sont, car si nous venons à bout de doubler le Cap, nous pourrons nous sauver. Tout esclaves que nous serons, l'esclavage vaut encore mieux que la mort. Tiran lui demandant où ils étoient, il lui dit : De ce côté est la Sicile, & de

l'autre Tunis. Ce qui me fâche, c'eſt de voir un auſſi brave Chevalier périr à une Côte de Barbares qui le feront eſclave. Tiran ſe leva malgré ſon incommodité, & fit des efforts incroïables. Mais voïant que la poupe étoit déja remplie d'eau, il ſe fit donner ſes plus beaux habits, & prit une bourſe dans laquelle il mit mille ducats, & un petit billet qui contenoit ces mots : Je prie celui entre les mains de qui mon corps tombera, de lui donner une ſépulture honorable : Je ſuis Tiran le Blanc de Bretagne, de la Maiſon de la Roche-Salée & Général de l'Empire Grec. La Galere cependant ſe rempliſſoit de plus en plus. Les Maures qui étoient à terre voïoient qu'elle alloit échouer, & les Chrétiens étoient ſûrs de ne pouvoir éviter la mort ou l'eſclavage. Dans une ſi cruelle extremité, Tiran fit cette priere à la Mere de Dieu.

O ſainte Mere, qui faites obtenir le pardon des péchés, vous qui fûtes Vierge avant, pendant & après l'enfantement ; pardonnez à mon ame comme je crois ce miracle.

Dans ce moment la Galere ſe trouva près de terre, & tout le monde ſe jettoit à la mer pour ſe ſauver, il commençoit

à faire nuit. Tiran ne voulut jamais abandonner le bâtiment; & comme il n'y avoit plus ni chaloupe, ni cable, ni manœuvre, il engagea par ses promesses deux Matelots, qui lui étoient attachés, & qui l'avoient suivi de Bretagne, d'avoir soin de la Demoiselle. Ils commencerent par la faire mettre toute nuë. La Galere étoit alors presque entierement sous l'eau. L'un d'eux prit un morceau de liege, & se l'étant attaché autour du corps, il mit la Demoiselle sur son dos, & l'autre l'aidoit à la porter; il vint un coup de mer qui sépara les deux Matelots, celui qui avoit le liege se noïa; l'autre après avoir fait ses efforts pour aider à Plaisir de ma Vie fut obligé de l'abandonner: son bonheur voulut qu'ils fussent près de terre, il faisoit extrémement nuit; mais elle entendoit le bruit que les Maures faisoient pour prendre les Chrétiens; elle avoit trouvé pied, mais lorsqu'elle voulut sortir de l'eau, le flot la couvroit absolument; cependant en suivant le bord de la mer toujours dans l'eau, elle s'éloigna des Maures qui s'égorgeoient entre eux pour s'enlever leurs prisonniers; elle voïoit à la lueur des éclairs briller leurs épées, & quand elle

appercevoit quelqu'un venir de son côté, elle rentroit dans la mer. Elle ne cessoit dans une situation si cruelle, de prier la Vierge, puisqu'elle avoit voulu qu'elle vînt sur les terres des Maures, de la faire tomber entre les mains de quelqu'un qui la traitât avec bonté; elle trouva enfin, après avoir fait presque une demi-lieuë, une cabane de pêcheur dans laquelle elle apperçut deux peaux de mouton qu'elle s'attacha autour du corps, ce qui diminua un peu le froid dont elle étoit saisie. Comme elle étoit excedée de fatigues, elle s'endormit; mais lorsqu'à son réveil, elle se trouva seule, elle s'abandonna à sa douleur. Que je suis malheureuse, disoit-elle, de n'avoir pas péri sur mer plutôt que de me trouver ici! Mais puisque tous les Saints me sont contraires, je crains de ne pas trouver la mort que je préfere à la perte de mon honneur. O Princesse que mon absence vous afflige! vous qui attendiez avec tant d'inquiétude la réponse que je vous portois. Ne pensez plus à moi, vous ne me reverrez plus. Elle entendit alors un Maure qui venoit à elle en chantant, elle se cacha, & voïant qu'il avoit la barbe blanche, elle espera qu'il pourroit lui donner quelque

secours,

secours, & s'approchant de lui, elle lui raconta ses malheurs. Le Maure fut touché de compassion à la vûë d'une jeune personne réduite en cet état; il lui dit: Sçachez, Demoiselle, que j'ai été long-tems esclave en Espagne dans un Village nommé Calese, dont la Dame me donna la liberté, pour avoir sauvé la vie à son fils que l'on assassinoit: il étoit déja par terre, je mis l'épée à la main, & je l'arrachai à ses assassins que j'obligeai de prendre la fuite; elle me donna des habits & de l'argent, & me fit conduire à Grenade; vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens que je pourrai vous faire; j'ai une fille veuve qui voudra bien me faire le plaisir de vous regarder comme sa sœur. Plaisir de ma Vie se mit à ses genoux pour le remercier. Le Maure lui donna une capote qu'il portoit, & la conduisit près de Tunis dans un lieu nommé Rafal. Quand la fille dont il lui avoit parlé, vit dans quel état Plaisir de ma Vie étoit réduite, elle en fut infiniment touchée. Le pere la pria d'en avoir tous les soins possibles, & lui dit: Cette Demoiselle est fille de la Dame qui m'a si bien traité, je veux reconnoître les obligations que je lui ai.

La fille qui aimoit beaucoup ſon pere, lui donna uue chemiſe avec une robe & un voile à la Moreſque, de façon qu'on l'eût priſe pour une femme du Païs.

Cependant Tiran qui étoit reſté dans la Galere avec un ſeul Matelot, après en avoir fait ſortir Plaiſir de ma Vie, voïant le Bâtiment prêt à couler bas, ſe jetta à la mer dans l'eſpérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être encore plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit fait tant de mal aux Turcs dans la guerre de Conſtantinople, que ſi par hazard il venoit à être reconnu des Maures, les horreurs d'un éternel eſclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. L'obſcurité le favoriſoit, & aſſiſté du ſecours de ſon fidéle Matelot, il gagna, ſans être apperçu, un endroit écarté de la côte. Ils ſe traînerent l'un & l'autre ſans bruit juſqu'à un endroit qui leur parut propre à ſe cacher. Le Matelot s'apperçut qu'ils étoient proche d'une vigne chargée de fruits, il propoſa de paſſer la nuit en cet endroit. Le Conſeil parut bon à Tiran, & après qu'ils eurent repris un peu leurs forces, le Matelot n'entendant plus rien, alla à la découverte, & aïant trouvé une caverne, ils s'y retire-

rent,

rent. Tiran souffroit beaucoup de sa jambe, il étoit nud, la nuit étoit froide à cause de l'orage du jour précédent, & les réflexions les plus chagrinantes se joignant à la douleur qu'il ressentoit, il passa une nuit cruelle. On verra dans la quatriéme Partie, par quel enchaînement de circonstances, il échappa au malheureux sort qui le menaçoit.

Fin de la troisiéme Partie.



HISTOIRE



HISTOIRE DU GRAND CHEVALIER TIRAN LE BLANC.

QUATRIE'ME PARTIE.



TANDIS que Tiran occupé de sa douloureuse situation, s'abandonnoit à son désespoir, la fortune préparoit les moïens par lesquels elle avoit résolu de l'en tirer. Le Roi de Tremecen avoit envoïé depuis quelques mois un Ambassadeur à celui de Tunis; cet Ambassadeur le meilleur Chevalier de tout le Roïaume

Roïaume, avoit la confiance de son Maître, & commandoit ses Armées. Ce matin-là même, il étoit sorti pour chasser. Ses chiens aïant fait partir un lievre, cet animal se sauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vûë & celle du Matelot, arrêta les chiens qui se contenterent d'aboïer. Un des Chasseurs y étant entré, fut touché de l'état où il vit Tiran étendu par terre & sans mouvement, mais surtout il fut frappé de la blancheur de son corps qui lui parut un Phénomene singulier dans un Païs où tout les hommes étoient bazannés. Il courut rendre compte à son Maître de ce qu'il y avoit vû & le récit qu'il en fit à l'Ambassadeur, lui donna la curiosité de s'instruire par lui-même. Le Matelot qui le vit venir, avec une suite de gens armés, oublia Tiran & ne songea qu'à prendre la fuite, croïant qu'on l'alloit faire esclave. L'Ambassadeur fut touché d'admiration & de compassion à la vûë de Tiran, il lui témoigna l'une & l'autre en ces termes :

Il arrive souvent que les plus grands Seigneurs sont prisonniers sur terre & sur mer, ou qu'ils font naufrage, comme il me paroît que tu l'as fait; si tu es aussi brave que ton air le promet, ne t'afflige

flige point de ce que la fortune t'a conduit ici, prens confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde. Je te le jure par le saint Prophéte Mahomet qui t'a délivré d'un si grand danger ; c'est pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains, je ne doute point qu'il ne t'ait donné des vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps; j'ai trois fils, tu seras le quatriéme. Et s'adressant à son second fils, il lui dit : Je veux que vous le regardiez comme votre frere. Se tournant ensuite du côté de Tiran, il lui dit : Je te prie de m'apprendre quels sont tes malheurs; sois assuré qu'après une entreprise qui intéresse mon fils aîné, auquel on veut enlever son épouse fille du Roi de Tremecen, mon premier soin sera de te rendre heureux. Fasse notre saint Prophete que la fin de mes propres malheurs me laisse bientôt en état de terminer les tiens, j'entends tes soupirs, je vois couler tes pleurs, découvre-m'en le sujet.

Tiran auquel le discours de l'Ambassadeur avoit rappellé le péril auquel son absence laissoit la Princesse de Constantinople, se leva avec peine, & lui dit : Seigneur, c'est une des plus belles actions de

l'humanité,

l'humanité, que la pitié pour les malheureux, & je suis bienheureux d'être le prisonnier d'un homme que je crois un brave Chevalier, puisqu'il est sensible aux maux dont la fortune m'a accablé. Vous êtes trop généreux, pour que je vous en fasse un mystere. Sçachez que je suis noble, sans être Prince; que me trouvant jeune, j'ai couru le monde pour acquérir de l'honneur & de la réputation, & que pour mon malheur, étant dans le Levant, j'ai prêté l'oreille à une Veuve, la plus méchante femme qui soit au monde, qui m'a fait voir dans un Jardin les choses les plus horribles, & les plus affligeantes pour mon cœur. Quoique ce ne fût qu'une illusion, mon désespoir a été extrême, un malheureux qui n'étoit point coupable, en a été la victime. De douleur, je me suis embarqué sur un Vaisseau pour aller en Syrie, & me rendre à la sainte Maison de Jérusalem, où est le saint Sépulchre, afin de faire pénitence, & d'obtenir le pardon de mes péchés. Au retour j'ai pris une Galere, & la tempête m'a jetté nud, & dans l'état où vous me voiez sur cette côte de Barbarie, où la bonté de Dieu m'a conservé la vie, puisqu'elle me procure votre protection.

L'Ambassadeur

L'Ambaſſadeur lui répondit : A folle entrepriſe, folle réüſſite ; ce qui t'arrive te l'apprends trop tard ; mais conſole-toi. Je ſuis *Chef des Chefs* du Roïaume de Tremecen, je poſſede de grands biens, rien ne te manquera : je te renouvelle le ſerment que je t'en ai fait. Dis-moi ton nom. Tiran le remercia, l'aſſurant qu'il ne demandoit à Dieu que pouvoir mériter tout ce qu'il lui offroit : il lui dit qu'il ſe nommoit *Le Blanc*. L'Ambaſſadeur dit : Que benite ſoit la mere qui t'a donné un nom ſi conforme à la vérité. Alors ſon fils lui donna une de ſes veſtes, & le fit monter en croupe derriere lui. Ils retournerent à leur logement, où il fut magnifiquement habillé à la moreſque ; & afin que le Roi de Tunis ne ſçût pas qu'il avoit été jetté ſur ſes terres, & ne prétendît pas qu'il devoit être ſon Eſclave, l'Ambaſſadeur l'envoïa à un de ſes Châteaux, avec ordre à ceux qui le conduiſoient, de le garder là juſqu'à ſon retour. Le fils du Géneral, celui même qui avoit épouſé la fille du Roi de Tremecen, demeuroit à trois lieuës de ce même Château. On lui dit que ſon pere avoit envoïé un Eſclave Chrétien parfaitement bien fait ; il ordonna qu'il fût gardé avec attention, &

qu'on

qu'on le mît aux fers ; ce qui fut fait. Tiran demeura fort affligé, abandonné à tout son chagrin pendant deux mois. Au bout de ce tems l'Ambassadeur revint avec la réponse du Roi de Tunis. Il trouva le Roi de Tremecen dans un fort grand embarras. Le Roi Escariano, Souverain de la plus puissante Nation des Noirs, d'une taille gigantesque, d'une force démesurée, & dont le courage égaloit la force, s'approchoit à la tête d'une nombreuse Armée, à laquelle plusieurs Rois voisins avoient joint leurs Troupes. Le Roi de Tunis d'intelligence avec lui, avoit retenu l'Ambassadeur pendant trois mois, afin de lui donner le moïen de prendre le Roi de Tremecen au dépourvû. Les Etats du Roi Escariano confinoient avec ceux du Roi Tremecen. Il avoit envoïé lui déclarer qu'il vouloit qu'il lui donnât sa fille en mariage avec ses trésors, & qu'il lui assurât la possession du Royaume après sa mort. Le Roi de Tremecen, Prince foible & timide, s'étoit excusé sur ce que sa fille étoit mariée, & qu'elle étoit même grosse, représentant qu'il ne convenoit pas à un Prince comme lui, d'épouser une femme qui avoit été entre les bras d'un autre, & de

de voir son épouse mettre au jour, dans son Palais, des enfans dont il ne seroit pas le pere. Quand au trésor, il lui offroit de le partager avec lui, pourvû qu'il lui accordât la paix. Escariano répondit, qu'il ne quitteroit point les armes ; qu'on ne lui eût livré la Princesse, le trésor & les fils du Roi, afin qu'ils ne pussent le troubler dans la possession du Roïaume. En même-tems il s'avança à la tête d'une Armée de cinquante-cinq mille hommes. Le Roi deTremecen n'en avoit pas vingt-cinq mille en tout. Il résolut cependant de défendre l'entrée de ses Etats, & s'alla poster dans un défilé qui étoit le seul par lequel on y pût pénétrer. C'étoit une vallée fertile où étoient trois Bourgades, défenduës par autant de Châteaux. Les deux plus forts de ces Châteaux étoient situés sur les deux bords d'une grosse riviere. Ils étoient joints par un pont de pierres, & c'étoit le seul endroit par où l'on pût passer la riviere. Avant que de parvenir à cette vallée, il falloit traverser une autre riviere. Le Roi de Tremecen entreprit d'en défendre le passage ; mais il fut forcé par le Roi Escariano. Il se retira dans la vallée délicieuse : c'est ainsi que les Maures la nommoient, & le Roi

Escariano

Escariano lui en donna le tems, n'osant s'engager à le poursuivre, à cause d'une montagne où il y avoit des défilés dangereux.

Le Général étoit revenu assez-tôt de son ambassade, pour se trouver à cette premiere action. Mais il n'accompagna pas le Roi dans sa retraite. Ce Prince se voïant abandonné de son Général, se crut perdu, & alla s'enfermer dans celui de ses Châteaux, dont le Roi Escariano ne pouvoit former le siége qu'après s'être rendu maître du pont, & du Château qui le défendoit.

Le Général se retira dans le Château où il avoit envoïé Tiran. Son fils (celui qui avoit épousé la Princesse) y étoit pour le garder. Le Général l'envoïa joindre le Roi, lui ordonnant de mourir, s'il le falloit, dans une Guerre où l'on vouloit lui enlever sa femme, & détrôner son Seigneur. Il le chargea d'assurer le Roi qu'il ne négligeroit rien de son côté pour le servir, & qu'il espéroit lui être plus utile dans le poste qu'il occupoit, que s'il alloit se renfermer avec lui. Il le conduisit lui-même avec une escorte jusqu'à la vûë de la place; après quoi retournant dans son Château, il demanda à son autre fils

des nouvelles de l'Esclave Chrétien. Celui-ci assura son pere qu'il étoit bien gardé dans une prison où il étoit enchaîné. Le Général fut très-fâché d'apprendre que l'on avoit fait un pareil traitement à un homme dont il avoit promis de finir les maux. Il l'alla trouver, & lui dit en l'abordant, d'un air caressant : Je te prie, brave Chrétien, de ne te point fâcher, si mon fils ne t'a pas bien traité. Je te jure par Mahomet, qu'il n'a point agi par mon ordre, & que je n'ai jamais eu d'autre dessein que celui de te regarder comme mon fils, sçachant que tu en es digne. Je te prie donc de te consoler, & d'oublier sa faute. Je t'en demande pardon pour lui. Je conviens que tu as raison de te plaindre de moi ; mais je te jure foi de Chevalier, que si je vis, tu seras content de la façon dont je réparerai mon tort. Tu peux me rendre service. Quoique tu ne m'en aïe rien dit, je sçai que tu as passé ta vie dans les combats : les blessures dont j'ai reconnu les cicatrices sur ton corps lorsque je te vis dans la caverne, me sont de sûrs garants de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une Bataille contre un Roi dont les troupes sont & plus nombreuses & plus aguerries que les

nôtres.

nôtres. Si je n'ai pas été me renfermer avec mon Roi, n'en sois pas moins assuré de mon courage & de mon affection pour lui. Mais j'ai cru lui rendre le plus grand service, en t'engageant à son parti. Tu m'as paru vertueux ; & si je ne me trompe, l'amour a eu grande part à tes malheurs. Tu dois ton secours à un Roi opprimé injustement, & à un Epoux auquel on veut enlever une Epouse qu'il aime ; & dont il est aimé. J'implore ton assistance pour eux, prends pitié de mes malheurs. Seigneur, lui dit Tiran, je connois vos vertus ; je ne vous impute point les traitemens que j'ai reçus, & je n'en ressens pas moins tout le prix de la liberté que vous me rendez. Mes malheurs passés me font ressentir tout le poids de ceux qui vous accablent maintenant ; j'espere qu'ils finiront. La fortune des armes est journaliere. Le Seigneur Dieu qui m'a créé, ne m'a point procuré la liberté, par votre moïen, pour ne me pas mettre en état d'en faire usage en faveur de la vertu & de la justice. C'est-là le seul bien qui me peut toucher, dans l'état déplorable où je suis. La vie n'a plus de charmes pour moi ; je ne penserai à la conserver, que pour être utile à vous & à votre Roi. J'ai

porté les armes en Espagne, & l'expérience que j'y ai acquise pourra peut-être me mettre en état de vous donner quelques avis. Du moins me verrez-vous combattre aux premiers rangs, de façon à ne point démentir la bonne opinion que vous avez de moi. Pardonnez si je me rends ainsi témoignage à moi-même; mais les effets feront foi, si je l'ai mérité. Vous ne devez point être étonné de voir votre Roi assiégé, les Rois le sont souvent. Si vous craignez que les coups de canon ne détruisent le Château, ne vous inquiétez pas. Quand nous serons dedans, je sçaurai bien en rompre la force. Le Général fut très-content de ce que lui dit Tiran; il le pria de se préparer au départ, & surtout d'emporter ce qu'il falloit pour rompre les coups de canon. Seigneur, lui répondit Tiran, quoi qu'en dise Salomon, la pauvreté & la richesse sont un inconvenient égal pour réüssir. Le Général lui fit donner un de ses meilleurs chevaux, des armes, & une somme d'argent. Tiran acheta un fiel de balêne, du vif argent, du nitre, du vitriol romain, & plusieurs autres drogues, dont il fit un onguent, qu'il mit dans une boëte pour le donner en tems & lieu à son Maître. Ils partirent très-

très-sécretement, passerent la riviere, & se rendirent pendant la nuit à l'autre Château, qui n'étoit éloigné de celui où étoit le Roi que d'un quart de lieuë. Quand Tiran eut bien examiné la Tour, il vit le pont de pierre, & que les ennemis étoient campés dans de grands jardins; de façon que personne ne pouvoit passer le pont sans tomber entre leurs mains. Il pria le Général de lui donner un Maure, qui ne fût pas connu, & auquel il pût se fier. Il demanda aussi deux cens moutons, que l'on amena sur le champ. Il prit une cappotte de berger, & parut comme le Valet de ce Maure. Le Roi Escariano, qui sçavoit qu'il n'avoit point d'ennemis en campagne, qui ne craignoit rien à cause du nombre de ses Troupes, & qui de plus méprisoit celles de Tremecen, qu'il avoit battuës, faisoit faire trois fois par jour trois décharges de son artillerie, qui consistoit en trente-sept pieces de canon grosses & petites. Il avoit déja ruiné plus de la moitié du Château. L'on avoit publié par son ordre que tous ceux qui apporteroient des vivres au Camp, seroient en toute sureté. Le Maure & Tiran remonterent la riviere plus d'une lieuë au-dessus du pont, & vinrent après cela droit

au Camp. Ils demanderent de leurs moutons plus qu'ils ne valoient, de façon que personne ne les achetoit, & qu'ils y demeurerent trois jours, pendant lesquels ils s'approcherent des canons avec leurs moutons ; & Tiran faisant semblant de les regarder, frotta toutes les pieces avec l'onguent qu'il avoit composé. Il avoit la vertu de faire casser tous les métaux ; mais l'onguent perdoit sa force au bout de trois heures. Tiran avoit pris ses mesures ainsi. Quand les Maures voulurent tirer, comme à leur ordinaire, toutes les pieces creverent. Le Roi Escariano fut très-étonné, & trouva cet événement d'un mauvais augure. Pendant ce tems-là Tiran rentra dans le Château avec le Maure, où ils retrouverent le Général, auquel il conseilla de faire rompre une arche du pont, & de mettre à la place un pont-levis. Après que cela fut fait, il fit construire promtement à l'autre bout du pont un retranchement avec de grosses poutres de bois. Tiran monta sur un bon cheval, & marcha avec une lance droit au Camp des Ennemis. Il trouva cinq Maures qui se promenoient au Soleil, sans aucune méfiance, en voïant un homme seul, qu'ils croïoient de leur Camp ; mais avec sa lan-

ce il les tua tous cinq. Cette action donna l'allarme au Camp : tout le monde courut aux armes, & monta à cheval. Tiran ne s'en embarrassa pas, & tua tous ceux qui se présenterent; mais quand il vit que l'armée approchoit, il se retira toujours en combattant, dans le retranchement qu'il avoit fait faire ; il mit promtement pied à terre. Ceux du Château vinrent à son secours, & l'escarmouche commença de façon, qu'il y périt beaucoup du monde de part & d'autre ; mais le nombre des Ennemis augmentoit toujours. Tiran fut obligé de se retirer, ce qu'il fit en levant le pont qu'il avoit fait construire. Les Maures détruisirent tout le retranchement. Tiran le fit refaire de nouveau pendant la nuit, & tous les jours la même manœuvre se répéta. Il y avoit deux canons dans le Château, que Tiran fit porter à la tête du pont, avec lesquels il tiroit sur le Camp, & l'incommodoit beaucoup. Il étoit toujours armé dans le retranchement, & combattoit avec les Ennemis. Une nuit il dit au Général : Seriez-vous bien aise que je fisse sortir votre Roi du Château où il est, & que je le menasse dans quelqu'autre forteresse, où il fût plus en fureté ? Le Général lui répondit : Si

tu me fais le plaisir de me mettre en état de disposer à ma volonté de ma bru & de son époux, je te fais le maître de tous mes biens ; & supposé que le Roi ne recompensât pas un pareil service, je n'en serai pas ingrat. Faites préparer tout-à-l'heure deux chevaux, lui dit Tiran, envoïez-les avec un homme sûr sous cet arbre, en lui montrant un pin ; envoïez-en un autre qui les puisse conduire à une demie-lieuë d'ici. Tout cela fut fait.

Tiran monta à cheval quand le jour fut venu, & prit avec lui cent hommes armés qu'il fit sortir du retranchement, pendant que ses deux canons tiroient sans discontinuer. Quand ceux du Camp virent les cent hommes qu'il avoit fait marcher en avant, ils eurent peur qu'ils ne les vinssent attaquer, comme Tiran avoit déja fait. Ils prirent tous les armes, & marcherent à eux. L'on combattit vivement de part & d'autre. Enfin, les Troupes de Tiran furent obligées de rentrer dans le retranchement que les Ennemis résolurent d'attaquer. Ils le firent assez vivement pour les suivre jusques sur le pont, persuadés avec raison que s'ils en étoient une fois maîtres, le Château seroit à eux. Dans ce dessein ils laisserent fort peu de

monde

monde dans leur Camp. Tiran voïant toute l'Armée rassemblée pour l'attaque du retranchement, dit au Général : Tenez ferme ici tant que vous le pourrez, pendant que j'irai où je dois aller. Alors il piqua des deux, & fut comme un éclair où le Page l'attendoit avec les deux chevaux. Quand il arriva, celui qu'il montoit, étoit déja las, il le donna au Maure, & partit avec le Page. Ils traverserent les Jardins sans être vûs de personne, & passerent le long du Camp ; le Page marchant le premier, parce que ceux du Château ne connoissoient pas Tiran. Ils approcherent si près, que le fils du Général reconnut le Page pour son frere cadet, & défendit que l'on tirât sur eux. Quand ils furent dans le Château, ils trouverent le Roi dans la salle qui venoit au-devant de lui. Seigneur, lui dit Tiran, montez avec la Princesse votre fille tout-à-l'heure à cheval ; venez avec moi, je vous menerai en lieu sûr. Le Roi prit le cheval du Page, mettant la mariée en croupe. Tiran prit la Princesse de la même façon ; & dans cet état ils sortirent promtement du Château, allant à toutes jambes jusques à ce qu'ils fussent à une lieuë du Camp, où la nuit les prit. Alors ils allerent au pas. Le

Roi

Roi qui sçavoit parfaitement les chemins, alla droit à Tremecen, la plus forte place de ses Etats. Voïant la bonne grace de Tiran, il eut envie de sçavoir par quel hazard il lui rendoit service, & lui dit : Je te prie, brave Gentilhomme, de me dire quelle est la raison qui t'a pu engager à t'exposer, comme tu fais, pour sauver un malheureux Roi, & me tirer d'un lieu où je comptois finir mes tristes jours ? O fortune, quelle adversité tu me fais éprouver dans ma vieillesse ! Mais pourquoi m'en plaindre ! Mahomet a voulu que ta valeur me délivrât de ce danger. Compte que je reconnoîtrai magnifiquement tes soins. Tiran lui répondit, qu'il avoit été touché des larmes de son peuple ; qu'elles avoient renouvellé en lui le souvenir de ses propres malheurs ; qu'il étoit venu dans un de ses Châteaux par l'ordre de son Capitaine Général, dont il étoit le prisonnier. Voilà, Seigneur, ajouta-t-il, quelle est ma fortune. Je suis assez heureux pour avoir rendu service à V. M. j'oublie ce que j'ai souffert. Regardez-moi comme un de vos Sujets. Sçachant le mérite & les graces de la Princesse votre fille, je me suis volontiers exposé pour elle. Le Roi soupira, & lui répondit :

dit : L'on doit faire cas d'un homme dont les actions répondent à l'extérieur. Je te crois doüé de toutes les vertus. Je te regarde comme un Chrétien ſage & brave, qui ne craint point tous les Maures enſemble. C'eſt pourquoi je te prie d'avoir pitié de ma fille, & de conſerver tes jours, ſans t'expoſer inutilement. O Mahomet! Pourquoi ta ſainteté m'a-t-elle ôté toute eſpérance? Tiran lui dit tout ce qu'il crut capable de le conſoler. Ils arriverent enfin à la Ville de Tremecen, où la joïe de revoir leur Roi fut extrême. On donna une Maiſon à Tiran, dans laquelle il fut magnifiquement ſervi. Le Roi lui envoïa des préſens conſidérables. Tous les Chevaliers Maures lui rendirent de grands honneurs. Il vint un jour au Palais du Roi pour lui demander la permiſſion de retourner auprès de ſon Maître, auquel il devoit fidélité. Le Roi lui répondit : Généreux Chrétien, je te prie de ne me point quitter. J'ai mandé au Capitaine Général de ſe rendre ici, & je t'aſſure qu'il y ſera avant dix jours. Mettons cette Ville en état de défenſe, comme tu le jugeras à propos ; & je te promets, ſur ma Couronne, de te donner la liberté. Tiran ſe mit à genoux, lui baiſa les mains,

pour

pour le remercier. La fille du Roi frappée de la bonne mine de Tiran, touchée des services qu'il avoit rendus au Roi son pere & à elle, & sensible aux applaudissemens qu'il recevoit de tous côtés, désiroit beaucoup que Dieu lui fît la grace de faire mourir son mari, afin de le pouvoir épouser. Elle lui dit donc un jour : Je te prie par Mahomet, heureux Chrétien, de vouloir bien me dire quel est ton Païs? Tiran lui répondit : Vous méritez les honneurs que l'on vous rend, puisque vous daignez vous intéresser à mon malheureux sort ; je suis un Chevalier qui ai perdu tout ce que j'avois sur une Galere ; mes parens exercent les armes. Plusieurs Rois sont morts sous leurs bannieres. J'étois Seigneur, & je suis Esclave : j'avois des Serviteurs, & c'est à moi à servir. Ces paroles la toucherent ; ses yeux furent prêts à se remplir de larmes, & elle lui dit : Confie-moi ta fortune & ta naissance. Si la fin de tes malheurs ne dépendoit que de moi, compte qu'ils ne dureroient pas long-tems.

Tiran répondit : J'obéis, que pourroit-on refuser à la plus belle du monde, à celle dont les charmes & les perfections pourroient mettre non-seulement les Maures

& les Chétiens en guerre, mais encore le monde entier : Je suis né dans la Basse-Espagne, fils d'un brave Chevalier, d'une ancienne Maison & d'une mere belle & suffisamment riche; qui n'ont eu que moi d'enfant, & qui comptent n'en plus avoir, puisqu'ils ignorent si je suis mort ou vif. Leur conversation fut interrompuë. La Princesse le quitta; mais ses manieres polies & ses discours flatteurs ne lui sortoient point de l'esprit & la comparaison qu'elle en faisoit avec la rudesse des hommes de sa Nation, qui ne regardoient celles de son sexe que comme des Esclaves destinées à satisfaire des désirs passagers. Quelques jours après le Capitaine Général arriva, charmé de voir le Roi, la Princesse & son fils échappés du danger auquel ils avoient été exposés. Après qu'il les eut salués, il accabla Tiran de caresses. Le Roi qui l'aimoit beaucoup, demanda sa liberté au Capitaine Général, le priant d'y mettre un prix. Le Général en reconnoissance de l'obligation qu'il lui avoit, & touché des prieres du Roi, la lui donna, & le délia de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne le point quitter ni lui, ni le Païs, qu'il ne lui eût dit par trois fois : *Va-t-en.* Il lui

lui prit les cheveux & lui dit trois fois, en effet : *Va-t-en, tu es en liberté.* Après cela Tiran baisa les pieds & les mains au Roi pour le remercier, & lui dit : Seigneur, je vous jure foi de Chrétien, de ne vous point quitter que je n'aïe tué ou fait prisonnier le Roi Escariano, ou du moins que je ne l'aïe obligé à quitter vos Etats. Le Roi & tous les autres furent très-contens de cette parole.

D'un autre côté, le Roi Escariano aprenant la façon dont celui de Tremecen & sa fille s'étoient sauvés du Château, fut aussi surpris que fâché. Voïant qu'il ne pouvoit s'emparer de sa personne, il résolut de faire la Conquête de ses Etats; & comme il avoit beaucoup de Troupes, les Villes & les Châteaux ne faisoient aucune résistance. Toutes ces nouvelles engageoient le Roi de Tremecen à tenir souvent Conseil pour voir le parti qu'il auroit à prendre. Chaque jour il augmentoit les fortifications de la Ville qui par elle-même étoit très-forte. On la fournit de vivres pour cinq ans. Mais tous les Habitans se regardoient comme perdus, parce que leur nombre n'étoit pas suffisant pour se défendre. Tiran proposa un jour au Roi dans son Conseil de l'envoïer

voïer comme Ambassadeur au Roi Escariano, afin qu'il pût examiner en quel état étoient ses Troupes, comment il les disciplinoit, & juger de quelle façon on pourroit les attaquer. Tout le Conseil approuva cette résolution, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui craignîssent qu'il ne demeurât avec les Vainqueurs. Tiran se prépara & partit suivi de beaucoup de monde. Il fut droit au lieu où étoit le Roi Escariano. Quand il fut devant lui, il lui dit avec un maintien fier & d'un ton ferme : Roi Escariano, ne sois point étonné si je ne t'ai pas salué, car l'homme ne doit rien à son ennemi capital. Le Roi de Tremecen m'envoïe ici, parce qu'il a souvent entendu dire du bien de toi, & qu'il te regarde comme un des plus sages Rois du monde. Il est étonné de ce que tu as pris les armes contre lui. Il croïoit ne devoir attendre que des actes de Justice d'un aussi grand Prince que toi, il pense donc, que si tu consultes le fond de ton cœur, tu auras honte de ta conduite & du tort qu'elle a fait à ta réputation. Car enfin un Roi sans foi, & qui sans sujet en veut détroner un autre, est un tyran. Si tu veux je t'offre le combat corps à corps, ou bien

à quelqu'un de tes Chevaliers, pour te prouver l'injustice de ta cause. Si personne ne le veut accepter, ne crois pas qu'aucune crainte fasse parler le Roi de Trémecen ; ni qu'il redoute le moins du monde ni toi, ni ta puissance ; ton entreprise ne se terminera pas sans une juste récompense. Sçache que lui & toutes ses Troupes sont disposés à te bien recevoir, moïennant la grace de Dieu, qui protege ordinairement ceux qui ont la justice de leur côté. Je ne doute pas que ton action ne cause la ruïne de ton Etat, & que tes veuves ne pleurent incessamment ta mort. Le Roi qui m'envoïe, te demande donc le sujet de ta venuë dans ses Etats, afin qu'il puisse le faire écrire, & que l'avenir soit au fait de ton injustice. Le Roi lui répondit : Tu es bien hardi, Chevalier, tel que tu sois, de venir devant moi sans en avoir la permission, & de me tenir des propos si insolens. Sans la sûrete que l'on doit aux Ambassadeurs, je te ferois païer cher la hardiesse de tes discours. Mais je veux que ton Maître sçache que c'est avec raison que je suis venu l'attaquer. Il n'ignore pas que j'ai traité il n'y a pas longtems par le moïen de personnes nobles

du

du Mariage de ſa fille avec moi, qu'il me l'avoit promis & qu'il avoit même pris jour pour le terminer. Il a violé lui-même ſa parole, & m'a fait le plus cruel outrage. Comment peux-tu donc dire que ma conduite eſt injuſte, moi qui ne dois pas avoir un moment de repos que je ne l'aïe fait périr ? Je ſçai que la fortune diſpoſe ſouvent autrement qu'on ne l'eſperoit ; mais la crainte des hazards doit-elle m'empêcher de ſoutenir une cauſe juſte ; & puis-je périr pour une plus belle cauſe que la poſſeſſion d'une Princeſſe auſſi accomplie que Smaragdina ? Je ſçai que tu es Chrétien, je ſuis donc charmé de te parler d'elle, j'en parlerois un an de ſuite ſans m'ennuïer ; & ſi tu as aimé dans le cours de ta vie, tu peux t'imaginer ce que je ſouffre. Pendant que j'étois jeune, j'avois auprès de moi trois Moines de ſaint François Docteurs en Théologie, qui me propoſoient ſouvent de me faire Chrétien. Je ſçai bien que cette Loi eſt plus noble & meilleure que la nôtre ; auſſi je l'aurois ſuivie, mais ma mere qui pleuroit tous les jours devant moi, obtint enfin que je renvoïaſſe les Moines. Je puis t'aſſûrer que j'aime cette vertueuſe Demoiſelle avec tant d'ardeur, que j'en deviendrai poſſeſſeur, ou que j'y pé-

périrai. Toi qui la connois, comment peux-tu penser que je me laisse enlever une personne aussi belle & aussi accomplie ? Il lui rapporta ensuite beaucoup d'exemples mémorables de ce que l'amour avoit fait entreprendre pour les plus célebres Beautés dont il est parlé dans l'Histoire, la Fable & les Romans ; il avoit appris ces faits dans ses conversations avec les trois Moines de saint François. Il finit en lui disant : Celle que j'adore leur est infiniment supérieure, j'ai commencé la guerre pour l'avoir, je ne la finirai point que je ne l'aïe. Voilà toute la réponse que j'ai à te faire. Il lui tourna ensuite le dos sans vouloir l'écouter plus long-tems. Le soir aïant appris que Tiran avoit été esclave, il voulut s'éclaircir s'il étoit homme de naissance & s'il avoit tenu un rang considérable, comme on le disoit. Pour cela il le fit inviter á dîner pour le lendemain. La table fut couverte de mets de toute espece, depuis les plus délicats jusques aux plus grossiers, & il avoit donné ordre que l'on observât la même différence dans la façon de les apprêter, afin de juger par le choix que feroit Tiran s'il étoit accoutumé de se trouver à de bonnes tables.

bles. Il s'apperçut d'abord du dessein d'Escariano, & par le choix des plats ausquels il touchoit, il ne lui laissa plus aucun doute sur la noblesse de sa naissance. Après le repas, Escariano le conduisit dans une tente, où il y avoit un grand monceau de ducats d'or, un autre de monnoïe blanche, & un autre de vases d'argent & de pierres précieuses; il y avoit aussi beaucoup de harnois, & dix chevaux superbement enharnachés. On voïoit devant ce pavillon une barriere, sur laquelle étoient trois éperviers. Quand ils furent dans cette tente, le Roi lui dit : Je suis dans l'habitude de donner, à ceux qui viennent Ambassadeurs auprès de moi, la permission de prendre ce qu'ils aiment le mieux, & en aussi grande quantité qu'ils en ont envie. Prens donc ce qu'il te plaira; & plus tu prendras, plus je te serai obligé. Tiran, pour obéïr au Roi, choisit celui des trois éperviers, qui lui parut le meilleur. Le Roi fut très-étonné de ce procedé, & ne douta plus que la noblesse de ses sentimens & de sa naissance ne répondît à celle de sa figure extérieure; il auroit fort désiré le retenir à sa Cour, mais il ne lui en témoigna rien, parce qu'il le crut inca-

pable de manquer à sa parole. Tiran retourna auprès du Roi de Tremecen, auquel il raconta fidélement tout ce qui s'étoit passé. Le Roi lui demanda si l'Armée de son Ennemi étoit forte. Seigneur, lui répondit-il, je ne puis vous le dire positivement, car je ne les ai pas vû ensemble, mais il leur est venu du secours, je peux bien avoir vû quatre-vingt mille hommes. On tint Conseil, où il fut résolu que le Général & Tiran prendroient les dix mille Combattans qui restoient, les autres aïant déserté ou aïant été tués, & qu'ils se jetteroient avec cette troupe dans Asinaque, Place si importante, que tout le Roïaume eût été perdu, si les Ennemis s'en étoient emparés. En effet, ils marchoient pour la prendre. Tiran fit usage de tout son sçavoir pour fortifier la Place; il fit faire des barrieres, & du côté le plus foible, des chemins souterrains pour sortir de la Ville sans en ouvrir les portes. Ces chemins répondoient à un Jardin voisin de la Ville. Quand le Général vit toutes les ruses & les finesses que Tiran emploïoit, il fut dans l'admiration, & disoit qu'il n'avoit jamais vû d'homme aussi expérimenté dans la Guerre. Pendant qu'ils atten-

doient

doient les Ennemis, le Roi de Tremecen étoit dans la Ville où il ne manquoit de rien. Escariano soumettoit tout ce qui se présentoit devant lui. Un Juif le plus riche qui fût dans la Ville de Tremecen, en sortit alors sans qu'on s'en apperçût, & fut trouver le Roi Escariano, auquel il proposa de lui livrer son Ennemi, & par conséquent de le rendre maître de ses Etats, tout ce qu'il pourroit faire sans cela étant inutile. Nous ferons, continua-t-il, un Traité ensemble, & sans courir aucun risque, je remettrai le Roi & sa fille en ta disposition. Escariano regarda ce discours comme une fable, & lui répondit, qu'il ne croïoit pas qu'il pût lui tenir sa parole; mais que si il le faisoit, il promettoit foi de Roi, de l'élever en un lieu plus haut qu'aucun autre homme de son Roïaume; mais, ajouta-t-il, tu ne pourras en venir à bout, & tu feras mieux de t'en retourner, que de me donner la honte d'échoüer dans une pareille entreprise, comme je ferois en me confiant à la parole d'un Juif. Il lui répondit: Tu sçais bien, Seigneur, qu'il y a beaucoup d'évenemens qu'il faut abandonner à la fortune, & surtout dans les entreprises de guerre, où l'on ne peut

tout prévoir; aussi tout Chevalier qui voudra ne rien donner au hazard, n'augmentera jamais sa réputation; & si tu veux penser à ma proposition, tu verras qu'elle est aussi simple qu'aisée. Pour ta sûreté, je te donnerai mes trois enfans en ôtage, & je donnerai ma fille en mariage, avec douze mille ducats, à un Juif qui vend de l'huile dans ton Camp; il est jeune & bien fait, il loge avec le grand Prevôt, donne-lui cette Charge, je te fais entrer dans la Ville. J'ai une porte dans ma maison qui donne sur les murs de la Ville, personne ne la garde qne moi, je puis faire entrer par-là deux cens mille Combattans. Le Roi frappé de ces dernieres paroles, dit au Juif: Comment pourras-tu me livrer le Roi & sa fille? Car j'ai entendu dire qu'ils étoient enfermés dans un Château très-fort & bien muni. Si tu as fait attention à ce que je t'ai dit, lui répliqua le Juif, tu auras vû que je ne ne t'ai point parlé du Château, je n'ai promis de te livrer que la Ville, le Roi & tous ceux qui sont avec lui; car il habite un Palais dans la Ville, & ne compte se retirer dans le Château, que lorsqu'il y sera contraint. Ce sont toutes choses dont je réponds, & que je suis très-

très-certain de faire réussir. Ils convinrent de tous leurs faits. Après quoi le Roi lui promit de le combler de biens, si il faisoit réussir son Mariage. Sur le champ il fit venir le Prevôt, c'étoit un Chevalier chargé de faire venir les vivres au Camp. Le Roi lui demanda si il connoissoit un Juif qui vendoit de l'huile. Le Prevôt lui répondit qu'il y en avoit un qui autrefois avoit été Savetier. Va promtement le chercher, lui dit le Roi. Quand il fut en sa présence, il le prit en particulier & lui demanda de quel Païs il étoit. Il lui répondit, que suivant ce qu'il en avoit entendu dire à son pere, il y avoit longtems qu'ils étoient ses Sujets, Eh bien, dit le Roi, puisque tu es mon vassal, je veux récompenser ceux qui me servent, je te marie avec Jamille, la fille du Juif Jacob, le plus riche Marchand de Barbarie; elle aura douze mille ducats d'or en dot, & deux mille qui me seront donnés pour mes épérons; tu dois m'être très-obligé. Le Juif lui répondit, comme ne trouvant pas la plaisanterie bonne; il l'assura de plus qu'il ne pouvoit se déterminer à faire une telle faute. Comment donc, lui dit le Roi! Vous devez sçavoir, Seigneur, lui répliqua-t-il, pour excuser

mon refus, qu'il n'y a que trois races desquelles descendent ce que nous sommes aujourd'hui de Juifs, depuis que nous avons crucifié le saint Homme appellé Jesus. L'une est celle de ceux qui déciderent de sa mort, & que l'on reconnoît au mouvement continuel qu'ils se donnent, car ils ne peuvent goûter le repos ni du corps ni de l'esprit; ils joignent à cette inquiétude une grande effronterie. L'autre race vient de ceux qui l'exécuterent; on reconnoît ceux-ci à leur vûë égarée, qu'ils ne peuvent fixer, sans oser regarder en face, encore moins lever les yeux au ciel, comme est celui que vous voulez me donner pour beau-pere. La troisiéme est celle qui descend de David; il est vrai que ceux-ci étoient alors à Jérusalem, mais ils n'y donnerent pas leur consentement, & se retirerent émus de pitié dans le Temple de Salomon pour ne pas voir une si grande injustice; ils sont affables & doux, ils peuvent regarder de tous côtés. Je descend de ceux-ci, par conséquent il me paroît que je ne dois point me mésalier en épousant sa fille. Le Roi ne voulut pas le contraindre, mais il le pria de répondre du moins avec politesse à Dom Jacob. Il les fit ve-

nir ensuite l'un & l'autre en sa présence, & dit au Marchand que celui-ci consentoit au Mariage ; mais le plus jeune ne dit pas un mot. Le Marchand voïant que le Roi lui-même le disoit, ne douta pas que la chose ne fût faite. Après cela le Roi convint avec le Marchand Juif que le seize du mois à minuit, il se trouveroit auprès de la Ville de Tremecen pour s'en emparer. Escariano s'y rendit, comme il en étoit convenu avec ses Généraux ; & le Juif dans l'espérance de marier sa fille, ne l'avoit pas oublié ; il ouvrit promtement la porte de la Synagogue, & toutes les troupes entrerent en foule. Le Roi marcha droit au Palais, ils trouverent une grande résistance, cependant ils passerent tout le monde au fil de l'épée. Le Roi, ses fils & le marié eurent le même sort, il n'y eut que la fille à laquelle on fit grace. Ils attaquerent ensuite le Château, mais ils ne pûrent le forcer. Escariano ne se trouvant pas trop bien dans la Ville, résolut d'y laisser la moitié de son Armée pour la garder, & partit avec la Demoiselle qu'il conduisit, malgré la douleur qu'elle éprouvoit de la perte de toute sa famille, dans un Fort imprenable, il y mit une bonne garnison,

nison, & revint à Tremecen avec le reste de ses troupes. Cette terrible nouvelle vint aux oreilles du Général & de Tiran, toutes leurs troupes tomberent dans le déseſpoir, & disoient tout haut que puisque leur Roi étoit mort, il valoit mieux se rendre à Escariano, que de soutenir la guerre; que c'étoit un moïen pour obtenir bon quartier. Tiran dit au Général qu'il ne lui conseilloit pas d'en agir ainsi, qu'il avoit encore dix mille Combattans, la Ville où ils étoient, & quelques Châteaux, qu'ainsi il pouvoit se défendre, après quoi il obtiendroit plus aisément qu'on lui rendît son propre Château, & quelques autres encore pour faire finir la Guerre. Le Général trouva son conseil très-bon. Mais il ne pouvoit se consoler de son fils, ni de son Roi. Tiran ne pouvoit comprendre comment cette Ville avoit été prise avec les troupes & les Commandans qu'il y avoit laissés. Il vint un homme qui s'étoit sauvé du massacre, qui leur apprit la trahison du Juif, ajoutant qu'Escariano l'avoit fait arrêter, avoit saisi tous ses biens, disant que puisqu'il avoit trahi son Seigneur, dans la crainte qu'il ne lui en fît autant; il vouloit que tout nud & frotté de miel, on l'attachât

à

à une très-haute potence, & que le lendemain il fût écartelé, & donné à manger aux chiens, ce qui fut exécuté. Tiran ayant sçû que les troupes étoient dans la Ville & dans les lieux voisins, & que Escariano avoit emmené la fille du Roi dans le Château fort du Mont de Tuber, prit avec lui deux hommes qui connoissoient parfaitement bien le Païs ; il les fit monter sur de bons chevaux, & les mit en embuscade dans une maison que l'on appelloit la vieille Mosquée, sur le chemin du Mont de Tuber.

Quand il fut grand jour, il leur ordonna de prendre deux Maures, afin de sçavoir ce que faisoit le Roi, où il étoit, & comment il vivoit. Il apprit qu'il étoit avec la nouvelle Reine dans le Château, avec soixante Cavaliers de garde; mais qui ne la faisoient ni le jour, ni la nuit ; & qu'en bas dans le Bourg, il y avoit mille hommes d'armes. Tiran instruit de ces détails, retourna au Château pour voir en quel état il étoit : après quoi il fut à la Ville, & prit avec lui cent hommes, qui portoient des outils, & les plaça sur un pont, avec ordre de le rompre au cas qu'ils vissent venir les Ennemis, afin de les empêcher de passer la riviere, ou du

du moins de les arrêter, & de les obliger d'aller chercher un passage éloigné d'une grande journée. Il y avoit trois jours de marche du Château où étoit le Roi, à la Ville de Tremecen, & de ce même Château à celui où étoit Tiran, il n'y avoit que neuf lieuës. Après cette disposition, Tiran marcha avec tout ce qu'il avoit de Troupes droit au mont de Tuber. On prit les armes quand on les vit paroître, & l'on sortit pour les combattre. Mais Tiran & le Général ne voulant pas risquer un combat, ils firent couler leurs Troupes autour du Château; de façon qu'ils prirent beaucoup de bétail, après quoi ils revinrent à la Ville. Tiran venoit très-souvent à ce Château, il y demeuroit deux ou trois jours; & quand il n'avoit plus de vivres, il s'en retournoit. Il sortit un jour de la Ville enveloppé dans ses tristes pensées, occupé de la Princesse qu'il avoit quittée, des dangers de Plaisir de ma Vie, de son esclavage, & de celui de tous ses parens. Dans cet état il vit sortir un Esclave Chrétien d'Albanie, qui s'affligeoit beaucoup, parce que son Maître l'avoit cruellement battu en l'envoïant travailler au Jardin qu'il avoit auprès de la Ville. Tiran qui le connoissoit pour lui

avoir parlé plusieurs fois, en eut pitié, & le trouvant assez sage & assez discret, il l'appella, & lui dit, n'aïant personne à qui pouvoir se confier : La fortune se plaît encore plus à tourmenter ceux qui n'ont pas du courage, que les autres. Le souvenir de mes malheurs me rend sensible aux tiens. Tu peux m'être utile, faire ton bonheur, & mériter mon estime ; car je te crois brave, ou je serois trompé. Je te demande de faire ce que je te dirai, & de m'obéïr en tout. Pourvû que tu aïe la résolution de te laisser battre de verges dans le Camp & de te laisser couper les oreilles, je suis sûr de prendre par ton moïen le Château du mont Tuber, où est le Roi Escariano. Si la chose réüssit, tu seras riche à jamais. Au cas que mon dessein ne réüssisse pas, tu seras libre, & tu vivras avec moi, sans que je te laisse manquer de rien. L'Esclave Chrétien lui répondit promtement : Dieu seul connoît mon cœur. Vous m'avez consolé par ce que vous venez de me dire, & je vous suis si obligé, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne de tout ce que vous me commanderez, indépendamment même de l'espérance que j'ai de recouvrer la liberté ; car la vie que je mene est d'autant plus affreuse, que c'est l'amour

mour qui eſt la cauſe de ma captivité, & qu'elle me ſépare de tout ce que j'aime. Ordonnez donc, aucun danger ne me peut arrêter. Tiran touché de ſa bonne volonté, lui dit : Je te promets, foi de Chevalier, de ne point manger que je ne t'aïe mis en liberté. Sur le champ il fut parler au Général, & le pria de lui permettre de racheter l'Albanois pour cent ducats.

Le lendemain ils partirent avec leurs Troupes pour aller, comme ils avoient fait les autres fois, au mont de Tuber. Mais les Ennemis étoient ſi accoutumés à les voir, qu'ils n'y faiſoient preſque aucune attention, dautant que n'aïant aucune ſorte d'artillerie, ils ne pouvoient leur faire aucun mal, & qu'ils ſçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas demeurer long-tems devant cette Place; car l'Armée qui étoit dans Tremecen, les auroit chaſſés. Auſſi avec la permiſſion de leurs Chefs, leurs Soldats ſe parloient ſouvent. Un jour le Roi envoïa deux Chevaliers, qui promirent au Général, & à Tiran, tout ce qu'ils voudroient, ſi ils traitoient avec lui. Ils répondirent, qu'ils vouloient vanger la mort du Roi, & de ſes enfans. Quand le pour-parler fut fini, on apporta

porta la collation, comme ils avoient coutume de faire. C'étoit le jour même qu'il avoit pris avec l'Albanois pour faire ce qui suit. Après la collation, il s'approcha du lieu où étoit l'argenterie, & il prit un grand gobelet de vermeil. Celui qui avoit le soin de la vaisselle, fit de si grands cris, que Tiran qui s'entretenoit avec des gens du Château, demanda ce que c'étoit. Ils apperçurent alors l'Albanois qui fuïoit, & plusieurs personnes qui couroient après lui. Ils le virent prendre, & conduire au Général. Celui qui avoit soin de la vaisselle le tenant aux cheveux, lui dit : Seigneur, je vous demande justice de ce Voleur, qui m'a dérobé ce vase d'argent. Tiran laissa parler le premier le Général, qui dit : J'ordonne qu'il soit pendu. Tiran dit : Mais, Général, nous sommes dans un tems où nous ne devons faire mourir personne, qu'en Bataille. Je vous prie de changer la peine, & d'ordonner qu'il soit foüetté par le Camp, & qu'on lui coupe les oreilles. Ce qui fut fait en présence des Chevaliers du Château, qui s'entretenoient avec lui. Après cela on lui attacha le gobelet au col, & le foüettant autour du Camp, la troisiéme fois qu'il passa devant le

le Château, il fit un si grand effort, qu'il se détacha les mains, & s'enfuit dans la Forteresse. Le Prevôt du Camp courut après lui, comme pour le rassurer; mais il se laissa tomber, & lui donna le tems de se retirer sous le feu de la Place, qui le défendit si bien qu'on ne put le reprendre. On mena au Roi l'Albanois : il fut touché de le voir ainsi nud, foüetté, & les oreilles coupées.

Comme il étoit tout en sang, la Reine fut émuë de son état, lui fit donner de quoi s'habiller, & le Roi le prit à son service. Tiran fit semblant d'être très-fâché de sa fuite, il dit aux Chevaliers qui étoient avec lui, de le redemander au Roi, & que s'il ne vouloit pas le lui rendre, il ne feroit aucun quartier aux prisonniers qu'il feroit; qu'il leur feroit couper les pieds, les mains, le nés, & les oreilles. Le Roi lui fit répondre, qu'il prît garde de ne point commencer une Guerre sans quartier, parce qu'il pourroit lui-même être traité plus mal que les autres. Tiran après cela rompit la conférence, & retourna à la Ville avec ses Troupes. L'Albanois, pour expliquer son histoire, dit au Roi : Je suis au désespoir, & j'aimerois mieux mourir, que de vivre

dans

dans l'état honteux où l'on vient de me réduire. Il n'y a rien que je ne fisse pour me vanger de ce traître de Général, qui m'a obligé, en me faisant mourir de faim, à devenir coupable. Et si votre Excellence me permet d'aller & de venir, je l'instruirai de tous les projets des Ennemis, afin que leur malheur leur fasse éprouver le même traitement que le Roi de Tremecen. J'y consens de bon cœur, répondit Escariano; & sur le champ il ordonna à toutes les Gardes de le laisser entrer & sortir quand il le jugeroit à propos. Cependant il demanda conseil à plusieurs Chevaliers, qui lui dirent que cet homme avoit été si fort offensé, qu'il ne négligeroit rien pour la ruine des Ennemis; mais que cependant il falloit prendre garde à sa conduite. L'Albanois sortit par une fausse porte du Château, & sans être vû de personne, il se rendit auprès de Tiran, & lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé. Tiran lui donna sept ducats d'or, & trois reales & demi, avec de la petite monnoïe, une épée, & un petit panier de pêches; car il n'y en avoit point dans tout le païs, puisqu'il avoit fait couper les arbres, & gâter les jardins autour du Château. Il lui dit,

afin de mériter la confiance du Roi, de lui apprendre en ſecret, qu'il faiſoit faire beaucoup de pain, parce qu'il devoit être trois ou quatre jours devant le Château. L'Albanois s'en retourna. Le Roi le reçut bien. Il préſenta les pêches à la Reine, elles lui firent plaiſir, & il en ſçut plus de gré à l'Albanois, que ſi il lui avoit donné une Ville; car il ne l'avoit pas vû rire, ni prendre plaiſir à rien depuis qu'elle étoit en ſa puiſſance. Quoiqu'il paſſât la journée à lui dire les choſes les plus tendres, elle lui répondoit avec une triſteſſe qui témoignoit combien elle étoit affligée de ſa ſituation.

Quand la Reine ſe fut retirée dans ſa Chambre, l'Albanois montra au Roi l'argent qu'il avoit, & lui dit : Voilà ce que j'ai gagné ſur un des Ennemis de V. M. & ſi je ſors ſouvent, je ſuis ſûr d'en rapporter encore davantage; car j'ai un parent très-proche qui ſert ce maudit Général, & qui m'apprend tout ce qui ſe paſſe. Il m'a dit que l'on fait cuire du pain, & que l'on prepare des vivres pour venir ici. Vous avez du tems pour rompre, & pour déranger leurs projets; & ſi vous joignez la ruſe aux forces que vous avez, que ne ferez-vous point? Ce ſera

ſera le moïen de faire la conquête du Monde. Le Roi fut très-content des diſcours de l'Albanois, & lui dit : Je verrai bien-tôt ſi ton parent ne t'a pas trompé. Trois jours après Tiran arriva, & vint ſe poſter où il étoit ordinairement. Le Roi eut dès-lors une très-grande confiance en l'Albanois. Il lui remit une des principales Gardes du Château, qu'il lui donna avec ſept hommes d'une fidélité reconnuë. Quand l'Albanois étoit de garde, ce qui lui arrivoit tous les cinq jours, il avoit toujours quelque choſe à manger & à boire, dont il faiſoit part à ſes Camarades. Tiran demeura trois jours devant le Château ; après leſquels il s'en alla. Cela dura l'eſpace de deux mois, toujours allant & venant, ſans preſque jamais faire de mal à perſonne. Le Roi envoïoit ſouvent l'Albanois au Camp de Tiran, pour qu'il lui apportât des fruits & des confitures pour la Reine. Un jour il lui apporta une charge de vin, & une épée teinte de ſang, & lui dit : J'ai ſçû que le Général faiſoit porter beaucoup de vin dans la Ville, j'ai été ſur le chemin, & j'ai donné un ſi grand coup de pierre à un Mulerier, qui s'eſt amuſé derriere les autres, que je l'ai jetté par terre : après

quoi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'ai laissé pour mort. Je lui ai pris cette épée, & cette charge d'excellent vin. Je vous demande la permission, continua-t-il, de tenir un petit cabaret, & quand j'aurai vendu cette marchandise, je leur en prendrai d'autres. Enfin je leur ferai tout le mal que je pourrai. Le Roi y consentit. Beaucoup de Maures venoient boire chez lui. Toutes les nuits qu'il montoit la garde, il portoit un flacon de ce vin, qu'il donnoit à ses camarades, charmés d'être avec lui.

Lorsque Tiran eut vû quelle étoit la confiance que l'on avoit à l'Albanois, il pensa à exécuter son entreprise. Ce fidéle Chrétien avoit fait faire une boëte de fer percée de plusieurs trous, & la nuit qu'il avoit choisie pour l'expédition, dans laquelle il étoit de garde, il mit des charbons allumés dans la boëte; le vent qui souffloit par les trous les empêchoit de s'éteindre. Il enveloppa la boëte dans du cuir, & la mit sur son estomach. Ceux qui faisoient la garde sur la Tour de l'Eperon buvoient. Pendant ce tems-là il posa la boëte dans un trou de la muraille, & battoit le tambour à l'ordinaire. Comme il avoit mis dans le vin de quoi les faire dormir, ils s'endormi-

rent

rent bientôt, & ne se réveillerent jamais. L'Albanois les voïant en cet état, prit la boëte où étoit le feu, il en cacha trois fois la lumiere sous une capotte, & trois fois il alluma une paille par le trou qui regardoit du côté du Camp. A ce signal, dont il étoit convenu avec Tiran, il avança avec peu de troupes; mais soutenu du reste au cas de besoin. Tiran approcha seul du pied de la Tour de l'Eperon, il trouva une petite corde que l'Albanois avoit laissé pendre, & dont il avoit attaché l'autre bout à sa jambe, afin de pouvoir être réveillé, si par malheur il s'endormoit. Cependant il battoit toujours sur sa caisse. Il ne sentit pas plutôt que l'on tiroit la corde, qu'il vint aux crenaux de la Tour, & tira la corde à laquelle le Chevalier avoit attaché une échelle de corde. Par ce moïen il en lia fortement deux aux crenaux. Tiran monta le premier. Quand il vit ceux qui dormoient il dit à l'Albanois : Que ferons-nous de ces hommes-ci? Laissez-les; lui répondit-il, ils ne nous ferons aucun mal. Malgré cela Tiran les voulut voir, & s'apperçut qu'ils avoient la tête coupée. Pour lors ils firent monter leur troupe, & donnerent le tambour à un de ceux qu'il avoit

amenés. Ils laisserent suffisamment de quoi garder la Tour ; car ils étoient montés au nombre de cent soixante. L'Albanois marcha le premier, & descendit à la chambre du Commandant, qui surpris du monde qu'il voïoit, se leva tout nud en chemise avec l'épée à la main : il fit peu de défense ; car Tiran lui fendit la tête avec une hache d'arme qu'il portoit. La femme du Commandant fit de grands cris ; mais l'Albanois qui se trouva auprès d'elle, la traita comme son mari venoit de l'être. Ils allerent ensuite par tout le Château, dont ils fermerent toutes les portes.

Le bruit du tambour étoit si grand, qu'il empêchoit d'entendre ce qui se passoit ; ils monterent sur les Tours. Ceux qui faisoient la garde, les laissoient approcher, les croïant de la Garnison ; & quand ils étoient auprès d'eux, ils les jettoient pardessus les crenaux. Il y en eut un qui tomba dans le fossé. Soit le bonheur, soit l'eau qui le garantit, il en fut quitte pour la peur, & courut en porter l'allarme dans le Bourg. Tout le monde se leva. On ignoroit dans le Château ce qui s'y passoit, qu'on le sçavoit aux environs. Un homme qui logeoit dans les chambres

basses, entendit cependant la chute de celui qui étoit tombé dans l'eau, ce qui joint au bruit que les Troupes de Tiran ne pouvoient s'empêcher de faire, l'engagea à faire de si grands cris, que tout le Château fut averti; mais ils trouverent les portes de leurs chambres fermées. Le Roi qui étoit couché avec la Reine, se renferma dans la principale Tour, quoiqu'il n'eût qu'une Chambriere avec lui. Quand le jour fut venu, Tiran fit mettre des Bannieres, & fit faire des feux sur les tours en signe de réjoüissance. Tous ceux qui étoient dans les Villages voisins prirent la fuite. Le Général voïant la prise du Château assurée, les chargea dans leur fuite; il en prit un grand nombre. Il plaça ses Troupes dans les mêmes quartiers que les Ennemis occupoient. Ensuite il vint au Château, & vit avec étonnement qu'il n'avoit aucun des siens ni tué, ni blessé. Car Tiran conduisoit si bien ses entreprises, quelque difficiles qu'elles pussent être, que rien ne lui étoit impossible. Le Général ne put s'empêcher de lui dire: Comment pourrai-je jamais faire ton éloge, brave Chevalier que le Ciel a mis au monde? L'obligation que j'ai à ton mérite ne se peut concevoir. Tu me mets en

état de vanger mon fils & mon Roi. J'espere que tu voudras m'aider jusqu'à la fin. Faisons souffrir au Roi Escariano les supplices que mérite sa barbarie, & que cette indigne Princesse, jadis ma bru, qui a reçu dans ses bras le meurtrier de son mari & de son beau-pere, l'accompagne à la mort. Ce sort est dû à leurs crimes, & leur perte m'est nécessaire pour m'assurer un trône que je devrai à ta valeur, & que je veux partager avec toi. Tiran lui répondit : Les Loix de la Chevalerie défendent de rendre de sang froid le mal pour le mal, encore moins lorsque l'on a pour Ennemi un brave Chevalier, qui n'a rien fait qu'en soutenant une juste querele. La Guerre qu'a fait à votre Maître le Roi Escariano étoit bien fondée. J'en fus instruit lorsque j'allai en Ambassade auprès de lui. Si la fortune l'a fait tomber entre nos mains par le sort des armes, ne devons-nous pas avoir quelque pitié de sa jeunesse, & de son courage qu'il a fait voir ? Songez que nous sommes environnés de ses troupes ; qu'elles sont maitresses de tout le Roïaume ; que ses troupes se feront un devoir de vanger sa mort, & que les Rois ses Alliés se croiront obligés à les soutenir. Quant à la Princesse

qu'il

qu'il a contrainte de l'épouser, ses malheurs sont-ils des crimes ? Et d'ailleurs, n'est-elle pas le sang de vos Rois ? N'est-elle pas votre Reine ? Faut-il nous déshonorer à jamais l'un & l'autre par un crime qui ne servira qu'à nous rendre odieux à toute la terre.

Enfin Tiran parla si bien au Général, qu'il lui fit sentir que le projet qu'il avoit formé, étoit indigne d'un Chevalier. Le meilleur conseil que je vous puisse donner, reprit-il, c'est de garder avec soin le Roi & la Reine, qui sont en notre pouvoir avec tous les Chevaliers de sa Cour. Alors ils allerent à la principale Tour. Le Roi ne vouloit pas se rendre, qu'on ne lui donnât sureté de la vie & de ses membres. Il se regardoit comme mort, parce qu'il avoit fait périr le Roi de Tremecen. Eh bien, dit Tiran, laissons-le faire, la faim le rendra bien-tôt raisonnable. Mettons toujours ces Chevaliers sous bonne garde. Après cela ils visiterent le Château, qu'ils trouverent muni de toutes sortes de vivres pour sept ans, avec une belle fontaine qui sortoit du sable. La nuit approchoit. Le Roi Escariano touché de pitié pour la Reine, appella par une petite fenêtre, & dit : Puisque vous ne voulez

point

point me donner de quartier, lequel de vous est Chevalier, afin que je puisse me rendre à lui? Seigneur, lui répondit Tiran, voilà le Général qui est un brave Chevalier. Je ne veux pas avoir à faire à lui, répondit-il; mais que je te fasse Chevalier, & je me ferai ton prisonnier. Je ne puis l'être deux fois, dit Tiran; j'ai été armé par le généreux Roi d'Angleterre, qui brille au-dessus des autres Rois de la Chrétienté, comme la Lune au-dessus des étoiles. Le Roi le reconnut alors pour l'Ambassadeur avec lequel il s'étoit entretenu. Il lui dit: Promets-moi la vie, afin que je puisse faire acte de Chevalier & de Roi. Tiran lui répondit, qu'il pouvoit la lui promettre pour un mois, du jour qu'il se rendoit à lui: il en jura sa foi. Le Roi lui en fut aussi obligé, que s'il lui avoit donné la liberté. Il vint au bas de la Tour, il ouvrit la porte, & l'épée à la main, il demeura sur le seüil, & dit: Je ne me plains point de la mauvaise fortune qui me réduit en l'état où suis; je ne m'en prends qu'à la faute que j'ai commise de m'être fié à un Etranger inconnu. Ma jeunesse & mon imprudence m'ont réduit dans l'état où je suis. Puisque tu ne veux pas que je te fasse Chevalier, fais-moi venir

ce

ce petit enfant, qui me paroît n'avoir pas plus de cinq ans, & dont le pere est Boulanger. Quand on le lui eut amené, il le fit Chevalier, le baisa sur la bouche, & se rendit à lui. Après cela il dit : Vous pouvez à présent recevoir l'ordre de cet enfant, & faire de moi ce que vous voudrez. Le Général dit : Prenez-le, Capitaine Chrétien, & faites-le porter dans une forte Prison. A Dieu ne plaise, répondit Tiran, que je touche un Roi pour lui faire de la peine, je m'attirerois trop de reproches des Chevaliers. Je veux bien les secourir ; mais je ne veux ni les mettre en prison, ni les faire périr. Le Général lui dit qu'il ne lui faisoit cette proposition que pour lui faire honneur. Tiran lui dit, qu'il pouvoit accorder cette faveur à son fils. Le Général ne s'embarrassa pas d'en dire davantage. Il prit le Roi, le conduisit dans une chambre, & le fit enfermer. Tiran en fut très-fâché ; mais il ne dit rien, dans la crainte de l'irriter encore davantage. Quand le Roi fut dans les fers, ils entrerent dans la principale Tour, ils trouverent la triste Reine qui pleuroit continuellement. Elle fut quelque tems sans avoir la force de parler. Elle leur dit à la fin.

Ainsi que le vent augmente le feu, ainsi votre vûë a redoublé mes douleurs, elle rappelle à mon esprit plus vivement encore la perte de mon pere, de mes freres & de mon mari. Je ne désire que la mort, & depuis mes malheurs je ne connois que les larmes. Voïez l'état ou la douleur m'a réduite. Mes cheveux sont épars, mes habits sont inondés de mes pleurs. Je ne vous demande aucune grace que celle de me faire mourir, afin que j'aille retrouver mon pere, car jamais femme ne fut plus malheureuse que moi. Tous les assistans la consoloient de leur mieux. Ils furent ensuite visiter le Trésor du Roi, dans lequel ils trouverent cent cinquante-deux mille marcs d'or, ce qui n'est point étonnant, car il étoit fort riche, & il avoit beaucoup augmenté son trésor dans la Ville & dans le Roïaume de Tremecen. Tiran fit choix des femmes les plus qualifiées parmi les Maures, & les donna à la Reine pour la servir. Le Roi pour lors voulut parler aux Généraux, & faisant venir le petit enfant qu'il avoit fait Chevalier, il leur dit : Puisque la fortune a voulu me réduire en l'état où je suis, il ne me reste qu'une chose à faire. Celui à qui je me suis rendu prisonnier

n'a

n'a pas de bien, il n'en peut esperer de son pere, ni de sa mere, je veux lui en donner avec vôtre permission. Je lui assure donc sur mes biens, vingt mille doubles ducats d'or de revenu pour tout le tems de sa vie. Il en fit écrire un Acte public avec la signature de deux Alcades comme témoins, auquel il ajouta une donation de toutes ses Terres & Roïaumes à la Reine Smaragdina sa femme. Faites à présent, poursuivit-il, tout ce que vous voudrez de moi, je recevrai patiemment la mort, dautant que je crois que vous ne me priverez pas de sépulture. Mais je vous demande en grace de me faire venir ce méchant homme qui m'a si bien trompé, quoique je lui pardonne de bon cœur. Quand l'Albanois fut en sa présence, il lui dit: Qu'est devenuë la parole de mauvais Chrétien que tu m'as donnée d'être fidéle? Ton Général doit bien s'attendre, si jamais il a de la confiance en toi, à recevoir un traitement pareil au mien. Par où avois-je mérité de toi la trahison que tu m'as faite? Je vais mourir, j'ignore si ce sera aujourd'hui ou demain. Je te pardonne, mais j'espere que Mahomet ne laissera pas tes crimes impunis, & qu'il t'en donnera la récompense.

pense. Tiran ne put en laisser dire davantage au Roi, & lui répondit : Seigneur, ne désesperez pas de votre vie, vos malheurs sont dépendans des événemens de la guerre qui arrivent encore plus aux grands Seigneurs qu'aux autres, parce que souvent ils font des Guerres injustes. Le Seigneur rend la justice par le succès des Batailles & des Guerres. Si il vous a réduit en l'état où vous êtes, croïez que vous n'êtes ni le premier, ni ne serez le dernier. L'Albanois dit : Seigneur, laissez le Roi me charger de tout ce qu'il voudra, d'autres feront mon éloge. Et s'adressant au Roi captif, il lui dit : Comment pouvez-vous vanter votre innocence? Ces trésors que vous avez amassés ici, & que vos peres ne vous avoient point laissés, sont le fruit des ravages, des incendies, & du pillage des Provinces. Vous ne les avez pas même partagés avec ceux dont les crimes vous les ont acquis, par-là vous avez voulu vous charger seul de l'iniquité de tous ces crimes. Si les Généraux vous donnent la vie, & que vous n'en fassiez pas un meilleur usage, comptez qu'elle ne sera pas de longue durée ; Dieu ne manquera pas de moïens de vous faire rendre compte

te de la maniere dont vous avez traité vos Sujets, de la dureté des Impôts dont vous les avez accablés, sous le prétexte des besoins de la guerre, & de la licence que vous avez accordée à vos troupes pour vous dispenser de les païer, & pour grossir vos trésors du plus pur sang de vos peuples. Tiran eut pitié de la patience avec laquelle le Roi écoutoit les reproches que lui faisoit l'Albanois, & voïant que le Général ne lui disoit pas de se taire, il lui imposa silence, ne voulant pas augmenter les peines de ce malheureux Prince. Comment, lui répondit l'Albanois! vous ne voulez pas que je lui dise ses véritez? car enfin il est coupable de trois péchés mortels, pour lesquels il mérite la mort. De luxure, puisqu'il a pris la Reine par force; de l'avarice dont je viens de le convaincre; & enfin de l'envie qui l'a porté à usurper des Etats sur lesquels il n'a aucun droit. Tiran voulut encore lui ordonner de se taire; mais l'Albanois continua de lui dire: Toute la gloire & l'avantage de ce monde ne consiste que dans la Chevalerie; par elle on fait la Conquête des Roïaumes, & l'on imite Alexandre; c'est pourquoi je vous prie de me faire Chevalier, quoique

que je sois indigne de cet honneur ; mais je ferai de telles actions, que je sçaurai réparer ce qui peut me manquer. Le proverbe dit, que le Chevalier qui n'aide point, le Laboureur qui ne travaille point, le Juif qui ne prête point, & le Prêtre qui ne donne point en ce monde ne servent point. Tiran lui répondit qu'il ne pouvoit lui accorder sa demande, qu'il le récompenseroit de son bien, que sa fortune étoit faite, mais qu'il ne pouvoit l'armer Chevalier, que ce grand Ordre n'étoit pas fait pour tout le monde, qu'il y avoit bien des choses qui lui donnoient l'exclusion, & surtout la façon dont il venoit de parler au Roi. Croi-moi, continua-t-il, il vaut mieux être un bon Ecuïer qu'un mauvais Chevalier, & pour faire plus de peine à ceux qui sont jaloux de notre prospérité, voilà cinquante mille ducats que je te donne pour m'avoir si bien servi. L'Albanois prit l'argent, & retourna dans son Païs.

Tiran après cela ordonna que l'on envoïât cent mille doubles ducats à Tunis à un cousin germain du Général qui gouvernoit ce Roïaume au nom du Roi, pour délivrer le Seigneur d'Agramont, & tous les autres qui s'étoient trouvés sur

la

la Galere. Le Gouverneur pour faire plaisir au Général, les fit acheter pat différens Marchands. Après quoi il les envoïa à Tiran. Ils avoient perdu l'espérance de recouvrer leur liberté, puisqu'ils n'entendoient plus parler de leur Général. La joïe qu'ils eurent de le revoir ne se peut exprimer. Tiran demanda avec empressement à son cousin d'Agramont des nouvelles de Plaisir de ma Vie; mais il lui répondit, que depuis leur nauffrage, il n'en avoit pas entendu parler, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'eût péri. Il fut très-affligé de cette réponse, & jura par la Vierge qu'il donneroit deux pintes de son sang pour lui rendre la vie. Il leur donna des armes & des chevaux, & tout l'argent qu'ils voulurent; de façon qu'ils se regarderent comme des gens qui passent de la mort à la vie. Il fit acheter aussi par des Marchands sur les Terres de la Chrétienté, des harnois & des chevaux, parce qu'il eut nouvelle que toutes les troupes qui étoient dans Tremecen & dans la campagne, marchoient au Mont de Tuber où il étoit, & qu'ils n'avoient plus que six lieuës à faire pour s'y rendre. Il fut encore informé que les Maures avoient envoïé chercher des Chevaliers

dans toute la Barbarie, & avertir des parens du Roi de venir à son secours. Sur ces nouvelles, Tiran fit augmenter les provisions du Château. L'Armée du Roi Escariano y arriva avant le jour, & attaqua vivement les Fauxbourgs. Tiran laissa la garde du Fort & celle du Roi au Général, & au Seigneur d'Agramont. Pour lui, il fit ouvrir les portes, sans vouloir que ni le jour ni la nuit elles fussent fermées ; à la vérité il avoit fait faire un bastion pour les défendre. Les Maures voiant la porte ouverte, y coururent avec vivacité. Mais il les reçut si bien dans le bastion, que ceux qui venoient derriere ne pouvoient passer, tant il y avoit de corps entassés. Les Ennemis perdirent beaucoup à cette attaque, & les Assiegés eurent un grand nombre de blessés. Les Maures firent ensuite leurs dispositions. A une heure de jour, ils attaquoient, & quand une troupe étoit fatiguée, on la relevoit par une autre ; ce ce qui se faisoit successivement jusques à la nuit, pendant laquelle Tiran faisoit réparer les ouvrages. Quand les Maures furent convaincus qu'ils ne pouvoient emporter la Place de cette façon, ils rassemblerent tous les canons qu'ils purent

trouver,

trouver, même hors du Roïaume. Tiran fut blessé à la jambe dont il avoit déja tant souffert, & reçut un coup de feu dans son armet. Les attaques furent un peu ralenties pendant un mois, jusques à ce que l'artillerie eut été rassemblée, ce qui donna le tems à Tiran de monter au Château à cause de ses blessures, laissant la garde du Bourg au Seigneur d'Agramont. Quand l'artillerie des Assiégeans fut venuë, elle fit beaucoup de mal à la Place ; le feu continuel ne permettoit plus de faire de sorties. Voici le parti que prit Tiran pour faire cesser le feu des Assiégeans. Il attacha le Roi & les autres prisonniers sur de longues planches & les descendit avec des cordes le long des murailles à l'endroit où les boulets faisoient bréche. Quand les Assiégeans apperçurent non-seulement leur Roi, mais encore leurs amis & leurs parens les plus proches, ils n'oserent plus tirer ; car le Roi lorsqu'il étoit sur cette table, leur crioit avec une voix lamentable : Au nom de Mahomet, ne tirez pas. Les Maures leverent une banniere pour l'en assurer. Alors les Assiegés les ôterent. Les Assiégeans pour ne plus exposer la personne du Roi, résolurent d'attendre l'arrivée du Roi de Bougie, fre-

re d'Escariano & cousin germain du Roi de Tunis. Ils avoient appris qu'il se préparoit à venir avec tout ce qu'il pouvoit rassembler de troupes. Cette nouvelle leur fit prendre le parti de faire une Treve de deux mois. Plusieurs parens du Roi, ses Chevaliers & ses domestiques demanderent au Général la permission d'entrer dans le Château pour voir leur Maître. Il y consentit, & permit qu'il pût y avoir avec le Roi jusques à cinq Chevaliers seuls avec lui. Quand la nuit venoit, ils retournoient à leur Camp.

Enfin les Maures eurent des nouvelles certaines du secours qui leur arrivoit. Le Roi de Bougie, celui de Fez, ceux de Menadoro, de Perse, de Tana, de la Petite Inde, de Damas, de Giber, de Grenade & d'Africa. Ils étoient presque tous parens d'Escariano. Ceux qui avoient le moins de troupes conduisoient quarante-cinq mille Combattans. Les Rois de Bellemarine & de Tunis les joignirent aussi avec quatre-vingt mille hommes. Toutes ces Armées arrivérent au Siége. La Reine envoïa prier un jour Tiran de lui venir parler. Quoi qu'il ne fût pas encore guéri de ses blessures, il se rendit dans sa

chambre.

chambre. A sa vûë la joïe éclata dans les yeux de la Reine, elle le fit asseoir à ses côtez, & après avoir gardé quelque tems le silence, elle lui dit en rougissant & d'une voix mal assurée :

Je revois la lumiere en te voïant, toi à qui tout est soumis, & qui commandes à tout ce que le grand Dieu a créé. Tu surpasses tous les Chevaliers du monde, dis-moi, brave Chevalier, quelle est la cause du changement & de la maigreur que je remarque en toi. Tu n'étois point dans cet état quand tu fis la merveilleuse Conquête de ce Château. Avec quel plaisir te vis-je alors arriver dans cette déplorable prison, moi qui ne pouvois souffrir mon mari, & qui n'ai d'amour que pour toi, le meilleur des meilleurs Chevaliers du monde. Je sçai que je ne pourrai jamais reconnoître les services que tu m'a rendus. Je prie Mahomet de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir; mais comme je n'ai que ma personne telle qu'elle est, je te prie d'accepter le présent que je t'en fais avec les Etats qui m'appartiennent; j'aimerois mieux être ton Esclave que la Souveraine du monde entier. Où trouverois-je, même parmi les plus grands Rois, un homme qui t'é-

galât ? Peut-il y avoir un bonheur pareil à celui d'être ton épouse ? Puis-je former d'autres voeux ? Si tu refuses ma demande, il ne me restera d'esperance qu'en la mort, elle seule pourra finir les maux que me cause la violence de mon amour. Elle est telle que sans la crainte de l'infamie, je te suivrois jusques au bout du monde, fût-ce comme ton Esclave.

Tiran surpris d'un discours auquel il ne s'attendoit pas, lui répondit : Madame, si j'étois libre, j'aurois grand tort de refuser les offres que vous avez la bonté de me faire. Les sentimens que vous me témoignez, m'obligent à vous servir & à vous secourir, comme si vous étiez ma fille, & me forcent à vous avoüer qu'il y a très-long-tems que j'aime & que je suis aimé d'une Dame telle que je serois le plus indigne des hommes, si je manquois à ce que je lui dois. J'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre reproche de sa part. Vous sçavez, Madame, quels sont les sentimens de l'amour. Ne désirez donc point aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. Pardonnez-moi la façon dont je vous parle. Mais vous avez tant de mérite, qu'il n'y

a point de Princesse qui vous égale, ni de Prince ou de Chevalier qui ne fût heureux de posseder une aussi grande beauté. Soïez sûre que je sacrifierai ma vie pour votre service. L'aveu que je vous ai fait, mérite que vous me pardonniez. Vous pouvez croire que Dieu a voulu que je ne pûsse changer de cœur ni de volonté pour celle que j'aime, & que je languirai toujours jusques au moment auquel je pourrai la revoir. Après toutes ces bonnes raisons, je pourrois, continua-t-il, alléguer encore à V. M. qu'elle est Maure, & que je suis Chrétien; ce qui nous empêcheroit de nous marier. Mais rien ne peut mettre obstacle aux services que je suis résolu de vous rendre.

La Reine lui répondit, les yeux baignés de larmes : Qui croiroit qu'un Chevalier fort accompli eût la cruauté de refuser un aussi grand amour que le mien ! Il est au point que je ne puis te l'exprimer. Et si tu n'ajoutes pas de foi à mes paroles, je suis résoluë de mourir. Tu dis que ta Religion s'oppose à notre Mariage. Eh bien, fais-toi Maure, & nous n'aurons plus d'obstacles. Si tu me refuses cet article, & que tu me dises que ta Religion est meilleure que la mienne, je te croi-

rai là-dessus, comme sur tout le reste. Tu connoîtras par-là quel est mon amour pour toi. Ce que tu me dis d'une autre passion & d'un autre engagement, n'est qu'une défaite pour couvrir le peu de sensibilité que tu as pour moi. Tu ne veux pas m'avouer que ma personne n'a pû trouver grace à tes yeux. Les services que tu m'a rendus, je ne les dois peut-être qu'à ta pure générosité & qu'aux loix de ta Chevalerie. Tu m'offres les sentimens d'un Pere & d'un frere; me pourrois-je réduire pour toi à ceux d'une fille & d'une sœur? Quelque pouvoir que tu aïes sur mon cœur, pourra-t-il obéir aux loix que tu lui imposes?

Tiran fut quelque tems dans une profonde rêverie. Voïant les bonnes dispositions que la Reine avoit pour se faire Chrétienne, il en eut une grande joïe. Et frappé de la voïe que la grace emploïoit pour étendre la Chrétienté, il résolut de lui témoigner plus de tendresse pour augmenter en elle le désir d'abjurer, mais pourtant sans offenser son amour pour la Princesse Carmésine. Pour lors il la regarda tendrement, & lui dit avec un air content, qu'il l'aimoit & qu'il désiroit de la servir, non comme

elle en avoit envie, mais d'un amour pur & dégagé de toute idée grossiere, d'un amour qui ne s'arrêtoit pas à ce corps mortel & terrestre. Que les engagemens où il étoit ne lui permettoient plus d'en prendre d'autres sans la tromper & sans trahir en même-tems son honneur, son amour & sa religion. Je ne puis, ajouta-t-il, vous donner ma personne, mais vous serez Souveraine de mes biens & de ma volonté. Je rendrai votre nom fameux dans le monde. Cependant je vous demande en graces de recevoir le S. Bâtême de la véritable Loi, vous irez indubitablement avec Dieu, par le secours duquel, si je vis, vous serez Reine de votre Roïaume, & je vous donnerai un jeune & brave mari; car pour moi, je ne puis me marier, puisque je le suis déja. Vous sentez aisement quel seroit le rôle que vous joüeriez avec moi. Vous méritez mieux que je ne vaux. Je jure devant Dieu que si je ne me livre point à vous, ce n'est pas assurément que je ne vous trouve plus belle qu'aucune Dame que j'aïe vûë. Mais je pense que si je périssois dans cette guerre, vous seriez sans secours. Il vous est donc plus avantageux de prendre un mari qui ne soit pas expo-

ſé aux mêmes dangers. Et quoique vos beaux yeux répandent à préſent des larmes d'amour pour moi, vous ne ſerez pas long-tems, ſans que la vûë de quelqu'autre Chevalier ne vous conſole. La Reine en effet ceſſa de pleurer, & lui dit :

La gloire que tu as acquiſe dans le monde, malgré ta grande jeuneſſe, me fait déſirer d'être ton eſclave, afin de n'être jamais privée de ta vûë, toi qui dans les plus grands dangers ne penſes qu'à ta gloire, ſans te ſoucier des richeſſes. Ce que tu viens de me dire de ſage & de prudent, a fait une telle impreſſion ſur moi, que je te prie de me faire donner le S. Bâtême, puiſque tu es la fleur de tout le monde bâtiſé.

Tiran qui vit la bonne volonté de la Reine pour être Chrétienne, ſe fit apporter un baſſin d'or & un vaſe. Il fit découvrir la tête de la Reine qui demeura avec ſes beaux cheveux, & qui n'en parut encore que plus belle ; il la fit enſuite metre à genoux, & lui jettant de l'eau ſur la tête, il dit : Smaragdina, au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit, je te bâtiſe. Et dès-lors elle ſe regarda comme bonne Chrétienne. Les quatre femmes qui la ſervoient, furent auſſi bâtiſées publiquement,

quement, & vêcurent très-saintement par la suite. Quand le Roi Escariano apprit que la Reine s'étoit fait Chrétienne, il fit venir Tiran & lui dit: Je crois que Dieu m'a fait éprouver tous mes malheurs pour exercer ma patience. Je vois que tu es le soutien de la Religion Chrétienne; & puisque la Reine ma Dame a embrassé ta Religion, je la veux imiter. Bâtise-moi donc aussi, je te prie, & sois mon frere d'armes pour tout le tems que je vivrai; tu ne peux me faire un plus grand plaisir que de m'accepter pour tel. Mais avant que de recevoir le Bâtême, je veux être instruit de la sainte Foi Chrétienne, & sçavoir ce que c'est que la Trinité; je crois cependant que tu es plus habile à la Guerre que sçavant dans l'explication de l'Ecriture. Tiran convint qu'il n'en sçavoit pas beaucoup sur ce point, mais qu'il lui diroit avec plaisir ce qu'il en avoit appris dans son enfance. Il lui expliqua de son mieux tout ce qu'un Chrétien & un Chevalier dévot doit sçavoir, de façon que le Roi en fut très-content, & qu'il entendit tout ce qu'il lui dit, comme si il avoit été Chrétien toute sa vie, soit par la dévotion qu'il avoit pour le Bâtême, soit par

la

la grace du S. Esprit. Aussi dit-il avec une extrême joïe : Je n'aurois jamais crû qu'un aussi brave Chevalier eût aussi-bien sçû la Trinité. Tu m'en as plus appris tout seul, que les trois Moines que j'ai eus autrefois avec moi. Donne-moi le Bâtême & fais-moi Chrétien. Il faut avant toutes choses, lui dit Tiran, que vous me fassiez le serment de la fraternité sur l'Alcoran, comme Maure, & quand vous serez Chrétien, que vous m'en fassiez un semblable sur l'Evangile. Le Roi y consentit. Tiran, pour l'éprouver, lui demanda s'il vouloit être bâtisé en public ou en particulier. Comment, lui répondit le Roi ! crois-tu que je veüille tromper Dieu ? Je veux me faire Chrétien & être bâtisé devant toutes mes Troupes. Mon éxemple les engagera peut-être à en faire autant. Je te prie, continua-t-il, de les faire assembler. Tiran s'acquitta promtement de cette commission, prévoïant l'augmentation de la Foi que cette action devoit produire. Il envoïa un Maure aux Généraux du Roi, par lequel il leur fit sçavoir que sous peine de désobéïssance, il leur ordonnoit de venir avec toutes leurs Troupes, Les Maures obéïrent sans peine à cet ordre. Il les avoit avertis de venir sans armes, &

de

de ne commettre aucun désordre; ce qu'ils firent en effet.

Cependant Tiran avoit fait sortir le Roi de sa prison. Lorsque ses Officiers & ses Troupes furent arrivés, il le fit descendre dans une grande place de la Ville, où l'on avoit dressé un magnifique échaffaut orné de brocard, & de tapisseries, au haut duquel on le plaça dans une belle chaise couverte de brocard, à côté de laquelle il y avoit un grand vase d'argent plein d'eau. Tiran avoit disposé l'échaffaut, de façon qu'il y avoit à chacun des côtés des gradins, par lesquels on pouvoit descendre & monter, afin que ceux qui voudroient se faire bâtiser, en eussent la commodité. Les Généraux d'Escariano, sans armes, le saluerent, & lui demanderent ce qu'il avoit à leur ordonner. Le Roi dit avec beaucoup de fermeté : Mes fidéles Sujets, & vous mes Parens, il a plû à la divine Bonté d'éclairer mon esprit, & d'avoir pitié de moi d'une façon, dont vous pouvez également profiter. J'ai les plus grandes obligations à ce brave Chevalier Chrétien : je lui dois ma liberté; & ce qui est encore un plus grand service, je lui dois la lumiere qui m'éclaire. Il m'a fait connoître la vérité de la foi des Chré-

tiens, & la fausseté de celle de Mahomet. Je vous prie donc, & je vous ordonne de me tenir compagnie, & de vous faire bâtiser avec moi. Je vous donne ma parole que vous ferez votre salut. Que ceux qui voudront se faire bâtiser, demeurent dans la Place; & que les autres en sortent pour laisser approcher ceux qui n'ont pû y arriver.

Après ce discours le Roi se mit en chemise, & Tiran le conduisit auprès du vase d'argent, prit de l'eau, & le bâtisa. Presque tous les Prisonniers imiterent le Roi, parce qu'ils étoient ses proches parens. Tiran bâtisa ce jour-là plus de six mille Maures. Les jours suivans il bâtisa le reste; car presque tous se firent Chrétiens. Après cela Tiran dit au Roi: Quand vous étiez Maure, vous m'avez fait un serment; à présent que vous êtes Chrétien, je vous prie de le renouveller. Le Roi y consentit avec joïe. Tiran avoit écrit de sa main sur un papier les premiers mots de chacun des quatre Evangélistes, il les lui présenta, & il jura en ces termes. Moi, Escariano, par la grace de Dieu, Roi de la Grande Ethiopie. Comme fidéle Chrétien & bon Catholique, je mets la main sur les quatre Evangiles, & je promets

mets à Tiran le Blanc, d'être toute ma vie son bon & loïal Frere d'Armes, d'être l'ami de ses amis, & l'ennemi de ses ennemis, de partager avec lui la moitié de mes biens présens & à venir ; & si par hazard il lui arrivoit d'être pris, d'emploïer mon bien, & ma vie pour le délivrer. Tiran de son côté renouvella le serment qu'il avoit fait pendant que le Roi étoit Maure. Après cela ils s'embrasserent.

Tiran continua de bâtiser ceux qui se présenterent. Le nombre étoit si grand, qu'à peine y pouvoit-il suffire ; il y passoit les jours & les nuits. Il lui vint heureusement du secours. Un Moine Espagnol de la Ville de Valence *, qui étoit

* L'Auteur Espagnol fait ici une longue disgression au sujet de Valence, de la bonté de son terroir, de la bravoure de ses habitans, de la gentillesse de ses femmes, qui sans être d'une grande beauté, sont cependant propres à inspirer les plus fortes passions. Des trois grands malheurs qui doivent arriver à cette Ville, suivant la Prophétie d'Elie : le premier par les Juifs ; le second par les Maures ; le troisiéme par des Chrétiens, qui ne le seront pas d'origine. Il ajoute, que la cause de la fertilité de ce Païs vient de ce qu'elle est à l'opposite du Paradis Terrestre, & qu'elle reçoit les mêmes influences. Cette disgression peut faire soupçonner que l'Auteur étoit Valencien.

à

à Tunis pour racheter des Esclaves, aïant appris les grandes sommes qu'avoit fait remettre dans cette Ville un Chevalier Chrétien qui étoit dans le Roïaume de Tremeçen, résolut d'aller implorer son assistance pour les Esclaves de sa Nation. Il arriva à propos pour soulager Tiran, & pour prendre sa place. Il y eut quarante-quatre mille trois cens vingt-sept hommes ou femmes de bâtisés. Tous ceux qui ne voulurent pas suivre l'exemple du Roi, se retirerent. Il ne resta avec lui que les seuls Chrétiens; mais ils étoient les plus braves & les plus considérables de son armée.

Le bruit de cet événement se répandit bien-tôt dans toute la Barbarie. Les Rois alliés, qui venoient au secours d'Escariano se déclarerent ses Ennemis, & allerent s'emparer de ses Etats, qui se soumirent sans résistance, à la réserve de trois Châteaux qui ne pouvoient pas tenir long-tems. Cette nouvelle affligeante ne put empêcher Escariano de songer à son amour pour la Reine de Tremecen. Son premier Mariage avoit été fait sans beaucoup de cérémonies. Escariano s'étoit servi avec elle des droits que lui donnoit la Victoire, & une force à laquelle elle n'avoit

n'avoit pu résister. Son changement de Religion la mettoit en liberté. Il s'adressa à Tiran, qu'il supplia de l'assister comme un bon & loïal Frere d'Armes. Par son conseil, il commença par rendre à la Reine de Tremecen tout ce qu'il avoit conquis sur le Roi son pere.

La passion de cette Princesse pour Tiran continuoit toujours, & elle avoit même pris de nouvelles forces. A mesure que la santé du Chevalier se rétablissoit, il recouvroit ses premiers agrémens. Elle ne pouvoit se réduire aux seuls sentimens de cette affection épurée qu'il lui avoit promis, elle fit encore de nouvelles tentatives pour l'engager à l'épouser, & à se mettre la Couronne de Tremecen sur la tête; mais il sçut la menager avec tant d'adresse, qu'il la fit enfin consentir à donner solemnellement la main à Escariano. Elle étoit d'un humeur douce. Les refus de Tiran étoient accompagnés de tous les témoignages possibles d'estime & d'affection. Le Roi Escariano étoit jeune & aimable, quoique de la couleur des autres Ethiopiens. Il avoit pour elle la passion la plus violente : la possession même n'en avoit pu rallentir l'ardeur. Tiran ne pouvoit être son époux, & le parti

qu'il lui proposoit étoit le seul que la raison lui permît de prendre.

On célébra son mariage avec toute la magnificence que permettoit la situation des affaires. Elles devenoient tous les jours plus fâcheuses. On apprit bien-tôt que les Rois ligués s'étoient emparés des trois Châteaux, & qu'ils marchoient dans le dessein de venir attaquer les nouveaux Chrétiens. Tiran proposa de faire la revuë des troupes, & de se préparer à une défense vigoureuse. L'ancien Général du Roi de Tremecen, qui avoit obtenu la permission de rester dans sa Religion, & d'attendre le tems de sa conversion, étoit jaloux du credit & de l'autorité de Tiran. Il le regardoit comme celui qui l'avoit empêché de monter sur le trône. Il lui parla avec hauteur, & proposa à Escariano de retourner au Mahometisme avec ses Sujets. C'étoit, selon lui, le seul moïen d'appaiser les Rois ligués, & de conjurer l'orage qui les menaçoit. La proposition, & quelques expressions dont elle étoit accompagnée, porterent la colere du Roi Escariano au plus haut point. Il mit l'épée à la main, & abattit la tête du Général, en disant: *Chien, fils de Chien*, élevé dans une fausse Loi, & qui veux

veux nous y faire rentrer, voilà le paiement de tes conseils.

Tiran fut très-sensible à la mort d'un homme auquel il avoit obligation ; mais connoissant le caractere violent d'Escariano, il crut devoir lui donner le tems de revenir de lui-même. On fit la revûë : il se trouva 18230. hommes de cavalerie, & 45000. fantassins. Le Roi, qui s'apperçut que son action avoit déplu à Tiran, & qui avoit pour lui la plus tendre amitié, fut le premier à lui en parler. Il lui en demanda pardon, & cet événement, qui d'ailleurs fit grande impression sur ceux des nouveaux convertis, dont la foi étoit chancelante, ne servit qu'à resserer l'union qui étoit entre les deux Freres d'Armes. On reçut alors de Thunis les armures & les chevaux bardés que l'on avoit fait venir de Sicile. Il y avoit de quoi former un corps de 440 hommes d'armes, avec lesquels Tiran n'auroit pas craint d'attaquer trois mille Cavaliers Maures armés à la legere comme ils étoient.

Le Roi quitta la Ville de Tremecen, & marcha avec Tiran vers la frontiere, pour défendre l'entrée du Roïaume aux Ennemis. Les deux camps n'étoient qu'à

trois lieuës. Les Rois ligués firent proposer à Escariano de rentrer dans la Religion de ses peres. Il renvoïa les Ambassadeurs sans réponse, & Tiran lui proposa de rester avec la moitié de l'Armée dans la Ville où ils étoient campés, tandis qu'avec l'autre il iroit examiner la disposition des Ennemis. O mon frere, dit le Roi, j'aimerois mieux être avec toi. Laissons le Seigneur d'Agramont dans la Ville. Donne-lui tes ordres; je veux vivre & mourir avec toi. Tiran se rendit aux instances du Roi, & donna le Commandement au Seigneur d'Agramont, en lui disant: Demeurez toujours armés, & les chevanx sellés; & quand vous verrez sur cette hauteur qui commande la riviere une Banniere rouge avec mes armes, sortez avec toutes vos troupes, chargez sur la droite où le fleuve est profond, & nous en ferons périr un grand nombre; mais sur toutes choses, ne sortez pas de la Ville, que vous ne voïez la Banniere.

Les Maures étoient obligés de traverser une montagne pour venir attaquer les Chrétiens. Tiran prit un détour pour aller se poster de l'autre côté de la montagne, dans un lieu d'où il pouvoit découvrir leur marche. Il s'embusca dans un bois

bois fort épais, & fit mettre pied à terre à ses troupes pour se reposer, pendant qu'il monta sur un grand pin. Il découvrit de là qu'ils s'étoient engagés au passage de la montagne; qu'ils avoient mis une journée entiere à faire deux lieuës; que la tête de leur Armée s'étoit arrêtée sur le sommet à une lieuë de la Ville, & que l'arriere-garde avoit pris le parti de camper au pied de la montagne, sans précaution, & sans avoir conservé de communication avec le reste de l'Armée. Cette arriere-garde étoit composée de 40 mille chevaux.

Lorsque Tiran vit que presque toute la troupe avoit mis pied à terre, il vint les attaquer avec le Roi. Le carnage fut prodigieux: sans la nuit qui survint, il n'en seroit pas réchappé un seul. Ceux qui étoient sur la montagne entendirent bien les cris des combattans; mais ils ne s'imaginerent jamais que les Chrétiens eussent la hardiesse de venir si près de leur Camp. Le lendemain au lever du Soleil, le Roi Ménadoro descendit de la montagne, sans penser à Escariano, non plus qu'à Tiran; il croïoit seulement que quelques Coureurs avoient causé ce désordre. Ne doutant point qu'ils ne fussent pris, il envoïa

un Trompette, pour leur dire de venir promtement se faire Maures, ou de s'attendre à être pendus. Tiran chargea le Trompette de dire à son Maître, que s'il vouloit descendre dans la plaine avec son Armée, il lui feroit connoître quel étoit celui qu'il menaçoit ainsi. Cette réponse mit le Roi dans une si grande colere, qu'il poussa son cheval sans rien dire; toute son Armée le suivit, & le combat recommença : il fut très-sanglant. Quand il eut duré quelque tems, & qu'il y eut eu beaucoup de monde de tué des deux côtés, le Roi Menadoro se retira avec ce qui lui restoit de troupes du côté de la montagne, & manda à son frere le Roi de la petite Inde, de venir à son secours. Quand il fut arrivé, il lui dit : Mon frere, voilà ces Chrétiens bâtisés, avec lesquels je viens de me battre, comme je ne me suis jamais battu de ma vie. Je ne me regarderai plus comme Chevalier, si je ne tuë de ma main un grand traître qu'ils ont parmi eux, qui donne des ordres partout, dont la soubreveste est de damas verd, avec des étoiles d'or & d'argent. Il porte à son col son Mahomet d'or qui a une grande barbe *, & un petit enfant sur son

* On a vu plus haut que Tiran portoit une figu-

son épaule, avec lequel il passe une riviere. Pour moi, je crois que cet enfant est fils de son Mahomet, qui lui donne secours dans la Bataille. Le Roi de la petite Inde s'écria : Montre-le moi ; je te promets de te vanger, quand même il auroit le Dieu Mahomet dans le ventre. Il se tourna du côté de ses troupes, & leur dit : Suivez-moi, mes amis, vangeons la honte que ces Chiens de Chrétiens ont fait à mon frere. Prenez tous ceux que je renverserai ; vous aurez assez à faire à garder les prisonniers que je ferai. Ils monterent aussi-tôt à cheval, & fondirent sur les Chrétiens avec de grands cris. En peu de tems il y eut beaucoup de chevaux qui n'avoient plus de maîtres. Quand Tiran eut rompu sa lance, il prit sa petite hache ; il n'en donnoit pas un coup qui portât à faux. Les deux Rois l'approcherent, & lui porterent chacun un coup de pointe avec leurs épées. Il se sentit blessé, & se retournant vers l'un d'eux, il lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Maures eurent beaucoup de peine à retirer son corps. C'étoit cependant le Roi de la pe-

re de saint Christophle en or attachée sur ses Armes ; c'est là ce que le Roi Ménadoro nomme le Mahomet de Tiran.

tite Inde qui l'avoit tant bravé. L'autre Roi voïant son frere mort, se battit en désesperé. La blessure de Tiran aïant un peu rallenti le combat, ils eurent le tems d'envoïer dire aux autres le malheur de leur Maître, sur-tout à celui de Bougia, qu'ils regardoient comme leur chef. Ces Rois vinrent à leur secours; mais comme il étoit nuit, ils s'arrêterent au pied de la montagne. Les Chrétiens voïant venir à eux un si grand nombre de troupes, & jugeant par la blessure de Tiran, qu'il n'étoit plus en état de les conduire, ils décamperent pendant la nuit, sans que les Maures s'en apperçussent.

Le lendemain matin les Ennemis, qui s'attendoient à donner Bataille, ne trouverent personne devant eux. Il suivirent les Chrétiens jusques à la Ville, où ils s'étoient retirés. Tiran fit alors sortir le Seigneur d'Agramont avec ses troupes. Il chargea les Maures, de façon qu'il demeura beaucoup de monde de part & d'autre sur la Place. Mais les Maures se rallierent, & les Chrétiens toujours en combattant, furent obligés de se retirer dans la Ville. Ils fermerent les portes sur eux, & firent bien; car les Ennemis les suivirent de si près, qu'ils toucherent ces

portes

portes de leurs lances. Le Roi commandoit dans la Ville, & pourvut à sa défense. Il fit une sortie avec beaucoup de succès; mais à la fin il fut repoussé. Tiran étoit au désespoir de n'être point en état de combattre. Enfin voïant que tous les jours ils perdoient beaucoup de monde, il dit au Roi Escariano, qu'il devoit menager des sorties, qui lui coûtoient trop de monde, & qui n'aboutissoient à rien. On suivit son avis jusqu'à ce qu'il fut guéri; mais il ne l'étoit pas tout-à-fait encore, qu'il voulut marcher. Le Roi lui représenta vainement qu'il y avoit de la témérité à s'exposer dans l'état où il étoit. Tiran sans l'écouter, se fit donner promtement ses armes, monta à cheval avec une grande partie des troupes, & attaqua un des côtés du Camp. Les Maures se mirent en défense, & repousserent Tiran, comme ils avoient fait les jours précédens. Les troupes Chrétiennes étoient extrêmement découragées. Lorsque Tiran vit qu'il ne les pouvoit rallier, il se retira sur le bord du fleuve; & le désespoir le transportoit tellement, qu'il ne voïoit plus rien. Le Roi d'Affrique étoit de l'autre côté du fleuve. Il portoit sur son armet une Couronne d'or

enrichie

enrichie de pierres précieuses. La selle de son cheval étoit d'argent, & ses étriers étoient d'or; sa soubreveste étoit cramoisi, brodée de très-grosses perles d'Orient.

Ce Prince s'approcha de Tiran, & lui demanda, s'il n'étoit pas le Général des Chrétiens. Tiran ne daigna pas lui répondre. Plongé dans la plus amere douleur, il regardoit le désordre de ses troupes, & leur faisoit les reproches les plus piquans.

Le Roi d'Affrique le voïant en cet état, dit aux siens : Je vais passer la riviere, pour tuer ou faire prisonnier ce chien de Chrétien. Si j'ai besoin de secours, ne manquez pas de m'en donner. Quand il fut passé, il courut vers Tiran, & le rencontra si vigoureusement avec sa lance, qu'il fit mettre les genoux de son cheval à terre, & lui fit entrer un morceau de fer au-dessus de la mammelle. Tiran étoit si affligé de l'état où il voïoit les Chrétiens, & pensoit alors si vivement à la Princesse, qu'il n'avoit pas même vû approcher le Roi d'Affrique. Sa blessure le fit revenir à lui, il mit l'épée à la main, sa lance étant rompuë. Le combat fut très-vif. Le Roi étoit un Prince vaillant : mais aïant fait faire un mouvement à son cheval,

val, pour éviter un revers que Tiran lui portoit ; le coup porta sur la tête du cheval, qui tomba mort. Le Roi resta engagé dessous ; mais les Maures qui venoient à son secours, eurent le tems de le dégager. Ils le releverent, & lui donnerent un cheval. Tiran voïant qu'il ne pouvoit faire autre chose, saisit un Maure au corps, lui arracha sa lance, & tout de suite il en renversa trois avant qu'elle rompît ; il en envoïa encore trois autres par terre avec son tronçon ; après quoi avec sa petite hache, il fendit en deux la tête d'un autre. Ceux qui restoient se récrierent : O Mahomet ! quel est ce chien qui nous détruit tous ? Malheureux est celui qui l'attend. Le Seigneur d'Agramont regardant par une fenêtre du Château, reconnut Tiran à sa soubreveste ; & voïant qu'il combattoit seul, il cria : Secourez promtement le Général ; il est seul, & sur le point de périr. Alors le Roi sortit avec le peu de troupes qu'il avoit ; mais avant qu'il pût arriver au lieu du combat, Tiran avoit reçu trois blessures, & son cheval plusieurs coups de lances. Il fut donc obligé de se retirer, & de gagner la porte de la Ville le plus promtement qu'il lui fut possible, jusques à laquelle les Maures le poursuivirent.

Les

Les Maures voïant les Chrétiens renfermés, assiegerent la Ville dans les formes; ils passerent de l'autre côté de la riviere, & la serrerent de si près, que personne ne pouvoit plus entrer ni sortir. Tiran, que ses blessures n'empêchoient point de penser à tout, craignit même les mines qu'ils pouvoient faire sous le Château; il ordonna que l'on mît dans les souterrains des bassins de cuivre pour indiquer par leur son le travail de la mine, & la distance des Travailleurs. Peu de jours après que Tiran fut guéri, & qu'il fut en état de porter les armes, une jeune fille qui faisoit du pain dans le Château, entendit que les bassins de cuivre faisoient beaucoup de bruit, elle courut en avertir sa Maitresse, femme du Gouverneur; sur le champ le Roi & Tiran en furent instruits, ils s'armerent promtement, & se placerent dans le souterrain sans faire aucun bruit; ils n'y furent pas une heure que les Ennemis commencerent à sortir de la mine. A peine furent-ils au nombre de soixante, que ceux du Château les égorgerent. Comme les autres suivoient avec beaucoup d'empressement, il fit jetter des grenades & des feux d'artifice dans la mine; ensorte que ceux qui

y étoient, périrent tous. Cependant comme les vivres commençoient à diminuer, Tiran résolut de faire quelqu'action d'éclat qui relevât le courage des soldats; pour cet effet, il dit au Roi qu'il prendroit la moitié des troupes, pendant que lui demeureroit dans la Ville avec l'autre. J'irai, lui dit-il, dans ce petit bois que vous voïez d'ici; vous sortirez au Soleil levant par la porte de Tremecen, vous ferez tout le tour de la Ville pour attaquer le Camp, pendant que je donnerai de l'autre côté, & si je réussis dans mon projet, nous serons les Maîtres du Camp; tout ce qui m'inquiete, c'est qu'il faudra passer au travers de ces troupeaux de bœufs qui sont dans la Prairie, & qui me tuëront beaucoup de chevaux. Un Chevalier Genois qui se trouva présent, & qui étoit sur la Galere de Tiran quand elle se perdit, s'engagea de les mettre en fuite, sans qu'il en demeurât un seul: il ajouta que pendant que les Maures voudroient les reprendre, ce seroit le tems de tomber sur leur Camp. Si tu me rends ce service, lui répondit Tiran, je te jure par le nom de Carmésine de te faire grand Seigneur, & de te donner tant de biens que tu seras content. Le Roi dit à Tiran:
Puisque

Puisque vous voulez exécuter ce projet, laissez-moi, je vous prie, aller à ce petit bois le jour que vous choisirez, & soïez sûr que j'attaquerai le Camp d'abord que je verrai la banniere sur la plus haute tour. Tiran y consentit, il ordonna que l'on fît ferrer les chevaux, & que l'on mît les équipages en état. Le Genois prit plusieurs barbes de bouc avec du suif de mouton qu'il mêla bien ensemble, il le mit ensuite dans de petites terrines au nombre de soixante. Quand tout fut prêt, Tiran fit assembler toutes les Troupes avant le départ du Roi, & leur fit un discours pour les animer.

A minuit le Roi partit & se posta dans le bois, sans qu'aucun Maure l'eût apperçû. Almédiser, c'est le nom du Genois, prit avant le jour les terrines qu'il avoit préparées, & sortant du Château, il les plaça fort près les unes des autres, & les alluma. Le vent portant l'odeur de la graisse sur les bœufs, leur fit prendre la fuite avec une si grande furie, que passant à travers le Camp, renversant les tentes & blessant hommes & chevaux, ils étoient comme autant de diables déchaînés. L'épouvante qu'ils prirent fut même si grande, qu'ils se blesserent eux-mêmes.

mêmes. Beaucoup de Cavaliers & de Fantassins coururent après pour les r'attraper. Le désordre fut épouvantable; ces animaux étoient au nombre de plus de cent mille. Dès que Tiran eut apperçû ce qui se passoit, il fit lever la Banniere verte & blanche. Le Roi sortit aussitôt du bois avec de grands cris; & disant: Vive le peuple Chrétien, il tomba sur le milieu du Camp, pendant que Tiran, comme ils en étoient convenus, attaqua de l'autre côté. Le combat devint alors terrible. On voïoit Tiran de tous côtés, renversant tout ce qui se présentoit devant lui, car sa colere n'étoit pas encore passée. Le Roi faisoit aussi des merveilles. Du côté des Maures, il y avoit beaucoup de bons Chevaliers, & sur-tout le Roi d'Affrique, & le Roi de Bougie dont la valeur étoit très-grande. Le Roi d'Affrique, qui reconnut Tiran à ses armes, tourna contre lui. Les deux chevaux se rençontrerent par le poitrail si vivement, que le Roi & Tiran tomberent à terre; mais ce dernier plus agile se releva le premier, & voïant son ennemi encore à terre, il courut pour lui couper les courroïes de son armet, mais il vint tant de monde au secours de ce Roi, que ce fut un miracle

racle que Tiran put éviter la mort. Le Seigneur d'Agramont qui vit le danger dans lequel il étoit, courut à lui; il arriva, lorſqu'un Chevalier Maure faiſoit tous ſes efforts pour le tuer; il le chargea. Leur combat fut violent, ils ſe bleſſerent tous deux dangereuſement. Tiran & le Seigneur d'Agramont étant dans un ſi grand danger, un des Chevaliers nouveaux convertis qui étoit hors de combat, courut au Roi, & lui dit: Seigneur, votre frere d'Armes s'eſt engagé ſi avant dans les Ennemis, que je doute qu'il en puiſſe revenir; ſongez que ſi nous le perdons, nous n'avons plus de reſſource. Le Roi comme un Chrétien Catholique, ſe jetta au plus fort de la mêlée, & fit tant avec ceux qui le ſuivoient, qu'il parvint au lieu où étoit Tiran, au moment que le Roi de Bougie ſe diſpoſoit à lui couper la tête: il le reconnut à ſes armes, & lui porta un ſi grand coup de lance entre les deux épaules, qu'il le perça de part en part. Les Maures firent tant d'effort pour emporter ſon corps, qu'ils y parvinrent, & donnerent le tems aux deux Chevaliers de remonter ſur leurs chevaux. Alors le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant, il

dura

dura jusqu'à la nuit qui sépara les Combattans. Les Chrétiens retournerent dans la Ville très-contens d'avoir forcé le Camp. Ils sçurent par la suite que les Ennemis avoient perdu trois Rois ; celui de Bougie par la main de son frere, & ceux de Geber & de Grenade ; on ne nomma de Rois blessés que ceux de Damas & de Tana. Toute cette nuit les hommes & les chevaux se reposerent. Les Chrétiens parurent en armes au point du jour. Les Maures furent étonnés de les voir revenir avant qu'ils eussent eu seulement le tems d'enterrer leurs morts. Le combat recommença donc encore ce jour-là, & ne fut pas moins cruel que le précédent ; mais pour un Chrétien il périssoit cent Maures, parce qu'ils n'étoient ni si bien armés ni si bien montés, & qu'ils n'avoient aucuns chevaux bardés. Ils se battirent cinq jours de suite. L'odeur des cadavres devint si forte, que ne la pouvant plus soutenir, les Maures firent proposer une Tréve que le Roi & Tiran accepterent. Tiran faisoit tous les jours dire la Messe, & prioit le Roi & tous les autres de l'entendre. Le jour que la Tréve fut accordée, Tiran pria le Seigneur & la Vierge Marie de lui faire distinguer sur le champ

de bataille les Chrétiens d'avec les Maures, car il regardoit ceux-là comme des Martyrs, & vouloit leur donner une sépulture honorable. Dieu exauça sa priere, car tous les Chrétiens se tournerent sur le dos avec les mains jointes vers le Ciel, sans avoir la moindre odeur. Les Maures avoient le visage contre terre & sentoient très-mauvais. Tiran pria le Moine de dresser un Procès-verbal en forme de ce miracle, afin qu'il passât à la postérité, & qu'il servît de preuve que ceux qui meurent en combattant pour la Religion Catholique vont en Paradis. On leur fit une très-honorable sépulture, & on bâtit une Eglise à l'honneur du glorieux saint Jean, dans l'endroit où s'étoit donné le plus fort de la Bataille. Pour les Maures ils jetterent leurs cadavres dans la riviere; le nombre en fut si grand, que l'eau changea de cours.

Après ces combats, les Maures se camperent sur la montagne, & les Chrétiens demeurerent dans la Ville. Dans ce tems-là le Marquis de Luzanne aïant appris que Tiran étoit en Barbarie s'embarqua à Aiguemortes sur une Galiote, déguisé en Marchand. Etant arrivé à Tunis, il ouït conter les grandes Victoires

que

que Tiran avoit remportées, & les Conquêtes qu'il avoit faites, il résolut de le joindre ; mais apprenant que la Tréve étoit au moment de finir, il s'arrêta dans un Village nommé Zefra ; il fit sçavoir à Tiran le lieu où il étoit, & lui demanda une escorte pour le venir joindre en sûreté. Tiran lui envoïa mille hommes, dont il donna le commandement à Almédiser. Les Maures en étant instruits, en détacherent deux mille, afin de les prendre à leur retour. Le Roi d'Afrique qui commandoit cette troupe, sortit donc d'un bois, où il s'étoit mis en embuscade, & chargeant les Chrétiens par derriere, il en tua un grand nombre & fit beaucoup de prisonniers. Ceux qui purent se sauver, apporterent cette nouvelle au Roi & à Tiran, qui répondit : Je ne dois me prendre de ceci qu'à moi seul, qui comme un jeune homme ai consenti à une Tréve qui ne pouvoit être avantageuse qu'à des Ennemis sur lesquels nous avions un si grand avantage, je jure que tant que je serai dans ce Païs, on n'en fera aucune de mon consentement ; mais il n'est plus tems de songer à une faute commise. Ne pensons qu'à la réparer & qu'à en prévenir les suites.

Alors adressant la parole au Roi, il lui dit : Il faut que vous alliez cette nuit trouver la Reine à quatorze lieues d'ici, où elle est. Vous rassemblerez sur la route tout ce qui se trouvera de montures, chevaux, ânes ou mulets, il n'importe. Vous prendrez avec vous tout ce que vous rencontrerez d'hommes, de femmes & même d'enfans en état de vous suivre. Ceux que vous serez obligé de laisser dans les Villages auront soin de les tenir fermés sans en sortir. Vous les ferez monter sur vos chevaux. Ils s'envelopperont chacun d'un drap blanc, & par-dessous ce drap, ils mettront une citroüille sur leur tête afin de paroître plus grands. Vous amenerez la Reine ici avec vous, sa présence les encouragera. Escariano partit & exécuta les ordres de Tiran. Cependant le Général fit creuser au dehors de la Ville un fossé étroit, mais très profond sans que les Maures, renfermés dans leur Camp, s'en apperçussent. Il leur envoïa demander les Prisonniers ; & sur leur refus, il les défia au combat à dix jours de-là. Le Roi arriva avec quarante mille hommes ou femmes qu'il avoit rassemblés, & qui parurent tout couverts de blanc. Ils entrerent en plein jour, afin

que

que les Maures les pûssent voir. L'arrivée de ce secours les étonna beaucoup. Le jour que la Tréve finit, les Maures vinrent attaquer la Ville à minuit. Tiran qui sçavoit le métier de la guerre, & qui étoit toujours armé, plaça quatre cens hommes sur les murailles, & sortit avec le Roi par une autre porte à la tête des autres troupes; ils firent le tour de la Ville, & chargerent les Maures en queuë; il avoit eu la précaution de faire mettre des vêtemens blancs à toutes les troupes; les femmes sortirent aussi de la Ville, & borderent le fossé qu'il avoit fait faire, aïant chacune une grosse canne à la main; il est vrai qu'il y avoit deux cens hommes pour les garder. Le combat fut très-sanglant. Tiran portoit une lance courte & très-forte, & malheur à celui qu'elle touchoit; elle envoïa ce jour-là bien des Maures en enfer. Avant que de charger les Ennemis, il avoit laissé cinq cens hommes ausquels il avoit défendu de sortir de leur poste; c'étoit une troupe d'élite. Voïant que le Roi & le Seigneur d'Agramont faisoient des prodiges de valeur, il sortit de la Bataille, & courut joindre les cinq cens hommes, & marcha à leur tête droit au Camp des Maures.

Quand ils furent arrivés aux tentes, ils crierent de toutes leurs forces, Marquis de Luzanne, répondez-nous, voici Tiran le Blanc qui vient vous délivrer. Quand Almédizer entendit la voix des Chrétiens, il crut qu'elle venoit du Ciel, & tous deux coururent à Tiran, qui le reconnut, & lui fit prendre le cheval de celui de sa troupe qui étoit le mieux monté, Almédizer se mit en croupe. Quand il fut hors du Camp, il les fit déchaîner, leur donna des armes, & revint mettre le feu au Camp. Ce qui fut si bien exécuté par sa troupe, qu'en un moment l'embrasement devint général. Alors Tiran retourna au combat & vint au secours du Roi & du Seigneur d'Agramont; il portoit de si terribles coups, que personne n'osoit tenir devant lui. Quand les Rois & les Géneraux Maures virent que leurs troupes étoient fort diminuées, ils penserent à la retraite, mais ils virent alors leur Camp tout en feu. Dans le même tems ils apperçurent un gros corps de troupes vêtu de blanc, car la distance ne leur permettoit pas de reconnoître ce que c'étoit. Jusques-là la chaleur du combat ne leur avoit pas permis de le remarquer. Le Roi de Tunis, dit: Seigneurs, je ne crois

crois pas que ces gens-ci ſoient des Chrétiens, je crois plutôt que ce ſont des diables bâtiſés, ou que notre Mahomet s'eſt fait Chrétien, car nous n'avons pû les entamer, malgré la ſupériorité du nombre. Voïez de plus toutes ces troupes qui n'ont point encore donné, & qui attendent que nous ſoïons fatigués, pour nous charger par derriere, & nous mettre en pieces. Pour moi je crois que nous devons nous retirer, non dans l'endroit où eſt notre Camp, mais ſur cette autre montagne qui eſt par-delà, car je crains ces maudites gens vêtus de blanc, voïez comme ils ſont grands à cheval, je n'en ai jamais vû de pareils. Le Roi d'Affrique lui répondit : Quant à moi, je ne déſire que vengeance, puiſque j'ai perdu mon frere, & j'eſpere toujours que je pourrai tuer ce faux Chevalier. Suivez-moi avec courage; dans la douleur que j'éprouve, je ne cherche que la mort, ou le plaiſir de me venger. Après avoir dit ces mots, il piqua des deux, & ſe jetta dans le plus fort de la mêlée. Le hazard voulut qu'il rencontrât le Marquis de Luzanne ; il fut à lui d'une telle violence, qu'il le renverſa lui & ſon cheval ; ſans le Seigneur d'Agramont qui vint à ſon ſecours, il alloit

 périr.

périr. La Bataille dura jusqu'à deux heures après midi, sans que l'on eût pu dire de quel côté étoit l'avantage. Les choses étoient en cet état, lorsque le Roi de Thunis, qui portoit un Mahomet d'or sur son armet, reconnut Tiran à la soubreveste semée d'étoiles qu'il portoit. Il dit aux autres Rois : Si vous voulez être vainqueurs, allons tous sur celui qui vous fait tant de mal ; quand nous l'aurons tué, tous les Chrétiens seront prisonniers. Sur le champ tous les Rois coururent contre Tiran. Quand ils furent à une certaine distance, il se jetta au milieu d'eux comme un Lion ; sa lance n'étant pas encore rompuë, il en frappa le Roi de Tana si vigoureusement, que malgré ses armes, il lui perça la poitrine, & le renversa mort. Après cela il rencontra le Roi de Tunis, lui perça le bras, & le fit tomber de son cheval. Le Roi Escariano, suivi du Marquis, & d'Almédisor, qui combattoient vaillamment, arriverent en cet endroit, & ils emporterent le Roi de Thunis dans la Ville. Alors Tiran jetta sa lance, & prenant sa petite hache, qu'il avoit toujours à l'arçon de la selle, il en donna un si grand coup à un Maure, qu'il lui fendit la tête & la poitrine. Je ne crois

crois pas que jamais aucun Héros de l'antiquité ait donné un ſi grand coup. Les Maures eux-mêmes en demeurerent étonnés ; mais voïant que toutes leurs lances étoient rompuës, ils ſonnerent d'un cornet, tournerent le dos, abandonnerent la Bataille ; & ſe retirerent ſur une montagne. Les Chrétiens qui avoient beſoin de repos, les laiſſerent aller volontiers. Cependant malgré leur laſſitude, il les ſuivirent juſques à la montagne, aſſez contens d'être demeurés les maîtres du champ de bataille. De retour dans la Ville, ils crioient, hommes & femmes : Vive le bienheureux Chevalier : Beni ſoit le jour de ſa naiſſance : heureux celui dans lequel il nous a bâtiſé ; que celui où il eſt venu dans ce Païs eſt fortuné ! Plût à Dieu qu'il fût Roi de tous les Maures ! Avec de pareilles acclamations, on conduiſit Tiran au Château, où il trouva le Roi de Thunis, que l'on avoit déja panſé de ſa bleſſure. La Reine étoit encore avec toutes les femmes, à cheval ſur toutes ſortes de montures & les citroüilles ſur la tête, couvertes de linge blanc. Quand le Roi de Thunis ſçut la ruſe dont s'étoit ſervi Tiran, il fut au déſeſpoir, arracha l'appareil que l'on avoit mis ſur ſa plaïe.

Tiran

Tiran instruit de son désespoir, le vint trouver pour le consoler, & l'engager à se laisser panser. Il le trouva dans une rage qui ne lui laissoit rien écouter; malgré tous les efforts que l'on avoit fait pour le retenir, il avoit déchiré sa plaïe. Il perdoit tout son sang, & il n'étoit pas possible de l'étancher. Il mourut le soir même.

Aussi-tôt après sa mort, Almédiser demanda son corps à Tiran, qui le lui accorda. Il fit sçavoir au Camp des Maures qu'ils pouvoient le venir chercher. Cette nouvelle augmenta leur consternation. Ils choisirent cinquante des meilleurs Chevaliers, qu'ils envoïerent à la Ville chercher le corps du Roi. Quand ils furent en présence du Général, ils le supplierent de vouloir leur permettre de le voir. Tiran ordonna à Almédiser de le faire mettre dans la salle, de le couvrir d'un magnifique drap d'or, & de placer autour de lui cent Chevaliers l'épée à la main. Quand ses ordres furent exéutés, Tiran fit entrer les Maures dans la salle. Ils leverent le drap d'or; & quand ils eurent reconnu le Roi, le plus considérable dit: Général, le meilleur de tous les bons, écoute-moi: Tu es la lumiere qui as éclairé les Chrétiens. Ton nom ne peut être oublié dans toute

toute la Barbarie. Plus tu as rendu d'honneurs à ce grand Prince, qui étoit si digne de les recevoir, plus tu t'es honoré toi-même. La fortune a voulu que ce malheureux Prince fût ton Esclave ; il n'a pu soutenir ce malheur, lui qui par son courage étoit digne de soumettre toute la Chrétienté, de donner un Pape à Rome, un Calife à Babylone, & de voir à ses pieds l'Europe, l'Asie, & l'Affrique entieres. O mort! Tu l'as enlevé ce généreux Roi; & sa fin sera la perte de tous les Maures. Mes freres & mes compagnons, nous ne pouvons trop donner de larmes au sort de notre Roi. Ils pleurerent tous en effet, & plaignirent leur malheur en baisant les pieds du corps.

Quand ils eurent rempli pendant quelque tems ce triste devoir, le vieux Chevalier Maure se leva, & dit : O Dieu, grand & tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre, comment as-tu permis la mort d'un si bon Roi, & d'un si brave Chevalier ? Il étoit jeune, & capable de faire la conquête du monde. Il défendoit la sainte Loi que nous a donnée ton Prophete, & que l'on suit dans toutes les parties du monde. Comment as-tu souffert qu'un seul homme ait eu l'adresse diabolique de

de convertir tout un peuple à la Loi Chrétienne, & de causer la perte de tant de Rois, & de tant de milliers de Maures ? Aidez-moi, Chevaliers, à pleurer nos malheurs ; donnez-moi de tristes expressions ; partagez avec moi la douleur de notre perte, & de celle de la Chevalerie Maure. O saint Prophete Mahomet, s'écria-t-il d'une voix enroüée, ô défenseur de notre liberté, prens pitié de nous. Ne permets pas que les Chrétiens nous maltraitent plus long-tems. N'étoit-ce pas assez de perdre une grande Bataille ? Falloit-il être privé du soutien de la Barbarie ? O Roi de Thunis, puisse le Seigneur te pardonner, & conduire ton ame où doivent être celles de tous ceux de ta Religion. Tu occuperas parmi eux le premier rang. Se tournant ensuite du côté de Tiran, il lui dit : Général des Chrétiens, l'état où tu nous vois t'apprend l'horrible situation où tu nous a réduits : notre Camp est inondé du sang que tu as répandu. L'air que nous respirons est infecté par les cadavres de ceux de nos Soldats que tu as mis à mort. Les plus puissans & les plus braves de nos Rois ont péri sous tes coups. Nos malheurs redoublent à chaque instant. Chaque instant offre à nos yeux de nouveaux sujets

ſujets d'horreur & de déſeſpoir. O Général, né pour le malheur de la ſainte Loi, & du monde entier, c'eſt toi qui as verſé le ſang reſpectable de nos Rois. Ennemi de Dieu & des hommes, Chrétien déteſtable, que maudit ſoit le jour abominable qui te vit arriver dans ce Païs. Que maudite ſoit la Galere qui t'apporta ſur nos bords ; que n'a-elle été engloutie avec toi dans les gouffres les plus profonds.

Tiran ſourioit en écoutant les diſcours du Chevalier Maure : cependant il prit la parole, & lui dit : Je pardonne tes emportemens à l'excès de ta douleur ; mais crains de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Le Maure lui obéït. Les autres Députés demanderent le corps de leur Roi. J'en ſuis le maître, leur dit Almédiſer, & vous ne l'aurez qu'en païant une rançon de vingt mille doubles ducats d'or. C'eſt la moindre ſatisfaction que je puiſſe exiger de vos diſcours. Sur votre refus, je livrerai ſon cadavre aux chiens & aux corbeaux. Les Députés conſentirent à tout, & emporterent le corps.

Quand ils furent au Camp, ſa vûë mit les Maures en fureur. Ils coururent aux armes, monterent à cheval, & ſe précipiterent

piterent vers la Ville, en criant : Meure ce traître, ce faux Général des mauvais Chrétiens, cet ennemi de notre Loi, & de notre Empire. Le Roi de Damas se présenta alors à eux, & leur dit : Seigneurs, quel est votre projet ? J'ai toujours oüi dire que la colere est le plus mauvais de tous les conseillers.

Songez quel est l'ennemi que vous allez attaquer ; songez à son habileté, qui nous a fait perdre plus de quatre-vingt mille Soldats dans des Batailles rangées. Croïez-vous que le désordre avec lequel vous marchez, vous mettra en état de réparer nos pertes ? Qui marche ainsi au combat, court grand risque de n'en revenir qu'en déroute. Ses conseils ne furent point exécutés ; ils continuerent de courir vers la Ville.

Tiran qui ne pouvoit être surpris, avoit découvert leurs mouvemens. Il sortit à leur rencontre avec ses troupes, aïant mis ordre à la défense de la Ville, & aïant placé derriere le fossé ce corps de femmes couvertes de voiles blancs.

Le combat fut long & opiniâtre. Les Maures se battoient en désesperés. Le Roi Escariano fut plusieurs fois sur le point de perdre la vie, ou la liberté. Tiran & le

le Seigneur d'Agramont le tirerent plusieurs fois des périls où sa valeur l'avoit précipité. Le combat dura jusqu'à la nuit. Tiran ne permit pas à ses troupes de poursuivre les vaincus : ils se retirerent dans leur Camp, & le lendemain on trouva que les Maures avoient laissé trente-cinq mille vingt-sept hommes sur le champ de Bataille.

Les Maures voïant que leurs pertes augmentoient chaque jour, les Rois tinrent conseil, & résolurent de demander une tréve pour trente jours. Ils envoïerent pour cet effet une Ambassade à la Ville. Tiran ne jugea pas à propos de l'accorder ; mais le Roi Escariano, le Seigneur d'Agramont, Almédiser, & le Chevalier Melchisedech y consentirent, parce qu'ils avoient beaucoup de blessés. Quand la tréve fut faite, les femmes Chrétiennes allerent sur le champ de bataille prendre les corps des Chrétiens pour les enterrer avec pompe. Les Maures résolurent de partir la nuit qui précéda la fin de la Tréve, & de se retirer dans les grandes montagnes de Fez, où les Chrétiens ne pouvoient les suivre. Ils rassemblerent leurs troupes, & se mirent en marche environ sur le minuit, sans

faire

faire le moindre bruit. Le lendemain au point du jour, les gardes avancées vinrent frapper à la porte de la Ville, pour apprendre au Général que les Maures partoient avec beaucoup de précipitation. Tiran fit sur le champ prendre les armes à toutes ses troupes. Au grand jour les Chrétiens se mirent à la poursuite des Maures, & joignirent les traîneurs. Les Rois envoïerent redemander à Tiran non-seulement ce qu'on leur avoit pris, mais encore justice de ceux qu'on leur avoit tués, parce qne la tréve n'étoit pas expirée, assurant que s'il leur refusoit cette satisfaction, ils feroient sçavoir dans toutes les Cours la mauvaise foi du Roi Escariano, & celle de Tiran le Blanc Général des Chrétiens, après en avoir fait leurs plaintes à Mahomet. Quoique Tiran pût opposer leur départ précipité pour autoriser ce qu'il avoit fait, comme de part & d'autre on pouvoit alléguer de bonnes raisons, il crut devoir exécuter le traité, pour ne pas exposer sa réputation. Il fit rendre tout ce qui avoit été pris; & pour chaque Maure qui avoit été tué, il donna la liberté à deux de ceux qu'il avoit fait prisonniers. Les Maures furent très-contens de ce procedé,

cedé, & disoient hautement que Tiran étoit le meilleur, & le plus franc Chrétien qui fût au monde. Les Maures faisoient des marches forcées, & eurent bien-tôt gagné les hautes montagnes de Fez, & de-là par des défilés presqu'impratiquables il se rendirent dans les plaines fertiles de ce Roiaume.

Cependant Tiran marcha après le départ des Maures du côté des défilés, & soumit toutes les Villes & tous les Châteaux qui étoient en deça. Le Seigneur d'Agramont voiant que ces défilés n'étoient point gardés, proposa à Tiran de l'envoier tenter le passage, afin de se mettre en état de conserver les conquêtes que l'on faisoit. Tiran approuva cet avis; & de concert avec le Roi Escariano, il donna au Seigneur d'Agramont un corps de quarante mille chevaux, & de huit mille fantassins, avec lequel il traversa les montagnes. Quand il fut de l'autre côté il ne trouva point de troupes ennemies. Les Rois Maures s'étoient separés pour se retirer dans leurs Etats. Alors le Seigneur d'Agramont se mit à faire la conquête du Païs. Presque toutes les Places se soumirent; celles qui voulurent résister, furent forcées & pil-

lées. Ce Chevalier étoit brave & habile, & ses troupes avoient confiance en lui. Ils arrivérent à Montagata : elle appartenoit à la fille du Roi de Bellemarine ; son pere & son mari aïant péri dès le commencement de la Guerre. A la vûë des Chrétiens, ceux de la Ville tinrent un Conseil, dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit les clefs au Seigneur d'Agramont. Il les reçut avec bonté, & leur accorda tout ce qu'ils lui demanderent. Mais quand les Chrétiens furent prêts d'entrer dans la Ville, ceux qui la gouvernoient se repentirent de ce qu'ils avoient fait, & résolurent de mourir plutôt que de se rendre. Le Seigneur d'Agramont voïant que l'on se moquoit de lui, attaqua la Ville de tous les côtés, & fit donner un assaut. Il y fut blessé d'une balle d'arbalête.

Toutes les troupes le voïant tomber, le crurent mort. On le mit sur un bouclier, & on le porta à sa tente. Cet accident fit cesser le combat. Alors le Seigneur d'Agramont promit à Dieu, & aux saints Apôtres, qu'il se vangeroit de la tromperie qui lui avoit été faite ; & furieux de la douleur que lui faisoit sa blessure, il jura qu'il ne partiroit point sans avoir pris la

Ville,

Ville, & fait passer tous les habitans par l'épée. Sur le champ il envoïa demander la grosse Artillerie. Tiran la conduisit lui-même avec toutes ses troupes, & fit donner l'assaut à la Ville en arrivant. Il fut si terrible, qu'il s'empara d'une grande tour qui servoit de Mosquée, & qui tenoit à la muraille; mais la nuit fit cesser l'assaut. Le lendemain matin les Maures envoïerent dire qu'ils se rendroient, à condition qu'on les laissât vivre dans leur Religion; qu'ils donneroient par an trente mille pieces d'or, & rendroient tous les prisonniers qu'ils avoient. Tiran les renvoïa à son cousin, leur disant qu'il ne feroit que ce qu'il ordonneroit. Quand ils furent devant lui, quelque prieres qu'ils lui fissent, il ne voulut jamais les écouter. Alors le peuple résolut de lui envoïer leur Souveraine avec plusieurs autres Demoiselles pour tâcher de le fléchir. (Ici l'Auteur interrompt son récit, pour parler de Plaisir de ma Vie.)

Quand la bonté de Dieu eut délivré Plaisir de ma Vie du nauffrage, elle fut conduite à Tunis chez la fille d'un Pêcheur, comme il a été rapporté. Cette fille se maria deux ans après avec un homme qui demeuroit auprès de Montagata;

 elle

elle fut toujours regardée comme Esclave; mais elle menoit une vie assez douce, travaillant à des ouvrages de broderies en or & en soïe, dont sa Maitresse faisoit un débit avantageux. Cette femme aïant cru s'appercevoir que son mari la regardoit avec complaisance, elle en devint jalouse, & résolut de s'en défaire. Ainsi étant allée à la Ville, sous prétexte de faire quelques emplettes, elle fut trouver la fille du Roi, & lui dit, qu'aïant appris qu'elle vouloit se marier, & qu'elle cherchoit des chemises travaillées en or & en soïe, elle venoit lui offrir une Esclave jeune & bien faite, à laquelle elle avoit montré dans son enfance à faire toutes sortes de beaux ouvrages de femme. Alors elle lui présenta des morceaux de son ouvrage, en l'assurant que si elle vouloit lui en donner cent pieces d'or, elle lui feroit volontiers le sacrifice de tout ce qu'elle lui avoit coûté, & des soins qu'elle avoit pris pour la rendre aussi adroite. La Reine aïant examiné l'ouvrage, accepta le marché. La Maurisque ajouta qu'elle ne la lui vendoit qu'à condition qu'elle ne lui diroit point qu'elle l'avoit venduë; parce qu'elle l'aimoit si fort, que la séparation lui seroit trop sensible; mais qu'elle auroit

auroit la bonté de dire qu'elle la lui avoit prêtée pour deux mois. Car, ajouta-elle, elle mourroit de chagrin, si elle sçavoit que je l'eusse venduë. Peu de tems après cela, la Ville fut assiégée. Les Maures firent beaucoup de Prisonniers Chrétiens, parmi lesquels il se trouva un homme d'armes, qui étoit sur la Galere de Tiran, quand elle fit naufrage. Plaisir de ma Vie le reconnut, & lui demanda si il n'étoit pas du nombre de ces Chrétiens qui périrent sur une Galere à la côte de Tunis? Oüi, Madame, lui répondit-il, & j'eus beaucoup de peine à me sauver à terre. Après cela, je reçus mille bastonnades; & par la suite je fus vendu, non sans avoir beaucoup à souffrir. Que me diras-tu, continua-t-elle, de Tiran? Où périt-il? Sainte Marie, repliqua le Prisonnier! il est plein de vie, & Général des Chrétiens; il travaille à la conquête de ce Païs. Ensuite il lui parla de la blessure du Seigneur d'Agramont. Elle lui demanda des nouvelles de Plaisir de ma Vie. On croit qu'elle s'est noïée, répondit-il, notre Général a été bien sensible à sa perte. La joïe qu'elle ressentit en apprenant ces nouvelles, suspendit le souvenir de ses malheurs, & elle ne fut plus occupée

que des moïens de travailler à sa délivrance, & à celle des autres Prisonniers Chrétiens.

Le jour que sa Maitresse devoit aller trouver les Généraux Chrétiens, elle se déguisa & se mit à sa suite. La Reine sortit à la tête de cinquante Demoiselles & accompagnée de plusieurs Esclaves; elle alla d'abord se présenter à Tiran, qui sans vouloir l'écouter, la renvoïa au Seigneur d'Agramont. Il la reçut encore plus mal qu'il n'avoit fait les premiers Députés. Elle retourna donc à la Ville, n'attendant plus que la ruine de son Roïaume. Elle passa la nuit dans les cris & dans les larmes. La consternation étoit universelle.

Le lendemain matin, Plaisir de ma Vie dit à la Reine & aux principaux de la Ville, que si ils vouloient lui permettre de sortir, elle parleroit au Général, & lui diroit des choses qui l'engageroient à leur pardonner. Dans le désespoir où ils étoient, ils ne pouvoient refuser la permission qu'elle demandoit, il falloit tout essaïer. Plaisir de ma Vie s'habilla proprement à la Moresque, & s'étant noirci le tour des yeux à la maniere des femmes du Païs, pour se déguiser, elle marcha suivie des femmes de la Ville; elles

arriverent

arriverent à l'heure de midi à la tente de Tiran, qui leur manda d'aller trouver le Seigneur d'Agramont, parce qu'il ne pouvoit rien faire en leur faveur. Plaisir de ma Vie lui fit dire qu'il passeroit pour un faux Chevalier, s'il refusoit de voir & d'entendre des Demoiselles, lui que l'Ordre de Chevalerie qu'il avoit reçu engageoit à prendre leur défense contre tout le monde, qu'elles lui demandoient Aide & Conseil. On vint rendre cette réponse au Général. Celui qui la lui fit, ajouta qu'il avoit parlé à une Demoiselle très bien faite, qui parloit le Moresque à merveille, & qu'il lui seroit bien obligé, quand on prendroit la Ville, de la faire Chrétienne & de la lui donner pour femme. Va, dit le Général, amene-les ici. Après les saluts, Plaisir de ma Vie lui dit :

Seigneur Général, ton noble & généreux cœur, veut-il se démentir en cette occasion des sentimens qu'il a toujours montré ? Sera-t-il sans pitié pour les malheureux Habitans de cette Ville qui te parlent par ma bouche, qui confessent leur faute & qui implorent ta miséricorde ? As-tu oublié que ta Loi, que l'exemple de ton Dieu, que les regles de ta Che-

valerie t'obligent de pardonner à un Ennemi soumis, & qui reconnoît sa faute. Pardonne la liberté avec laquelle je te parle. Nous sommes instruits de tes grands exploits, les Victoires que tu as remportées dans la Grece sur les Turcs, nous sont connuës comme celles qui ont accompagné tes armes dans ce Pais. Tu ne seras pas moins généreux pour nous que tu l'as été pour le Roi Escariano, pour cet Ennemi qui te doit la gloire & le bonheur de sa vie. Aïë quelque compassion d'une Reine infortunée, je t'en conjure au nom de la Demoiselle à qui tu as donné ton cœur.

Tiran étoit trop irrité contre la perfidie de ceux de la Ville & trop affligé du danger, où étoit son cousin d'Agramont, pour se laisser toucher à ce discours, il lui répondit ; Que la clémence consistoit à pardonner ses propres injures, mais que la justice obligeoit à poursuivre la vengeance de celles qu'avoient reçû les siens. Il renouvella les sermens de faire passer tous les habitans au fil de l'épée, & ordonna en même-tems qu'on la fît sortir. Alors Plaisir de ma Vie, prenant la parole, dit avec un espece d'emportement : Juste Ciel, est-ce là ce Tiran le Blanc de la

la Roche-Salée dont on vantoit les vertus par toute la terre ! Songe aux engagemens que tu pris lorsque tu reçûs l'Ordre de Chevalerie dans cette brillante Cour d'Angletere, où tu te couvris de gloire par la défaite du redoutable Seigneur de Villermes ; par la mort de deux Rois & de deux Ducs, par la Victoire que tu remportas sur les deux freres Thomas & Kyrié Eleïson de Montauban. Faut-il pour te ramener à la vertu, te rappeller le nombre infini de tes autres exploits; le secours que tu donnas à la Religion de Rhodes, la prudence avec laquelle tu vins à bout de conclure le Mariage du Prince de France & de l'Infante de Sicile ; ce que tu as exécuté en faveur de l'Empereur de Constantinople ? Songe à l'état cruel où l'a laissé ton absence ; songe à la douleur dans laquelle cette absence plonge une grande Princesse, dont les charmes ne peuvent être surpassés que par ses vertus. Songe aux malheurs ausquels la fortune, en t'éloignant des terres de Constantinople, expose peut-être ton malheureux cousin Diofébo & Stéphanie la Duchesse de Macédoine, que tu lui as donné pour épouse ; ils sont sortis de ton souvenir, O malheureuse Maison de la Roche-

Salée

Salée, la meilleure qui soit au monde ! O Chevaliers de Bretagne qui gémissez peut-être dans les fers ! n'attendez plus de secours, celui duquel vous en deviez esperer, n'est plus sensible au sort des malheureux.

Plaisir de ma Vie avoit pris l'accent de la Laugue du Païs, & cet accent déguisoit sa voix. Tiran étoit dans le plus grand étonnement, il ne pouvoit concevoir comment toute sa vie lui étoit si bien connuë ; les dernieres idées qu'elle lui avoit rappellé avoient renouvellé toutes ses douleurs, il la pria de lui dire qui elle étoit, & qui lui avoit revélé toutes ces choses ; étoit-elle un diable ou un esprit familier, revêtu d'un corps féminin ?

Non, Tiran, lui répondit Plaisir de ma Vie, je suis une femme ordinaire, semblable à toutes les autres, & si le peu de choses que je t'ai dit t'a étonné, il m'en resteroit bien d'autres à te découvrir, qui te jetteroient dans la plus grande surprise. Mais à quoi cela pourroit-il servir ! Te rappellerois-je cette nuit délicieuse du Château de Malvoisin, dans laquelle la Princesse Carmésine s'abandonna à ta discretion ! Te parlerois-je de cette autre nuit, dans laquelle par le conseil & par le secours

cours d'une malheureuse fille que l'on nommoit, si je ne me trompe, *Plaisir de ma Vie*; elle te mit sur la tête la Couronne de Constantinople, & te reçut dans son lit comme son Seigneur & son époux! Mais à quoi me serviroit de te rappeller des choses qui ne sont plus présentes à ta mémoire! tu les a oubliées. Infortunée Princesse de Constantinople, ton Empire est en proïe aux Infidéles; ta Ville, ton pere, tes parens, ta personne même sont prêtes de tomber entre leurs mains; mais tu ignores encore le glus grand de tes malheurs, ton Chevalier t'abandonne.

La douleur & le saisissement de Tiran étoient devenus si grands, qu'il ne put entendre les dernieres paroles de Plaisir de ma Vie, sans tomber évanoüi; il resta sans connoissance. Le caractere impétueux du Roi Escariano, pensa rendre cet accident fatal à Plaisir de ma Vie. Il croïoit qu'elle avoit jetté quelque charme sur le Chevalier, il donna ordre qu'on la saisît & qu'on la gardât avec soin, jusques à ce que l'on eût vû quelles feroient les suites de cet accident. Plaisir de ma Vie en étoit elle-même trop touchée pour faire quelque attention à autre chose; elle se jetta à terre en déchirant ses habits,

bits, & soulevant le Chevalier, elle posa sa tête sur son sein, disant à ceux qui vouloient l'en empêcher : Laissez, c'est à moi à réparer le mal que j'ai fait, je connois ce Chevalier avant tous ceux qui sont ici, & ce n'est pas le premier service que je lui ai rendu. Elle arrosoit son visage de ses larmes, & faisoit les plus grands regrets ; mais alors elle se ressouvint d'une blessure qu'il avoit reçûë à l'oreille dans son combat contre le Seigneur de Villermes, & dont la cicatrice étoit demeurée si douloureuse, qu'il suffisoit de la toucher pour le retirer du plus profond évanoüissement.

Tiran revint en effet, poussant un grand soupir, & surpris de se trouver entre ses bras il la regardoit fixement & sans parler. Au nom du Dieu que tu adores, lui dit-il après avoir repris ses esprits ; apprends moi d'où tu sçais les choses que tu m'as dites ; j'en jure par le nom sacré que tu as prononcé, je t'accorderai tout ce que tu me demandes. Plaisir de ma Vie qui craignoit qu'en se découvrant tout d'un coup, la surprise ne fît retomber le Chevalier dans un second évanoüissement plus dangereux que le premier, lui dit : Promettez-nous la grace

que nous vous demandons, le Ciel vous en récompensera par l'intercession de notre grand Prophéte. Ensuite elle enfila un long discours pendant lequel Tiran demeurant toujours la tête sur ses genoux, tomba dans une profonde rêverie; les périls de la Princesse & de ses parens en étoient l'objet.

Cependant le Seigneur d'Agramont instruit de l'accident de Tiran, & croïant qu'il avoit perdu la vie, s'étoit levé tout furieux; il accourut l'épée à la main à la tente du Général & le voïant étendu par terre auprès d'une femme vêtuë à la Moresque, il s'écria en entrant : Que fait ici cette Sorciere? Attendez-vous qu'après avoir donné la mort à votre ami, à votre Seigneur, elle vous enleve encore son corps; c'est à moi à la punir de ses crimes, puisque vous n'avez pas daigné le faire. En même-tems il la saisit par les cheveux qu'elle avoit épars, & levant l'épée il se préparoit à lui couper la tête. Au cri que la fraïeur fit pousser à Plaisir de ma Vie, Tiran sortit de sa rêverie, il se jetta sur le Seigneur d'Agramont, & lui saisit l'épée; mais celui-ci étoit tellement transporté de colere, qu'il ne voïoit plus rien, il retira l'épée, & par ce mouvement

ment

ment il fit à Tiran une si dangereuse blessure que l'on crut quelque tems qu'il en demeureroit estropié. On se jetta sur le Seigneur d'Agramont & on l'entraîna hors de la tente. Escariano le vouloit tuer. Tiran étoit dans la plus furieuse colere contre lui, pour avoir voulu frapper à ses yeux une femme, & une femme à laquelle il avoit accordé sa protection. La confusion & la douleur dans laquelle le Seigneur d'Agramont se trouva, lorsqu'il fut revenu à lui, toucherent Tiran, & il résolut de lui pardonner; mais comme rien ne le pouvoit distraire de ce qui regardoit son amour, il demanda avant toutes choses à Plaisir de ma Vie, si elle avoit été esclave à Constantinople. Alors se levant & se jettant à ses pieds: Eh quoi, Seigneur, lui dit-elle, en langage Grec! ne connoissez-vous plus la malheureuse Plaisir de ma Vie? en avez-vous perdu le souvenir? Elle se préparoit à lui conter le détail de son histoire, mais il ne lui en donna pas le loisir. Il la releva en l'embrassant plusieurs fois.

Il ordonna aussi-tôt que l'on dressât un Trône magnifique à la porte de sa tente, & que l'on mandât la Reine & toutes les Dames de la Ville. Ce Trône étoit cou-

vert

vert de drap d'or, on y montoit par plusieurs dégrés; il y plaça Plaisit de ma Vie, & comme elle avoit déchiré tous ses habits, il lui fit donner un de ses manteaux de brocard cramoisi doublé d'hermines; il fit mettre la Reine de la Ville sur le dernier gradin, & les Demoiselles prirent leur places à ses côtés par terre, de façon que Plaisir de ma Vie étoit traitée en Reine. Il lui avoit ôté son voile, & sa tête n'étoit ornée que de ses beaux cheveux. Tout le monde voïant que Tiran lui rendoit tant d'honneur, croïoit qu'il la vouloit épouser. Il fit ordonner dans leCamp, que sous peine de mort, on vînt baiser la main à Plaisir de ma Vie. Il fit aussi publier le pardon général qu'il accordoit aux Habitans de la Ville, leur permettant de vivre dans la Religion qu'il leur plairoit, avec une expresse défense à tous ses soldats de faire le moindre tort à aucun Habitant. Il fit préparer des viandes, & donna un grand repas à tous ceux qui voulurent manger. Tous les instrumens & les trompettes de la Ville joüerent pendant le repas. Cette Fête dura huit jours, & fut la plus singuliere que l'on eût jamais donnée dans un Camp. Quand le Seigneur d'Agramont sçut que celle qu'il avoit

avoit voulu tuer étoit Plaisir de ma Vie, il fut encore plus affligé de ce qui lui étoit arrivé; il alla donc trouver le Roi Escariano & la Reine qui ne quittoit pas Plaisir de ma Vie, & les pria de faire sa paix avec Tiran. Ils y consentirent, & l'un & l'autre l'accompagnerent. Quand il fut devant le Général, il lui dit d'un air fort affligé qu'il étoit au désespoir de l'action qu'il avoit commise, qu'il n'avoit point reconnu Plaisir de ma Vie, & convint qu'il n'y avoit point de punition qu'il ne méritât; il ajouta que si il ne vouloit pas lui pardonner, il étoit résolu de retourner en Ponant pour y finir sa triste vie, & que plus l'amitié & les liens du sang l'attachoient à lui, plus il sentoit combien sa faute étoit grande. Tiran fut touché en l'entendant parler ainsi, il l'embrassa, en lui disant; Oublie, mon cher Cousin, la colere où j'ai été contre toi, comme j'oublierai ce qui l'avoit causée. Crois qu'elle n'a point alteré mon amitié; dans peu je t'en donnerai des marques convaincantes. Le Roi & la Reine furent charmés de voir la paix faite entre-eux. Tous ensemble furent au Tribunal sur lequel Plaisir de ma Vie étoit charmée d'être assise. Le Seigneur d'Agramout lui demanda

manda beaucoup de pardons, l'assurant qu'il les méritoit, parce qu'il ne l'avoit pas reconnuë, & que si elle le refusoit, il s'en iroit dans le monde errant & vagabond cherchant la mort, & qu'au reste elle n'auroit jamais de Chevalier qui lui fût plus attaché que lui, & que dès ce moment il cessoit de désirer la ruine de cette Ville, puisqu'elle étoit si fort attachée à sa conservation. Plaisir de ma Vie lui répondit : La cruauté & la haine ne sont point les passions des femmes bien nées ; à Dieu ne plaise que je deshonore la Nation Grecque par de semblables sentimens ; quand bien même vous m'eussiez offensée, j'aurois d'autant moins lieu de m'en plaindre, que je ne vous étois pas connuë ; vous n'avez offensé que le Général, sous la protection duquel étoit ma vie ; je me serois consolée de la perdre de la main d'un aussi brave Chevalier ; j'aurois obtenu la Couronne du Martyre, puisque je n'étois occupée que du soin d'augmenter la sainte Foi Catholique, comme vous en serez convaincu par la suite. Ne me demandez point de pardon, parce que je ne suis point offensée, & quand je le serois, je l'oublirois aisément, puisque vous voulez bien pardonner à cette

Reine & à ses Sujets. Ce qui me reste à vous demander, c'est qu'oubliant le passé, vous repreniez votre ancienne gaïeté. Je prie le Seigneur qu'il vous fasse obtenir l'amour de l'objet que vous aimez. Le Roi Escariano & Tiran interrompirent leur conversation ; & quand les Fêtes furent finies, ceux de la Ville précédés de leur Reine apporterent leurs clefs à Tiran, il les prit & les donna à Plaisir de ma Vie, qu'il revêtit en même-tems de la Souveraineté. Plaisir de ma Vie partit aussi-tôt accompagnée de Tiran & d'un nombreux cortege. On la plaça sur le Trône, & on lui prêta serment, l'ancienne Reine lui abandonna le Palais. Plaisir de ma Vie avoit une nombreuse Maison que lui avoit formée le Général. Elle gouverna pendant huit jours, prit connoissance des affaires & fit quelques Reglemens. Les Maures étoient charmés de la prudence de leur nouvelle Reine ; ils étoient surpris de voir dans une fille de son âge, le bon sens joint à la jeunesse & à la beauté. Au bout de huit jours, elle envoïa chercher l'ancienne Reine, & lui dit : Ne croïez pas que le changement arrivé à ma condition m'ait fait perdre le souvenir de vos vertus & des bon-

tés

tés avec lesquelles vous m'avez traitée pendant mon esclavage. La révolution qui m'a fait passer de la captivité sur le Trône & qui m'a donné votre place, est un des jeux ordinaires de la Fortune ; je ne suis point éblouïe de l'éclat de ses présens ; sans avoir été Souveraine, je me suis trouvée dans une situation peut-être encore plus élevée. Comme je ne rougis point d'avoir été votre Esclave, vous ne devez point rougir d'être ma Sujette, vous ne la serez pas encore long-tems, je vous rends votre Trône & vos Sujets. En même-tems elle se leva & salua la Reine d'une maniere respectueuse, en voulant l'obliger de reprendre les clefs de la Ville. L'ancienne Reine les refusa, & se jettant à ses pieds : Non, Madame, lui dit-elle, c'est à vous d'être la Souveraine d'un peuple dont vous avez sauvé les jours, & dont vous faites déja le bonheur par votre prudence & par vos vertus, je serai contente si vous me gardez auprès de vous. Plaisir de ma Vie ne l'avoit pû souffrir dans cette situation, elle l'avoit relevée en l'embrassant. La Reine la serroit dans ses bras en pleurant de joie. Enfin elle ceda aux vives instances de Plaisir de ma Vie, & consentit à remonter

ſur ſon Trône. La Reine exaltoit la généroſité & la nobleſſe de cette action. Non, Madame, lui dit Plaiſir de ma Vie, ce que je fais ne mérite point de loüanges, mon action n'a rien que d'ordinaire dans les principes de la Religion que je profeſſe ; ne me loüiez point, loüez ma Religion, comprenez quelle en eſt la perfection. Que j'en ſuis encore éloignée !

La Reine frappée de ce diſcours & de tout ce qu'avoit fait Plaiſir de ma Vie, garda un moment le ſilence & reprenant la parole, elle lui dit : Oüi, Madame, car vous ſerez toujours mon égale, puiſque vous ne voulez pas être ma Souveraine, je reconnois la perfection de votre Loi & la fauſſeté de la nôtre ; je ſuis Chrétienne, faites-moi donner le Bâtême.

Plaiſir de ma Vie ſe ſentit penétrée d'entendre ces paroles : Ah, ma chere ſœur, s'écria-t-elle en l'embraſſant ! ma joïe eſt plus grande que ſi vous me faiſiez Souveraine de toute la Barbarie. En même-tems elle fit aſſembler les Habitans, elle abdiqua la Souveraineté en leur préſence, déclarant qu'elle tranſportoit à leur ancienne Reine, tous les droits qu'ils lui avoient donné par leurs ſermens;

on prêta de nouveau ferment à l'ancienne Reine. Plaisir de ma Vie la quitta pour retourner au Camp, en l'assurant qu'elle alloit travailler pour elle. Tiran la reçut avec de très-grands honneurs; mais quand elle eut rendu compte de ce qui venoit d'arriver, on lui donna lesplus grands éloges. Tiran approuva tout ce qu'elle avoit fait. Mais, dit le Seigneur d'Agramont, si vous cessez d'être la Souveraine de cette Ville, si ses Habitans ne sont plus vos Sujets, que deviendra le serment par lequel je suis lié? Qui me relevera de mon vœu?

Chevalier, dit Plaisir de ma Vie, ne leur as-tu pas accordé le pardon? Voudrois-tu déshonorer ton nom & ta race par une vengeance prise de sang froid? Mais si ton vœu t'embarrasse, il est facile de lever ton scrupule. Tu as juré de faire passer * *par l'épée*, tous les Habibitans de cette Ville. Eh bien ils y passeront. Le Roi tiendra une épée par la garde, & Tiran par la pointe, tous les Habitansde la Ville passeront par-dessous,

* L'Espagnol dit : *Has hecho voto que to dos los de la Ciudad han de paßar so tu Espada*. Ces derniers mots signifient également passer au fil de l'épée, & faire passer par dessous son épée.

alors tu feras abfous de ton maudit ferment, & moi je te donnerai la bénédiction quand je chanterai Meffe. Tout le monde fe mit à rire. L'expédient de Plaifir de ma Vie fut accepté. Après cette cérémonie, elle pria la Reine de fe faire bâtifer, comme elle le lui avoit promis. Elle y confentit, & fur le champ elle reçut le faint Bâtême avec une grande dévotion, & treize cens perfonnes avec elle. Après cela tous les Habitans de ce Roïaume furent convertis, & Tiran obtint du Pape que le Moine qui étoit venu pour racheter les Efclaves Chrétiens, feroit fon Légat dans ce Païs, & les Maures comme les nouveaux Chrétiens, ne lui donnoient plus d'autre nom que le Pere des Chrétiens.

Avant de quitter cette Ville, Tiran propofa à la Reine d'époufer Melchifedech, brave Chevalier du Roïaume de Tremecen; il pria Plaifir de ma Vie de joindre fes inftances, elle le fit, & la Reine confentit à ce Mariage. Le Chevalier ordonna des Fêtes que l'on a coutume de faire en ces occafions. Cette Reine vêcut parfaitement bien, avec une grande dévotion pour la fainte Mere de Dieu, & fit bâtir dans fa Ville beaucoup de Couvents d'Hommes

d'Hommes & de Femmes, & fit beaucoup d'aumônes. Quand les Nôces eurent été célébrées avec toute la pompe imaginable, le Roi Escariano & Tiran décamperent en conduisant avec eux Plaisir de ma Vie. Ils allerent conquérir une Province, que l'on mit sous la dépendance du Roïaume de Tremecen. Tiran donna ce commandement à un brave Chevalier qui se nommoit le Seigneur d'Antioche, qui s'étoit très-bien conduit dans la guerre, & qui étoit intime ami de Melchisedech Roi de la Ville dont nous venons de parler.

Quoique Tiran eût été sans cesse occupé de l'absence de sa Princesse & du déplorable état où devoit être l'Empire Grec, les circonstances dans lesquelles il s'étoit trouvé jusqu'alors ne lui avoient pas permis de former aucun projet pour le secourir. Il ne dépendoit pas même de lui de quitter l'Affrique. Mais il se trouvoit alors dans une autre situation ; il pouvoit conduire une nombreuse Armée contre les Turcs, & il ne pensoit plus qu'aux mesures qu'il devoit prendre pour assurer l'exécution de cette entreprise.

Ces mesures demandoient quelque tems, il falloit achever de détruire les Rois li-

gués qui s'étoient retirés dans les montagnes, sans quoi les nouveaux Chrétiens n'auroient pû envoïer leurs troupes hors de l'Affrique ; il falloit avoir des Vaisseaux de transport pour conduire par mer une Armée à Constantinople, & il n'y en avoit point dans les Ports qui dépendoient des Roïaumes conquis.

Escariano offrit à Tiran les trésors qu'il lui avoit rendus en le remettant sur le Trône, & que sa portion du butin fait sur les Maures conquis, avoit encore beaucoup augmentés. Tiran les accepta, fit faire de grosses remises en Italie & dans les Places maritimes de la Chrétienté ; il chargea *Espertius*, un jeune Chevalier de Tremecen aussi intelligent que courageux, de passer en Italie, & d'emploïer les fonds qu'il y devoit trouver à faire préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise ; il lui ordonna d'acheter des armes & des chevaux, de soudoïer les plus braves gens qu'il pourroit rencontrer, & les plus capables de servir de Chefs à ses soldats. Il devoit acheter quelques Vaisseaux de Guerre, & arrêter le plus grand nombre de Bâtimens de transport qu'il lui seroit possible ; il avoit aussi ordre de faire des provisions de vin en Italie, car

pour

pour des bleds, l'Affrique en pouvoit fournir en très-grande abondance.

En attendant que le ſecours fût prêt, Tiran réſolut d'envoïer un Ambaſſadeur à l'Empereur de Gréce, afin de lui en donner avis, pour ſçavoir au vrai l'état des choſes, & pour être en état de prendre de juſtes meſures. Son choix tomba ſur le nouveau Roi Melchiſedech. Il comptoit ſur ſa prudence & ſur ſon courage. Il étoit Maure de Nation, & s'il tomboit entre les mains des Turcs, il lui auroit été facile de ne leur donner aucuns ſoupçons. Il donna ſes ordres pour faire armer un Vaiſſeau, & pour le faire charger de bleds.

Pendant que l'on y travailloit, un jour qu'il s'entretenoit avec Plaiſir de ma Vie, & qu'elle lui racontoit le détail de quelques circonſtances de ſa captivité; cette converſation rappellant à cette fille le ſouvenir de ſes malheurs, & de l'état où ſe trouvoient l'Empereur, la Princeſſe, ſa propre famille, elle ne put retenir ſes larmes, ni moderer ſa douleur. Tiran qui avoit pour elle l'amitié la plus tendre, en fut touché, & il lui dit en l'embraſſant: Sechez vos larmes, ma chere ſœur, Dieu qui a voulu que je fuſſe la cauſe de vos malheurs, ne l'a voulu que pour vous éle-

ver

ver à un rang, où ſans ces malheurs, je n'aurois pû vous porter. Il y a déja quelque tems que j'y ai penſé, & je ne dois plus reculer l'exécution de mon projet. Vous ſerez Souveraine de deux Roïaumes puiſſans, & je vous donnerai pour époux un de mes plus chers parens, un brave Chevalier de la Maiſon de la Roche-Sallée de Bretagne. Vous ferez le bonheur & le repos de ſa vie; il ſera la gloire & la ſoutien de la vôtre.

Plaiſir de ma Vie ſenſible à l'amitié, & à la généroſité du Chevalier, voulut ſe jetter à ſes pieds, & lui baiſer la main. Il ne le lui permit pas; mais l'embraſſant de nouveau: Non, ma chere ſœur, lui dit-il, ne me remerciez point, je ne puis rien vous donner qui ne ſoit au deſſous de ce que vous méritez, & des obligations que je vous ai. Soïez la Souveraine des Roïaumes de Fez & de Bougie. Vous mériteriez d'être celle de l'Affrique entiere. Ces deux Roïaumes ſont ma conquête, j'ai le droit d'en diſpoſer; & ſi j'avois beſoin du conſentement du Roi Eſcariano, mon frere, il ne me le refuſeroit pas. Ce Prince entra alors dans la chambre où ils étoient. Il apprit avec joïe le projet de Tiran. Il avoit conçu beaucoup d'amitié

pour

pour Plaiſir de ma Vie, & la Reine ſa femme ne pouvoit s'en ſéparer.

L'humeur libre & enjouée de cette fille, étoit accompagnée de beaucoup d'eſprit, & même de plus de raiſon qu'on n'auroit dû en attendre. La vuë d'un engagement ſerieux avec un homme pour lequel elle n'avoit aucune inclination, & qui peut-être ne l'épouſeroit que pour partager ſa nouvelle grandeur, la rendit penſive. Elle avoüa le ſujet de ſes réfléxions à Tiran. Non, lui dit-il, Reine de Fez & de Bougie, ne craignez rien de pareil; l'époux que je vous deſtine, vous rendra heureuſe, l'amour a été juſqu'à préſent une paſſion inconnuë pour lui, vous lui en ferez éprouver les premieres douceurs; votre perſonne & votre humeur lui inſpireront une tendreſſe que l'habileté de votre eſprit ſçaura rendre éternelle. En même-tems il ôta de ſon col une magnifique chaîne d'or, qu'il mit à celui de Plaiſir de ma Vie, en lui diſant; C'eſt au nom d'Agramont Roi de Fez & de Bougie, que je vous épouſe, n'y conſentez-vous pas? Oüi, Seigneur, répondit-elle en ſe jettant à ſes pieds, & les embraſſant malgré ſui, le brave Tiran n'eſt-il pas le Souverain de ma volonté?

Pour-

Pourrois-je refuser l'honneur d'entrer dans son illustre Maison !

Tiran la releva en ordonnant qu'on appellât le Seigneur d'Agramont. Mon Cousin, lui dit-il, lorsqu'il le vit entrer, je vous ai marié avec la Reine de Fez, avec l'aimable fille quevous voïez ici. Vous connoissez son mérite ; vous sçavez les obligations que je lui ai, & ce qu'elle a souffert pour moi, dégagerez-vous ma parole ? Accepterez-vous sa main & le Trône que je vous offre avec elle ?

Seigneur, répondit Agramont, vous sçavez combien j'avois toujours été éloigné d'une passion que je ne croïois propre qu'à inspirer des foiblesses. Celle dont vous m'offrez la main, étoit seule capable de me donner d'autres pensées. Depuis ce malheureux jour qu'elle m'a si généreusement pardonné, ses graces & son mérite m'ont fait sentir que l'amour de la gloire n'étoit pas capable de remplir tous les besoins de notre cœur ; qu'il étoit formé pour de plus tendres sentimens. C'est la personne seule de la charmante Reine de Fez, qui peut me toucher. Je vous la demande donc avec ardeur. Je la prie de m'accepter pour son époux, & de croire que les Sceptres de

Fez & de Bougie, que vous m'offrez avec elle, tirent leur plus grand éclat à mes yeux de la main à qui vous les avez remis. En même-tems il s'approcha de Plaisir de ma Vie, & voulut fléchir le genoüil devant elle pour lui baiser la main. Elle se baissa pour le relever. En même-tems Tiran les serrant l'un & l'autre entre ses bras, les fit s'embrasser & se baiser. Le Seigneur d'Agramont peu fait aux façons de l'amour, étoit un peu timide.

Tiran ordonna que l'on préparât tout pour la cérémonie de leurs fiançailles,&de leur Couronnement. Plaisir de ma Vie voulut que la célébration du mariage fût remise au tems de son arrivée à Constantinople, & des nôces de Carmésine avec Tiran. Le Seigneur d'Agramont auroit bien voulu être quitte de la peine de soutenir le rôle d'Amant, dont il se trouvoit plus embarrassé, qu'il ne l'eût été d'un combat en champ-clos avec un Chevalier ; mais comme sa passion pour la nouvelle Reine étoit plus solide qu'impetueuse, il consentit à ce qu'elle demandoit. Plaisir de ma Vie lui pardonna son peu d'impatience; elle le regardoit moins comme un Amant, que comme un Mari.

Les Fêtes qui accompagnerent les fian-

çailles durerent huit jours. Plaisir de ma Vie y parut avec un air de grandeur, aussi libre & aussi aisé que si elle eût passé sa vie sur le Trône. Tiran ne négligeoit point cependant les préparatifs de la Guerre contre les Rois ligués, ni ceux du départ de l'Ambassadeur Melchisedech pour Constantinople. Le lendemain des Fêtes, le Vaisseau se trouva en état de mettre à la voile, & l'Ambassadeur s'embarqua avec ses Lettres & ses Instructions. Le jour même Tiran se mit en marche vers le Païs des hautes montagnes. Son Armée étoit très-forte; sa Cavalerie nombreuse & bien armée, & il menoit avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour entreprendre un siége. Les Rois ligués s'étoient retirés dans la Ville de Caramen, Place très-forte sur les frontieres de la Barbarie & du Païs des Negres de Borno. Tiran marcha droit à eux; ils vinrent à sa rencontre, quoique plus foibles que lui; mais ils crurent que la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient, les mettroit en état de se défendre long-tems. Tiran qui brûloit d'impatience de terminer la Guerre, les attaqua si vivement, que malgré leur courage, & leur résistance qui fut extrême, il les força d'abandonner ce poste pour se retirer dans la Ville.

Tiran

Tiran y alla mettre le ſiége auſſi-tôt ; mais il reconnut bien-tôt qu'elle étoit trop forte pour être emportée d'emblée. Les Rois qui s'attendoient depuis long-tems à être aſſiégés, l'avoient pourvuë de proviſions pour pluſieurs années. La Garniſon étoit nombreuſe, & compoſée de troupes aguerries. Tiran aïant formé un ſiége régulier, & ſçachant que les Ennemis ne pouvoient avoir aucune Armée en campagne, détacha une partie de ſes Troupes, ſous la conduite des Rois Eſcariano & Agramont, pour aller ſoumettre les Châteaux & les Places qui étoient dans le Païs. Ils furent reçus preſque partout, & trouverent peu de réſiſtance. On redoutoit l'extrême valeur de Tiran ; mais ſon nom étoit encore plus aimé. Son humanité, ſon exact attachement aux principes de l'équité, & la diſcipline dans laquelle il tenoit ſes troupes, faiſoient déſirer aux peuples de vivre ſous ſa domination.

Cependant l'Ambaſſadeur Melchiſedech avoit fait une heureuſe navigation. Il étoit arrivé à Conſtantinople ſans obſtacle. A ſon entrée dans le Port, il fit dire aux Officiers, qu'il étoit envoïé par Tiran le Blanc vers l'Empereur, & qu'il déſiroit

désiroit de lui être présenté. On alla porter cette nouvelle au Palais. L'Empereur envoïa recevoir l'Ambassadeur par un Chevalier., remerciant Dieu de ce qu'il avoit enfin pris pitié de l'Empire Grec, & de ce qu'il vouloit bien finir ses malheurs.

On amena l'Ambassadeur au Palais avec un nombreux Cortége deChevaliers & de Courtisans qui l'accompagnerent. Il étoit vêtu à la Moresque d'une robe doublée des plus précieuses fourrures: son manteau étoit rattaché sur l'épaule par une magnifique agraffe. Il portoit sur la tête les simboles de sa Roïauté. L'Empereur & l'Impératrice l'attendoient sur un trône. Il ne considera dans les honneurs qu'il leur rendit, que la qualité d'Ambassadeur de Tiran, dont il étoit revêtu. Il se prosterna devant eux, & leur baisa les pieds & les mains. Ensuite il présenta à l'Empereur la Lettre de Tiran. Elle fut luë par un Secretaire : elle n'étoit que de créance. L'Empereur remit l'Audience au lendemain. La nuit étoit proche, & l'Ambassadeur devoit avoir besoin de repos. On le conduisit dans une Maison, où lui & sa suite furent servis avec beaucoup de soin.

Les

Les Magiſtrats & les principaux Bourgeois de la Ville furent invités à l'Audience du lendemain, avec les Seigneurs & les Officiers du Palais. L'Empereur croïoit ne pouvoir faire trop d'honneur à Tiran, & il étoit perſuadé que l'éclat même de cette cérémonie ſerviroit à ranimer le courage abattu de ſes peuples. L'Ambaſſadeur admis à l'Audience, parla aſſis par ordre de l'Empereur. Il fit le récit de tout ce qui étoit arrivé à Tiran, aſſura l'Empereur que lors de ſon départ il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour être en état de lui amener un ſecours promt & conſidérable, dès qu'il auroit terminé une Guerre avant la fin de laquelle il ne pouvoit tirer aucunes troupes de l'Affrique. Qu'il éſpéroit de s'embarquer avec une Armée de cent cinquante mille hommes, & que la Flotte néceſſaire pour le tranſport d'une ſi nombreuſe Armée, étoit en grande partie raſſemblée lors de ſon départ.

En finiſſant l'Audience l'Ambaſſadeur demanda la permiſſion d'aller rendre ſes devoirs à la Princeſſe. L'Empereur le lui accorda, & donna ordre qu'on le conduiſît dans le Couvent où elle avoit choiſi ſa retraite. Elle y vivoit parmi des filles

de sainte Claire, vêtuë comme elles, & observant une partie de leur Regle. Elle étoit plongée dans la plus amere douleur. La maniere dont Tiran l'avoit quittée, son départ précipité avec Plaisir de ma Vie, l'ignorance où l'un & l'autre l'avoient laissé de leur sort, les raisons qu'elle avoit de soupçonner leur mort, ou son inconstance; les malheurs de l'Empire, dont les Turcs avoient conquis la plus grande partie; tout présentoit sans cesse à son esprit les idées les plus accablantes.

Dès qu'on lui annonça un Ambassadeur de Tiran, elle courut à la porte, & ôta son voile pour le recevoir. Il se prosterna à ses pieds, & lui baisa la main. Elle le releva en l'embrassant. Il lui présenta la Lettre de Tiran. A ce nom, & à la vûë des caracteres tracés par la main de son Chevalier, elle resta immobile; des larmes de joïe remplirent ses yeux, la parole mourut dans sa bouche. Après quelques momens de saisissement, elle lut la Lettre qui la pénétra de la joïe la plus vive. Elle retrouvoit son Amant vivant, fidéle, & plus passionné que jamais. Elle fit plusieurs questions à l'Ambassadeur; il lui apprit quelle avoit été la fortune de Tiran. Il lui rendit compte de tout ce qu'il

qu'il avoit fait pour Escariano. Il n'oublia pas les avantures de Plaisir de ma Vie, le rang auquel Tiran l'avoit élevée ; enfin ses fiançailles avec le Seigneur d'Agramont auquel elle avoit porté en dot les Roïaumes de Fez & de Bougie. Il ajouta qu'elle se préparoit à suivre Tiran lorsqu'il viendroit amener le secours, & qu'elle n'avoit pas voulu achever son Mariage avant que d'avoir vû terminer les malheurs de sa chere Maitresse. L'Ambassadeur prit congé d'elle après ce récit.

Ce jour-là même on avoit débarqué les provisions envoïées par Tiran, & l'Empereur résolut de donner dès le lendemain une réponse à son Ambassadeur. Il prit donc son Audience de congé. L'Empereur lui donna des Lettres pour son Général. Il alla saluer la Princesse, qui le chargea aussi d'une Lettre, & l'embrassa en le priant de marquer à Tiran combien sa présence étoit nécessaire, & avec quelle ardeur elle étoit desirée. L'Ambassadeur mit à la voile, & partit avec quelque inquiétude. Les Turcs n'avoient point encore de Flotte ; mais on disoit qu'ils en faisoient venir une de Syrie, & d'Egypte. Il craignoit d'en être rencontré.

Pendant le voïage de l'Ambassadeur,

le siége de Caramen duroit toujours; mais il avançoit peu à cause de la force de la Place, & de celle de la Garnison. Enfin, Tiran prit le parti de faire creuser une mine. La Ville quoique dans une plaine, étoit bâtie sur le roc, ce qui rendit l'ouvrage plus long & plus difficile. Mais cela même en assuroit le succès. L'entreprise paroissoit si peu possible, que les Ennemis ne prenoient aucunes précautions pour s'en garantir.

Cette mine devoit aboutir à une grosse tour qui commandoit une des portes de la Ville. Lorsqu'elle fut prête à s'ouvrir, Tiran choisit mille hommes des plus braves de l'Armée. Il mit à leur tête *Mossen de Rocaforte*, Gentilhomme Catalan, qui après avoir servi dans les Armées des Chrétiens, avoit été fait Esclave par les Maures. Son esclavage avoit été long, & il connoissoit la Ville de Caramen, pour y avoir demeuré avec un de ses Maîtres. Il étoit un des Esclaves délivrés par Tiran.

Tandis qu'il marchoit par le souterrain, Tiran fit attaquer la Ville par dix côtés différens; ses Soldats poussoient des cris continuels; les instrumens de guerre faisoient un très-grand bruit. Rocaforte ouvrit la mine sans obstacle, & même sans

être entendu. On n'étoit occupé qu'à défendre les remparts. Il courut ouvrir la porte de la Ville la plus proche aux troupes de Tiran. Après celle-là il en ouvrit une autre ; le combat devint affreux. Les Rois Titulaires de Fez & de Tremecen, qui étoient renfermés dans la Ville, se battoient en désespérés à la tête de leurs troupes. Leur mort fit perdre le courage à ces troupes. Elles mirent bas les armes, & se rendirent à Tiran.

Après cette victoire, tout reconnut les armes victorieuses de Tiran ; on venoit de toutes parts se mettre sous son obéissance. Il se mit en marche vers le Port de Constantine, où étoit le rendez-vous donné à Espertius. Quelques Places du Roïaume de Fez qui avoient tenu pour leur ancien Roi, envoïerent des Députés offrir leurs clefs, & demander les ordres de la Reine Plaisir de ma Vie, & du Roi Agramont, qui se trouverent alors possesseurs tranquilles & absolus de leur nouveau Roïaume.

Pendant la marche l'Ambassadeur Melchisedech, qui avoit évité à son retour la Flotte des Turcs, & qui étoit heureusement débarqué au Port d'Astoura, vint rendre compte à Tiran de sa négociation.

Il le trouva dans une Ville où il faisoit prendre quelques jours de repos à ses troupes. La Reine de Tremecen & celle de Fez étoient avec lui; elles n'avoient point quitté l'Armée, & avoient assisté au siége. Melchisedech présenta ses Lettres à Tiran. Celle de l'Empereur étoit conçuë en ces termes.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude, & les craintes que nous avons éprouvées dans notre malheur jusqu'à l'arrivée de votre Ambassadeur; & quoique nous aïons beaucoup souffert, nous avons été plus inquiets de vous, que de nos peines. Ce n'est pas sans raison, puisque nous n'espérons de nous voir délivrés que par vous. Nos Ennemis ont profité de votre absence. Ils sont maîtres de tout l'Empire. Je me trouve réduit aux seules Villes de Constantinople & de Pera, & à quelques Châteaux qui me sont demeurés, parce qu'ils sont sur la riviere en deça du Pont de pierre. Les Ennemis nous attaquent si vivement, & nous avons si peu de vivres, que nous sommes au moment de périr, à moins que Dieu n'ait la bonté de vous envoïer ici, vous qui êtes notre seule espérance. Je vous regarde comme mon fils. Nous vous regrettons tous les jours, vous

priant

priant au nom de Jesus Crucifié, d'avoir pitié de nos malheurs, & de ceux de notre chere fille, qui vous nomme sans cesse, aussi-bien que tout le peuple : elle n'a d'autre espérance après Dieu qu'en vous. Soïez touché de notre situation, & de celle de vos Parens & Amis qui languissent dans l'esclavage, & qui ne soupirent qu'après vous. L'Affrique que vous avez conquise, vous permettra de faire la conquête de mon Empire. Car enfin, Tiran, la conquête du monde ne seroit rien pour vous. Le Grand Turc & le Sultan tremblent l'un & l'autre, en pensant que vous êtes sur la terre.

La lecture de cette Lettre attendrit beaucoup Tiran. La situation de l'Empereur lui fit répandre des larmes. A cette idée se joignit le triste souvenir du Duc de Macédoine, & de ses autres Parens, qui n'étoient Esclaves qu'à cause de lui, & qui ne pouvoient être délivrés que par lui. Il fut étonné d'apprendre que l'Empereur eût perdu en aussi peu de tems tout le Païs qu'il lui avoit conquis; car il fit beaucoup de questions à son Ambassadeur. Il s'informa, comme l'on peut croire, des nouvelles de la Princesse; il lui apprit que la douleur de son absence l'avoit engagée

à se retirer dans le Couvent de sainte Claire, pour y servir Dieu ; ce qu'elle faisoit avec une grande dévotion. Elle vous conjure, ajouta-t-il, d'empêcher qu'elle ne tombe entre les mains des Turcs, & vous demande pardon si jamais elle a pû vous offenser. Elle espere que par les liaisons qu'elle a avec vous, vous ne l'abandonnerez pas : vous assurant que tout ce qui lui appartient, vous sera aussi soumis qu'elle-même. Après cela l'Ambassadeur lui remit sa Lettre. Tiran la lut. Voici ce qu'elle lui mandoit.

La douleur où j'étois, & le chagrin qui ne m'a point quittée depuis votre départ, ont été suspendus par votre Lettre, qui m'a rendu la vie, quoiqu'en la voïant la joïe ait pensé me donner la mort. Mon premier soin est celui de vous écrire, ce que je fais dans une Cellule de ce Couvent, où je fais pénitence de mes péchés. La lecture de votre Lettre est le seul moment de plaisir que j'aïe éprouvé depuis votre départ ; votre retour est mon unique espérance. Je vous suis acquise pour ma vie. Tout ce que vous avez souffert pour moi est présent à mon esprit. Je n'ose attribuer vos succès à mes prieres. Ils étoient dus à votre valeur & à vos vertus.

Si vous ne m'avez point oubliée, quittez l'Affrique au plutôt, & venez vous montrer à moi, aussi-bien qu'à ce peuple dont les cris douloureux vous appellent sans cesse. Souvenez-vous que l'Empire des Grecs vous attend. Ce que vous avez tant désiré de moi, seroit-il la proïe d'un Barbare ? Ne souffrez pas que votre épouse tombe entre leurs mains. Je ne sçai ce que je dis, ni ce que je fais. Je ne suis occupée qu'à baiser, & qu'à regarder quelques bijoux que vous m'avez donnés; ils sont toute ma consolation. Je parcours les lieux que j'habite en disant : Ici, mon Tiran s'est assis. Là il m'a embrassée, en cet endroit il m'a baisée, & dans celui-ci j'ai été toute nuë dans ses bras. Voilà quelles sont mes occupations le jour & la nuit; mais toutes ces idées s'évanoüiront, & je les perdrai sans regret en vous voïant. Viens, mon cher Tiran, viens promtement soulager tous mes maux, & sauver le peuple Chrétien.

Tiran fut si touché de cette Lettre, les malheurs de la Princesse, ceux de l'Empereur, du Duc de Macédoine, & de ses Parens se présenterent à son esprit sous une image si vive, qu'il tomba évanoüi. Cet accident fit grand bruit dans le Palais.

lais. Plaiſir de ma Vie accourut, & le trouva ſur un petit lit, ſur lequel on l'avoit porté ; elle lui jetta de l'eau roſe ſur le viſage, & lui mit enſuite le doigt dans l'oreille ſur ſon ancienne bleſſure. Tiran reprit ſes eſprits ; il étoit ſi fort troublé, qu'il fut quelque tems ſans pouvoir parler. Enfin, il s'écria : O vous tous, qui aimez, reſſentez-vous des peines qui puiſſent ſe comparer à celles que je ſens ? N'étoit-ce point aſſez d'être ſeparé de ce que j'adore ? Falloit-il craindre encore pour ſes jours ? Empereur que j'aime, que j'honore, & que j'adore comme Dieu ; Impératrice qui as porté dans ton ſein la ſeule eſpérance de ma vie ; Princeſſe qui nous repréſentes la vive image de la Divinité, Beauté plus brillante que celle des Anges, Beauté qui captives ma liberté : O toi, mon ſeul bien & mon ſeul repos, dans quel abîme de maux te plonge mon abſence ! O qui me prêtera des aîles pour me tranſporter en des lieux toujours préſens à mon eſprit, en des lieux où ma préſence eſt ſi néceſſaire ! Dieu tout-puiſſant, Dieu Créateur & Rédempteur du Monde, c'eſt à toi que je m'adreſſe. Proſterné aux pieds de ta bonté, les yeux & les mains élevés vers toi, j'implore ton aſſiſtance ;

assistance, daigne suspendre les progrès des Ennemis de la sainte Loi, jusqu'à ce que ton serviteur puisse par ta protection, achever l'ouvrage de leur destruction que tu as voulu qu'il ait commencé.

Après que Tiran eut exprimé ainsi ses regrets, il dit au Roi Escariano qu'il falloit partir à l'instant, & prendre le chemin de Tunis pour s'en rendre les maîtres; il mit ses troupes en bataille, & marcha droit à Tunis. Quand les Habitans de ce Roïaume furent instruits de son approche, ils envoïerent des Ambassadeurs offrir de se soumettre & de recevoir le Roi que Tiran voudroit leur donner. L'Armée entra paisiblement dans la Ville, Tiran fit reconnoître le Roi Escariano, les Habitans prêterent serment entre ses mains.

Toutes les Villes & Châteaux qui en dépendoient se soumirent. On vint alors avertir Tiran, que six gros Vaisseaux Genois étoient arrivés au Port de Constantine; sur le champ il envoïa Melchisedech avec beaucoup d'argent pour naulizer ces bâtimens, les charger de bleds, & les envoïer à Constantinople. Melchisedech partit & exécuta les ordres qu'il avoit reçus. Peu de jours après, les Vaisseaux

ſeaux furent chargés, & mirent à la voile. Après leur départ Tiran tint Conſeil avec Eſcariano & Agramont ſur les différens moïens qu'ils pouvoient prendre pour attaquer les Turs & pour ſecourir l'Empereur. Ils convinrent que les troupes de Tremecen, de Tunis & de Fez s'embarqueroient avec Tiran & feroient voile vers Conſtantinople, tandis que le Roi Eſcariano retourneroit en Ethiopie, & qu'à la tête d'une Armée qu'il leveroit dans le Païs, il marcheroit par terre contre les Turcs, afin de leur couper toute communication avec leurs Etats, & de les prendre en queuë, tandis que Tiran les attaqueroit de front. On convint encore qu'il étoit à propos de faire part du projet au Roi de Sicile. Ce Roi étoit le Prince Philippe de France, l'ami de Tiran, que la mort du pere, & des freres de ſa femme, avoit placé ſur ce Trône. On ne doutoit pas qu'il ne joignît ſa Flotte, & une partie de ſes troupes à l'Armée de Tiran.

Les Rois Eſcariano & Agramont expédierent les ordres néceſſaires pour faire avancer les troupes de leurs nouveaux Roïaumes, qu'ils deſtinoient à cette expédition. Il vint quarante-quatre mille chevaux,

chevaux, & cent mille fantassins des seuls Roïaumes de Tremecen & de Tunis ; les Roïaumes de Fez & de Bougie fournirent vingt-quatre mille hommes de cavalerie, & cinquante mille d'infanterie. Le Chevalier Espertius avoit mandé qu'il alloit se mettre en mer avec les Bâtimens de transport. Il arriva en effet quelques jours après avec une partie de la Flotte, le reste ne tarda pas à le joindre. Elle étoit composée de cent Galeres, de trois cens Vaisseaux de haut bord, & d'un grand nombre de moindres Bâtimens. Espertius se remit en mer, chargé des Lettres de Tiran pour le Roi de Sicile. Il devoit le prier de faire diligence, & de tenir ses Vaisseaux prêts pour les joindre à la Flotte, qui le devoit aller prendre à Messine.

Tiran songea alors à l'embarquement. Quelque nombreuse que fût son Armée, il se trouva plus de Vaisseaux qu'il ne lui en falloit. Il fit charger de bleds & de vivres de toute espece, trente Bâtimens. Il craignoit que son Armée ne fût exposée à la disette dans un Païs ruiné par plusieurs années de Guerre, il fit ensuite assembler ses troupes, & après être monté sur un échaffaut, aïant à ses

ses côtés les Rois de Tunis & de Fez, & les principaux Barons & Chevaliers des nouveaux Chrétiens de Tremecen, & des Païs conquis, il parla sur les devoirs de l'honneur & de la Chevalerie : il étoit trop rempli de son amour pour ne rien dire de la force de cette passion, & il termina son discours par ce qu'il leur dit sur la perfection de la Loi Chrétienne ; mais il ajouta que le Moine qui les alloit prêcher, leur en parleroit bien mieux que lui ; alors il fit monter dans une chaire préparée sur l'échaffaut un Moine de la Mercy nommé Frere Jean Ferrier, grand Théologien, & fort habile dans la langue Arabe. Il parla fort au long des avantages du Christianisme sur la Loi de Mahomet, fit beaucoup d'invectives contre ce dernier, attaqua vivement ses mœurs, & le relâchement de sa morale, lui reprochant sa gourmandise & sa luxure. Il leur montra ensuite la justice de la cause pour laquelle ils alloient combattre, & finit en promettant à ceux qui auroient embrassé le Christianisme, la victoire, ou du moins le Paradis s'ils périssoient dans cette guerre.

Ceux des Maures qui n'avoient pas été bâtisés, furent si touchés de ce sermon, qu'ils

qu'ils demanderent sur le champ le Bâtême avec de grands cris. Dans l'espace de trois jours, on bâtisa quatre cens quatre mille personnes tant de ceux qui devoient s'embarquer que de ceux qui devoient rester dans le Païs.

Lorsque les troupes furent embarquées, le Roi Escariano & sa femme prirent congé de Tiran, de Plaisir de ma Vie & du Roi Agramont, & se mirent en marche vers l'Ethiopie. Les Etats du Roi Escariano étoient fort étendus, ils confinoient d'un côté avec le Païs de Tremecen, & s'étendoient de l'autre jusques aux Indes & jusques au Païs du Prête-Jan. Le Fleuve du Tigre coule sur les terres d'Escariano, & l'on donne le nom de *Jam Jam* à son Roïaume.

Après son départ, Tiran mit à la voile, il arriva en peu de jours sur les côtes de Sicile. Sur la nouvelle qui s'étoit répanduë de l'armement considérable que les Sarrasins avoient fait en Syrie, le Roi avoit levé des troupes, & mis une Flotte en mer pour être en état de défense au cas que les Maures vinssent l'attaquer. Le Roi de Sicile apprit avec joïe tout ce qui étoit arrivé à Tiran, & promit de se joindre avec lui pour secourir l'Empereur.

Les

Les six Vaisseaux chargés de bled envoïés par Tiran à Constantinople firent une traversée heureuse ; mais lorsqu'ils furent à la Valone, ils apprirent que le grand Turc & le Soudan, après l'arrivée de leur Flotte avoient fait passer le bras de S. George à leur Armée, & que cette Flotte bloquoit le Port tandis qu'ils assiegeoient la Ville par terre. Ils firent passer un Courier par terre pour instruire l'Empereur que le secours étoit en mer, & en même-tems ils dépêcherent un Brigantin pour instruire Tiran de ces nouvelles ; ils lui manderent que la Ville étoit extrêmement pressée, que sans la valeur d'Hyppolite que l'Empereur avoit fait Général, les Infidéles auroient déja pris la Ville. Ce Brigantin joignit la Flotte lorsqu'elle étoit prête d'entrer dans le Port de Messine. Ces nouvelles firent sentir à Tiran combien il lui étoit nécessaire de faire diligence. Il descendit seul à terre avec Plaisir de ma Vie & un petit nombre de Chevaliers ; le Roi & la Reine de Sicile vinrent à sa rencontre & le conduisirent au Palais ; on servit un magnifique repas, après lequel, tandis que le Roi de Sicile s'entretenoit en particulier avec Tiran, on commença un grand bal. La

Reine

Reine de Sicile tira à part celle de Fez, & l'entretint de la Princesse Carmésine. La Reine de Fez connoissoit la pénétration de celle de Sicile ; ainsi elle se tint en garde contre les questions qu'elle lui fit au sujet des amours de Tiran ; & par les éloges qu'elle donna à cette Reine sur son esprit & sur sa beauté, elle fit changer d'objet à la conversation.

Tiran & le Roi de Sicile convinrent de mettre à la voile dès le lendemain, à la pointe du jour. Les troupes Siciliennes avoient leurs ordres, elles furent embarquées avant le coucher du Soleil. Le Roi de Sicile qui attendoit Tiran de jour en jour avoit reglé la forme du gouvernement pendant son absence ; ainsi aïant pris congé de la Reine son épouse il s'embarqua dès le soir même avec Tiran & Plaisir de ma Vie. On sortit du Port à la faveur de la Lune, & on mit à la voile dès la nuit même pour profiter d'un vent favorable. La Flotte arriva en peu de jours au Port de la Valone où étoient encore les six Vaisseaux chargés. Tiran leur ordonna de le suivre, & il fit voile vers le Canal de Romanie.

Après que le Roi Escariano eut quitté Tiran, il fit tant par ses journées, qu'il ar-

riva dans son Roïaume d'Ethiopie avec la Reine sa femme ; ses Sujets les reçûrent l'un & l'autre avec les démonstrations de la plus grande joïe, & leur firent de grands présens, charmés de revoir leur Maître après les grandes Conquêtes qu'il avoit faites. Après quelques jours de repos, il fit assembler tous les Barons & les Chevaliers de son Roïaume dans la Ville de Troglodite, Capitale de l'Ethiopie, & leur tint ce discours : Je vous assemble ici, Barons & Chevaliers, pour vous conter ce qui m'est arrivé, car je suis sûr que mon bonheur vous donnera de la joïe : Vous avez sçu que j'ai eu le malheur d'être pris par un grand Général Chrétien, nommé Tiran le Blanc, le plus brave & le plus généreux qui soit au monde, il m'a reçu Frere d'armes, après m'avoir donné la liberté. C'est lui qui m'a fait épouser la fille du Roi de Tremecen, en me donnant ce Roïaume ; mais je lui suis plus obligé du présent de cette Princesse, que si il m'avoit donné le monde entier. Il ne s'en est pas tenu là, il m'a fait présent du Roïaume de Tunis ; il veut faire la Conquête de l'Empire Grec, pour le rendre à l'Empereur de Constantinople, que le Soudan & le grand Turc en

ont

ont presque dépoüillé ; il m'a prié, comme son frere & son ami, de l'aider de toutes mes forces. Je prie donc tous ceux qui voudront me suivre, de venir à Constantinople à ma solde & à mes dépens. Ses Sujets lui étoient tellement attachés à cause de ses vertus, qu'ils lui dirent d'une voix unanime, qu'ils vouloient vivre & mourir avec lui, & lui jurerent qu'ils iroient non-seulement à Constantinople, mais au bout du monde. Le Roi les remercia de leur bonne volonté, & leur ordonna de retourner dans leurs terres pour se préparer au départ ; il leur marqua un jour pour se rendre dans cette même Ville, & recevoir leur solde. Il envoïa en même-tems des Chevaliers dans toutes les Villes de son Roïaume pour faire publier que tous ceux qui voudroient prendre parti avec lui, étrangers ou gens du Païs, n'avoient qu'à le venir trouver à Troglodite. Pendant que tout le monde s'y rendoit de tous les côtés, la Reine qui étoit très-bonne Chrétienne, & qui possedoit toutes les vertus, résolut d'augmenter la Foi Chrétienne. A son départ de Constantine, elle avoit emmené avec elle plusieurs Moines, des Chapelains & deux Evêques dans le dessein

de faire bâtir des Eglises & des Couvents. Aussi-tôt qu'elle fut à Troglodite, elle les fit prêcher. Un grand nombre d'Ethiopiens se firent Chrétiens, parce que le Roi & la Reine étoient de cette Religion ; mais beaucoup d'autres se firent bâtiser par dévotion. Après quoi la Reine fit bâtir des Eglises & des Couvents, ausquels le Roi donna beaucoup de revenus. Les Evêchés furent bien établis, & l'on éleva plusieurs Eglises dans l'étenduë du Roïaume, où la Reine envoïa en Mission ceux qui étoient en état d'en soutenir la fatigue. On ne sçavoit point alors dans l'Ethiopie ce que c'étoit que le Mariage, les femmes étoient communes, ils ne connoissoient que leurs meres, par conséquent ils étoient tous bâtards : mais comme ils devinrent Chrétiens à l'arrivée de la Reine, on établit les Mariages, & les enfans devinrent légitimes. Il y a dans ce Païs une grande montagne sur le bord de la mer, qui sur le midi jette une grande quantité de feu ; de ce côté il y a de grands déserts qui joignent l'Arabie, à laquelle la mer Océane sert de bornes. Quand tout le monde fut assemblé, le Roi donna la solde à tous ceux qui la voulurent, il y en eut un grand

grand nombre qui ne la voulurent point recevoir. Ce Roi étoit fort riche, car il avoit beaucoup de mines, sa Cavalerie étoit fort bonne; enfin c'étoit un des plus grands Rois après le grand Kan. Après qu'il eut donné ordre à toutes ses affaires, & qu'il eut entretenu ceux qu'il chargeoit du soin de gouverner ses Etats pendant son absence, car c'étoit un homme très-prudent, il assigna un jour pour le départ de ses nombreuses troupes; il avoit eu soin d'avoir beaucoup de chariots, de chevaux & d'éléphans pour porter les vivres & le bagage, pour conduire l'artillerie, enfin pour tout ce qui étoit nécessaire à la Guerre, sans oublier de faire suivre l'Armée par le bétail nécessaire à sa nourriture. La Reine que Tiran avoit invité de se trouver à ses nôces avec Carmésine & à celles de Plaisir de ma Vie avec le Seigneur d'Agramont, ne négligea rien pour y paroître avec éclat. Elle fit conduire avec elle les plus riches étoffes de l'Inde, & les toiles les plus fines; les Etats de son mari fournissoient les pierreries les plus recherchées; elle joignit aux femmes blanches de sa suite un pareil nombre de filles Ethiopiennes; la noirceur de leur teint

donnoit un nouvel éclat à celui de la Reine.

Le Roi Eſcariano partit de Troglodite avec toute ſon Armée, & arriva ſur la Frontiere de ſon Roïaume à une Ville qui ſe nommoit Serac, & qui touchoit aux Etats du Prête-Jan; il s'y repoſa quelques jours. Jamais on ne l'avoit vû dans cette Ville qui étoit éloignée de cinq cens journées de ſa Capitale. (Ici l'Auteur abandonne le Roi Eſcariano & ſa grande Armée qui prenoit le chemin de Conſtantinople, & parle du Chevalier Eſpertius.)

Aprés avoir reçû ſon Audience de congé du Roi de Sicile, il avoit été chercher Tiran à Conſtantine; mais il l'avoit trouvé parti. Il prit donc la route de Conſtantinople, & arriva promtement en vûë de Valona; l'Armée en étoit encore partie pour aller dans le Canal de Romanie. Il fit voile pour la joindre, la tempête l'écarta de ſa route, ſon Vaiſſeau ſe briſa contre des roches à la côte de l'Iſle de Lango, l'équipage ſe noïa, Eſpertius échappa ſeul avec dix hommes, qui furent à la découverte dans l'Iſle pour voir ſi ils ne trouveroient point quelque habitation; ils rencontrerent un vieillard qui gardoit un

un petit troupeau, ils lui firent plusieurs questions, ausquelles il répondit qu'il n'y avoit dans toute l'Isle qu'un Hameau, dans lequel habitoient quatre familles exilées de Rhodes pour leur malheur, parce que l'Isle étoit enchantée, & que la terre ne pouvoit rien produire. Le Chevalier le conjura de leur donner quelque chose à manger, l'assurant qu'en reconnoissance ils l'aideroient de tout leur pouvoir. Le vieux Pastre touché de leur état leur dit, qu'il partageroit volontiers sa misere avec eux. Alors il toucha son troupeau & les conduisit dans sa pauvre habitation, & leur donna de quoi manger. Le Chevalier lui demanda quel étoit celui qui avoit enchanté une Isle dont le terrain paroissoit si bon. Seigneur, lui répondit le Vieillard, Hypocrate étoit autrefois Souverain de cette Isle de Lango,* aussi-bien que de celle de Crete; il avoit une fille admirablement belle, que l'on voit encore aujourd'hui dans cette Isle sous la forme d'un dragon de sept

Lango, est le nom que l'on donne à l'Isle de Cos, patrie d'Hypocrate, le pere de toute la Médecine. La fable que va conter l'Auteur du Roman est fondée sur une tradition qui est encore reçuë parmi ceux de l'Isle. *Voïez Boschini Arcipelag. pag. 60.*

coudées de longueur, car moi qui vous parle, je l'ai vû plusieurs fois, elle se dit Maitresse de l'Isle, son habitation est dans les voûtes d'un vieux Château bâti sur cette hauteur que vous pouvez voir d'ici; elle ne paroît que deux ou trois fois dans l'année sans faire de mal à personne, à moins que l'on n'ait commencé par lui en faire. Une Déesse nommée Diane, lui a donné cette forme de dragon, & son enchantement ne peut finir, que lorsqu'il se trouvera quelqu'un assés courageux pour la baiser sur la bouche. Un Chevalier de l'Hôpital de Rhodes, dont la valeur étoit très-grande, vint ici une fois pour tenter l'avanture, il monta à cheval, & se rendit au Château, il entra dans la grotte, le dragon leva la tête, le Chevalier la voïant si terrible, prit aussi-tôt la fuite, & son cheval qui l'emporta sur une montagne, se précipita avec lui dans la mer où ils se noïerent. Une autre fois un jeune homme qui ne sçavoit rien de cette avanture, aborda un jour dans cetre Isle, & vint en se promenant à la porte de ce Château. Il entra dans la grotte, & se trouva après avoir marché quelque tems, dans une chambre remplie de trésors, où il vit une Demoiselle

moiselle qui se peignoit devant un miroir. Le jeune homme ne douta point que ce ne fût une folle ou quelque femme de bonne composition qui n'attendoit que l'occasion, il demeura si long-tems dans la grotte, que la Demoiselle l'apperçut, & lui demanda ce qu'il vouloit. Je voudrois bien, lui répondit-il, que vous voulussiez m'accepter pour serviteur. Elle lui demanda si il étoit Chevalier, il lui répliqua qu'il ne l'étoit pas. Si cela est, continua-t-elle, vous ne pouvez me posseder; mais retournez à votre Vaisseau, faites-vous armer Chevalier, & j'irai demain matin au-devant de vous à l'entrée de la grotte, vous me baiserez sur la bouche sans être épouvanté de l'état où vous me trouverez, car je ne vous ferai aucun mal, quelque terrible que je paroisse alors à vos yeux; un enchantement me force de paroître sous la forme d'un dragon, si vous pouvez vous résoudre à me baiser, vous posséderez tous ces trésors, vous m'épouserez & vous serez Maître de cette Isle. Le jeune homme la quitta, se fit recevoir Chevalier, & le lendemain il partit pour achever l'avanture; mais quand il vit sortir la Demoiselle sous une figure aussi épouvantable, il prit la fuite pour
retourner

retourner à son Vaisseau. Elle le suivit jusques au rivage ; & voïant qu'elle ne pouvoit l'arrêter, elle jetta de grands cris pour exprimer sa douleur, & retourna dans sa grotte ; mais le Chevalier mourut de la fraïeur qu'il avoit euë ; depuis ce tems il n'en est venu aucun qui n'ait eu pareil sort. Cependant il est certain que si il en venoit un qui eût le courage de la baiser, bien loin de mourir, il seroit Souverain de cette Isle. Espertius demeura quelque tems à penser au discours de ce Vieillard, après quoi il lui dit : Bon homme, ce que vous venez de m'apprendre, est-il bien vrai ? Il l'assura qu'il ne lui en avoit point imposé, & que pour rien au monde il ne voudroit avoir menti. Le Chevalier devint alors plus occupé de ses idées, qu'il ne l'avoit encore été, il se disoit à lui-même qu'il vouloit tenter cette avanture, Dieu ne l'aïant point jetté sans sujet dans cette Isle. D'un autre côté, il étoit au désespoir de s'y trouver sans espérance de rejoindre Tiran. Il résolut donc d'aller tout seul à la grotte, sans en rien dire à ses Compagnons, dans la crainte que n'osant y venir eux-mêmes, ils ne voulussent l'en empêcher. Il s'informa avec soin du Vieillard

lard, en quel endroit le Château étoit situé. Ils passerent toute la nuit dans cette mauvaise maison.

Le Chevalier rempli de son projet ne dormit gueres; il se leva devant le jour. Quand il fut dehors du Village, il prit un bâton à sa main, car il n'avoit aucune sorte d'armes, & marcha promtement au Château; il y arriva au lever du soleil. Quand il apperçut l'entrée de la grotte, il se mit à genoux, & demanda à Dieu avec la plus grande dévotion, de le préserver de tous maux, & de lui donner le courage suffisant pour ne pas craindre le Dragon, afin de pouvoir tirer cette ame de peine, & la conduire à la sainte Foi Catholique. Après qu'il eut fait sa priere, il se recommanda encore à Dieu, fit un signe de croix, & entra dans la grotte. Quand il fut dans l'obscurité, il fit un grand cri, afin d'avertir le Dragon, qui sortit en faisant beaucoup de bruit. Le Chevalier commença pour lors à trembler, & se mettant à genoux, il fit plusieures bonnes prieres; mais quand il découvrit cette horrible figure, son courage faillit à l'abandonner; il ferma les yeux, & tout ce qu'il put faire, fut de ne pas prendre la fuite. Le Dragon l'appercevant dans cet état, s'approcha

s'approcha de lui d'un air flatteur & caressant, comme pour le rassurer; mais le Chevalier ne voïoit rien & demeuroit immobile : Alors le Dragon l'embrassa & le baisa à la bouche ; ce fut alors que le peu de courage qu'il avoit conservé l'abandonna tout-à-fait, il tomba sans connoissance. Cependant le charme étoit rompu, la fille d'Hypocrate reprit sa figure naturelle, & devint une belle Demoiselle. Elle se jetta à terre ; elle le mit sur ses genoux, & par ses discours & ses caresses, elle cherchoit à le faire revenir. Il fut plus d'une heure en cet état : Enfin il sortit de son évanoüissement & se trouva entre les bras d'une belle fille qui l'accabloit de baisers ; il fut ébloüi de sa beauté, & conçut pour elle la plus vive passion ; il la lui déclara en lui racontant ce qu'il avoit fait pour la délivrer de l'enchantement. Il lui demanda s'il lui restoit encore quelque chose à faire pour achever l'avanture ; que depuis qu'il l'avoit vûë, il s'exposeroit avec joïe aux plus grands périls pour la servir. La Demoiselle lui dit en le prenant par la main pour le faire lever : Non, Chevalier, il ne vous reste plus rien à faire qu'à prendre possession des trésors qui vous appartiennent si légitimement ; en même-

tems

tems elle le conduisit dans une chambre dont la richesse l'éblouït : elle étoit parée des plus superbes ameublemens, des piles de riches étoffes, des monceaux d'or & de pierreries la remplissoient. Chevalier, lui dit la Demoiselle, tous ces trésors sont à vous, & si ma personne peut ajouter quelque chose à votre bonheur, comptez sur l'amour le plus tendre & le plus constant. Le Chevalier ne lui répondit qu'en l'embrassant avec transport. Il la prit dans ses bras & la porta sur un lit où ils passerent le reste de cette journée & toute la nuit suivante. Le lendemain matin le Chevalier songea à l'inquiétude où devoient être ses Compagnons, il en parla à la fille d'Hypocrate: Ils sortirent ensemble de la grotte, & prirent le chemin de la Cabanne. Ses Compagnons furent étonnés de le voir revenir en si bonne compagnie ; l'inquiétude qu'il leur avoit causée, se convertit en une joïe extrême. Ils vinrent saluer la belle Dame, dont le port majestueux, & le maintien prouvoient combien elle étoit considérable, & remercierent Dieu d'un aussi grand bonheur. La Dame les embrassa, & leur témoigna beaucoup de bontés ; après quoi ils entrerent dans la maison du vieux Pastre, auquel elle promit,

mit, auſſi-bien qu'à ſa femme, de leur faire beaucoup de bien. Eſpertius fit apporter dans cet endroit tous les meubles, & l'argent monnoïé qui ſe trouvoient dans le Château; ils firent venir beaucoup de monde pour habiter l'Iſle, qui dans peu devint très-peuplée: ils y firent bâtir une grande Ville qui fut nommée *Eſpertina*, du nom du Chevalier *Eſpertius*, ſans oublier des Châteaux, des Bourgs, & des Villages; mais tous ces bâtimens ne furent pas ſi recommandables, que les Egliſes & les Couvents, où l'on chantoit ſans ceſſe les loüanges de Dieu, & de ſa ſainte Mere. On aſſigna de grands revenus à ces Maiſons: ils vêcurent heureux & tranquiles; ils laiſſerent pluſieurs enfans, qui leur ſuccederent dans cette Souveraineté.

Lorſque Tiran ſe trouva avec ſon Armée dans le Canal de Romanie, il fit route vers le port Sigée, autrefois l'ancienne Troïe. Là il attendit que ſes Vaiſſeaux fuſſent tous raſſemblés. Pour lors il tint Conſeil avec les Rois de Sicile & de Fez, tous les Barons & les Chevaliers qui ſe trouvoient ſous ſes ordres, pour déliberer ſur le parti qu'ils auroient à prendre; car il avoit appris que l'Armée des Turcs, forte de plus de trois cens Bâtimens de

toute

toute grandeur, étoit dans le port de Constantinople. On résolut de débarquer un homme à terre, qui sçavoit bien la langue Turque, & de l'envoïer à Constantinople pour avertir l'Empereur que Tiran étoit arrivé avec son armée, & qu'il n'étoit éloigné de la Ville que de cent mille. On convint de ne lui point donner de Lettre, de crainte qu'il ne fût découvert & arrêté ; mais on l'instruisit de vive voix de tout ce qu'il avoit à dire. Tiran chargea de cette commission un Chevalier de Tunis, de sang roïal, & qui avoit été Maure. Il s'appelloit Sinegerus, il avoit autant d'esprit que de valeur ; & comme il avoit été autrefois Esclave à Constantinople, il en connoissoit tous les chemins. Pour que l'on ajoûtât foi à ce qu'il diroit, il lui remit son Cachet. Sinegerus s'habilla comme un simple Soldat ; un Brigantin le débarqua pendant la nuit à une lieuë de l'Armée des Maures, qui faisoient le siége. Il prit le chemin de la Ville, mais il ne put éviter d'être pris par les Gardes du Camp. Comme il parloit leur langue, & qu'il leur dit qu'il étoit de leurs troupes, ils le laisserent passer.

Quand il fut arrivé à une des portes de la Ville, ceux qui faisoient la garde l'arrêterent,

rêterent, le prenant pour un Maure. Il leur dit qu'il venoit parler à l'Empereur de la part de Tiran. On le conduisit sous une bonne escorte: il arriva comme l'Empereur finissoit son souper. Sinegerus se mit à genoux devant lui, & lui remit le Cachet de Tiran après lui avoir baisé les pieds & les mains. A la vuë du Cachet, dont il reconnut les armes, l'Empereur l'embrassa, lui fit toutes les caresses imaginables, en lui marquant la joïe que lui causoit son arrivée. Le Chevalier Sinegerus lui dit: Seigneur, je suis envoïé auprès de V. M. de la part du Grand Tiran le Blanc, qui se recommande à vous, & qui vous prie de prendre courage: car il espere, avec l'aide de Dieu, de vous délivrer incessamment de vos Ennemis. Il vous mande de tenir votre Cavalerie prête, & de redoubler la garde de la Ville, parce que Dimanche matin il attaquera l'Armée des Maures. Il craint qu'ils n'attaquent la Ville avec plus de vigueur, si leur Flotte est battuë: c'est une précaution qu'il est toujours bon de prendre. Tiran commande une Armée puissante, & s'il peut détruire leur Flotte, il y a grande apparence qu'aucun de vos Ennemis ne pourra se sauver. Mon Ami, lui

lui répondit l'Empereur, ce que vous me dites me fait un grand plaisir, il faut espérer que le Seigneur nous accordera la victoire que vous m'annoncez. Nous avons eu toujours une grande espérance dans le courage & les talens de Tiran. Il envoïa sur le champ chercher Hyppolite son Général : il lui apprit les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir, & lui donna les ordres en conséquence. Hyppolite l'assura qu'avec le retour de Tiran, il pouvoit se croire délivré de ses Ennemis, & partit pour tout disposer. Il courut à la grande Place; assembla tous les Officiers, & leur dit qu'il leur répondoit de leur liberté, puisque Dieu avoit bien voulu permettre que Tiran fût arrivé avec une grande Armée, & que le lendemain il attaqueroit les Turcs. Soïez donc tous à vos postes, mais sans faire du bruit, afin de ne donner aucun soupçon aux Ennemis. Charmés de cette heureuse nouvelle, ils rendirent des graces infinies à Dieu, & passerent la nuit dans la plus grande joïe du monde, sans cependant oser la faire éclater.

Sinegerus demanda à l'Empereur la permission d'aller saluer l'Impératrice & la Princesse. Elle lui fut accordée. Il trou-

va toutes les Dames dans le même lieu. Le Chevalier leur baisa la main, & leur dit, le genoüil à terre : Mon Général Tiran le Blanc se recommande à vous, dans peu il viendra vous secourir. La Princesse entendant cette nouvelle, fut prête à s'évanoüir ; la joïe qu'elle ressentit ne se peut exprimer. L'Impératrice & elle l'embrasserent, & lui firent autant de caresses que de questions. Elles voulurent sçavoir quels étoient ceux qui composoient son Armée. Il satisfit leur curiosité en leur nommant tous les Rois, & les Chevaliers qni venoient de France, d'Espagne, de Barbarie, & d'Italie, se soumettre à ses ordres, à cause de sa grande réputation. Il leur apprit aussi l'arrivée de Plaisir de ma Vie, qui venoit célébrer ses nôces auprès d'elles. Ces nouvelles remplirent toutes les Dames d'admiration, & leurs yeux répandirent des larmes de joïe, en pensant que Dieu permettoit que Tiran mît fin aux malheurs de peuple & de l'Empire Grec. Elles passerent une grande partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. Enfin, la Princesse sortit pour passer dans sa chambre ; le Chevalier lui donna le bras. Alors elle lui demanda pourquoi il lui avoit baisé la main trois fois. Il lui répon-

dit

dit que Tiran lui en avoit donné l'ordre, & qu'il la supplioit de lui pardonner ; qu'autrement il n'oseroit jamais paroître devant elle. La Princesse lui répondit qu'il ne l'avoit point offensée, qu'ainsi elle n'avoit point de pardon à lui accorder ; & qu'au cas que la chose fût ainsi, il pouvoit en être certain, si elle le voïoit bientôt, ce qu'elle désiroit plus qu'elle ne le pouvoit dire. Après cela l'Ambassadeur se retira au logement que l'Empereur lui avoit fait préparer. Le Général Hyppolite passa la nuit sous les armes.

La Veuve Reposée aïant appris ces nouvelles, fut dans une agitation & dans une inquiétude qui ne se peuvent imaginer ; elle feignit de se trouver incommodée, & passa dans sa chambre. Ce fut-là qu'elle se livra aux plaintes & aux regrets : car elle se voïoit perduë sans ressource, n'ignorant pas que ses méchancetés alloient être découvertes. Cependant l'amour qu'elle avoit pour Tiran la tourmentoit encore. Elle passa toute la nuit dans cet état, ne sçachant à qui pouvoir demander conseil. Enfin, pour éviter le supplice qu'elle méritoit, elle avala du poison, ouvrit la porte de sa chambre, & s'étant remise au lit, elle poussa de

grands cris, en disant qu'elle alloit mourir. Toutes les Dames accoururent à elle. L'Empereur ne douta pas à ce bruit, ou que les Maures n'eussent pris la Ville, ou qu'il ne fût arrivé malheur à la Princesse ; il tomba évanoüi. L'on envoïa chercher les Médecins. L'Impératrice & la Princesse quitterent la Veuve pour accourir à lui. Ils le trouverent sans connoissance. Ce spectacle devint très-affligeant. Enfin les Médecins le firent revenir. Il demanda le sujet du bruit qu'il avoit entendu ; on lui dit qu'il avoit été causé par les cris de la Veuve Reposée qui se mouroit. Il envoïa ses Médecins pour la secourir ; mais ils arriverent au moment qu'elle expiroit dans des convulsions horribles. La Princesse en fut très-affligée ; elle l'aimoit tendrement, elle avoit été sa nourrice. Elle ordonna qu'on l'enterrât honorablement. Le lendemain l'Empereur avec toute sa Cour, l'Impératrice, la Princesse, & tous les Magistrats de la Ville accompagnerent son corps à la grande Eglise de sainte Sophie, où on lui fit un magnifique enterrement, après lequel l'Empereur revint au Palais.

Lorsque Tiran eut fait mettre à terre le Chevalier Sinegetus, il disposa toute son armée,

armée, & donna les ordres aux Vaisseaux qu'il destinoit contre ceux des Ennemis, & à ceux qu'il vouloit envoïer contre les Galeres. Il ordonna aux Commandans de chaque Vaisseau de faire un grand bruit de trompettes, de clairons & d'autres instrumens, il en avoit fait une ample provision ; ce qui joint aux cris & au bruit du canon, devoit épouvanter les Turcs. Il fit ensuite mettre à la voile. Tous les Vaisseaux partirent sans faire de bruit, & marcherent tout le jour & toute la nuit suivante. Pendant tout ce tems-là le Ciel fut couvert & il fit un broüillard très-épais ; en sorte que ni les Turcs, ni ceux de la Ville ne purent appercevoir la Flotte. Elle arriva auprès de celle des Turcs deux heures avant le jour, sans qu'ils en eussent eu la moindre nouvelle. Ils se trouverent attaqués avec le bruit que Tiran avoit ordonné. Chacun de ses Vaisseaux alluma par ses ordres deux fanaux qui servoient à se reconnoître. Les Maures surpris & sans armes, ne firent pas une grande défense. Tous leurs Vaisseaux furent pris, mais le carnage fut affreux : car on coupa la tête à tous ceux que l'on prit. Ceux qui se jetterent à la mer, & qui purent gagner la terre, por-

terent au Turc & au Soudan la nouvelle du combat. Tout le Camp en fut bien-tôt informé ; mais le bruit qu'ils entendoient, les lumieres qu'ils voïoient, & l'ignorance où ils étoient de ceux qui les attaquoient, les épouvanterent tellement, qu'ils s'armerent, monterent à cheval, & se mirent en bataille, pour garder le rivage, afin d'empêcher le débarquement. Lorsque Tiran eut pris tous les Vaisseaux ennemis, dans le transport de sa joïe, il se mit à genoux, & fit une priere à Dieu avec la plus grande dévotion.

Cette victoire fut si promte, que tout étoit pris avant le grand jour. Ceux de la Ville entendant le bruit du combat, & voiant ces lumieres, ne douterent point que Tiran n'attaquât alors la Flotte des Infidéles, comme il les en avoit fait avertir ; & quoique cette diversion dût occuper les Turcs, ils prirent les armes, & se préparerent à la défense. A ce bruit l'Empereur se leva de son lit, & suivi de ceux qui se trouverent au Palais, il monta à cheval, & se promena dans la Ville, recommandant à tout le monde de veiller à son poste, & de le bien défendre. En même-tems il rassuroit les habitans de la Ville, en leur disant qu'ils alloient être délivrés, & recouvrer tous leurs

leurs biens. Mais les Maures ne pensoient à rien moins qu'à les attaquer. Ils étoient si fort épouvantés de la perte de leurs Vaisseaux, qu'ils ne songeoient qu'à empêcher la descente. Lorsqu'il fut tout-à-fait jour, Tiran emmenant avec lui tous les Vaisseaux Maures qu'il avoit pris, fit mettre à la voile, & sortit du port de Constantinople avec toute son Armée, & passant par le bras de saint George, il prit la route de la mer Majeure, persuadé que s'il s'emparoit du passage de la terre ferme avant les Ennemis, ils seroient absolument soumis à lui. Aussi les Maures le voïant partir avec leurs Vaisseaux, se crurent-ils perdus. Tiran continua la route de la grande mer jusques à ce que la nuit empêchât les Maures de le suivre de vûë. Ce qu'il faisoit pour leur persuader qu'il partoit, & afin qu'ils ne missent point d'opposition à son débarquement; mais quand la nuit fut venuë, il fit tourner l'Armée du côté de terre. Il faut sçavoir que la Ville de Constantinople est très-belle, bien environnée de bonnes murailles, & qu'elle est bâtie en triangle sur le bras de mer nommé Saint George, qui renferme deux des parties de la Ville, & que le côté qui demeure à découvert regarde la

Thrace. Tiran marcha de ce côté, & débarqua à quatre lieuës du Camp des Maures avec toute son Armée, son artillerie, ses vivres, & ses munitions, sans que les Maures en fussent instruits. Il laissa les Vaisseaux avec une bonne garde, & tout ce qui leur étoit nécessaire. Après qu'il eut donné tous ses ordres, il marcha environ une demi-lieuë, en remontant une grande riviere jusqu'à un grand pont de pierre. Tiran fit faire alte à ses troupes en cet endroit, laissant la riviere entre lui & les Ennemis; & pour que les Maures ne vinssent pas le surprendre, & l'inquiéter pendant la nuit, il fit mettre ses tentes sur le pont, afin que personne ne le passât sans son consentement; mais en même-tems il plaça sur ce même pont beaucoup d'artillerie, afin de recevoir les Ennemis, au cas qu'ils parussent de ce côté-là. Il envoïa ses gardes avancées sur le Camp des Maures, pour être averti de leurs mouvemens. Après cela il fit partir à pied un des siens vêtu en Maure, pour aller à la Ville de Constantinople porter une Lettre qui contenoit;

Je puis témoigner à présent ma joïe à V. M. puisque Dieu a permis que nous eussions une victoire complette sur les Ennemis,

nemis, en prenant plus de trois cens Vaisseaux chargés de vivres & de butin, ausquels nous n'avons pas encore touché. Nous n'avons fait aucun quartier à ceux que nous avons pris. J'attens les ordres de V. M. pour sçavoir ce que je ferai de ces Bâtimens. Mais si elle me le permettoit, je renvoïerois ceux du Roi de Sicile, & des autres Amis qui ont bien voulu me secourir, aussi-bien que ceux que j'ai naulizés pour cette entreprise, & je me servirois de ceux des Maures; car il me semble qu'avec près de quatre cens Vaisseaux, pendant qu'ils n'en ont aucun, nous sommes en état de les empêcher d'avoir des vivres & des secours. Je mande encore à V. M. que j'ai débarqué à l'embouchure de la riviere, & que je suis campé sur le pont de pierre, afin que personne ne passe, & que je puisse tenir les Turcs enfermés de tous les côtés; & je suis certain qu'avant leur départ, j'aurai affaire à eux. Je conjure V. M. de doubler la garde la Ville, & de prendre plus de précaution que jamais; car je crains le désespoir dans lequel ils se trouvent. Ils sont sans vivres, & sans espérance d'en avoir; par conséquent ils seront bien-tôt obligés de se rendre prisonniers. Je voudrois

drois bien sçavoir l'état de vos vivres ; car j'en ai apporté pour plus de deux ans ; & d'abord que j'aurai reçu vos ordres, je vous envoïerai des Vaisseaux chargés. J'attens les ordres de V. M. sur tous ces articles. Si vous avez besoin de troupes pour défendre la Ville, aïez la bonté de m'en donner avis. Au reste, je compte envoïer des Vaisseaux le long de la côte, pour incommoder les Ennemis, & leur ôter toute espérance de secours. Après cela, j'espere que nous réüssirons ; & que Dieu nous aidera. Je demande une promte réponse. Il remit cette Lettre à celui qu'il avoit choisi pour la porter. C'étoit un Grec nommé Charille, qui connoissoit parfaitement le Païs. Il arriva sans rencontrer aucun Maure. On le conduisit devant l'Empereur, auquel il remit la Lettre. Il la reçut, & la lut avec grand plaisir. Charmé de ce qu'elle contenoit, il remercia Dieu ; après quoi il en fit part à l'Impératrice, à la Princesse, aussi-bien qu'au Général Hyppolite, qui lui dit qu'il l'avoit toujours assuré, que tant que Tiran seroit au monde, il ne devoit pas perdre l'espérance.

L'Empereur lui répondit qu'il étoit dans l'admiration de ses grandes actions, &

jura

jura par sa Couronne qu'il le récompenseroit, de façon que lui & tous les siens auroient sujet d'en être conte ns. Ensuite il le chargea d'examiner ce qu'il y avoit de vivres dans la Ville & dans le Palais, afin de pouvoir en rendre compte à Tiran. Hyppolite trouva qu'il y en avoit encore pour trois mois. Il revint assûrer l'Empereur que les ennemis auroient levé le Siege avant que leurs vivres fussent consommés, qu'il pouvoit s'en reposer sur Tiran. L'Empereur fit venir son Sécretaire auquel il fit écrire une Lettre à Tiran, dans laquelle il lui rendit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit demandé. Il fit ensuite appeller Sinegerus, & le pria de porter cette Lettre. Le Chevalier lui baisa le pied & la main, prit la Lettre & fut prendre congé de l'Impératrice & de la Princesse qu'il trouva encore dans sa chambre. Elle le chargea de faire toutes les amitiés possibles à Tiran son Seigneur, en le priant de ne la point oublier, & de penser à tout ce qu'elle avoit souffert depuis son absence; enfin de ne rien négliger pour la voir le plutôt qu'il lui seroit possible. Le Chevalier lui promit de s'acquitter de sa commission, il voulut en s'en allant lui baiser la main, mais elle

l'embrassa,

l'embrassa. Il s'habilla en Maure, & prenant avec lui Charille qui avoit apporté la Lettre de Tiran, il partit de la Ville à minuit. Ils ne rencontrerent aucun Maure. Les Gardes du Camp qui les connoissoient les laisserent passer, ainsi ils furent droit à la Tente de Tiran qu'ils trouverent déja levé. Il fut charmé de les voir, il fit mille questions à Sinegerus sur l'état où étoient la Ville, l'Empereur, l'Impératrice, & surtout sa chere Princesse; il lui fit un récit fidéle de tout ce qu'il avoit vû & de tout ce qu'on l'avoit chargé de lui dire. Tiran fut quelque tems sans parler, & ses yeux se remplirent de larmes au récit de ce que lui mandoit Carmésine. Il lui remit ensuite la Lettre de l'Empereur qui lui mandoit :

Le plaisir que nous fait votre arrivée est extrême, Tiran mon cher fils, & nous rendons sans cesse des graces à Dieu, de ce qu'il nous secoure dans la grande adversité où nous étions réduits. Nous esperons que J. C. vous permettra l'exécution de vos bons désirs. Quant à moi je ne désire que de pouvoir vous donner des marques de ma reconnoissance. Au reste je vous dirai que les soins & la valeur d'Hyppolite, que j'ai fait mon Général,

néral, m'ont prouvé qu'il étoit un des bons Chevaliers qui ſoient au monde ; ſans lui la Ville eût été priſe il y a pluſieurs jours, & par conſéquent il ne ſeroit rien demeuré de l'Empire Grec ; on ne peut compter la quantité de Maures qu'il a tués. De plus, nous vous donnons avis que nous avons au moins pour trois mois de vivres & de choſes néceſſaires pour nous défendre, notre Cavalerie eſt en bon état. Ne vous expoſez donc point inutilement, faites la guerre à votre aiſe, & donnez la Bataille ſans vous preſſer, quand l'occaſion vous paroîtra favorable. Faites débarquer les vivres des Vaiſſeaux, mettez-en une partie dans le fort Château de Sinople, vous les emploïerez pour votre Armée, & pour les Places dont vous ferez la Conquête ; & l'autre vous la mettrez dans la Ville de Pera, afin que nous en puiſſions prendre quand nous en aurons beſoin ; vous y laiſſerez cinq cens hommes d'armes de garniſon. Vous pourrez renvoïer les Vaiſſeaux que vous voudrez à votre diſcretion. J'approuve le deſſein que vous avez d'envoïer les quatre cens Vaiſſeaux à Conſtantinople, & de les mettre en état, ils nous ſerviront à incommoder les Ennemis que
nous

nous sommes sûrs d'enfermer de tous côtés. Si vous avez besoin d'argent pour les Vaisseaux que vous avez naulizés, notre trésor est ouvert, envoïez ici une Galere ou deux, & nous vous envoïerons tout ce que vous demanderez.

Quand le Soudan & le Turc apprirent que Tiran avoit débarqué, & qu'il s'étoit campé au pont de pierre, ils furent consternés, & se crurent perdus sans ressource, ne se voïant aucun moïen d'échapper ni par terre ni par mer sans tomber entre les mains de Tiran. De plus ils se voïoient à la veille de mourir de faim, car ils n'avoient pas des vivres pour deux mois ; mais sans témoigner leur inquietude, ils assemblerent un Conseil pour voir le parti qu'ils avoient à prendre. Il étoit composé des Rois d'Alep, de Sourie, de Trato, d'Assyrie, d'Hircanie & de Rasten, du fils du grand Caraman, du Prince de Sis & de plusieurs grands Seigneurs, dont les noms seroient trop longs à rapporter. Les avis furent très-partagés, les uns vouloient que l'on fit ses efforts pour emporter la Ville, disant qu'après cette expédition ils auroient le tems de se mettre en défense, & d'attendre du secours, d'autant qu'elle ne devoit pas être trop

trop bien munie ; les autres vouloient que l'on marchât à Tiran, assurant qu'il étoit si brave qu'il ne refuseroit pas le combat ; qu'il étoit vrai qu'il avoit une très-bonne Cavalerie, mais qu'elle n'enfonceroit pas leur prodigieuse Armée, & que quand il leur arriveroit d'être battus, il valoit mieux mourir en braves gens & en Chevaliers, que de se laisser prendre comme des moutons ; & que si la fortune leur donnoit la victoire, ils seroient les maîtres ou de s'en aller ou de continuer le Siége. Il y en eut qui préférerent à cet avis, celui d'envoïer une Ambassade à Tiran pour lui proposer une Paix ou une Tréve, en lui demandant passage pour s'en retourner dans leur Païs après avoir abandonné tout l'Empire Grec, évacué toutes les Places & rendu tous les Esclaves & tous les prisonniers. Cet avis l'emporta. On résolut d'envoïer une Ambassade à Tiran, ajoutant que si il leur refusoit le passage, ils pourroient alors attaquer la Ville de toutes leurs forces, & que si,ils ne la pouvoient prendre, il seroit toujours en leur pouvoir de mourir les armes à la main en vendant cherement leur vie. On nomma pour Ambassadeurs le fils du grand Caraman, & le

Prince

Prince de Sis, tous deux fort sages & fort éloquens, & de plus expérimentés dans la guerre. Ils promirent d'examiner le nombre des troupes que Tiran pouvoit avoir. On leur donna leurs instructions, & ils partirent suivis de deux cens Cavaliers, ils étoient magnifiquement vêtus & sans armes. Ils envoïerent devant eux un Trompette à Tiran, pour lui demander le sauf-conduit qui leur fut accordé.

Aussi-tôt après que Tiran eut lû la Lettre de l'Empereur, il avoit appellé le Marquis de Louzanne son Amiral, & lui avoit ordonné d'assembler tous les Patrons des Vaisseaux, de leur paier tout ce qui leur étoit dû & de faire exécuter tout ce que l'Empereur lui avoit mandé sur les vivres, après quoi il pourroit renvoïer les Bâtimens. Il lui dit encore de faire équiper pour la guerre ceux qu'ils avoient pris sur les Turcs, avec ordre de croiser sur la côte, & de harceler les Ennemis. L'Amiral exécuta ces ordres, paya tous les Patrons & leur donna à chacun mille ducats de plus qu'il ne leur étoit dû, sans compter le butin qu'ils avoient fait sur les Vaisseaux Turcs. Quand ils eurent transporté les vivres à leur destination, ils retournerent chacun chez eux.

Les

Les Bâtimens que l'Amiral fit équiper, se trouverent au nombre de quatre cens trente-cinq. Tiran ne garda que deux Galeres bien armées, qui demeurerent dans la riviere auprès du Camp, pour les envoïer où il seroit nécessaire. Quand tous les autres furent en état de tenir la mer; l'Amiral fut au Camp, & dit à Tiran que tout ce qu'il lui avoit ordonné étoit exécuté. Pour lors Tiran fut à la tente de la Reine de Fez, & la pria de s'en aller sur cette Flotte à Constantinople pour consoler & tenir compagnie à la Princesse; car, ajouta-t-il, en quel état serois-je, si il lui arrivoit le moindre malheur! Je ne puis quitter le Camp pour l'aller voir, vous serez plus à votre aise auprès d'elle, vous pourrez lui parler & l'entretenir de moi avec cette façon agréable que vous possedez si bien, assurez-la que je la verrai bien-tôt, que c'est la chose que je désire le plus, que je compte tous les momens, & qu'après Dieu il n'y a qu'elle au monde que je désire de voir & de servir. La Reine lui répondit qu'elle n'oubliroit jamais les grandes obligations qu'elle lui avoit, & que puisqu'elle avoit eu autrefois tant d'envie de le servir, à moins que d'être ingrate, elle ne pou-

voit alors s'en dispenser. Une créature aussi belle & aussi parfaite que la Princesse, ajouta-t-elle, ne peut être possedée que par le plus brave & le plus généreux des Chevaliers. Elle lui demanda si il n'avoit point d'autres ordres à lui donner, l'assurant qu'elle lui sacrifieroit mille vies, si elle les avoit. Alors Tiran l'embrassa, & la baisa à la jouë, l'assurant qu'il voudroit avoir plus fait pour elle, tant il étoit reconnoissant de son amitié; il lui conseilla de se préparer au départ. Tiran prit congé d'elle & retourna à sa tente; il envoïa chercher l'Amiral, & lui ordonna de s'embarquer, d'exécuter tout ce dont ils étoient convenus, & de mettre à la voile aussi-tôt que la Reine seroit sur son bord. L'Amiral prit congé de lui, & monta dans son Vaisseau. La Reine s'embarqua le lendemain, le Roi de Sicile & Tiran l'accompagnerent jusques à son Vaisseau avec cinq cens hommes d'armes, & retournerent au Camp, pendant que l'Amiral mit à la voile, & fit route à Constantinople.

Quand les Ambassadeurs des Turcs furent auprès du pont de pierre, Tiran fit sortir un Capitaine suivi de cinq cens hommes d'armes armés d'une façon très-brillante, &

montés sur de grands chevaux de Sicile bien bardés, pour les recevoir & leur faire honneur. Cette troupe les accompagna jusques à l'endroit où étoit Tiran. Il avoit fait tendre un pavillon superbe de brocard cramoisi le plus riche qui fût au monde, on l'avoit fait à Paris. Les Ambassadeurs mirent pied à terre, & trouverent Tiran avec les Rois de Sicile & de Fez & beaucoup d'autres Barons & Chevaliers qui leur rendirent ce qu'ils devoient à leur rang. Tiran ne voulut pas qu'ils expliquassent si-tôt ce qu'ils avoient à dire; mais il les fit entrer sous des tentes magnifiques qu'il leur avoit fait préparer, il leur fit servir un grand repas avec toutes sortes de différens vins. Les Ambassadeurs furent dans l'admiration à la vûë de la grandeur des chevaux qui les avoient escortés, & des Panaches à la mode d'Italie, que portoient les hommes d'armes. D'un autre côté ils virent quatre mille chevaux aussi bardés, qui voltigeoient & manœuvroient comme ils auroient fait dans un combat. La grande quantité de Cavalerie qu'ils apperçurent dans le Camp de Tiran, les étonna. Ils se dirent entr'eux, que tous les Maures rassemblés ne pourroient résister à d'aussi belles troupes que

celles des Chrétiens, non-ſeulement à cauſe de leur belle Cavalerie, mais encore par la bonne diſcipline qu'ils obſervoient. Ils comptoient avoir fait un voïage inutile, & que Tiran ne leur voudroit accorder ni Paix, ni Tréve, ni leur faire aucun quartier, & conſidérant la poſition du Camp, ils convenoient qu'il leur étoit impoſſible d'éviter la mort ou l'eſclavage; ils paſſerent le reſte du jour & la nuit ſuivante à faire ces triſtes réflexions. Le lendemain Tiran fit aſſembler les Rois & tous les Chevaliers conſidérables du Camp pour entendre la Meſſe dans ſon ſuperperbe pavillon. Quand elle fut dite, il envoïa demander aux Ambaſſadeurs ſi ils vouloient avoir leur Audience. Ils vinrent ſur le champ avec beaucoup de gravité. Tiran les reçut comme il convenoit à leur naiſſance. Quand ils ſe furent aſſis, il leur demanda ce qu'ils avoient à lui dire. Le fils du grand Caraman, comme étant le plus conſidérable, ſe leva, & dit après avoir fait la révérence au Général: Que ſans doute ſa grande ſageſſe lui avoit ſouvent fait penſer combien l'on devoit éviter de faire périr des hommes quand on le pouvoit empêcher, & que le cas préſent exigeoit cette réflexion, que l'on étoit

étoit à la veille de voir couler tant de ſang que les eaux du Fleuve en changeroient de couleur ; qu'il devoit ſe laiſſer toucher en imaginant l'horreur & la cruauté d'un tel combat ; que les grands courages comme le ſien, étoient capables de pitié. Pour éviter, continua-t-il, une auſſi grande barbarie, le Soudan & le grand Turc nous envoyent pour ſçavoir ſi vous voulez faire la Paix ou leur accorder une Tréve au moins de trois mois; ſi vous voulez faire une Paix de cent & un an, ils ſeront charmés d'être de vos amis, ils abandonneront l'Empire Grec, vous remettront toutes les Places de ſon étenduë, & qui plus eſt, tous les Priſonniers Chrétiens qui ſont en leur puiſſance, & ſe ſoumettront enfin tout autant qu'ils le pourront ſans bleſſer leur honneur: mais ſi n'acceptant point ces propoſitions, vous les venez attaquer, vous éprouverez malheureuſement pour vous, quelle eſt la force de leurs armes. Alors il ſe tut. Tiran charmé de ſe voir au moment qu'il avoit tant déſiré, fut très-content de ce diſcours, mais il leur dit qu'il leur donneroit inceſſamment ſa réponſe.

Les Ambaſſadeurs toujours bien accompagnés, retournerent dans leurs tentes.

Le lendemain Tiran fit sçavoir à tous ceux qui s'étoient trouvés au premier Conseil qu'après la Messe ils délibéreroient sur la proposition des Ambassadeurs. Comme ils avoient tous beaucoup d'attachement pour lui, ils se rendirent à son Pavillon après la Messe. Tout le monde se plaça suivant son rang, & Tiran dit : Vous avez entendu, mes freres & mes amis, ce que vous ont fait proposer le Soudan & le grand Turc. Nous pouvons juger de la situation où ils se trouvent ; mais nous devons faire attention à la gloire que cette victoire nous donnera, & à la récompense que nous mériterons dans le Ciel, en délivrant une si grande étenduë de Païs Chrétiens de l'esclavage, & du danger de changer de Religion. Nous avons encore une considération à faire, c'est le grand étonnement où sera tout le Païs des Maures, en apprenant qu'ils sont tous tués ou pris, & quelle est la vengeance que l'Empire Grec en a tirée par notre moïen. Nous vengerons aussi tous les Chevaliers qui ont péri dans cette guerre. Quand ceux-ci seront détruits, la Paix sera plus assurée, & la terreur que nous causerons aux autres, procurera une Paix plus solide à l'Empire Grec ; Il me paroît donc

que

que le plus grand service que nous puissions rendre à l'Empereur, c'est de n'accorder ni Paix ni Tréve, & de consentir à les recevoir à notre discretion, sans leur répondre ni de leurs vies, ni de leurs biens. Si ils ne veulent pas accepter ces conditions, que nous importe? Ne sommes-nous pas sûrs de les faire mourir de faim, pendant que d'un autre côté nous sommes les maîtres de leur livrer bataille? Et quoique nous soïons plus forts qu'eux, ce seroit une grande folie à nous, de nous battre contre des gens au désespoir, & de risquer nos troupes, pendant que nous n'avons qu'un poste à garder. De plus en les prenant à discretion, quel butin ne ferez-vous pas, au lieu qu'il est perdu, si vous les laissez aller? Je crois donc que nous devons les renvoïer, ne pouvant leur faire aucune réponse sans consulter l'Empereur, qui nous rendroit garands de l'événement: Donnez-moi donc votre avis, mes freres & mes amis, comme à un homme qui se confie absolument à vous, dans une chose qui vous regarde comme moi, si vous la faites sans l'avis de l'Empereur. Après le discours de Tiran, le Roi de Sicile se tourna du côté de celui de Fez, pour l'engager à parler: mais celui-

ci l'ayant assuré qu'il ne le feroit pas avant lui, de plus pressé par tous les Barons de dire son avis, il dit en saluant l'Assemblée : Avons-nous besoin de donner des conseils au miroir de la sagesse divine, à ce nouveau Salomon, à cette étoile qui éclaire tous les autres, à ce brave Général auquel nous obéïssons ? Mais enfin pour donner mon avis, puisqu'on le veut sçavoir, je crois qu'il faut consulter l'Empereur, afin que l'on ne puisse nous rien reprocher ; cet événement l'intéresse encore plus qu'aucun de nous ; mais je suis persuadé qu'il prendra le parti que vous proposez ; car il est non-seulement le plus honorable, mais le plus avantageux pour le repos de l'Empire Grec ; de plus tous vos avis étant fondés sur la raison, & sur toutes les regles de la Guerre, il n'est pas possible de n'être pas de votre sentiment. Je n'ai plus rien à dire, sinon que je soumets mon sentiment à celui du Conseil. Après ce discours, tout le monde pria le Roi de Fez de donner son avis. Après un peu de tems, il dit : La connoissance du monde nous apprend à éviter les choses qui peuvent nous nuire, & jamais on ne se répent des choses faites, après y avoir bien pensé ; mais comme toute l'Assem-

blée

blée me charge de répondre en ſon nom ; & que nous avons trop peu de tems pour répondre aux Ambaſſadeurs, je ſuis de l'avis du Roi de Sicile, & crois que l'on doit conſulter l'Empereur. Envoïez donc promtement l'informer de ce qui ſe paſſe, afin de pouvoir rendre réponſe au Soudan & au grand Turc. Tiran ſe chargea de l'en informer, & chacun retourna à ſa tente.

Les Vaiſſeaux qui partirent du Camp de Tiran eurent le vent ſi favorable, qu'avant le coucher du ſoleil, ils arriverent à Conſtantinople, en donnant toutes les marques de joïe que donnent ordinairement ceux qui apportent du ſecours à ceux qui en ont beſoin, après avoir triomphé de leurs ennemis. Le canon tira, les trompettes & les cris ſe firent entendre pour ſaluer la Ville. Tout le monde étoit ſur les murailles pour voir arriver ce ſecours ſi longtems déſiré, qui entroit dans le port avec les bannieres déploïées de l'Empereur, & celles du valeureux Général Tiran. La Ville donna de ſon côté des marques de ſa joïe. L'on ſonna les cloches, & l'on chanta les loüanges de Dieu. Le vieil Empereur monta à cheval, & vint ſur le bord de la mer ; il apprit que la Reine de Fez étoit ſur ces Vaiſſeaux. Il manda cette nouvelle

velle à l'Impératrice & à la Princeſſe, qui ſur le champ monta à cheval, & ſuivie d'Hyppolite, de ſes Dames, & de pluſieurs autres Chevaliers, accourut auprès de l'Empereur; elle ordonna à Hyppolite d'aller dans le Vaiſſeau ſur lequel étoit la Reine, pour la faire débarquer : ils ſe firent mille amitiés à cauſe de ce qui s'étoit autrefois paſsé entre eux. La Reine lui demanda après cela des nouvelles de la Princeſſe. Hyppolite lui répondit qu'elle attendoit le plaiſir de la voir ſur le bord de la mer avec une extrême impatience. Sur le champ elle deſcendit dans un canot couvert d'étoffes d'or, & deux jeunes rameurs la conduiſirent à terre avec Hyppolite en fort peu de tems. La Princeſſe qui vit paroître dans tout l'équipage d'une Reine Plaiſir de ma Vie qni avoit été à ſon ſervice, deſcendit de cheval pour lui faire honneur, & la Reine ſe jetta à ſes pieds pour les baiſer; mais ſans vouloir le ſouffrir, elle la baiſa pluſieurs fois, & la conduiſit à l'Empereur; elle lui baiſa le pied & la main; il l'embraſſa & ils prirent enſemble le chemin du Palais; ils y trouverent l'Impératrice, qui fit mille amitiés à la Reine, & à tous les autres. L'Empereur ordonna à Hyppolite de faire promtement

décharger

décharger les Vaiſſeaux, afin qu'ils retournaſſent au Camp. Il l'aſſura que l'on y travailloit déja, & que les ordres étoient donnés ; cependant il y retourna lui-même, & fit continuer toute la nuit avec une ſi grande diligence, que le lendemain au matin avant le lever du ſoleil, ils ſe trouverent en état de partir. L'Empereur envoïa prier ce jour-là l'Amiral, & tous ceux qui étoient venus avec la Reine, de dîner avec lui. Ils s'y rendirent tous avec des habits magnifiques. Le dîner fut ſomptueux, & malgré la ſituation dans laquelle la Ville ſe trouvoit, on ſervit beaucoup d'oiſeaux, & des vins exquis de toutes les façons ; ils paſſerent la journée dans les Fêtes & les plaiſirs. Le ſoir l'Amiral prit congé de l'Empereur, parce qu'il vouloit s'embarquer, & continuer de tenir l'armée des Turcs bloquée. L'Empereur l'aſſura qu'il ne pouvoit lui faire plus de plaiſir, & lui donna ſa main à baiſer en lui diſant adieu. Tous les Chevaliers lui firent la révérence auſſi-bien qu'aux Princeſſes. Après cela ils furent s'embarquer, & toute la flotte prenant le chemin du Camp des Maures, mit à la voile à la premiere Garde. Quand ils furent auprès de leur Camp, ils firent pluſieurs décharges d'artillerie,

qui

qui les firent courir aux armes, croïant qu'on les vouloit attaquer, & l'on peut dire qu'ils étoient dans la plus grande consternation.

La Princesse voulut que la Reine de Fez passât avec elle dans son lit la nuit même qu'elle arriva, afin de pouvoir l'entretenir à son aise. Quand elles furent couchées, la Princesse lui dit : J'ai ressenti vivement, ma chere sœur, le tems de votre absence, & je n'ai pas douté que la mer ne m'eût séparée de vous pour jamais; à ces tristes idées il se joignoit le souvenir cruel de Tiran qui m'avoit quittée sans me rien dire; son procedé me faisoit douter de son amour, & j'aurois préféré la mort à la vie que je passois sans aucune consolation, séparée de tout ce que j'aimois, & sans avoir d'autre ressource que celle des larmes & des soupirs. Le malheur de l'état dont cette même absence de Tiran étoit aussi la cause, augmentoit encore mes peines. Je m'attendois à devenir esclave; plus je m'examinois, & plus je me trouvois innocente; je ne pouvois me reprocher que les obstacles que j'avois opposés par mes larmes & par mes prieres aux entreprises de son amour; enfin je me jettai dans les bras de la Sainte Vierge qui n'abandonne

pas

pas les malheureux, & j'entrai dans le Couvent de ſainte Claire, où je priai ſans ceſſe pour obtenir quelque conſolation pour l'Empereur mon pere & pour moi. Je ſuis à préſent la plus contente du monde, puiſque vous m'êtes renduë, vous que j'aime de tout mon cœur ; & j'ai toute l'obligation poſſible à Tiran de ce qu'il ne vous a point oubliée, & de ce qu'il a fait pour vous ; mais je vous conjure, ma chere ſœur, de m'apprendre en quoi je l'ai pû offenſer, & pourquoi il m'a quitté comme il a fait, moi qui l'aimois plus que ma propre vie, & qui n'ai jamais démenti les ſentimens que j'ai pour lui ; croïez que je l'aime encore plus que je ne faiſois quand nous avons été ſéparés; mon amour eſt au comble, & je ne pourrai vivre longtems ſans le voir. Pour lors donnant un libre cours à ſes larmes & à ſes ſoupirs, elle donna le tems à la Reine de lui dire qu'elle ne la vouloit point affliger en lui diſant ce qui s'étoit paſſé, qu'elle étoit ſûre que cet aveu la feroit évanoüir, & mettroit tout le Palais en allarmes ; qu'il valoit mieux remettre cette converſation au lendemain, qu'il lui devoit ſuffire de ſçavoir qu'elle n'avoit aucun tort, non plus que ſon Amant ; qu'ils avoient été

trompés

trompés, & que jamais on n'avoit été plus aimé qu'elle l'étoit par Tiran, qui n'étoit pas un moment sans penser à elle, & sans la désirer, & qu'ainsi elle ne pouvoit mieux faire que d'avoir pour lui les plus tendres & les plus vifs sentimens; les grandes actions qu'il a faites en Barbarie, le rendent encore plus digne de vous. Comptez sur la parole que je vous donne, moi qui ne vous ai jamais manqué, que vous le verrez incessamment. Qu'avoit-il besoin de revenir ici pour conquérir l'Empire Grec, si ce n'étoit pas par rapport à vous? Si il ne vous étoit pas fidéle, n'étoit-il pas le maître d'épouser la fille du Roi de Tremecen, qui joignoit un grand Roïaume à la beauté, & qui l'auroit rendu maître de toute la Barbarie: vous jugerez vous-même du mérite de cette Princesse, car elle vient ici uniquement pour vous saluer, à cause des éloges que Tiran lui a faits de vous, & de la reconnoissance de ce qu'il a fait pour elle: elle arrive pour se trouver à vos nôces; consolez-vous donc, soïez tranquille, & que les chagrins n'alterent pas votre beauté; songez à paroître avec tous les dons que la nature vous a faits, aux yeux de Tiran & des Rois qui sont à sa suite,

avec

avec tant de Princes & de Chevaliers. La Princeſſe lui dit qu'elle vouloit ſuivre ſes conſeils, & qu'elle s'étoit trop ſouvent reproché de ne les avoir pas ſuivis. Elles paſſerent une partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. La Princeſſe éprouva une grande conſolation en retrouvant une auſſi bonne amie que la Reine de Fez.

Après le Conſeil que l'on avoit tenu ſur la réponſe que l'on devoit faire aux Ambaſſadeurs, où l'on avoit déterminé d'attendre les ordres de l'Empereur; le brave Tiran ſe trouva au point qu'il déſiroit depuis ſi long-tems; c'eſt-à-dire, qu'il avoit un prétexte valable pour aller voir celle qu'il aimoit plus que ſa propre vie; & comme cette affaire étoit très-importante en elle-même, mais qu'elle l'intéreſſoit plus que les autres, il réſolut d'aller ſeul, & ſans qu'on en fût informé, à la Ville de Conſtantinople pour entretenir l'Empereur, & ſçavoir quel étoit ſon avis ſur une choſe d'où dépendoit le repos de l'Empire Grec; auſſi-bien que l'heureux moment qui devoit le mettre dans les bras de ſa chere Princeſſe. Quand la nuit fut venuë, il parla au Roi de Fez. Il lui remit le Commandement du Camp; & s'étant embarqué ſur une des Galeres, il

il fit route vers Conſtantinople, qui n'étoit éloignée du Camp que de vingt milles. Il arriva dans le port à deux heures de nuit. Il débarqua ſeul & déguiſé, en ordonnant au Patron de ne point parler de lui. Quand il fut à la porte de la Ville, il dit à la Garde de lui ouvrir, qu'il appartenoit à Tiran, & qu'il venoit parler de ſa part à l'Empereur. On lui ouvrit, & il alla promtement au Palais. Ceux qu'il trouva à la porte lui dirent, qu'il étoit couché. Pour lors il alla à la chambre de la Reine de Fez, qu'il trouva en prieres dans un petit cabinet. Elle courut à lui, ſi-tôt qu'elle l'apperçut, le baiſa, l'embraſſa, & lui témoigna le plaiſir qu'elle avoit de le voir. Je ſuis bien obligée à Dieu, continua-t-elle, de ce qu'il a bien voulu exaucer mes prieres. Venez, Seigneur, qui méritez toute la gloire de ce monde, venez joüir de la récompenſe de vos peines, & goûter dans les bras de celle que vous aimez une ſatisfaction que vous méritez par tant de belles actions. Ne me contredites point à préſent. Si vous ne faites pas ce que je veux, je vous jure que je partirai ſans que rien m'en puiſſe empêcher. Tiran l'interrompit, & lui dit : Ma chere ſœur, je vous

vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours obéï : je vous jure par l'Ordre de Chevalerie de faire à l'avenir tout ce que vous m'ordonnerez, quand même je devrois en mourir. Nous verrons bien-tôt, dit la Reine, ce que vous sçavez faire ; car je vais vous ouvrir le champ ; & je ne vous tiens pas pour Chevalier, si vous ne sortez vainqueur du combat. Demeurez dans ce cabinet, continua-t-elle, je vais prier la Princesse de venir coucher avec moi. Aussi-tôt elle le quitta, pour aller dans la chambre de la Princesse, qu'elle trouva prête à se mettre au lit, & qui lui demanda pourquoi elle venoit avec tant d'empressement. Elle lui répondit tout bas, qu'elle la prioit de lui faire le plaisir de venir coucher avec elle, parce qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire, & qu'il venoit d'arriver une Galere de la part de Tiran, dont il étoit sorti un homme qu'elle avoit entretenu. La Princesse y consentit ; car elles étoient alors dans l'habitude d'aller coucher ou chez l'une, ou chez l'autre, quand elles avoient quelque chose à se dire. La Reine prit donc la Princesse sous le bras, & la mena dans sa chambre, qu'elles trouverent bien parfu-

mée, ſuivant l'ordre qu'elle en avoit donné en ſortant. La Princeſſe ſe coucha promtement, tant elle avoit envie de ſçavoir des nouvelles de Tiran, & les Demoiſelles l'aiderent à ſe déshabiller. Quand elle fut couchée, elles lui ſouhaiterent une bonne nuit, qui lui étoit préparée, ſans qu'elle en eût le moindre ſoupçon. Quand les Demoiſelles furent ſorties, la Reine ferma le verroüil en dedans, diſant à ſes Demoiſelles d'aller ſe coucher, qu'elle avoit quelques prieres à faire avant de s'endormir, & qu'elle n'avoit beſoin d'aucune d'elles. Elles rentrerent toutes dans leur chambre. Alors la Reine entra dans le cabinet, & dit au brave Tiran: Allons, Chevalier, mettez-vous en chemiſe, & faites votre devoir, votre ennemi vous attend. Point de diſcours, je n'en écoute aucun. Si vous ne m'obéïſſez maintenant, je jure foi de Reine, puiſque vous m'avez fait telle, que du reſte de vos jours vous ne vous trouverez en pareille occaſion. Tiran tranſporté de joïe, ſe voulut jetter à ſes pieds, & la remercia de tout ce qu'elle faiſoit pour lui; mais la Reine l'interrompit, en lui diſant: Il n'eſt pas queſtion de paroles, il faut le mériter par des effets. Déshabillez-vous.

Le

Le Chevalier le fut bien-tôt. Alors elle le conduisit au lit de la Princesse, en lui disant : Le voici celui après qui vous soupiriez depuis si long-tems, accordez-lui le prix de toutes ses souffrances ; il est votre époux, vous sçavez quels sont ses droits. Profitez du présent ; & laissez l'avenir aux soins de la Providence. Peut-être cette occasion ne se retrouvera plus. Ah ! fausse sœur, s'écria la Princesse, vous m'avez trahi ; mais je me confie en la vertu de mon Seigneur Tiran, elle réparera votre faute.

Ne croïez pas que Tiran perdît son tems pendant ce discours. Ses mains n'étoient pas oisives. La Reine les laissa, & s'alla coucher sur un lit de repos. Après qu'elle fut partie, la Princesse dit à Tiran, qui déja la serroit de près : Mon cher Tiran, ne diminuez point l'extrême plaisir que me fait votre vûë, n'emploïez point vos forces contre une fille qui ne peut vous résister. Quelle gloire trouverez-vous dans la défaite de celle qui vous est soumise, & qui vous adore ? Faites-moi donc part de votre force & de votre courage, pour que je puisse résister. Est-ce par la violence que l'on témoigne son amour ? Seigneur, je vous conjure par votre ver-

tu, par la noblesse de vos sentimens, de m'accorder ce que je vous demande. Aïez pitié d'une fille qui se trouve sans secours. Cruel & faux Chevalier, je vais crier, ajoutoit-elle, comptez que je vais crier. Eh quoi! Vous n'avez aucune pitié de moi? Vous m'aimez, & vous me faites souffrir? Non, vous n'êtes plus ce Tiran dont j'ai tant désiré le retour, qui devoit faire mon bonheur, & qui se déclare mon ennemi. Pendant ce discours, les forces & la résistance de la Princesse s'affoiblissoient, & le Chevalier se trouva vainqueur. Elle demeura sans sentiment; & comme elle ne revenoit point, Tiran se leva fort effraïé, croïant l'avoir tuée. Il appella la Reine, & ils lui jetterent au visage une bouteille d'eau-rose. La Princе ouvrit les yeux, en poussant un grand soupir, & dit: Ah, Tiran! je vois à présent que ce n'est pas moi que vous aimez, ce n'est que votre satisfaction. Si ce sont-là des témoignages d'amour, faut-il les donner avec tant de violence & de barbarie? Eh quoi! un plaisir si court, vous a-t-il fait oublier votre vertu? Encore si vous aviez attendu le jour de notre Mariage! mais vous n'avez pas eu plus d'égard à ce que vous deviez à votre Prin-

cesse,

ceſſe, qu'à ce que vous vous deviez à vous-même. Ce jour ſera le malheur du reſte de ma vie. Vous faites bien la dolente, lui dit la Reine en riant, comme ſi l'on ne ſçavoit pas que jamais armes de Chevalier ne bleſſerent Pucelle à mort. Que Dieu m'envoïe le mal dont vous vous plaignez. Si vous n'en êtes guérie demain matin, je conſens à mourir de la même mort. La Princeſſe ſans répondre à ces folies, continuoit à ſe plaindre, Tiran ſe remit à ſes côtés, & la Reine retourna ſur ſon lit. Le Chevalier vint bien-tôt à bout d'appaiſer la Princeſſe. Ils ſe rendirent un compte mutuel de ce qu'ils avoient ſouffert pendant la longue abſence qui les avoit ſeparés; mais la douceur qu'ils goûtoient à ſe trouver réünis, leur fit ſouvent perdre de vûë leurs ſouffrances paſſées.

La Reine voïant que le jour approchoit, penſa aux précautions qui n'occupent gueres les Amans. Elle ſe leva, & vint leur ſouhaiter le bon jour après une nuit qui avoit été ſi bonne. Ils badinoient enſemble, & paroiſſoient fort contens l'un de l'autre. La Reine dit à Tiran : Souverain de l'Empire Grec, il eſt tems de vous lever, voilà le jour qui paroît, il faut ſortir, ſans que perſonne vous apperçoive.

Tiran eût voulu que cette nuit n'eût point eu de fin. Il supplia la Princesse, en la baisant mille fois, de lui vouloir pardonner. La Princesse lui répondit : Mon cher Tiran, l'amour me force à vous pardonner, pourvû que vous soïez bien-tôt de retour ; car je ne puis vivre sans vous, sur tout à présent que je sçai ce que c'est que l'amour ; & puisque vous m'avez vaincuë par la force, ne me refusez point le secours que vous demande celle qui n'a plus rien à elle, & qui est à vous toute entiere. Tiran lui répondit : Vous êtes le bonheur de ma vie ; & puisque vous me pardonnez ce qui s'est passé, c'est ajoûter des faveurs à celles que je viens d'obtenir. Tout ce que je désire au monde, c'est de vivre dans les bras de V. M. Vous en jugerez par la façon promte dont la Guerre va se terminer, afin que celui qui vous est attaché, ne soit occupé que de votre amour. Après les plus tendres baisers, ils se separerent. La Reine le prit par la main, & le fit descendre dans le jardin par une fausse porte. Il lui voulut baiser les mains ; mais elle l'en empêcha, & lui dit : Eh bien, votre maîtresse me paroît bien contente ; vous voïez qu'elle n'a pas tenu sa colere. Vous repentez-

vous

vous d'avoir ſuivi mes conſeils ? Adieu, Seigneur, retirez-vous. Que l'on ne vous voïe pas ici. Il l'embraſſa ; & après les plus tendres proteſtations de reconnoiſſance, ils ſe ſeparerent.

Tiran alla chez Hyppolite, & la Reine vint ſe mettre auprès de la Princeſſe à la place de Tiran. Elles dormirent juſques au grand jour. La joïe d'Hyppolitefut extrême, en voïant ſon cher Maître; il ſe jetta à ſes pieds pour les baiſer ; mais le brave Tiran ne le voulut pas permettre, & l'embraſſa. Ils ſe firent l'un à l'autre beaucoup de careſſes. Tiran l'envoïa au Palais annoncer à l'Empereur qu'il étoit arrivé, & qu'il voudroit l'entretenir en particulier. Hyppolite s'acquita de ſa commiſſion. L'Empereur charmé de ſon arrivée, lui manda qu'il étoit le maître de venir comme il le voudroit. Mais comme il imaginoit qu'il n'étoit pas venu ſans en avoir des raiſons importantes, il le fit prier de venir ſur le champ. Hyppolite vint promtement avertir Tiran, & les deux parens arriverent enſemble déguiſés au Palais. Ils trouverent l'Empereur qui finiſſoit ſon habillement, & qui l'embraſſa, ſans lui donner le tems de ſe jetter à ſes pieds, comme il en avoit envie. Enſuite il le fit

passer dans une autre chambre; & quand il fut assis à ses côtés, le souvenir de ses malheurs passés, & la joïe de son bonheur présent, lui firent répandre une grande quantité de larmes. Quand elles furent un peu sechées, avec une gravité digne de lui, il lui dit; Mon fils, & mon brave Général, la joïe que me cause le plaisir de vous revoir, est extrême. Les services que vous m'avez rendus, & ceux que je ne puis attendre que de vous seul, me font croire que, puisque vous avez quitté le Camp sans m'en avertir, vous avez d'importantes raisons pour en agir ainsi, & quelque chose à me communiquer. Je laisse donc pour une autre fois toutes les questions que j'aurois à vous faire, & toutes les marques d'amitié que j'aurois à vous donner, pour ne vous demander que le sujet de votre venuë. Tiran lui apprit aussi-tôt le détail de l'Ambassade du Soudan, & du Grand Turc, sur laquelle il avoüoit qu'il n'avoit jamais osé décider, ni rendre de réponse, sans l'ordre exprès de S. M. Aïez donc la bonté, Seigneur, continua-t-il, d'examiner cette grande affaire dans votre Conseil, & de décider sur le parti que vous voulez prendre, afin que je ne me trouve chargé de

rien,

rien. L'Empereur lui répondit : Mon brave Général, & mon fils, j'ai tant de confiance en vous, que tout ce que vous ferez, sera bien fait ; mais puisque vous le voulez ainsi, je vais faire assembler mon Conseil, afin que vous puissiez retourner promtement au Camp. Tiran prit congé de l'Empereur pour aller faire la révérence aux Princesses. Il les trouva toutes chez la Reine de Fez, où l'Impératrice s'étoit renduë ; parce que Carmésine disoit qu'elle étoit incommodée. L'Impératrice fit beaucoup d'accüeil à Tiran, parce qu'elle en avoit besoin ; & la Princesse affecta plus de froideur, pour cacher ce qui s'étoit passé. Ils s'entretinrent de plusieurs choses. La Princesse demanda à Tiran, s'il étoit vrai que la Reine d'Ethiopie vînt à Constantinople, & s'il n'en avoit aucune nouvelle. Tiran lui répondit, qu'il avoit reçu depuis trois jours une Lettre du Roi Escariano, qui lui mandoit qu'il seroit dans quinze jours au plus tard à Constantinople, & qu'il lui demandoit en graces de ne point donner la Bataille aux Turcs avant son arrivée. La Princesse témoigna l'envie qu'elle avoit de voir cette belle Reine. Tiran l'assura qu'après elle, on ne pouvoit rien voir de plus beau

&

& de plus aimable; que de son côté elle avoit la plus grande impatience de la voir, & que le long voïage dont elle avoit voulu essuïer la fatigue, en étoit une preuve.

Ils s'entretenoient ainsi quand la triste Duchesse de Macédoine entra dans la chambre. Elle étoit vêtuë en Religieuse; car elle en avoit pris l'habit, & s'étoit jettée dans un Couvent pour n'en sortir que le bienheureux jour auquel elle pourroit revoir son cher Diofébo. Elle se jetta aux pieds de Tiran, en lui disant avec un torrent de larmes : Toutes les Veuves vous parlent par ma voix, Seigneur, consolez-nous; aïez pitié de la douleur où nous sommes, attendrissez avec moi par nos cris le cœur de ce Grand Général, qui seul, après Dieu, peut terminer nos malheurs. Le Duc de Macédoine est dans l'esclavage, vous devez rougir de le sçavoir dans une telle situation. Vengez, Seigneur, une offense qui vous regarde. Tiran releva la Duchesse & l'embrassa, en lui disant qu'il n'avoit jamais oublié Diofébo; mais qu'il n'avoit pu jusqu'ici faire autrement; qu'il la prioit de se consoler, parce qu'il lui promettoit sur l'Ordre de Chevalerie, avec l'aide de Dieu, de lui rendre libres, avant qu'il fût

fût un mois, le Duc de Macédoine, & tous les autres Prisonniers. La Duchesse un peu consolée par ces paroles, l'embrassa de nouveau; & quand ils furent assis, ils s'entretinrent réciproquement de leurs malheurs.

Pendant que le brave Tiran étoit avec les Dames, l'Empereur tenoit son Conseil. Il rendit compte de l'Ambassade du grand Turc & du Soudan. Ces bonnes nouvelles firent un grand plaisir à toute l'Assemblée. Les uns disoient que Tiran devoit les attaquer, & qu'il avoit un si grand nombre de troupes, qu'il n'en reviendroit pas un seul, & que jamais aucun Turc ne penseroit à les venir attaquer; les autres, qu'il ne falloit pas donner la bataille, dans la crainte d'exposer inutilement tant de braves gens & de bons Chevaliers, dautant que les Turcs pourroient se battre en désespérés; mais qu'il étoit plus sûr de les faire tous esclaves, ce qu'ils aimeroient mieux que de mourir de faim. Quelques-uns vouloient que l'on fît la Paix, & qu'on les laissât aller, en gardant seulement le Soudan, le Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs en ôtages, jusques à ce qu'ils eussent remis toutes les Places & les Prisonniers; que cet avis

avis étoit préférable aux autres, parce que s'ils périssoient au combat dans leurs Païs, on éleveroit d'autres Princes sur le Trône, qui se croiroient obligés de venger ceux-ci, & de faire une Guerre qui seroit encore plus cruelle, & dont on ne verroit jamais la fin. Après tous ces différens avis, on résolut enfin pour assurer une vieillesse tranquille à l'Empereur, & pour réparer les maux que ses Sujets avoient soufferts, aussi-bien que pour recouvrer l'Empire, de faire la Paix aux conditions que le Turc & le Soudan se rendissent prisonniers, sans espérance d'obtenir jamais la liberté, & que tous les Turcs s'en allassent à pied & sans armes. L'Empereur approuva cet avis. Le Conseil se sépara. Ce Prince passa chez l'Impératrice, où il trouva le brave Tiran qu'il fit asseoir auprès de lui pour lui faire sçavoir ses intentions; il lui dit le résultat du Conseil, l'assura qu'il s'en rapportoit à lui pour l'exécution, & convint cependant de ne faire que ce qu'il lui conseilleroit. Tiran l'instruisit alors du Conseil qu'il avoit tenu dans son Camp, & que l'avis qu'il préféroit étoit celui qui l'avoit emporté sur les autres. Je crois donc, ajouta-t-il, que Dieu veut que nous suivions la

pluralité

pluralité des voix. L'Empereur le pria de retourner promtement au Camp pour donner la réponse aux Ambassadeurs. Ce qui lui fit prendre sur le champ congé de lui, & des Princesses qui le prierent de travailler le plutôt qu'il le pourroit à délivrer l'Empire de ses Ennemis. La Reine de Fez le suivit jusques à la porte de la chambre pour lui dire de venir chez elle par la porte du jardin d'abord que la nuit seroit venuë, & qu'il s'entretiendroit avec la Princesse. Tiran l'assura qu'il obéïroit à un ordre aussi agréable. Il attendit chez Hyppolite & se déguisa; il passa par le jardin, & arriva dans la chambre de l'aimable Reine, qu'il trouva avec la Princesse qui l'attendoit, & qui lui fit toutes les caresses imaginables. Ils passerent tous les trois dans la garde-robe de la Reine, où ces Amans se dirent les choses les plus tendres jusques à ce que l'heure de se coucher fût venuë. La Reine se mit au lit, & dit à ses femmes de se retirer. Après cela elle se releva, & donna sa place au brave Tiran, qui fut reçu de la Princesse avec plus d'amour que la nuit précédente. Tiran ne lui laissa pas fermer l'œil de toute la nuit. Quand le jour approcha, il dit à la Princesse : Mon bien, ma vie, il faut que je

vous

vous quitte ; car j'ai promis à l'Empereur d'être au lever du ſoleil dans mon Camp. Je voudrois, lui dit la Princeſſe, que jamais vous ne fuſſiez ſéparé de moi ; pour une peine que je ſentois, j'en vais éprouver mille ; il m'eſt impoſſible de vivre ſans vous : ſi vous voulez m'empêcher de mourir, revenez promtement, mon cher Tiran, le ſalut de l'Empire & la liberté me peuvent ſeuls faire conſentir à votre départ. Tiran ſe leva, s'habilla promtement, & partit après le plus tendre des baiſers mêlé des larmes de la Princeſſe. Paſſant par le jardin, il ſe rendit chez Hyppolite qui ſe leva ſur le champ, & le conduiſit à la porte de la Ville pour la lui faire ouvrir. Tiran s'embarqua, ſortit du Port ſans faire de bruit, & ſe trouva dans ſon Camp une heure après le lever du ſoleil. Les Rois de Sicile & de Fez ſçachant ſon arrivée, furent au-devant de lui avec beaucoup de troupes, & le conduiſirent en grande pompe à ſon ſuperbe Pavillon. Ils paſſerent le jour dans la joïe & dans les plaiſirs. Tout ce qu'il leur apprit de la réſolution de l'Empereur ne les diminua point.

Le lendemain matin le généreux Tiran, les Rois, & les grands Seigneurs de ſon

Armée

Armée s'étant assemblés dans son Pavillon, entendirent la Messe, après laquelle on fit avertir les Ambassadeurs de venir recevoir leur réponse. Lorsqu'ils furent entrés dans le Conseil avec les honneurs dus à leur rang : Seigneurs, leur dit Tiran, vous sçavez que la lenteur à résoudre, & la promtitude à exécuter, sont deux qualités également requises dans ceux qui commandent ; ainsi vous ne serez point surpris du tems que nous avons pris pour déliberer sur vos propositions : Je n'ai pas cru que dans une affaire qui interesse l'Empereur que nous servons, il nous fût permis de rien conclure sans avoir pris ses ordres. Il est touché de l'état auquel vous êtes réduits ; car vous n'ignorez pas que votre vie est en ses mains, & que nous sommes les maîtres de faire tout ce que nous voudrons de vous ; il est très-assuré de la cruauté que vous auriez exercée sur lui & sur ses Sujets, si la fortune eût secondé vos projets ; mais afin que vous aïez des preuves de sa douceur & de sa bonté, il consent à vous donner la vie, à condition que le Soudan & le grand Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs de votre Camp seront ses Prisonniers jusques à ce qu'on lui ait remis toutes les Places de

son

ſon Empire, comme vous l'avez offert ; & qu'on lui ait amené généralement tous les Chrétiens que vous avez dans vos Païs. L'Empereur veut donc bien donner la liberté aux Maures, mais ils s'en iront à pied & ſans armes ; en ce cas il accorde la Paix au Soudan & au grand Turc pour cent & un an, & promet de le ſecourir contre les Maures, mais non contre les Chrétiens. Si vous n'acceptez pas la grace qu'il vous accorde, n'attendez que la mort ; & je jure par l'ordre de Chevalerie que j'ai reçu, de ne faire grace à aucun de vous. Les Ambaſſadeurs remercierent beaucoup Tiran de la réponſe qu'il leur faiſoit, & lui demanderent trois jours pour lui rendre une réponſe dont il ſeroit content. Tiran conſentit à leur demande ; ils prirent congé de lui, & monterent à cheval fort contens de ce qu'ils avoient obtenu ; car ils s'attendoient à n'avoir point de quartier. Ils arriverent à leur Camp, & rendirent compte au grand Turc & au Soudan, de la favorable réponſe que leur avoit rendu Tiran : ils en furent très-contens ; ils leur firent auſſi le détail de la magnificence, & de la nombreuſe Armée des Chrétiens, de la belle Cavalerie qu'il avoit à ſes ordres, & des honneurs

qu'on

qu'on leur avoit rendus. Tous les Maures qui trembloient au récit qu'on leur avoit fait de Tiran, furent consolés en apprenant le bon parti qu'il vouloit bien leur faire. Le lendemain matin ils tinrent Conseil. Il y fut résolu d'accepter les propositions de Tiran, & de lui faire sçavoir que l'on feroit tout ce qu'il ordonneroit. Les Ambassadeurs revinrent donc encore une fois à son Camp. Ils y furent d'autant mieux reçus, que les vainqueurs comme les vaincus désiroient également la Paix. Lorsque Tiran eut appris qu'ils se soumettoient à lui, il leur répondit : Quand le grand Turc, le Soudan, les autres Rois, & les grands Seigneurs de votre Armée se seront rendus à moi, je donnerai passage à vos troupes, vous promettant de ne leur faire aucun mal, & de les laisser en pleine liberté. Les Ambassadeurs retournerent encore porter cette réponse, & tous ceux qui devoient demeurer pour ôtages, monterent à cheval au nombre de vingt-deux, dont les noms seroient trop longs à rapporter. La faim dont ils commençoient à ressentir les horreurs dans leur Camp, leur fit hâter leur marche vers un lieu où regnoit l'abondance. Tiran les fit recevoir avec tous les honneurs qu'ils auroient pû

attendre de leurs propres Sujets, & les conduisit en arrivant à un grand repas qui fut servi avec autant de magnificence que s'il eût été dans une Ville. Après le repas il s'embarqua avec eux sur deux Galeres, & se rendit à Constantinople.

Lorsque l'Empereur apprit que son Général arrivoit avec les Prisonniers, il fut au comble de sa joïe, & manda à l'Impératrice & à la Princesse de se préparer pour recevoir Tiran qui leur amenoit le Soudan, le grand Turc, & vingt autres Prisonniers considérables, La Princesse fut transportée en apprenant le dégré de la gloire de son Amant, peu s'en fallut qu'elle ne perdît connoissance : Elle se para de ce qu'elle avoit de plus magnifique, en imaginant qu'elle alloit paroître devant une aussi superbe Assemblée. L'Empereur ordonna à Hyppolite de faire tendre la grande Place qui étoit devant le Palais, des plus belles tapisseries, de la couvrir de draps de couleur, & de faire dresser à l'une des extrémités de cette même Place un échaffaut très-élevé, orné des draps d'or les plus magnifiques, auprès duquel il en feroit élever un autre plus bas & couvert seulement d'étoffes de soïe. Au pied de ces échaffauts, il voulut qu'on en élevât un troisiéme,

me, sur lequel devoit être placé un buffet garni de vases d'or & d'argent en grand nombre. Tout cela fut promtement exécuté. Au bruit de l'arrivée de Tiran, tout le peuple sortit en foule sur le Port & dans les ruës; tout retentissoit des loüanges de Tiran, & des actions de graces que l'on rendoit au Ciel. Tiran ne voulut point sortir de sa Galere que l'Empereur ne lui eût envoïé Hyppolite accompagné de plusieurs Chevaliers qui lui dit: Monseigneur, l'Empereur vous prie de vouloir bien débarquer. Tiran lui répondit qu'il étoit disposé à exécuter ses ordres, & les Galeres s'étant approchées de terre, il sortit avec tous ses Prisonniers. Il fut reçû sur le bord de la mer par tous les Magistrats de la Ville: Ils allerent ensemble au Palais suivis d'une foule innombrable. Quand ils furent dans la grande Place, ils apperçurent l'Empereur sur le plus haut de son échaffaut assis dans la Chaire impériale, l'Impératrice à sa gauche, & la Princesse à sa droite, mais un peu plus bas, pour montrer qu'elle devoit succeder à l'Empire. Son habit étoit de damas jaune, dont les fleurs étoient tracées délicatement avec des rubis, des diamans, des saphirs, & des émeraudes, qui jettoient un éclat pro-

digieux ; au bas de sa juppe il y avoit un grand bordé rempli des plus grosses perles d'Orient avec des fleurs & des feüilles formées par des pierres de couleur disposées avec un art admirable. Sa tête n'étoit ornée que par ses beaux cheveux épars & bien frisés, qui couvroient ses épaules ; ils étoient séparés par une agraffe formée d'un seul diamant en Table si grand, & qui jettoit un si grand feu, que les yeux ne pouvoient en soutenir l'éclat : Elle avoit un collier de très-grosses perles, duquel il pendoit un rubis de la plus belle & de la plus vive couleur. Sa robe étoit ouverte, & laissoit voir un corcet de velours noir brodé de perles, qui marquoit la finesse de sa taille, & laissoit imaginer la forme de sa gorge. Tiran & tous les Prisonniers mirent le genou à terre d'abord qu'ils apperçurent l'Empereur; après quoi ils marcherent à lui. Quand ils furent au haut de l'échaffaut, il lui firent une profonde révérence. Tiran voulut lui baiser les pieds, mais il ne put que lui baiser la main, car l'Empereur le releva, & lui donna un baiser sur la bouche. Tous les autres lui baiserent les pieds ; il les reçut avec douceur & politesse ; & les envoïa se placer sur l'autre échaffaut. Aussi-tôt après

les tables furent dreſſées, & chacun ſe plaça ſuivant ſon rang. L'Empereur fit mettre Tiran à ſa table & vis-à-vis la Princeſſe avec la Reine de Fez; ils étoient cinq, & chacun avoit ſon plat & ſon Ecuïer tranchant. Hyppolite leur ſervoit de Maître-d'Hôtel. Les Priſonniers quoiqu'infidéles, furent ſervis avec honneur & diſtinction. La magnificence du repas les étonna, & ils convinrent que les Chrétiens étoient plus habiles que les Maures dans l'art des repas. Après le dîner Tiran demanda à l'Empereur la permiſſion d'aller au Camp des Maures, afin de les renvoïer en Turquie. Après avoir ſalué les Princeſſes il monta ſur les Galeres, & vogua vers la Flotte qui étoit moüillée vis-à-vis le Camp des Maures. L'Amiral le reçut avec de grands cris & au ſon des trompettes & des clairons. Il vint recevoir ſes ordres. Tiran lui ordonna de mettre tous ſes Vaiſſeaux le plus près de terre qu'il le pourroit, afin d'embarquer les Maures, & de les paſſer en Turquie. Après cela il envoïa un Chevalier du Soudan, qu'il avoit amené avec lui, pour dire à toutes les troupes qu'elles pouvoient s'embarquer ſans rien craindre. Les Maures qui n'avoient point de plus grands dé-

 ſirs,

ſirs, & qui mouroient de faim, obéïrent très-promtement, & laiſſerent leurs armes, leurs chevaux, & leur Camp tendu. Quand les Vaiſſeaux furent chargés, ils les mirent de l'autre côté du bras de S. George, ce qui fut bien-tôt fait, car le paſſage eſt étroit. L'on peut juger de leur nombre, en diſa nt que plus de quatre cens Bâtimens de toute eſpece furent obligés de faire trois voïages pour les tranſporter. Les troupes du Camp de Tiran apprenant le départ des Maures, accoururent pour avoir part au butin, & ceux de la Flotte n'aïant plus perſonne à tranſporter, y coururent auſſi de leur côté. Ils arriverent en même-tems, & l'on peut dire que c'étoit le Camp le plus riche qui eût jamais été ; car les Maures avoient eux-mêmes pillé tout l'Empire Grec, & tous ſes tréſors s'y trouvoient raſſemblés, de façon que les troupes devinrent riches à jamais. Après ce pillage Tiran ordonna à ſes troupes de retourner à leur Camp. Les Rois de Sicile & de Fez furent les ſeuls qui vinrent à la Ville pour ſaluer l'Empereur. Les Vaiſſeaux rentrerent dans le Port.

Après le dîner l'Empereur ordonna à Hyppolite de mener les Priſonniers dans

les

les hautes tours du Palais préparées pour les recevoir : Il alla ſur leur échaffaut leur dire de le ſuivre ; ils lui obéïrent après avoir ſalué l'Empereur. Le Soudan & le grand Turc furent placés dans une chambre très-ornée. Hyppolite ajouta à ce bon traitement des excuſes de la part de l'Empereur, de ce qu'ils n'étoient pas encore mieux traités. Ils répondirent qu'ils étoient touchés des attentions que l'on avoit pour eux, & qu'ils le prioient de l'aſſurer qu'ils n'en ſeroient point ingrats, quand ils auroient recouvré leur liberté, que pour lors ils lui donneroient des preuves d'attachement & de reconnoiſſance. On eut les mêmes attentions pour les autres Priſonniers ; aucun ne manqua de rien. L'on poſa de bonnes gardes aux tours. L'Empereur revint au Palais avec les Dames, après avoir ordonné qu'on laiſsât les choſes dans la Place telles qu'elles étoient ; car Tiran lui avoit mandé que les Rois de Sicile & de Fez venoient pour le voir. Il ordonna à ſon grand Sénéchal d'avoir beaucoup de différens oiſeaux, & tout ce qu'il falloit pour leur faire bonne chere. Il chargea en même-tems Hyppolite de pourvoir à leurs logemens, ce dont il s'acquitta à merveille.

Fort peu de jours après on vint dire à l'Empereur que Tiran & les deux Rois étoient arrêtés à une lieuë de la Ville. Il envoïa Hyppolite pour les recevoir avec tous les Magiſtrats, & les Chevaliers qui ſe trouvoient alors dans la Ville. Pour lui, ſuivi de quelques perſonnes, il fut les attendre à la porte, pendant que l'Impératrice & la Princeſſe, avec la Reine de Fez ſuivies de toutes leurs Dames parées magnifiquement, deſcendirent dans la Place pour leur faire plus d'honneur, & leur témoigner le plaiſir qu'elles avoient de les voir. L'Empereur prit avec ſes nouveaux Hôtes le chemin de ſon Palais; mais quand il fut prêt d'y arriver, il tourna ſon cheval, & monta ſur ſon échaffaut impérial. Tiran & les Rois mirent pied à terre, & trouverent les Dames qui les ſaluerent, & les embraſſerent. Après cela le Roi de Sicile donnant la main à l'Impératrice, celui de Fez à la Princeſſe, & Tiran à la Reine de Fez, ils marcherent doucement ſuivis de tous les Chevaliers qui menoient chacun une Dame, & monterent à l'échaffaut, ſur lequel le vieil Empereur étoit aſſis; il les fit placer chacune ſuivant ſon rang. Ils demeurerent quelque tems à s'entretenir. Les nouveaux Hôtes étoient

dans

dans l'admiration de la beauté des Dames, & sur tout de celle de la Princesse. On avertit l'Empereur que le dîner étoit servi. Il fit placer le Roi de Sicile entre l'Impératrice & la Princesse, & la Reine de Fez entre lui & le Roi son mari. Jamais, quelques prieres qu'on lui en fît, Tiran ne voulut se mettre à table; mais il leur servit de Maître-d'Hôtel. Les Barons & les Chevaliers furent placés sur un autre échaffaut; on les servit magnifiquement. Les concerts d'instrumens rendirent le dîner charmant. Après que l'on eut ôté les tables, on commença de très-belles danses. Le Roi de Sicile prit l'Impératrice, & quoiqu'elle eût été bien long-tems sans danser, elle s'en acquitta à merveille; car dans son tems elle avoit été très-bonne danseuse. Tout le peuple étoit témoin de cette Fête. Les plaisirs & les danses regnoient aussi dans la Ville. La joïe que donnoit la Paix, avoit fait exécuter sans peine les ordres que l'Empereur avoit donnés. Les Fêtes durerent huit jours. On alloit le matin à l'Eglise, où l'on faisoit des Processions & des Offices solemnels. Après le dîner on dansoit; après la danse on soupoit dans le même ordre aux lumieres; après quoi on se retiroit pour s'aller

reposer.

reposer. Tiran ne quitta pas un moment le Roi de Sicile, il en étoit convenu avec la Princesse; cependant il s'entretenoit souvent avec elle, & la pressoit de terminer son mariage, afin de pouvoir sans crainte satisfaire leurs désirs. Elle l'assura qu'elle en avoit plus d'envie que lui par amour & par Religion; elle lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit, & lui dit que l'Empire Grec étoit à lui, & qu'elle ne doutoit pas que l'Empereur, qui n'en pouvoit plus soutenir le poids, ne le lui remît incessamment en consentant à leur mariage. Tiran l'assura qu'il ne désiroit en aucune façon d'avoir l'Empire, mais qu'il vouloit seulement que l'Empereur le regardât comme son fils & comme l'esclave de sa fille. La Princesse attendrie de ce discours, répandit quelques larmes, lui jetta les bras au col, le baisa plusieurs fois, & lui dit que jamais il n'y avoit eu sur la terre d'homme aussi accompli que lui; elle fit ensuite des vœux pour que le Seigneur le garantît de tous les dangers, & le laissât long-tems en possession d'un Empire qu'il avoit conquis, & d'une Princesse qui ne désiroit au monde que de vivre avec lui. Après ces tendres assurances ils se séparerent.

Tiran

Tiran passa la nuit qui suivit leur conversation, dans l'agitation de ces tendres idées, & désirant beaucoup de voir paroître le jour; il vint enfin, & quand on put le voir il alla chez l'Empereur, auquel il dit.: V. M. se souvient de la promesse que lui ont faite le grand Turc & le Soudan, de lui rendre toutes les Terres de son Empire. Si vous me le permettez, j'irai faire exécuter le Traité, & si il en est besoin, j'emploïerai la force pour y joindre tout ce que possedoit Justinian votre prédécesseur. L'Empereur lui répondit qu'il voïoit avec plaisir le zele & l'ardeur avec lesquels il vouloit étendre les bornes de son Empire, & que les grands & signalés services qu'il lui avoit rendus, le mettoient hors d'état de s'acquitter envers lui, quand même il lui donneroit ses Etats. Cependant, ajouta-t-il, je veux vous les donner à vous & aux vôtres, avec la Princesse Carmésine, si vous y consentez. Mon âge ne me permet plus de gouverner, encore moins de défendre l'Empire; tout ce que je connois en vous me prouve combien vous en êtes digne; je vous regarde comme mon fils, & je vous conjure de ne pas refuser ce que je vous offre.

Tiran pénétré de ces paroles, se jetta à ses

ses pieds, & lui dit : Monseigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc, qui n'est que votre humble serviteur, consente que V.M. se dépoüille de son Empire en sa faveur. Mais si vous avez la bonté de m'accorder la Princesse, c'est une grace préférable à dix Empires, & qu'en servant V. M. toute ma vie, je n'aurai pas assez mérité. L'Empereur touché, le releva, le baisa sur la bouche, & le mena chez la belle Princesse, qu'il trouva dans sa chambre assise, comme à son ordinaire, sur un petit lit, qui cherchoit avec ses Dames à amuser le Roi de Sicile. Il s'assit à ses côtés, la mettant à sa droite, & Tiran à sa gauche, aïant le Roi de Sicile en face; & se tournant vers la Princesse, il lui dit : Vous sçavez, ma fille, quels sont les importans services que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préservés. Je n'ai rien au monde de plus cher que vous. J'ai résolu de vous donner à lui; acceptez-le pour époux; soïez le prix des services qu'il nous a rendus. Ma fille, il sera votre bonheur, & celui d'un pere qui vous aime pardessus toutes choses. La Princesse cachant avec peine la joïe qui brilloit dans ses yeux, lui répondit, qu'elle étoit pénétrée des grandes

grandes obligations que tout l'Empire avoit à Tiran; qu'elle ne se flattoit point d'en pouvoir être un digne prix; mais que s'il vouloit s'en contenter, & la recevoir, non pour son épouse, mais pour son Esclave, elle étoit prête d'obéir. L'Empereur fit appeller sur le champ le Patriarche pour les fiancer. On peut juger de la joïe dont ils étoient remplis. A peine se pouvoient-ils parler. Le Patriarche arriva : la cérémonie se fit en présence de tout le monde. Aussi-tôt les Fêtes commencerent dans le Palais, & dans toute la Ville. On ne peut décrire ni leur magnificence, ni les transports de joïe qui éclatoient de toutes parts. Les Fêtes durerent huit jours. L'Empereur fit publier par toute la Ville, que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour son fils, & pour Empereur. Il lui fit prêter le serment en cette qualité par tous les Ordres de la Ville. Pour lors Tiran prit le nom de César, & le peuple applaudit par mille cris de joïe à tout ce que l'Empereur fit en sa faveur.

Tiran aïant été reconnu pour César, l'Empereur se retira dans son Palais, suivi de toutes les Dames, des Rois, des Chevaliers, & du nouveau César, qui voïoit avec chagrin les circonstances qui l'obligeoient à se séparer de ce qu'il aimoit,

moit, & qui retardoient la fin d'un Mariage qu'il désiroit avec tant d'ardeur. Il auroit voulu partir promtement, afin de mettre l'Empereur en possession de l'Empire Grec. D'un autre côté il ne pouvoit se résoudre à quitter la Princesse. L'incertitude des événemens de la Guerre, qui souvent ne permet pas d'exécuter tout ce que l'on se propose, le tourmentoit encore ; il avoit eu nouvelle que le grand Roi Escariano avec son Armée innombrable, étoit déja sur les * frontieres de la Gréce, & qu'il n'étoit plus qu'à dix journées de Constantinople. Toutes ces circonstances l'engagerent à aller au-devant de lui, pour l'empêcher de venir saluer l'Empereur ; ce qui lui feroit perdre un tems considérable, par la façon dont il voudroit le recevoir, aimant mieux emploïer ce tems à soumettre l'Empire. Il prit donc congé de l'Empereur, des Princesses, & des Dames, avec les Rois & les Chevaliers. Tiran fit écrire pendant la nuit des Lettres de créance au Grand Turc & au Soudan, qui ordonnoient à tous les Com-

* L'Espagnol dit le Pays des *Pinchenays*, on ne peut trop deviner ce qu'il entend par-là ; mais la Géographie de l'Auteur est souvent de la même nature que sa Chronologie.

mandans de mettre les Places entre les mains de Tiran nouveau César de l'Empire de Gréce, & de faire tout ce que leur diroit le Prince de Sis Chevalier Maure qu'il emmenoit avec lui. Après avoir pris ces précautions, il partit pour se rendre à son Camp, suivi des Rois & d'un grand nombre de Chevaliers. D'abord qu'il y fut arrivé, il fit sonner les trompettes pour décamper le lendemain. Toutes les troupes se préparerent, & marcherent à la rencontre du Roi Escariano, auquel le nouveau César écrivit en même-tems pour le prier de l'attendre, où sa Lettre se trouveroit. Voici ce qu'il lui mandoit.

Au Grand Roi, & notre cher Frere d'Armes le Roi de Tunis, Prince de Tremecen, & Souverain de toute l'Ethiopie.

Tiran le Blanc de la Roche-Salée, César, Général & Successeur de l'Empire Grec. A notre cher Frere & Compagnon d'Armes le Roi Escariano, Salut. Remplis de la joïe de vous revoir tout autant que si nous vous devions la victoire, & désirant de vous recevoir comme il convient à un Prince tel que vous, nous vous prions de vouloir bien arrêter votre Armée,

mée, & fixer votre Cour dans le lieu où cette Lettre vous trouvera ; puiſque nous avons eu tout l'avantage que nous pouvions eſpérer ſur les Infidéles, remettant au plaiſir de vous voir un détail plus éxact.

Le Roi Eſcariano fut charmé des nouvelles qu'il apprit par cette Lettre, non ſans admirer le bonheur & la conduite de Tiran, qui l'avoit rendu vainqueur de ces peuples ſi puiſſans. Se trouvant auprès de la grande Ville d'Eſtrena, il y établit ſes troupes. Cette Ville étoit très-belle, ſituée ſur une grande riviere. Elle n'étoit éloignée que de cinq journées de Conſtantinople. Le Courier revint promtement apprendre à Tiran que l'Armée avoit fait alte. Pendant ce tems il étoit arrivé avec la ſienne devant Sinople, à laquelle il envoïa les Chevaliers Maures, & les ordres du Grand Turc, & du Soudan. Celui qui commandoit, après avoir baiſé & lu la Lettre, ſe ſoumit aux ordres de ſon Maître. Tiran en prit poſſeſſion, & reçut les hommages de tous les Chrétiens. Il fit rentrer à la Foi Catholique ceux qui l'avoient abjurée. Pendant qu'il étoit dans cette Ville, on lui apporta les clefs de dix Châteaux voiſins. Les Maures ſortirent des

des Places, dans lesquelles il établit des Gouverneurs Chrétiens. Le César ne fut pas long-tems dans cette Ville, il marcha à Andrinople, qui se soumit de la même façon, aussi-bien que tous les Forts qui en dépendoient.

Quand il fut à une demi-lieuë de la Ville d'Estrena, où le Roi Escariano étoit campé, il le rencontra qui venoit au-devant de lui, suivi des plus grands Seigneurs de son Armée. Ils s'embrasserent; Escariano voulut aller voir les Rois de Sicile & de Fez, que Tiran avoit avec lui. Après toutes ces démonstrations d'amitié, ils remonterent à cheval, & prirent le chemin de la Ville. Ils allerent descendre à la tente de la belle Reine d'Ethiopie. Pendant ce tems on envoïa sommer la Ville, qui se rendit, comme avoient fait toutes les autres. Les Rois & les Princes y furent loger, après y avoir fait une magnifique entrée. Tiran fit camper son Armée devant celle du Roi Escariano; l'une & l'autre fut abondamment pourvûë de toutes les choses nécessaires pendant les huit jours de repos que Tiran voulut faire prendre au Roi, & à la Reine d'Ethiopie. Ils avoient fait plus de cent journées de marche avec une extrême diligence,

pour se trouver à la Bataille contre les Maures.

Tiran leur raconta ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & les bontés dont l'Empereur l'avoit honoré : il finit par le prier de vouloir bien l'accompagner dans la conquête de l'Empire qu'il vouloit achever, & par lui conseiller d'envoïer la Reine à Constantinople, parce qu'elle y seroit plus commodément avec sa chere Princesse, qui désiroit ardemment de la voir. Le Roi Escariano assura Tiran qu'il le suivroit jusques aux enfers. Tiran commanda 500 hommes d'armes superbement parés, pour escorter la belle Reine jusques à Constantinople. Les Rois & les Seigneurs l'accompagnerent pendant une lieuë. Après cela ils revinrent à la Ville.

Tiran dit au Roi Escariano que le désir de revoir ce qu'il aimoit, l'engageoit à ne point perdre de tems. Ainsi il lui proposa de partir quand les troupes se seroient reposées. Ils prirent la route de Thrace. La forte & belle Ville d'Estranges se soumit ; mais celui qui en étoit Gouverneur, le pria d'agréer ses services, & de le faire bâtiser avec sa femme, & ses enfans. Tiran lui laissa son Gouvernement, & lui promit d'avoir soin de sa

fortune.

fortune. Les Armées se camperent auprès de la Ville, dans laquelle Tiran & les Rois vinrent loger. Le lendemain le Gouverneur lui demanda le bâtême. Le César ordonna à un Evêque qu'il avoit avec lui de consacrer de nouveau l'ancienne Eglise des Chrétiens, dont les Maures avoient fait une Mosquée. Ses ordres furent exécutés, & l'on fit un bel Autel, sur lequel on plaça l'image de la très-Sainte Vierge. Tiran y fut entendre la Messe suivi de tout le monde; elle fut dite par l'Evêque & chantée par les Chantres de la Chapelle qui suivoit le nouveau César; la musique étoit si bonne, que les Maures étoient dans l'étonnement, & admiroient la Religion Chrétienne. Après l'Office on bâtisa le Gouverneur que le Roi Escariano tint sur les fonds; il fut nommé Jean Escariano. Tiran rendit le même service à sa femme, à laquelle on donna le nom d'Angele. Après cela on bâtisa ses cinq fils, dont le plus jeune avoit vingt ans; il les reçut Chevaliers, & leur donna des armes & des chevaux; par la suite ils devinrent de très-bons Chevaliers. L'exemple du Gouverneur qui étoit fort aimé, engagea deux mille Maures à se faire bâtiser ce même jour. Après cela Tiran fit reconcilier tous

les Grecs qui avoient abjuré, & leur fit prêter serment comme Empereur. On chassa tous les Maures qui ne voulurent pas se faire Chrétiens. C'est dans cette Ville que prit naissance le grand Philosophe * Aristote, que les Grecs regardent comme un Saint. Pendant le séjour que Tiran fit à Estranges, il envoïa les Ambassadeurs Maures pour faire évacuer toutes les Placès; on lui envoïa les clefs, il y fit passer des Garnisons & des Gouverneurs.

Ils partirent de cette Ville, & prirent le chemin de la Macedoine pour se rendre à Olimpe, qui prend son nom d'une montagne voisine fort élevée. Ils y furent mieux reçus que dans aucune autre, parce que les gens qui l'habitoient, sçavoient qu'il étoit cousin germain de leur Duc Diofebo; ils se rendirent donc sans attendre qu'on les sommât. En peu de jours tout le Duché de Macédoine se trouva sous la domination de l'Empereur. Ils en partirent pour se rendre à Trébisonde, qui se soumit à leur approche, tant le seul nom de Tiran inspiroit de terreur aux Maures; car il y avoit dans cette Vil-

le

* La Patrie d'Aristote se nommoit *Stagira*, l'Auteur en a fait Estranges.

le plus de quatre cens mille combattans. Tout ce Roïaume fut ſoumis en moins d'un mois. Le grand Turc & le Soudan avoient envoïé leurs Priſonniers dans la Ville d'Aléxandrie; mais ils avoient ordonné qu'on les amenât à Tiran; ce fut à Trébiſonde qu'il les rencontra au nombre de cent quatre-vingt-trois Chevaliers. Tous les autres avoient péri les armes à la main, ou dans la Priſon. Le Prince Tiran demanda en les voïant lequel étoit le Duc de Macédoine. On l'amena devant lui, car il étoit ſi défiguré, que jamais il n'auroit pû le reconnoître; il étoit couvert, auſſi-bien que les autres, de ſa barbe & de ſes cheveux. Diofebo ſe jetta aux genoux de Tiran pour lui baiſer les pieds; mais il le releva, & tout attendri lui dit en le baiſant : Que rien n'égaloit la joïe qu'il avoit de le revoir, que la peine & les chagrins que lui avoit cauſé tout ce qu'il avoit ſouffert; qu'il lui demandoit pardon de n'être pas venu plutôt à ſon ſecours; qu'enfin Dieu lui avoit fait la grace d'y parvenir, auſſi-bien qu'à la conquête de l'Empire Grec, & lui donnant une Lettre de la Ducheſſe, il l'exhorta à ne penſer qu'au bonheur de ſa ſituation préſente. Le Duc de Macédoine lut la Let-

tre de la Ducheſſe ſa femme, dont il fut touché vivement. Le Marquis de S. George les interrompit, pour remercier Tiran de la liberté qu'il venoit de lui rendre. Le Duc de Pera ſon frere, & le Prieur de S. George, chacun ſelon ſon rang, lui témoignerent leur reconnoiſſance. Le Céſar leur fit toutes les amitiés poſſibles. Dioſebo fut après cela ſaluer le Roi Eſcariano, & le Roi de Sicile & de Fez, qui lui firent d'autant plus d'honneur qu'il étoit couſin de Tiran. Le nouveau Céſar ſe donna les ſoins néceſſaires pour faire habiller & armer tous ces Chevaliers qui ſortoient d'eſclavage. Tandis qu'il apportoit ſes ſoins pour leur faire oublier tous les maux qu'ils avoient ſoufferts, il envoïa un Courier à la Ducheſſe de Macédoine, pour lui mander des nouvelles de ſon mari. Elle avoit beſoin de cette conſolation; la vûë du bonheur deſtiné à la Princeſſe & celle des Fêtes célebrées avec tant d'éclat, n'avoient ſervi qu'à aigrir ſes douleurs par la conſidération de ſes malheurs particuliers.

La Reine d'Ethiopie étant arrivée à Conſtantinople, l'Empereur envoïa la Princeſſe Carméſine au-devant d'elle, ſuivie de l'aimable Reine de Fez, de la

Duchesse de Macedoine, de cent Dames d'Etat, de cent filles magnifiquement parées, & d'un grand nombre de Gentilshommes & de Chevaliers. Avant de sortir de la Ville, elle envoïa un riche pavillon de brocard cramoisi magnifiquement brodé de figures d'oiseaux & d'animaux, avec ordre de le dresser sur le chemin de la Reine. Ce qu'elle avoit appris de sa beauté par la Reine de Fez lui inspiroit une curiosité si vive, qu'elle alla à sa rencontre jusqu'à une lieuë de la Ville. L'amitié que Tiran avoit pour elle, la lui rendoit chere avant même de l'avoir vûë; assurée du cœur de son Amant, elle ne regardoit les charmes de la Reine d'Ethiopie & l'amour qu'elle avoit senti autrefois pour le Chevalier, que comme un triomphe qui flattoit sa vanité. Quand la Princesse fut arrivée au Pavillon, elle y mit pied à terre. Les Chevaliers marcherent jusqu'à ce qu'il eussent rencontré la Reine, ils la saluerent, & la suivirent jusques au Pavillon. La Reine avertie que la Princesse l'attendoit en cet endroit, descendit promtement de cheval. La Princesse se leva & vint audevant d'elle. La Reine mit les genoux à terre, mais la Princesse la releva, & l'aïant baisée trois fois sur la bouche, elle

la conduisit pour s'asseoir à ses côtés, elle lui parla dans sa propre Langue. La Reine lui répondit en Langue Greque. Du moment qu'elle avoit formé le projet d'aller à Constantinople, elle avoit appris ce langage. Malgré tout ce qu'elles avoient oüi dire l'une de l'autre, elles ne pûrent se défendre de la surprise qu'elles se causerent mutuellement, ni peut-être même d'un leger sentiment de jalousie & de dépit; elles en eurent honte, & s'embrasserent de nouveau comme pour s'en demander mutuellement pardon. Elles remonterent à cheval & prirent le chemin de la Ville suivies de leurs Dames. La Princesse ne put jamais engager la Reine d'Ethiopie à prendre la droite. Elles trouverent l'Empereur & l'Impératrice qui les attendoient à cheval à la porte de la Ville. La Reine s'approcha de l'Empereur pour lui baiser la main; mais sans le vouloir permettre, il l'embrassa. Elle fut après cela à l'Impératrice pour lui rendre les mêmes devoirs, elle ne lui en donna pas le tems, elle l'embrassa & la baisa trois fois sur la bouche. Ils arriverent au Palais suivis d'une foule de peuple. La Reine fut conduite dans une chambre meublée d'étoffes d'or & de soïe. On lui laissa

prendre

prendre quelque repos. Ce jour-là elle fut magnifiquement servie chez elle. Tous ceux de sa suite furent très-bien logés. Le lendemain l'Empereur voulut qu'elle vînt dîner avec lui dans la grande salle, où sur d'autres tables, les Chevaliers & les Dames de la Cour de Grece & d'Ethiopie furent magnifiquement servis. Un grand nombre de Musiciens placés sur des gradins, formoient une simphonie d'autant plus agréable pour la Reine, qu'elle lui étoit absolument nouvelle. Les Princesses furent servies par des Chevaliers. Hyppolite servoit de Maître d'Hôtel. Le repas fut suivi d'un bal. La Reine d'Ethiopie portoit une veste étroite de damas vert en broderie d'or à grands ramages, semés avec art des pierres les plus fines & les plus brillantes. Elle avoit par-dessus un doliman de velours noir enrichi à toutes les extremités d'un ouvrage d'or émaillé, garni de gros diamans ; une chaîne d'or émaillée de même & couverte de rubis, ornoit son col, un fil de perles rattaché sur le front par un gros nœud de diamans, formoit un diadême dont l'éclat étoit rehaussé par la couleur de ses cheveux bruns & naturellement frisés. Les cent Dames de sa suite, magnifiquement parées, se ser-

voient

voient mutuellement de lustre par l'opposition de leur teint, & dès que l'œil étoit revenu de sa premiere surprise, la noirceur des Ethiopiennes ne servoit qu'à faire regarder avec plus d'admiration la finesse de leur peau & la juste proportion de leurs traits. La beauté de la Reine d'Ethiopie étoit à peine effacée par celle de la Princesse, & quelque prevenuë que fût la Reine de Fez en faveur de cette derniere, elle ne put s'empêcher de s'approcher de son oreille pour lui demander si elle ne sentoit pas combien son Chevalier avoit eu de mérite à lui demeurer fidéle.

Au milieu du bal, il arriva un Courier avec beaucoup d'empressement qui demanda la Duchesse de Macédoine. Il fut à elle, & se mettant à genoux en lui donnant la Lettre dont il étoit chargé, il lui dit qu'il venoit lui apprendre que le Duc son mari étoit en liberté, & qu'il l'avoit laissé à Trébisonde avec le César & les autres Prisonniers. La joïe de la Duchesse fut si grande qu'elle ne put rien répondre, & tomba évanouïe; on quitta la danse pour la secourir, on apporta de l'eau rose qu'on lui jetta sur le visage, mais elle fut plus d'une heure sans connoissance, aïant toujours la Lettre dans les mains.

Quand

Quand elle fut revenuë à elle, elle y lut avec transport les témoignages de son amour & de l'impatience où il étoit de la revoir; elle fit apporter mille ducats qu'elle donna au Courier, après quoi elle se leva, fut se mettre aux genoux de l'Empereur, & lui remit sa Lettre qu'il lut avec l'Impératrice. Il ordonna que l'on sonnât toutes les cloches de la Ville, & que l'on fît de grandes réjoüissances, mêlant ensemble la délivrance des prisonniers, & l'arrivée de la Reine d'Ethiopie. Le peuple touché des idées de bonheur & de repos qu'il pouvoit envisager, se livroit avec plaisir à ces Fêtes. Leurs péchés ne permirent pas qu'elles fussent de longue durée.

Quand le César crut avoir donné assés de repos au Duc de Macédoine & aux autres Prisonniers, il leur permit de s'en aller à Constantinople, ils y furent reçus avec la plus grande joïe. Leur retour fit recommencer les Fêtes. Mais sans en entreprendre le détail, retournons à ce que faisoient Tiran & le Roi Escariano. Après le départ des Prisonniers, le nouveau César fit décamper les deux Armées pour marcher au Païs de *Bendin* distant de six journées de Trébisonde. D'abord que l'on eut signifié à ce Roïaume les ordres du

grand

grand Turc & du Soudan, il se rendit. Tiran reçut les hommages du Païs, laissa des garnisons dans les Places, & fut continuant toujours son chemin, prendre possession des Provinces entieres * de Blagay, de Foxa & de Bocine, qui toutes étoient dépendantes de l'Empire Grec, & qui rentroient volontiers dans l'obéïssance, étant mécontens du Gouvernement des Maures. Après s'être assuré de ces Païs, il mit garnison dans les Villes d'Arcadie, de Megea, & de Turine; il fut s'emparer du Royaume de Perse, qui n'étoit point de la dépendance du Turc ni du Soudan, mais qui avoit son Roi particulier; il soumit la Ville de Tauris, que sa beauté & son commerce rendoient recommandable; de celle de Boterva & de celle de Segnoregante que traverse le grand Fleuve Phrison, avec plusieurs autres, dont l'Auteur n'a pas fait mention, non plus que de toutes les autres Conquêtes que fit Tiran avant que de revenir en triomphe sur les terres de l'Empire. En un

* *Blagay* est sans doute le Païs des Ulaques ou Valaques. *Bocine* est la Bosnie, mais il ne faut pas chercher une Géographie bien exacte dans tout ceci. Le Païs des Romans fait partie du *Païs de Tapisserie*, décrit dans Rabelais.

mot

mot il ſoumit par ſes grandes actions la Grece, l'Aſie Mineure, la Perſe & les Etats de Salonich qui renferment Galipoli, la Morée, le Cap de l'Arte & la Vallona. Pendant le tems qu'il étendoit par terre les bornes de l'Empire, il envoïa ordre à ſa Flotte qu'il avoit laiſſée dans le Port de Conſtantinople, d'aller s'emparer de pluſieurs Iſles. Le Marquis de Louzanne ſon Amiral exécuta ſes ordres & ſoumit toutes celles qui dépendoient autrefois de l'Empire, celles de Calliſtro, de Colcos, d'Ortigie, de Nimoche, de Flaſen, de Tesbrie, de Meclota, de Pace & de pluſieurs autres. L'Amiral, après avoir ſoumis toutes les Iſles, rentra triomphant dans le Port de Conſtantinople. Le peuple accourut ſur les murailles pour voir entrer la Flotte. L'Amiral débarqua, & avec ſes Chevaliers alla ſaluer & baiſer la main & le pied de l'Empereur. Ce Prince donna à l'Amiral le Gouvernement de toutes les Iſles qu'il venoit de ſoumettre, & le déclara ſon grand Amiral avec cent mille ducats de rente pour lui & pour les ſiens, en lui faiſant épouſer une Demoiſelle qui ſe nommoit Elyſée, fille unique du Duc de Pera, qui lui-même étoit veuf, & avoit fait

fait avant l'arrivée de Tiran, tout ce qu'il avoit pû pour épouser la Princesse. Le brave Amiral remercia beaucoup l'Empereur, lui baisa encore une fois le pied & la main, en l'assurant qu'il préferoit la belle Dame qu'il lui donnoit, aux cent mille ducats de rente. Sur le champ l'Empereur les fit épouser, & ordonna de grandes Fêtes, dans lesquelles la Princesse ne négligea rien de ce qui pouvoit amuser les deux Reines. L'Empereur, pour récompenser les Chevaliers qui avoient été prisonniers, leur fit épouser des filles de l'Impératrice & de la Princesse avec de grands revenus qu'il leur assigna. On suspendit la célébration de ces Mariages jusqu'à celui de Tiran avec la Princesse. Mais son bonheur auroit été trop grand, la fortune ne permit pas qu'il en joüît. Dieu n'a pas voulu que les hommes pûssent goûter sur la terre des plaisirs parfaits, ils ne sont déja que trop disposés à perdre de vûë la fin vers laquelle ils doivent tendre. Tiran comblé de gloire par ses exploits, élevé à la premiere dignité de l'Univers, destiné à régir un grand Empire qui étoit l'ouvrage de sa seule valeur, auroit-il eu quelque chose encore à désirer, si la possession de sa Princesse eût mis le comble à son bonheur.

Il

Il revenoit à Constantinople plein d'ardeur & d'impatience ; on préparoit tout pour son triomphe, on avoit fait abattre vingt toises des murailles de la Ville, afin qu'il pût entrer à la tête de son Armée. Il n'étoit plus qu'à une journée de la Ville. L'Empereur lui envoïa dire de séjourner où il étoit pour donner le tems d'achever les préparatifs. Les Rois d'Ethiopie, de Fez & de Sicile étant avec lui, il les entretenoit de son bonheur sur le bord d'un fleuve où ils étoient campés, lorsqu'il fut frappé d'une violente douleur de côté, ses forces l'abandonnerent, ses amis le porterent dans sa tente ; les Médecins de l'Armée accoururent. Les secrets de leur art furent bien-tôt épuisés ; le mal redoublant à chaque instant, ils perdirent toute espérance. Tiran avoit vû souvent la mort de près, mais jamais elle ne s'étoit présentée à lui dans un tems où il eût tant de motifs de désirer la vie ; son courage n'en fut point ébranlé, la Religion qui avoit été le motif de toutes ses entreprises, ne l'abandonna pas dans ces instans ; il envoïa chercher un Moine de saint François qu'il avoit amené avec lui ; il se confessa & remplit tous ses autres devoirs, avec les sentimens de la pieté la plus édifiante, après quoi il

dicta

dicta son testament. Il y chargeoit la Princesse Carmésine & le Duc de Macédoine de le faire exécuter ; il ordonnoit que son corps fût porté en Bretagne dans le sépulchre de ses peres. Il prioit l'Empereur de partager entre ses parens, ses amis & ses serviteurs, ce qui lui revenoit pour sa part du butin immense fait sur les Maures. Il nommoit le brave Hyppolite son parent pour son héritier. Il dicta ensuite une Lettre pour la Princesse, il la supplioit de vivre & de combattre sa douleur; il la prioit de proteger ses parens & ses amis, de les regarder comme les restes d'un homme qui n'avoit vêcu que pour elle & que par elle.

Dès le commencement du mal de Tiran, le Roi de Fez avoit dépêché un Courier avec une Lettre à l'Empereur, pour lui demander ses Médecins, lui marquant qu'il craignoit qu'ils n'arrivassent trop tard. L'Empereur les fit partir secretement, & cacha la douleur que lui causa cette nouvelle; il craignoit qu'elle ne donnât la mort à la Princesse. Il fit seulement partir le Duc de Macédoine & Hyppolite, ausquels il en fit part.

Tiran sentoit cependant son mal redoubler à chaque instant; ses forces s'éteignoient

gnoient & l'absence de sa Princesse pénétroit son ame de la douleur la plus amere ; il auroit voulu mourir du moins entre les bras de ce qu'il aimoit, qu'elle eût pû recevoir ses derniers regards & recüeillir ses derniers soupirs. Il demanda à ceux qui l'entouroient d'être porté à Constantinople ; & pour l'obtenir d'eux, il les assura que la vûë de son épouse étoit le seul remede dont il pût attendre du secours. Malgré sa foiblesse excessive, on ne crut pas lui devoir refuser une chose qui ne pouvoit hâter que de quelques instans une mort inévitable ; on le mit sur un brancard, & des hommes le porterent. Diofebo & Hyppolite avec les Médecins de l'Empereur, le rencontrerent à quelques lieuës du Camp, accompagné des Rois & des principaux Officiers ; le reste étoit demeuré pour contenir l'Armée qui étoit dans le plus violent désespoir.

Tiran fit arrêter son brancard à la vûë de deux hommes qu'il cherissoit tendrement : Il les embrassa en leur disant que ce moment seroit le dernier où ils se verroient. Ils fondoient en larmes & poussoient les cris les plus douloureux. Tiran les exhortoit à rappeller leur courage, les conjuroit de vivre pour servir, honorer

& défendre celle qu'il avoit adoré pendant sa vie, & pour laquelle il auroit sacrifié mille vies. Le Duc de Macédoine voulut lui dire que son mal n'étoit pas sans espérance : Non, mon Cousin, répondit Tiran d'une voix foible, je meurs, je ne la verrai plus. En ce moment la violence de la douleur lui arracha un cri aigu ; il voulut parler encore pour implorer le secours de Dieu, & lui recommander sa chere Princesse ; mais ses forces l'abandonnerent, la parole mourut dans sa bouche, il tomba sur son lit en poussant un soupir, & ses yeux se fermerent pour jamais.

La douleur que ressentirent en ce moment ceux qui l'accompagnoient, ne se pourroit exprimer. Après les premiers transports il fallut songer aux mesures que l'on devoit prendre pour annoncer cette fatale nouvelle à l'Empereur, & pour y préparer la Princesse, on conduisit lentement le brancard pour n'arriver à la Ville qu'à la nuit fermée. On déposa le corps dans une maison où les Médecins & les domestiques demeurerent pour le garder & pour se préparer à l'embaumer. Escariano n'osant se présenter à l'Empereur & à la Princesse dans une semblable circonstance,

tance, & pénétré lui-même de la douleur la plus amere retourna au Camp.

Hyppolite, Diofebo, & le Roi de Fez allerent au Palais. L'Empereur étoit seul. Dès qu'il les vit, il lut sur leur visage la nouvelle qu'ils apportoient ; il se jetta à terre, déchirant ses habits, & fondant en larmes, il passa la nuit entiere dans cet état, & dès le matin il voulut aller voir le corps de son Général. On l'avoit porté avant le jour dans l'Eglise de Sainte Sophie.

Malgré les ordres précis que l'on avoit donnés, de cacher tout ce qui s'étoit passé à la Princesse, la tristesse qu'elle apperçut sur le visage de ses femmes, l'agitation & le mouvement qu'elle entendit dans le Palais, lui fit craindre pour les jours de son pere, ou pour ceux de l'Impératrice. Un silence morne regnoit autour d'elle ; on ne répondoit point à ses questions. Elle entendit pousser des cris perçans dans la Place, sur laquelle donnoient ses fenêtres ; elle y courut, elle apperçut Diofebo dans les transports d'une douleur furieuse ; il revenoit de l'Eglise où l'on avoit placé Tiran sur un lit de parade. Alors une de ses femmes voïant qu'on ne lui pouvoit plus rien cacher, lui apprit la perte qu'elle avoit faite. A ce récit el-

le resta immobile dans un saisissement qui ne lui permettoit ni de se plaindre, ni de verser des pleurs. Après quelques momens de silence, elle ordonna à ses femmes de lui apporter les habits préparés pour la cérémonie de son mariage: elle s'en fit revêtir sans prononcer une parole. Pendant que l'on y fut occupé, la plus ancienne de ses femmes voulut lui demander raison de ce qu'elle faisoit, mais sans lui répondre, sans même l'avoir entenduë, elle lui dit: Ne l'a-t-on pas porté dans Sainte Sophie? Et sans attendre sa réponse, elle sortit de sa chambre & du Palais suivie de ses femmes; elle marcha vers l'Eglise d'un pas précipité, courut à l'échaffaut où étoit le corps de son époux, & se jetta dessus: elle le tenoit embrassé, le moüilloit de ses larmes, & remplissoit l'Eglise de ses gémissemens & de ses cris.

On courut annoncer à l'Empereur ce qui se passoit; il ordonna qu'on l'arrachât de ce lieu funeste, & qu'on la ramenât au Palais; on la porta sur un lit; dès qu'elle y fut, elle demanda l'Empereur & l'Impératrice: ils voulurent la consoler. Non, leur dit-elle, je vais rejoindre mon époux; ma douleur va me réünir à lui pour toujours; je sens appro

cher

cher ce moment heureux, rien ne peut le retarder; en même-tems elle demanda son Confesseur, très-sçavant homme, & Gardien d'un Couvent de S. François. Lorsqu'il fut arrivé, on voulut se retirer. Non, dit-elle, que tout le monde demeure. Votre présence ne m'empêchera pas de découvrir des choses que la présence du Dieu que j'adore ne m'a pas empêché de commettre. Alors elle fit à haute voix une confession publique de toutes ses fautes, sans rien cacher de ce qui s'étoit passé de plus secret entre elle & Tiran. Après avoir reçû l'absolution, elle demanda à son pere la permission de faire son testament: il la lui accorda; elle nomma Diofebo & Stephanie pour ses exécuteurs; elle leur demanda que son corps ne fût point séparé de celui de Tiran, & qu'on le portât avec lui en Bretagne. Elle ordonna qu'un grand Comté qui lui appartenoit en propre, fût vendu avec tous ses meubles & toutes ses pierreries, pour êtrepartagé entre les Demoiselles qui l'avoient servie. Elle institua l'Impératrice sa mere héritiere des droits qu'elle avoit à l'Empire après la mort de l'Empereur. Elle leur demanda ensuite leur bénédiction d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque

 instant.

instant. L'Empereur voulut se lever pour s'approcher d'elle ; mais dans ce cruel moment sa douleur dont il avoit voulu cacher une partie, devint la plus forte ; il tomba sans sentiment, on le porta sur un lit voisin où il expira de saisissement. Ce nouveau malheur fit pousser de grands cris à ceux qui l'entouroient. L'Impératrice y courut, mais il ne vivoit déja plus. La Princesse dont la douleur ne pouvoit recevoir d'accroissement s'étant fait relever sur son lit, ordonna aux Chevaliers par l'autorité dont elle étoit revêtuë en ce moment, d'apporter à ses côtés le corps de son pere & celui de son Amant ; elle leur recommanda d'obéïr à l'Impératrice ; elle baisa ses Demoiselles les unes après les autres. Ses ordres furent exécutés, elle goûta encore une fois la cruelle douceur de voir ce qui restoit de son Amant ; son amour ne lui fit point oublier ce que la Religion demandoit d'elle : elle expira sur le corps de son époux, tenant le Crucifix entre ses bras. A l'instant de sa mort on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre ; c'étoit les Anges qui emportoient son ame & celle de Tiran en Paradis.

Ainsi fut éteinte l'ancienne race des Empereurs

pereurs de Gréce au moment qu'elle sembloit devoir être plus brillante que jamais. Tel eſt le fonds que l'on doit faire ſur les grandeurs temporelles & ſur les faveurs de la fortune.

L'Impératrice touchée de tant de malheurs, demeura long-tems évanoüie. Hypolite étoit auprès d'elle dans le dernier déſeſpoir la croïant ſans eſpérance ; à la fin elle revint à elle, on l'emporta ſur ſon lit. Hyppolite qui n'avoit plus de raiſons de ſe contraindre ne la quittoit point, lui témoignant par ſes embraſſemens & par l'ardeur de ſes baiſers, l'intérêt qu'il prenoit à elle. Les malheurs publics & les ſoins de la Guerre n'avoient point interrompu leurs amours : ils n'avoient pas même été troublés par le moindre nuage. Malgré la douleur qu'avoit reſſenti Hypolite de la mort de ſon Maître, il avoit pensé que cet événement pourroit lui être favorable ; la mort de la Princeſſe & celle de l'Empereur le mettoient en état de tout eſpérer de la tendreſſe de l'Impératrice. Lorſque la premiere douleur fut paſſée, elle ſe trouva ſenſible aux careſſes d'Hypolite ; elle lui promit de partager ſa dignité & ſon pouvoir avec celui qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie. En même-tems elle

elle le chargea de prendre tous les soins nécessaires pour les triples funérailles. Il sortit de son appartement, fit sur le champ porter le corps de Tiran sur son échaffaut. Par ses ordres on en construisit un autre plus riche & plus élevé pour l'Empereur. Il fit placer la Princesse aux côtés de Tiran. Après cela il fit publier dans la Ville que l'on délivreroit dans une maison qu'il indiqua, le deüil à tous ceux de l'un & de l'autre sexe qui voudroient le porter; il fit avertir tous les Moines & les Prêtres à deux journées aux environs, pour se rendre aux Obseques.

Après avoir ainsi donné tous les ordres nécessaires, Hyppolite retourna chez l'Impératrice; il ne la quitta point; il passa la nuit avec elle, & cette nuit redoubla l'impatience où elle étoit de partager son Trône avec lui. Il la quitta dès le matin pour ordonner la pompe funebre. Tous les Barons & les Chevaliers qui avoient été avertis, s'y trouverent. Le premier jour on rendit les derniers devoirs à l'Empereur avec une quantité prodigieuse de lumieres. Le lendemain on satisfit à ce que l'on devoit à la Princesse, & le jour suivant fut emploïé pour Tiran. On pleura tant pendant les trois jours, que person-
ne

ne n'eut envie de pleurer de plus d'un an. On mit l'Empereur dans un tombeau de jaſpe enrichi d'or & de pierres de couleur qui repréſentoient ſes armes, & celles de l'Empire. Pour Tiran & la Princeſſe, on les mit dans un cercuëil de bois de cedre, parce qu'on devoit les tranſporter en Bretagne. Après ces triſtes cérémonies, les Rois de Sicile & de Fez allerent avec le Duc de Macédoine trouver le Roi Eſcariano, pour lui dire qu'ils avoient réſolu d'élever Hyppolite à l'Empire. Il en fut très-content, le connoiſſant pour un bon & brave Chevalier; il ſe chargea d'en faire la propoſition à l'Impératrice: elle reçut à merveilles cette ſuperbe Ambaſſade; cependant elle fit d'abord quelques difficultés pour la forme; elle allegua pluſieurs raiſons qu'elle ſçavoit bien qui ſeroient détruites. Mais enfin elle ſe rendit à leurs prieres. Ils la quitterent fort contens pour aller rendre compte à Hyppolite de la converſation qu'ils venoient d'avoir. Hyppolite, charmé de ſon bonheur, les remercia; ils le menerent ſur le champ chez l'Impératrice avec un Evêque de la Ville qui les fiança en préſence de la Ducheſſe de Macédoine, de la Reine de Fez & de toutes les Dames de la Ville qui virent

cette

cette cérémonie avec quelque plaisir. Le deüil les ennuïoit, & elles craignoient qu'il ne durât encore long-tems. On célebra ensuite les nôces de la Reine de Fez & du Roi Agramont, mais ces nôces ne furent accompagnées d'aucunes réjoüissances. La fortune favorisa le brave Empereur Hyppolite ; il étendit considérablement les bornes de l'Empire Grec ; il amassa de grands trésors, il fut aimé & craint de ses Sujets, aussi-bien que des Princes voisins de ses Etats. Peu de jours après son élevation à l'Empire, il donna la liberté au grand Turc & au Soudan, & il conclut avec eux une Tréve pour cent & un an. Il accompagna leur liberté de tant de politesses, qu'ils lui firent en le quittant toutes les offres de service imaginables. Hyppolite vêquit long-tems, mais l'Impératrice ne survêquit que trois ans à la Princesse sa fille. Devenu veuf, il épousa la fille du Roi d'Angleterre, Princesse belle, sage & très-bonne Chrétienne ; il en eut deux filles & trois fils, qui devinrent d'excellens Chevaliers. L'aîné porta le nom de son pere ; l'Histoire rapporte ses hauts faits d'armes. L'Empereur avant sa mort récompensa magnifiquement tous ses parens & ceux

qui

qui lui avoient été attachés, il mourut fort vieux, & le même jour que sa derniere femme. Ils furent mis dans le même tombeau, que l'Empereur avoit fait préparer. Il se conduisit si bien, que nous devons croire qu'il est en Paradis.

Fin de la quatriéme & derniere Partie de Tiran le Blanc.









